
NEC ASPERNERE HONOREM NEC SPERNERE
JAMES F. BELL

6 $\frac{3}{4}$ × 4 $\frac{4}{5}$ inc

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE' EN LA NOVVELLE FRANCE EN L'ANNE'E 1636.

Enuoyée au

R. PERE PROVINCIAL
de la Compagnie de IESVS
en la Prouince de France.

Par le P. Paul le Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kébec.





A PARIS,
Chez SEBASTIEN CRAMOISY Imprimeur
ordinaire du Roy, ruë sainct Iacques,
aux Cicognes.

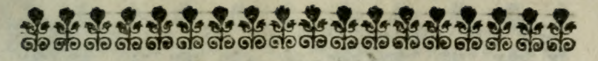
M. DC. XXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy Il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année mil six cens trente-six. Enuoyée au R. P. Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France. Par le Pere Paul le Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kébec.* Et ce pendant le temps & espace de dix années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de deguisement, ou changements qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation, & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 22. Decembre, 1636.

Par le Roy en son Conseil.



Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy il eſt permis à Sebaſtien Cramoiſy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'eſt paſſé en la Nouuelle France en l'année mil ſix cens trente-ſix. Enuoyée au R. P. Prouincial de la Compagnie de Ieſus en la Prouince de France. Par le Pere Paul le Ieune de la meſme Compagnie, Superieur de la Reſidence de Kébec* : & ce pendant le temps & eſpace de dix années conſecutiues. Auec defenſes à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, ou faire imprimer ledit Liure, ſous pretexte de deſguiſement, ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiſcation, & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 22. Decembre, 1636.

Par le Roy en ſon Conſeil,

VICTON.

Approbation.

NOVS ESTIENNE BINET Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France. Suiuant le Priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys Tres-Chrestiens Henry III. le 10. May 1583. Henry IV. le 10. Decembre 1605. & Louys XIII. à present regnant le 14. Feurier 1612. par lequel il est defendu à tous Libraires de n'imprimer aucun Liure de ceux qui sont composez par quelqu'vn de nostre dite Compagnie, sans permission des Superieurs d'icelle: Permettons à Sebastien Cramoisy Marchand Libraire Iuré à Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, de pouuoir imprimer pour dix ans la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France, en l'année 1636.* à nous enuoyée par le Pere Paul le Ieune de nostre mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kébec. En foy dequoy nous auons signé la presente à Paris ce quinziéme Decembre 1636.

Signé, E. BINET.

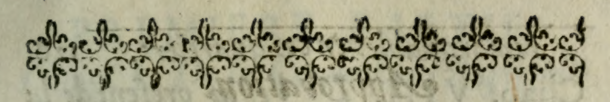


TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Liure.

ã iij

RELATION DE CE QVI s'est passé dans le Pays des Hurons en l'année 1636.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

De la creance, des mœurs, & des coustumes des Hurons.



RELATION de ce qui s'est passé en la NOVVELLE FRANCE, EN L'ANNÉE 1636.

MON REVEREND PERE,

Puis qu'il faut payer le tribut annuel, qu'exige de nous, non seulement V.R. mais aussi vn grand nombre de personnes de vertu, de merite, & de condition, qui se vont interessant dans les affaires de la Nouuelle France, comme dans celles de Dieu; Ie commenceray par la ioye que nostre Seigneur a versé dans nos cœurs à l'arriuée de la flotte. Quelques-vns estoient dans l'incertitude si nous verrions cette année des Vaisseaux, à raison des grands preparatifs de guerre, qu'on faisoit en l'ancienne France: mais

les plus aduisez n'en pouuoient douter, comme ayans cognoissance de l'affection du Roy enuers ses nouuelles Terres, qui se vont rendre l'vn des beaux fleurons de sa Couronne. N'ignorans pas d'ailleurs que Monseigneur le Cardinal estant le Chef de cette honnorable Compagnie, l'appuy des familles qui passent en ces contrées, le Pere de cette nouuelle Patrie, & le Genie puissant, qui doit faire reüssir souz la faueur & l'authorité de sa Majesté, les desseins, que Dieu a de la conuersion de ce nouueau monde, ne manqueroit pas de faire cognoistre, quelle place tient en son cœur cette saincte entreprise. Vne autre apprehension nous tenoit entre la crainte & l'espoir, sur le changement de Gouuerneur. Monsieur de Champlain nous ayant quitté en la derniere année de son Gouuernement pour s'en aller au Ciel, nous estions en suspens, quel zele auroit son successeur pour cette Eglise naissante. Mais les Nauires paroissans, toutes ces craintes se sont dissipées; le nombre des vaisseaux nous a fait cognoistre que les affaires de la Nouuelle France tiennent

rang dans les grands ſoins de l'Ancienne, & que les affections de Meſſieurs de la Compagnie ſe vont tous les iours augmentant, & les premieres actions de Monſieur de Montmagny noſtre Gouuerneur, nous ont fait eſperer tout ce qu'on peut attendre d'vn eſprit remply de pieté, de reſolution, & de conduitte. On m'a dit autrefois, que la premiere action que fit noſtre grand Roy au moment de ſa naiſſance, fut vne augure de ſa grande pieté : car le premier vſage qu'il fit de ſes mains innocentes fut de les ioindre, comme s'il euſt voulu prier Dieu, & le premier mouuement de ſes yeux luy porta la veuë vers le ciel. Si les premieres actions ſont les prognoſtiques des ſuiuantes, nous auons dequoy benir Dieu en la perſonne de Monſieur de Montmagny, comme ie feray voir dans la ſuitte de cette Relation. Eſtant arriué deuant Kebec la nuict de la ſainct Barnabé, il moüilla l'ancre ſans ſe faire cognoiſtre ; le lendemain matin nous euſmes aduis qu'il eſtoit dans le Vaiſſeau, que la nuict nous auoit caché ; nous deſcendiſmes ſur le bord du grand Fleuue pour le receuoir ; le P. Pierre

Chastellain, & le P. Charles Garnier étoient en sa compagnie : apres les cõplimens ordinaires, nous le suiuismes droit à la Chapelle; en chemin ayant apperceu l'Arbre de nostre salut, Voicy, dit-il, la premiere Croix que ie rencontre sur le Païs, adorons le Crucifié en son image; il se iette à deux genoux, & à son exemple, toute sa suitte, comme aussi tous ceux qui le venoient salüer : de là il entre dans l'Eglise, où nous chantasmes solemnellement le *Te Deum*, comme aussi les Prieres pour nostre bon Roy. A l'issuë de son action de graces, & des loüanges que nous rendismes à Dieu pour sa venuë, Monsieur de Chasteau-fort, qui tenoit la place de defunct Monsieur de Champlain, luy vient presenter les clefs de la forteresse; où il fut receu par plusieurs salues de mousqueteries, & par le tonnerre de plusieurs canons. A peine estoit-il entré, qu'on luy fit demander s'il auroit agreable d'estre Parrain d'vn Sauuage, qui desiroit le Baptesme: Tres volontiers, dit-il, se resioüissant d'auoir ce bon-heur qu'à l'entrée de son Gouuernement il aidast à ouurir les portes de l'Eglise à vne pau-

ure ame, qui ſe vouloit ranger dans le bercail de Ieſus-Chriſt: & afin que les Peres qui l'auoient accompagné, miſſent la main à la moiſſon, mettant pied à terre; le P. qui auoit inſtruit ce barbare, demande au P. Chaſtellain, s'il ne ſeroit pas bien aiſe de donner commencement à ſes actions en la Nouuelle France, par vn Bapteſme. Dieu! quel ſentiment de ioye ne fit-il point paroiſtre à cette propoſition! Le voila tout diſpoſé, Monſieur le Gouuerneur ſe tranſporte aux Cabanes de ces pauures barbares, ſuiuy d'vne leſte Nobleſſe. Ie vous laiſſe à penſer quel eſtonnement à ces Peuples de voir tant d'écarlate, tant de perſonnes bien faites ſouz leurs toits d'écorce! quelle conſolation receut ce pauure malade, quand on luy dit que le grand Capitaine qui venoit d'arriuer vouloit luy donner nom, & eſtre ſon Parrain. Le Pere l'interroge derechef ſur les myſteres de noſtre creance, il répond, qu'il croit à celuy qui a tout fait, & à ſon fils Ieſus, comme auſſi au bon Eſprit; qu'il eſt faſché d'auoir offenſé celuy qui s'eſt fait homme, & qui eſt mort pour nous, bien marry

de l'auoir cogneu si tard. Monsieur le Gouuerneur le nomma Ioseph, à l'honneur du sainct Espoux de la Vierge, Patron de la Nouuelle France, & le Pere le baptisa. Pendant le disner, car tout cecy se passa le matin, ce noble Parrain dit tout haut en bonne compagnie, qu'il auoit receu ce iour-là le plus grand honneur, & le plus sensible contentement qu'il auroit peu souhaitter en la Nouuelle France. Sont-ce pas là des sujets capables de nous réioüir? Ce n'est pas tout; ce mesme iour parut vn Vaisseau commandé par Monsieur de Courpon, qui nous rendit le P. Nicolas Adam, & nostre Frere Ambroise Cauuet. Ces entreueuës en vn païs si éloigné de nostre Patrie, apres auoir trauersé tant de mers, sont sensibles par fois aux yeux, aussi bien qu'au cœur. Nostre ioye ne se tint pas-là, la quantité de familles qui venoient grossir nostre Colonie, l'accreut notablement; celles entre autres de Monsieur de Repentigny, & de Monsieur de la Poterie, braues Gentilshommes, composées de quarante cinq personnes. C'estoit vn sujet où il y auoit à loüer

Dieu, de voir en ces contrées, des Damoiſelles fort delicates, des petits enfans tendrelets ſortir d'vne priſon de bois, comme le iour ſort des tenebres de la nuict, & ioüir apres tout d'vne auſſi douce ſanté, nonobſtant toutes les incommoditez qu'on reçoit dans ces maiſons flotantes, comme ſi on s'eſtoit pourmené au cours dans vn caroſſe. Voila comme ce iour nous fut doublement vn iour de feſte & de réioüiſſance: mais entrons en diſcours. Ie diſtribueray tout ce que i'ay à dire cette année en quelques Chapitres, que i'abregeray ou eſtendray ſelon le loiſir que Dieu m'en donnera.

CHAPITRE PREMIER.

Des ſentimens d'affection qu'ont pluſieurs perſonnes de merite pour la Nouuelle France.

IE ne ſçay pas quel ſuccez auront les affaires de la Nouuelle France, ny quand nous y verrons la porte pleinement ouuerte à l'Euangile : mais ie ſçay

bien neantmoins, que c'eſt Dieu qui conduit cette entrepriſe. La nature n'a pas les bras aſſez longs pour atteindre au point, où elle eſt paruenuë; elle ayme trop ſes intereſts ſenſibles, pour reünir tant de cœurs, & tant d'affections à la pourſuitte d'vn bien, qu'elle ne cognoit pas. Fuïr ſes parens, & ſes amis, abandonner ſes cognoiſſances, ſortir de ſa patrie ſi douce, & ſi polie; paſſer les mers, defier l'Ocean, & ſes tempeſtes, ſacrifier ſa vie aux ſouffrances, quitter les biens preſens, pour ſe ietter dans des eſperances éloignées de noſtre veuë, conuertir le trafic de la terre en celuy du ciel, vouloir mourir dans la Barbarie, eſt vn langage qui ne ſe parle point dans l'école de la nature. Ces actions vont au delà de ſa portée, & cependant ce ſont les actions & le langage de mille perſonnes de merite, qui s'attachent aux affaires de la Nouuelle Frãce, auec autãt & plus de courage qu'ils feroiẽt aux leurs propres en l'Ancienne. Ie ne voy pas, ny ie ne peux entendre tout ce qui tend à ce deſſein; on ne me parle qu'vne fois l'an de ces affaires, & encore ſur vn morceau de papier, qui reſſemble à

ces muets du grand Seigneur, qui parlent ſans dire mot. Si eſt-ce que ie puis dire, voyant tant de feu, tant de zele, tant de ſainctes affections en des perſonnes ſi differentes d'âge, de ſexe, de condition, de profeſſion; qu'autre qu'vn Dieu ne peut cauſer ces penſées, ny allumer ces braſiers, qui ne ſe nourriſſent que des bois aromatiques du Paradis. Ie ne dis rien des tendres & nobles affections qu'a noſtre grand Roy pour la conuerſion de ces Peuples; c'eſt pour ce deſſein qu'il a étably la Compagnie de la Nouuelle France, l'a honorée de ſa faueur, & de pluſieurs grands Priuileges. Ie ne parle non plus des ſoins de Monſeigneur le Cardinal; c'eſt aſſez de dire qu'il s'eſt fait Chef de cette honorable Compagnie, & qu'il a releué, ſouſtenu & animé cette grande entrepriſe, qu'on ne peut choquer à moins que de toucher à la prunelle de ſes yeux. Monſeigneur le Duc d'Anguien fils aiſné de Monſeigneur le Prince, m'honorant d'vn mot de ſa propre main, m'aſſeura l'an paſſé, qu'il auoit de grands ſentimẽs pour nous, & que nous en verrions les effects, à meſure que Dieu luy

feroit la grace de croiſtre en âge. I'ay d'autant plus volontiers remercié noſtre Seigneur, d'auoir deſia inſpiré à ce ieune Prince ces bons deſſeins pour ſon ſeruice, qu'il a l'eſprit plus capable de s'en acquiter. Ie ſçay de bonne part & ſans flatterie, qu'il l'a fait paroiſtre auec autant d'admiration, durant le cours de ſes eſtudes, au iugement de ceux qui l'y ont veu, que ſa qualité le rendra touſiours digne de reſpect, enuers ceux qui le cognoiſtront. Dieu ſoit loüé! tout le ciel de noſtre chere Patrie, nous promet de fauorables influences, iuſques à ce nouuel aſtre, qui commence à paroiſtre parmy ceux de la premiere grandeur.

Perſonne ne peut ignorer, que Monſieur le Marquis de Gamache, eſt le principal appuy de noſtre Miſſion. I'ay appris cette année qu'il a receu lettres de Fondateur d'vn College en la Nouuelle France: noſtre R. P. General me l'a ainſi récrit, & de l'heure que ie parle on a preſenté mille & mille ſacrifices à ſa diuine Majeſté, dans toute l'eſtenduë de la terre où ſe répand noſtre Compagnie, pour la proſperité de ſa Maiſon,

& pour le bon ſuccez de ce deſſein. Nous auons commencé à enſeigner dés l'année paſſée ; le Pere Lallemant, & puis apres le Pere de Quen ont inſtruit nos petits François, & moy quelques petits Sauuages. Nous nous étonnons de nous voir deſia enuironnez de tant de ieuneſſe, en ces commencemens.

I'apprends que quelque perſonne beniſte du ciel penſe à fonder vn Seminaire de petits Hurons ; ô la ſainte penſée ! c'eſt de ces ieunes plantes qu'on doit eſperer de bons fruicts. Dieu ſoit à iamais beny du ſoin qu'il a de cette nouuelle Colonie, la fauoriſant du ſecours de perſonnes qui cheriſſent ces pauures barbares, beaucoup plus qu'ils ne ſe ſont iamais aymez eux-meſmes.

Ie ne voulois pas quaſi parler de Meſſieurs les Aſſociez de cette Compagnie: car ce n'eſt pas merueille s'ils ont de l'amour pour vn pays, dont le Roy les a fait Seigneurs : mais cette amour en la plus ſaine partie de leur corps, me ſemble ſi épurée, que ie ſuis ioyeux & confus tout enſemble de voir vn dégagement auſſi grand en des perſonnes attachées au monde par leur condition,

qu'on en trouueroit dans vne ame éloignée de presence, & d'affection, des ennuis & des tracas de la terre : ie ne parle point par cœur, ces Messieurs m'ayant fait l'honneur de m'écrire par la main de Monsieur l'Amy leur Secretaire, me confondent en ces termes. *La lettre qu'il vous a pleu nous escrire, a tellement satisfait nostre Compagnie, que nous confessons tous, que nos peines, & nos soins, ont déja receu leur recompense. Ce que nous faisons pour la Colonie de la Nouuelle France, peut bien estre recommandable à cause du zele au seruice de Dieu, & de l'affection que nous auons au soulagement des hommes: mais d'auoir là dessus l'aide & la consolation de ceux qui sont les Maistres experimentez en ces vertus, c'est estre payez dés l'entrée, & receuoir son salaire entier pour le trauail des premieres heures de la iournée. Le remerciment que vous nous faites vaut beaucoup mieux, que tout ce que nous auons fait; mais il conuiendroit bien à ce que nous desirons faire, quand Dieu nous aura donné la grace de l'executer.*

Voila les propres mots de leur lettre : ce n'est pas tout, apres auoir tesmoigné que leurs plus grands desseins ne ten-

dent qu'à la gloire de noſtre Seigneur, ils ſe reſiouyſſent d'eſtre deliurés de l'importunité d'vn homme dont il a fallu lier les mains auec des chaiſnes d'or: *Et encor que cela nous couſte beaucoup*, diſent-ils, *ſi eſt-ce que nous eſtimons y auoir gaigné, puis que perſonne ne peut plus pretendre aucun droit ſur la Nouuelle France, & que nous la pouuons dedier toute entiere à Dieu par voſtre ſainct miniſtere*. Ne pouuant encherir ſur ces penſées, & ſur ces affections, ie ne diray qu'vn mot à ces Meſſieurs; que s'ils font les affaires de Dieu, Dieu fera les leurs, qu'ils ne perdront rien au change, s'ils pourſuiuent dans ces genereux deſſeins, & qu'ils ſement des benedictions que leurs enfans recueilliront en la terre & au Ciel. Voila les ſentimens de Meſſieurs les Directeurs & Aſſociez de cette honorable Compagnie.

Ie ſuis faſché que des perſonnes grandes en verité deuant les yeux de Dieu & des hommes, me lient ſi fort les mains, & m'obligent à garder le ſecret de leurs lettres, ou pluſtoſt de leurs vertus; ils dérobent aux yeux de la France les tendres & fortes affections qu'ils ont pour

la gloire de noſtre ſaincte foy dans l'étenduë de cette Barbarie, ſe contentans d'en donner la veuë à celuy auquel il ne la ſçauroient cacher. Ie parle de perſonnes employées dans les premieres charges du Royaume : l'vn d'eux embraſſe tout le païs, il a ſoin & des François & des Sauuages, & fait du bien à tous. Vn autre va proteſtant qu'il s'eſt voulu intereſſer dans cette Compagnie, non pour l'eſperance d'aucun lucre, mais pour l'amplification du Royaume de Dieu. Voicy quelques paroles tirées de l'vne de ſes lettres addreſſée à quelque perſonne qui me l'a cōfidemment communiquée : *I'ay intereſt de ſçauoir des nouuelles du pays, par le deſir que i'ay de l'aduancement de la Religion.* C'eſt l'vnique raiſon, à ce qu'il aſſeure, qui l'a meu de s'allier de ces Meſſieurs : & plus bas il dit que les plus grandes villes & les plus celebres ont commencé par vn ramas de vagabons, & que nous auons icy cét aduantage qu'il y a des gens de bien parmy nous, *Que le plus grand ſoin qu'on y doit auoir, eſt que Dieu ſoit ſeruy fidellement, qu'on verra vn notable changement quand la Compagnie generale entrera dans l'entiere*

administration des affaires, la resolution estant de laisser tout le profit pour ameliorer le pays, & y faire passer grand nombre de François, sans rien rapporter d'vn long temps entre les Associez du profit qui prouiendra de la Nouuelle France. Voila parler en homme des-interessé : les inclinations de la nature ne nous incitent point à transporter en vn pays barbare les vtilitez dont nous pouuõs iouyr dans vn Royaume bien policé. Disons donc que ces mouuemens secrets viennent des ressorts de la sacrée prouidence du grand Dieu, qui semble auoir de grands desseins pour tant de pauures Peuples abãdonnez depuis vn si long temps. Voicy ce que d'autres Associez me mandent: *I'espere que le secours qu'on vous enuoye fera augmenter la moisson : c'est la principale fin qu'ont ceux qui se meslent de cét affaire, ie voudrois auoir autant de pouuoir que i'ay d'affection pour l'aduancement de la gloire de Dieu en ce pays, & pour la conuersion de ces pauures Sauuages.* Vn autre me tient ce discours : *Il y a apparence que nostre Compagnie continuant son trafic sans fortune, vostre colonie pour le spirituel s'augmentera de plus en plus ; l'intention de la plus part des*

interessez d'icelle n'a esté à autre dessein, que pour ayder à la conuersion de ces pauures Sauuages; ce qui ne peut estre faict sans vos peines, trauaux & grandes incommoditez, voire de vostre vie.

Ie n'aurois iamais faict, si ie voulois recueillir tout ce qu'escriuent sur ce suiet vn grand nombre de personnes, dont la modestie me condamne au silence, autant que leur bon exemple m'obligeroit à en parler, si ie ne craignois de les offenser: c'est pour cette raison que ie me tais sur les saincts desirs de plusieurs Religieux, sur les fortes affectiõs qu'ont vn tres-grand nombre de nos Peres, de venir trauailler en cette nouuelle vigne de nostre Seigneur, & défricher cette Barbarie: il est vray que ces volontez de viure & mourir en la Croix de Iesvs, sont conformes à leur profession; mais c'est chose bien plus estonnante de voir des hommes attachez comme de grandes intelligences aux plus hautes spheres des affaires du monde, se délasser dans les soins de la Nouuelle France, tant ils la cherissent. Bien plus, il se trouue des Dames qui veulent partager cette gloire auec eux, surmontant l'infirmité

firmité de leur ſexe par la generoſité de leur courage.

Ie cherchois l'an paſſé vne ame courageuſe qui peût arborer le grand eſtendart de la charité en ces contrées : ce grand Dieu des bontez y a pourueu. I'apprends que Madame de Combalet y veut mettre la main, & fonder vn Hoſpital en la Nouuelle France. Voicy comme il luy a pleu m'en donner aduis. *Dieu m'ayant donné le deſir d'aider au ſalut des pauures Sauuages, apres auoir leu la Relation que vous en auez faicte, il m'a ſemblé que ce que vous croyez qui puiſſe le plus ſeruir à leur conuerſion, eſt l'eſtabliſſement des Religieuſes Hoſpitalieres dans la Nouuelle France; de ſorte que ie me ſuis reſoluë d'y enuoyer cette année ſix ouuriers, pour défricher des terres, & faire quelque logement pour ces bonnes Filles. Ie vous ſupplie de vouloir prendre ſoin de cêt eſtabliſſement: i'ay prié le P. Chaſtelain de vous en parler de ma part, & de vous declarer plus particulierement mes intentions: ſi ie puis contribuer quelque autre choſe pour le ſalut de ces pauures gens, pour leſquels vous prenez tant de peine, ie m'eſtimeray bien-heureuſe.* Là deſſus que diray-ie autre choſe, ſi ce n'eſt que

B

tout le Ciel presente deuant le throsne de Dieu ces sainctes pensées, ces grandes resolutions, & que tous les Anges redoublent leurs Cantiques d'honneur & de loüanges pour vne si saincte entreprise ; ce sont les actions de graces que nous faisons à cette illustre Dame, au nom de tous les saincts Anges gardiens de ces pauures Barbares, qui ne sçauroient comprendre la grandeur de l'amour qu'on leur porte. Ie leur ay faict entendre qu'vne grande Dame alloit faire dresser vne grande maison, où on receuroit tous leurs malades, qu'on les coucheroit dans de bons lits, qu'on les nourriroit delicatement, qu'on leur donneroit des medecines & des onguens necessaires pour les guerir, & qu'on ne leur en demanderoit aucune recompense. Ils me respondent auec estonnement, que cela va bien : mais neantmoins ie cognois par leurs sousris, qu'ils ne croiront point ce miracle que par les yeux. En vn mot, ils ne sçauroient comprendre la grandeur de cette charité ; suffit que le Dieu des cœurs, qui fait germer cette saincte pensée dans vn bon cœur, voit son diuin ouurage, & y prend

plaiſir; certes il n'y a rien ſi puiſſant que cette inuention pour attirer ces pauures Barbares, voire meſme pour peupler parmy eux des ſeminaires de garçons & de filles. Noſtre Seigneur ſoit beny dans les temps, & dans l'eternité.

Si ie m'engage plus auãt dans les ſentimens de deuotiõ qu'vne infinité d'ames ſainctes, qu'vn tres-grand nombre meſme de Religieuſes nous teſmoignent auoir pour l'amplification de la foy en la Nouuelle France, ie paſſeray de beaucoup la iuſte grandeur d'vn Chapitre; mais n'importe la charité couure tout. I'apprends qu'en l'Egliſe de Mont-martre, lieu ſi ſacré pour les deſpoüilles de tant de Martyrs, & par la preſence de tant d'ames eſpurées, les Religieuſes font à leur tour oraiſon iour & nuict pour ſolliciter & forcer le Ciel à reſpandre ſes ſainctes benedictions ſur nos trauaux. Les Carmelites ſont toutes en feu: les Vrſulines remplies de zele: les Religieuſes de la Viſitation n'ont point de paroles aſſez ſignificatiues pour témoigner leur ardeur. Celles de Noſtre Dame coniurent qu'on leur donne part aux ſouffrances qu'il faut ſubir parmy

ces Peuples ; & les Hospitalieres crient qu'on les passe dés l'année prochaine. La nature n'a point de souffles si sacrez, qui puissent allumer ces brasiers ; ces flammes prouiennẽt d'vn feu tout diuin, d'vn feu increé & subsistant. *Nous vous portons plus d'enuie, que de compassion dans vos souffrances*, écriuent quelques vnes. *Nous vous accompagnons de nos petites prieres, particulierement vers la saincte Vierge, à qui nous sommes dediées, & vers nostre Pere sainct Ioseph, & nostre Mere saincte Terese, & aux Anges du pays où vous estes, afin que leurs forces & leur puissance soient auec vous.* O le grand secours ! *S'il estoit aussi facile*, dit vn autre, *de bastir vn Conuent de Carmelites, que de dresser vne Cabane de Sauuages, & que nous eussions autant de pouuoir, que d'impuissance & de foiblesse, vous trouueriez des à present grand nombre de Sœurs tres disposées de vous aller ayder.*

Voicy les propres termes d'vne autre. *Il faut que vous sçachiez que la Nouuelle France commence d'entrer dans les esprits de plusieurs personnes, ce qui me fait croire que Dieu la regarde d'vn œil fauorable. Helas! que diriés vous, mon R. Pere,*

si sa diuine Majesté disposoit les affaires en sorte, que nous eußions bien tost le courage, & le moyen de vous aller trouuer. Ie vous diray que si telle est la volonté de Dieu, qu'il n'y a rien en ce monde, qui m'en puisse empescher, quand mesme ie deurois estre engloutie des ondes en chemin.

Voila le cœur d'vne vraye Vrsuline, qui me va découurant les voyes par où son Ordre pourra vn iour passer en ces grandes forests. Pendant que i'écris cecy, i'ay deuant mes yeux les noms de treize Religieuses du mesme Ordre, qui protestent dans vne lettre commune enuoyée au R. P. Adam, qu'elles ont toutes le mesme dessein, & leur Superieure brusle du mesme feu; *I'ay laißé,* dit-elle, *prendre l'essor aux desirs de nos bonnes Sœurs, qu'elles ont couché sur ce papier selon leur ferueur; il n'y a rien de moy que l'approbation que i'en fay par l'apposition de mon nom, pour vous témoigner que ie n'en quitte pas la partie. Ie vous porte plus d'enuie que vous ne me faites de pitié dans les trauaux où vous allez entrer.* Mais écoutous ces ames resoluës. *Il n'y a point de difficultez qui nous épouuantent, & bien que la foibleße & l'infirmité de nostre sexe*

ſoit grande, noſtre Seigneur fortifie, & rehauſſé ſi puiſſamment noſtre courage, que nous nous enhardiſſons de dire auec ſainct Paul, nous pouuons tout en celuy qui nous conforte; la mer ny les tempeſtes n'ont point aſſez d'horreur pour épouuanter des cœurs, qui n'ont ny vie, ny mouuemens, que pour celuy qui a mis la ſienne pour les racheter, & qui ne deſirent rien tant que de pouuoir donner la leur pour ſon amour, & pour le ſalut des Sauuages. N'eſt il pas vray de dire apres cela, que la parfaite amour bannit la crainte. Ie paſſe ſouz ſilence d'autres termes auſſi pathetiques, & des affections auſſi fortes que celles-cy, ſorties des cœurs & de la bouche d'vn grand nombre de bonnes ames d'autres ſaincts Ordres, voire meſme de perſonnes engagées dans le monde. *Si des femmes tendres & delicates pour ie ne ſçay quels intereſts*, diſent quelques-vnes, *ſe ſont iettées courageuſement dans le hazard des mers, noſtre cœur bleſmira-il à la veuë des meſmes dangers? puis que nous ne pretendons paſſer dans cette Barbarie, que pour honorer & benir le Dieu des mers?* Celles qui pretendent paſſer les premieres, apres s'eſtre deffiées de leur foibleſſe, diſent tout

haut, que se confiant en Dieu, elles ne craignent plus rien, sinon que le trop grand delay. Or ie réponds aux vnes & aux autres, qu'elles ne sçauroient auoir trop de deuotion, pour prier le Ciel de fauoriser cette entreprise; mais qu'elles pourroient auoir trop de precipitation, si elles passoient sans qu'on leur donnast aduis, que le Païs est en estat de les receuoir : chaques choses ont leur temps, Dieu prend le sien quand il luy plaist; c'est celuy qu'il faut attendre en patience & en douceur. Finissons, i'en ay assez dit pour faire voir que la Nouuelle France est bien auant dans le cœur de Dieu, puis qu'elle a si bonne place dans ceux de tant de personnes, qui luy sont si cheres.

CHAPITRE II.

Des Sauuages Baptisez cette annee, & de quelques enterremens.

IL semble que nostre Seigneur veüille authoriser la pureté de l'immaculée Conception de sa saincte Mere, par les

grands ſecours qu'il donne à ceux qui honnorent cette premiere grandeur de la Vierge. I'enuoyay l'an paſſé à V. R. la formule d'vn vœu, que nous fiſmes ſuiuans ſon conſeil dans toutes nos Reſidences le huictieſme de Decembre, iour dedié à cette Conception ſacrée; nous cachions cette deuotion, & V. R. l'a publiée la faiſant imprimer en meſmes termes que nous l'auons voüée, & que nous la voüerons encore Dieu aydant tous les ans à meſme iour. La benediction que le ciel a verſé ſur nos petits trauaux depuis ce temps-là, eſt ſi ſenſible; que ie conuierois volontiers tous nos Peres de l'Ancienne France, voire de tout le monde, & toutes les bonnes ames qui cheriſſent la conuerſiõ de ces Peuples, de s'allier de nous par ces ſaincts vœux, vniſſant tous les ieuſnes, toutes les prieres, toutes les ſouffrãces, toutes les ſaintes actions les plus ſecrettes de ceux qui entreront dans ces alliances, pour eſtre preſentées à la Diuinité en l'honeur & en action de grace de l'immaculée Conception de la ſaincte Vierge: afin d'obtenir par ſon entremiſe l'application du ſang de ſon Fils

à nos pauures Sauuages, l'entier dénuëment & l'amour de IESVS en la Croix, auec vne mort vrayment Chrestienne, à ceux qui procurent leur salut, & à tous les associez en la pratique de cette deuotion, dont la formule est à la fin de la Relation de l'an passé. I'écriuois dans cette Relation, que nous auions baptizé vingt deux personnes, nous en auons baptizé cette année plus d'vne centaine depuis ces vœux presentez à Dieu, & fort peu auparauant. En tout on a fait enfans de l'Eglise depuis le depart des Vaisseaux iusques à present cent quinze Sauuages. De plus, Dieu nous a donné de grandes ouuertures pour le salut de ces Peuples, les faisant resoudre à deux points, qui font voir que la foy entre dans leur ame. Le premier est, qu'ils ne sont pas marris qu'on baptize leurs enfans malades, voire ils nous appellent pour ce faire. Le deuxiesme, que les plus âgez mesmes commencent à desirer de mourir Chrestiens, demandans le baptesme en leurs maladies, pour ne point descendre dans les feux, dont on les menace. Bref nous auons obtenu ce que nous n'osions quasi demander, tant

nous les voyons alienez de ces penſées; c'eſt de donner quelques petites filles: mais ie parleray de cecy en ſon lieu. Toutes ces faueurs ſont venuës du ciel par les merites de la ſainte Vierge, & de ſon glorieux Eſpoux, depuis les vœux dont i'ay fait mention. Deſcendons en particulier, & ſuiuons l'ordre du temps de ces Bapteſmes.

Le neufieſme de Decembre, iuſtement le lendemain de la feſte de la Conceptiõ: le ſieur Iean Nicolet, Truchement pour les Algonquins aux trois Riuieres, vint donner aduis aux Peres, qui demeuroient en la Reſidence de la Conception, ſcize au meſme lieu, qu'vn ieune Algonquin ſe trouuoit mal, & qu'il ſeroit à propos de le viſiter. Les Peres ſe tranſportent incontinent en ſa Cabane, demandant permiſſion à ſon pere de l'inſtruire, Dieu ſembloit auoir diſpoſé les cœurs de ces Barbares, que nous luy auions preſentez, faiſant nos vœux le iour precedent. Ce pauure Barbare ſe monſtre fort content du bien qu'on procuroit à ſon fils: le Pere Buteux l'inſtruit, & pource que le malade eſtant Algonquin n'entendoit qu'à demy la langue Montagneſe, dont ſe

ſeruoit le Pere, vne femme Sauuage bien verſee en ces deux langues, ſeruoit d'interprete, faiſant couler par ſa bouche la foy & les veritez Chreſtiennes dans l'ame de ce pauure ieune garçon, ſans les retenir pour ſoy : iuſtement à la façon de ces canaux, ou de ces aqueducs, qui verſent les ſources d'eau toutes entieres, ſans rien reſeruer pour eux. Enfin le douzieſme du mois, voyant que leur malade abaiſſoit, ils le baptiſerent apres l'auoir inſtruit, & luy donnerent nom Claude; il mourut bien toſt apres, prononçant les ſaincts noms de Iesvs & de Marie, ſes parens demanderent aux Peres, s'ils ne ſeroient pas bien contents qu'on miſt ce corps aupres des François; C'eſt bien noſtre deſir, repartent ils. Nous luy ferõs vn honneur, leur diſmes nous, que nous denierions au plus grãd Capitaine du mõde, s'il n'eſtoit Chreſtiẽ. Haſtez vous donc de preparer ce qui eſt neceſſaire pour l'enterrer à voſtre mode, dirent-ils, puis qu'il eſt à vous. Il ſe fit vn beau conuoy de tous nos François, apres leſquels venoient les Sauuages deux à deux, auec vne modeſtie qui ne ſentoit rien du Barbare. A l'iſſuë de l'enterrement le pere du de-

funct fit vn feſtin aux Sauuages, pendant lequel, comme il ne mangeoit point ſelon leur couſtume; tantoſt il chantoit, maintenant il diſcouroit; I'ay perdu l'eſprit, diſoit-il, la mort de mon fils me tire hors de moy meſme; ie me ſuis veu autrefois entre les mains de nos ennemis, tout preſt d'eſtre mis en pieces, & d'eſtre déchiré à belles dents, iamais ie ne perdy courage, il ne faut pas que ie le perde maintenant; i'ay dequoy me conſoler, puis que mon fils, s'il euſt veſcu, n'auroit pas manqué de tirer vengeance des Hiroquois. Et ſe tournant vers les Peres, Vous auez de beaucoup allegé ma douleur, rendans les derniers honneurs à mon fils. Voila la harangue de ce pauure Barbare, ſur les funerailles de ſon fils, qui a bien d'autres penſées maintenant dans le ciel.

Le vingt-deuxieſme du meſme mois, les meſmes Peres reſſentirent l'effect des bontez de la ſaincte Vierge, au bapteſme d'vn ieune garçon âgé d'enuiron dix ans: cét enfant ne vouloit point du tout ouir parler de noſtre creance, s'imaginant qu'eſtre baptizé, & mourir incontinent apres, eſtoit la meſme choſe. Et en effect

comme nous ne confions pas aiſément ces eaux ſacrées, ſinon à ceux qu'on voit n'en deuoir point abuſer pour eſtre voiſins de la mort, ces Barbares ont eu pour vn temps cette penſée, que le Bapteſme leur eſtoit fatal. Nous auions beau leur repreſenter que nous eſtions tous baptiſez, & que nous viuions plus long-temps qu'eux: Ces eaux, diſoient-ils, ſont bonnes pour vous, mais non pas pour nous. Les Peres voyans ces reſiſtances, s'adreſſent à noſtre commune Mere, & luy demandent cette ame pour ſon Fils. Choſe eſtrange ! l'enfant non ſeulement ne les fuit plus, mais il demande d'eſtre porté en leur maiſon. Le Pere Quentin à ces paroles, le prend, l'embraſſe, l'apporte tout languiſſant en ſa chambre, où il fut baptizé, & nommé André par Monſieur de Malapart, ſon parrain. Ce pauure petit eſtoit d'vne humeur ſi douce, & ſi facile, qu'il ſe rendoit aymable à tout le monde : voila pourquoy le Pere Buteux l'ayant autrefois demandé à ſa mere; Ie n'ay garde, fit-elle, de te le donner, ie l'ayme comme mon cœur. C'eſt vne prouidence bien particuliere du bon Dieu, que cette mere fuſt abſente pen-

dant ſon inſtruction & ſon bapteſme. Car il eſt croyable qu'elle y auroit apporté de l'empeſchement, ſuiuant l'erreur qui les a tenu long-temps, que ce qui nous donne la vie leur cauſe la mort; on eut bien de la peine d'auoir le corps de ce petit innocent apres ſa mort, comme ie vay dire tout maintenant.

Le vingt-ſeptieſme, Monſieur de Maupertuis donna le nom de Marie à vne petite fille âgée de deux ans, que les Peres baptizerent; elle eſtoit fille de defunct Capitanal, Capitaine des Sauuages, homme vaillant, & fort ſage pour vn Barbare. Il auoit laiſſé trois enfans à ſa femme, vn garçon âgé d'enuiron dix-ſept ans, & deux petites filles: la plus petite de ces filles eſt au ciel, le garçon eſt mort tres-miſerablement, comme ie diray cy apres. A meſme temps qu'il mourut, le petit André treſpaſſa: or comme ils eſtoient parens, on les enterra dans vn meſme ſepulchre, au deſceu de nos Peres, qui en ayant eu le vent ſe vindrent plaindre à la grande mere d'André, de ce qu'on auoit enterré ce petit baptizé ſans les aduertir. Le Pere Buteux prie qu'on leur rende le corps pour le placer auec nous: vn Sau-

nage luy repart, Va-t'en, on ne t'entend pas; c'eſt vne réponſe que nous font par fois les Sauuages, quand on les preſſe de faire vne choſe qui ne leur agrée pas. Il eſt vray que nous ne parlõs encore qu'en begayant, mais neantmoins quand nous leur diſons quelque choſe conforme à leurs deſirs, iamais ils ne nous font ces reproches. Le Pere voyant cela va querir l'Interprete, on luy répond que l'affaire eſt faite, que l'enfant eſt enterré auec le fils du Capitanal, & que la femme du Capitanal s'offenſeroit, ſi on foüilloit en la foſſe de ſon fils. Le Pere la va trouuer, la prie de laiſſer tirer du ſepulchre le corps de ce petit enfant, elle ne répond aucun mot: vn Capitaine ſe trouuant là deſſus, prend la parole. Hé bien, dit-il, les deux corps ſont à toy, porte les auec les François: mais ne les ſepare point, car ils s'entr'ayment. Si ſont ils bien loing l'vn de l'autre, fit le Pere, l'vn a eſté baptizé, & l'autre non, & par conſequent l'vn eſt bien heureux, & l'autre gemit dans les flammes. Ne tient-il qu'à cela pour eſtre enſemble, & pour eſtre bien heureux, fit ce Sauuage, tu n'as point d'eſprit, déuelope celuy qui n'eſt pas baptiſé, & luy iette

tant d'eau sur la teste que tu voudras, & puis les enterre en mesme sepulchre. Le Pere se sousrit, & luy fit entendre que cela ne seruiroit de rien. Ce Barbare en fin acquiesça, & nos Peres tirerẽt le petit André du sepulchre profane, & le mirent en terre saincte. *Vnus assumetur, & alter relinquetur.* Apres l'enterrement la mere de celuy qui estoit mort sans Baptesme, voyant qu'on auoit rebuté son fils, cõme le corps d'vne ame damnée, pleuroit à chaudes larmes. Ah mon fils, disoit-elle, que ie suis marrie de ta mort : le Pere alors qui auoit veu les Iongleurs soufflans ce ieune garçon en sa maladie ; luy dit, Voila la guerison que ces badins promettoient à ton fils : ta petite fille est malade, donne toy bien de garde de les appeller, ny de la faire chanter. Iamais, dit-elle, ils n'en approcheront, si elle empire ie vous appelleray : quelque temps apres les Peres la iugeant bien malade, la baptiserent au grand contement de la mere.

Le trente-vniesme vne fille âgée d'enuiron seize ans fut baptisée, & nommée Anne par vn de nos François. Le Pere Buteux l'instruisant luy dit, que si estant Chrestienne elle venoit à mourir, son

ame

ame iroit au Ciel dās les ioyes eternelles. A ce mot de mourir elle eut vne ſi grande frayeur, qu'elle ne voulut plus iamais preſter l'oreille au Pere : on luy enuoya le Sieur Nicolet truchement, qui exerce volontiers ſemblables actions de charité, elle l'eſcoute paiſiblement ; mais comme ſes occupations le diuertiſſent ailleurs, il ne la pouuoit viſiter ſi ſouuent ; c'eſt pourquoy le Pere Quentin s'efforça d'apprendre les premiers rudimens du Chriſtianiſme en Sauuage, afin de la pouuoir inſtruire : cela luy reüſſit ſi bien, que cette pauure fille ayant pris gouſt à cette doctrine ſalutaire, deſira le Bapteſme, que le Pere luy accorda. La grace a pluſieurs effects ; on remarqua que cette fille fort deſdaigneuſe & altiere de ſon naturel, deuint fort douce & traittable eſtant Chreſtienne.

Le ſeptieſme de Ianuier de cette année mil ſix cens trente-ſix, le fils d'vn grand Sorcier ou Iongleur fut faict Chreſtien, ſon pere s'y accordant apres de grandes reſiſtances qu'il en fit : car comme nos Peres éuentoient ſes mines, & le decreditoient, il ne pouuoit les ſupporter en ſa Cabane. Cependant comme

ſon fils tiroit à la mort,ils prierent le ſieur Nicolet de faire ſon poſſible pour ſauuer cette ame : ils s'en vont donc le Pere Quentin & luy en cette maiſon d'écorce, preſſent fortement ce Sauuage de conſentir au bapteſme de ſon petit fils : comme il faiſoit la ſourde oreille, vne bonne vieille luy dit ; Quoy penſe-tu que l'eau que ietteront les Robes noires ſur la teſte de ton enfant, le faſſe mourir ? Ne vois tu pas qu'il eſt déja mort, & qu'à peine peut il reſpirer ? Si ces gens là te demandoient ta Pourcelaine, ou tes Caſtors, pour les offices de charité qu'ils veulent exercer enuers ton fils, tu aurois quelque excuſe ; mais ils donnent & ne demandent rien, tu ſçay le ſoin qu'ils ont des malades, laiſſe les faire ; ſi ce pauure petit meurt ils l'enterreront mieux que tu ne ſçaurois faire. Le malade fut donc baptizé, & nommé Adrien par le ſieur du Cheſne, Chirurgien de l'habitation ; il mourut quelque temps apres. Le Pere Buteux le demanda pour l'enſeuelir à noſtre façon. Non, non, dirent les parens : tu ne l'auras pas tout nud, attends que nous l'ayons paré, & puis nous te le donnerons. Ils luy peignent la face de

bleu, de noir & de rouge; ils le vestent d'vn petit Capot rouge, puis l'enfourrent de deux peaux d'Ours, & d'vne robe de peau de Chat sauuage, & par dessus tout cela d'vn grand drap blanc, qu'ils auoient acheté au Magazin, ils accommodent ce petit corps dans tout ce bagage, en forme d'vn paquet bien lié de tous costez, & le mettent entre les mains du Pere, qui baise doucement ces sacrées dépoüilles pour témoigner aux Sauuages l'estime que nous faisons d'vn petit Ange baptizé. On l'enterra au Cimetiere de nos François, auec solemnité: ce qui plaist fort à ces Barbares, & qui les induit bien souuent à permettre qu'on face Chrestiens leurs enfans.

Le huictiesme du mesme mois de Ianuier, vne ieune fille vniquement aymée de ses parens, mais encor plus de Dieu, s'en alla au Ciel, apres auoir esté lauée dans le sang de l'Agneau. Ie remarqueray en cét endroit les folies que fit son pauure pere pour la pouuoir guerir. Son beau frere luy vint dire qu'il auoit songé que sa niepce gueriroit, si on la faisoit coucher sur vne peau de mouton, variée de diuerses figures; on en cherche aussi

toſt, on en trouua, on peint deſſus mille grotesques, des canots, des auirons, des animaux, & choſe ſemblable : les Peres qui n'auoient pas encore inſtruit cette fille, font inſtance que ce remede eſt inutile : mais il le faut éprouuer. La malade repoſe ſur ces peintures, & n'en reçoit aucune reelle gueriſon. Vn autre Charlatan fut d'auis, que ſi on donnoit à la malade vn drap blanc pour cheuet, ſur lequel on auroit figuré des hommes chantans & dançans, que la maladie s'en iroit. On ſe met incontinent en deuoir de peindre des hommes ſur vn drap ; mais ils ne firent que des marmouſets, tant ils ſont bons Peintres: ce remede ne ſucceda non plus que le premier. La pauure fille ſe couche ſur ce drap, ſans repoſer, ny ſans guerir. Que ne peut l'affection naturelle des peres & des meres enuers leurs enfans ? Ces bonnes gens cherchoient par tout la ſanté de leur fille, horſmis en celuy qui la pouuoit donner. Ils conſultent vne fameuſe Sorciere, c'eſt à dire vne fameuſe badine. Cette femme dit qu'elle auoit appris, ſoit du Manitou, ſoit d'vn autre, ie m'en rapporte, qu'il falloit tuer vn chien, & que les hommes le mangeaſ-

ſent en feſtin. De plus, qu'il falloit faire vne belle robe de peau de Cerf, l'enrichir de leurs matachias rouges faits de brins de Porc épic, la donner à la malade, & qu'elle en gueriroit. Comme on preparoit ce feſtin, vn Sauuage ſongea, que pour la gueriſon de cette fille, il falloit faire vn banquet de vingt teſtes d'Elans : voila les parens de la fille bien en peine : car comme il n'y auoit gueres de neige, on ne pouuoit courre, encore moins prendre l'Eſlan. Sur cette grande difficulté on conſulte les Interpretes des ſonges, il fut conclud qu'il falloit changer ces vingt teſtes d'Orignac en vingt grãds pains tels qu'ils en achetent de nos François, & que cela auroit le meſme effect. Ils ne ſe tromperent pas, d'autant que ces pains & ce feſtin de chien, ne firent autre choſe que remplir le ventre des Sauuages ; c'eſt tout ce qu'auroient peu faire ces vingt teſtes d'Orignac : car pour guerir vn malade, ny les banquets, ny les belles robes ne ſeruent de rien.

Pendant qu'on appliquoit ces beaux remedes, les Peres s'addreſſoient à Dieu pour le ſalut de cette pauure ame : ils venoient voir cette pauure fille ; mais les

parens ne vouloient pas permettre qu'on luy parlaſt de noſtre creance, s'imaginant que le Bapteſme nuiſoit au corps, quoy qu'il en fuſt de l'ame. Attendez, diſoient-ils, quand noſtre fille n'en pourra plus, quand nous aurons cherché tous les remedes, dont nous nous ſeruons, s'ils ne reüſſiſſent, nous vous permettrons de l'inſtruire. Les Peres voyans cela deſiſterent pour vn temps de viſiter la malade, traictant de la gueriſon de ſon ame auec Dieu. La mere de la fille ſe ſentit portée à deſirer qu'on la vinſt inſtruire, ſon mary y contrarioit. Enfin, Dieu qui tient les cœurs de tous les hommes entre ſes mains, amolit ceux de ces Barbares, pour le bien de leur enfant; non ſeulement ils n'ont plus d'auerſion des Peres, mais au contraire ils les font inuiter, leur donnant aſſeurance que leur fille les écouteroit volontiers. Les Peres y volent auſſi toſt, le Pere Buteux prend la parole, déduit le mieux qu'il peut les principaux articles de noſtre foy. Les parens, pour ayder le Pere qui n'a pas encore la perfection de la langue, & pour ſoulager leur enfant, reïteroient doucement, & expliquoient en termes plus ſignificatifs

ce qu'on disoit à cette pauure ame, qui se montroit alterée de cette doctrine, comme vne terre seiche de la rosée du Ciel : on employe quelque temps à l'enseigner, tousiours auec le contentement des parens, & beaucoup plus de la malade. Pendant la nuict elle disoit par fois à sa mere, Ne sera-il pas bien tost iour, le Pere ne viendra-il pas de bon matin, puis s'addressant à Dieu, luy disoit. *Missi ka khichitaien chaouerimitou*, toy qui as tout fait, fais moy misericorde. *Khiranau, oue ka nipien khita pouetatin khisadkihitin.* Toy qui est mort pour nous, ie crois en toy, ie t'ayme, secours moy. Le Pere la visitant, elle luy disoit, Tu me réiouïs quand tu me viens voir, i'ay retenu ce que tu m'as enseigné, & là dessus luy expliquoit fidelement. Le soir auant sa mort, vn sien oncle estant venu voir les Peres, & soupant auec eux, leur dit, Ma niepce est bien malade, vous la deuriez baptiser : on luy replique, qu'on la veut plainement instruire ; Si toutesfois, luy dit-on, tu la voyois notablement baisser, appelle nous, & nous l'irons voir. Sur les dix ou onze heures de nuict, ce pauure Sauuage s'n vint au trauers de la neige, & d'vn

froid tres piquant, crier à pleine teſte proche de l'habitation de nos François, qu'ils vinſſent viſte baptiſer la malade, & qu'elle s'en alloit mourant. Les peres s'éueillent à ces cris bien étonnez, que ny les grands chiens qu'on détache la nuict, ny la rigueur du froid n'auoient point empeſché ce bon homme de les venir appeller. Le ſieur Nicolet, & le ſieur de Launay les accompagnerent, celuy cy fut le Parrain, & la nomma Marie, ſon pere & ſa mere, quoy que Barbares, témoignerent receuoir du contentement de cette action, & remercierent les Peres & nos François, d'auoir pris la peine de ſortir pendant vne nuict ſi faſcheuſe, que le ſieur Nicolet s'en trouua mal. La pauure fille n'eut qu'autant de paroles, qu'il en falloit pour accepter le bapteſme, qu'elle auoit tant deſiré : car ſi toſt qu'elle l'eut receu elle entre en l'agonie, & bien toſt apres s'en alla en Paradis, auec l'étolle d'innocence, dont le Ciel la venoit de couurir. Son oncle la voyant morte, fit appeller le Pere Buteux, & luy dit, Vous n'aymez pas ſeulement pendant la vie, mais encore apres la mort, ma niepce eſt à vous, enterrez la à voſtre

mode. Faites vne grande foſſe; car mon frere à qui la triſteſſe a dérobé la parole, veut loger auec elle ſon petit bagage: ils vouloient enterrer auec cette fille deux chiens, & pluſieurs autres choſes: pour les chiens, on leur dit que les François ne ſeroient pas bien aiſes qu'on logeaſt auec eux de ſi laides beſtes; Permets nous donc, dirent-ils, de les enterrer prés de voſtre Cimetiere; car la defuncte les aymoit, & c'eſt noſtre couſtume de donner aux morts, ce qu'ils ont aymé ou poſſedé pendant leur vie. On combat tant qu'on peut cette ſuperſtition, qui ſe và aboliſſant tous les iours; neantmoins on tolere en ces premiers commencemens beaucoup de choſes, qui ſe détruiront d'elles meſmes auec le temps. Si on refuſoit à ces pauures ignorans, de mettre dans la foſſe de leurs treſpaſſez leur petit equipage, pour aller en l'autre vie, diſent-ils, ils nous refuſeroient auſſi l'abord de leurs malades, & ainſi pluſieurs ames ſe perdroient, qu'on va petit à petit recueillant, iuſques à ce que les iours de la grande moiſſon viennent. Ils enuelopperent donc le corps mort de pluſieurs robes, ils luy donnerent ſes affiquets, ſes

braueries, quãtité de porcelaine, qui sont les diamans & les perles du païs, & de plus on mit dans la fosse deux auirons, & deux grands sacs remplis de leurs richesses, & de diuers outils ou instrumens, dont se seruent les filles & les femmes. Pour conclusion le pere de cette fille tant aymée, voyant l'honneur qu'on rendoit à son enfant, & comme on luy auoit fait faire vn beau cercueil, ce qui plaist infiniment à ces Barbares, il se ietta sur le col du Pere Buteux, & luy dit *Nikanis*, mon bien-aymé, en verité ie cognois que tu m'ayme, & tous vous autres qui portez cét habit, vous cherissez nostre Nation. Puis apostrophant son enfant; Ma fille que tu es heureuse d'estre si bien logée: cét homme est l'vn des principaux de sa nation, sa femme s'est fait Chrestienne, comme nous dirons en son lieu, nous esperons qu'il mourra Chrestien, aussi bien que ses plus proches. Ainsi soit-il.

Le vingtiesme du mesme mois Dieu fit paroistre sa bonté en la conuersion & au Baptesme d'vn Sauuage, dont nos Peres sembloient quasi auoir desesperé: ce ieune homme estant malade, le Pere Buteux

l'alla viſiter : comme il y alloit grand nombre de perſonnes dans ſa cabane, il l'inuita de venir faire vn tour en noſtre maiſon, ſi ſa maladie luy permettoit : il s'y transporte incontinent, apres quelques diſcours le Pere le iette ſur les articles de noſtre creance, mais auec peu de ſuccés : car ayant eſpouſé la fille d'vn des plus grands Charlatans du païs, il n'eſtoit pas pour ſe rendre à la premiere ſemonce : comme on le preſſoit ſur les biens de la vie future, s'il n'en vouloit pas iouïr, il repartit, qu'il ne pouuoit pas croire cela ; car mon ame, diſoit-il, apres ma mort n'aura point d'eſprit, & par conſequent ne ſera pas capable de ces biens. Comment ſçais tu, luy fit le Pere, que les ames apres leur treſpas ſont ſtupides, & ſans connoiſſance ; deux de nos hommes, replique-il, ſont retournez autresfois apres leur mort, & l'ont dit à ceux de noſtre nation. Ces ames qui retournerent auoient-elles de l'eſprit ? Non, fit-il. Tu te trompes, dit le Pere, car c'eſt auoir de l'eſprit, de cognoiſtre qu'on n'a point d'eſprit ; mais laiſſons cette ſubtilité, eſt-ce pas auoir de l'eſprit que d'eſtre bon chaſſeur ? iamais les Sauuages ne nieront

cette propoſition, car leur plus grande Philoſophie & Theologie n'eſt pas en leur teſte, mais en leurs pieds. Or eſt-il, pourſuiuit le Pere, qu'il y a des ames des Sauuages qui chaſſent brauement aux ames des Caſtors & des Eſlans, donc elles ont de l'eſprit. A cét argument vn peu trop preſſant pour vn Sauuage il ne reſpondit autre choſe, ſinõ que puis que ſes gens n'alloient point au Ciel, qu'il n'y vouloit point aller; Vous autres, diſoit-il, vous aſſeurez que vous allez là haut, allez y donc à la bonne heure, chacun aime ſa nation, pour moy i'iray trouuer la mienne. Le Pere voyant bien qu'il s'opiniaſtreroit chãge de diſcours, l'interroge ſur ſon mal; C'eſt, reſpond-il, vn meſchant Algonquain qui m'a procuré cette maladie qui me tient dans le corps, pource que m'eſtant faſché contre luy, la peur qu'il eut que ie ne le tuaſſe l'a induit à traitter de ma mort auec le Manitou. Et comment ſçais-tu cela? I'ay faict conſulter le Manitou, qui m'a dit que ie me haſtaſſe de faire des preſens aux *Manitouſiouekhi*, ce ſont leurs Iongleurs, & qu'il preuiẽdroit mon ennemy, luy oſtant la vie, & par ainſi que ie guerirois: mais

mõ malheur eſt que ie n'ay plus rien, i'ay donné ma Pourcelaine & mes Caſtors, & à faute de pouuoir continuer ces preſens il faut que ie meure. Voila l'vnique vtilité de l'art de ces Iongleurs, c'eſt qu'ils tirent tout ce qu'ils peuuent des pauures malades, & quand ils n'ont plus rien ils les abandonnent. Les Iaponois ont des erreurs toutes ſemblables, ils croyent que les pauures ne pouuans rien donner aux Bonzes, ne ſçauroient aller en Paradis. Les Chreſtiens ſont obligez d'adorer & de recognoiſtre la bonté de leur Dieu. Que la foy a de clarté pour eſtre vn flambeau obſcur, & que noſtre creance pour eſtre releuée par deſſus les forces de la nature, s'accorde bien auec la raiſon! Les Theologiens diſent bien à propos, qu'il faut auoir *piam motionem*, pour donner conſentement aux propoſitions de noſtre foy; il faut que la volonté s'amoliſſe, & qu'elle quitte ſa dureté naturelle; ce qui ſe fait par vn doux ſoufle ou mouuement du S. Eſprit, lequel nous induit à croire. Ie voy tous les iours des hommes conuaincus ſur cette verité, que noſtre creance eſt bonne, qu'elle eſt ſaincte, qu'elle eſt conforme à la raiſon, & apres

tout cela, ne voyant aucune conclusion de ces premices, ie m'escrie, Qu'auons nous faict à Dieu pour nous auoir donné la Foy, qui a tant de peine d'entrer en l'ame de ces pauures Sauuages! Mais pour retourner à nostre ieune homme, les Peres auoient comme desesperé de son salut; neantmoins comme la conuersion d'vne ame depend de celuy qui est tout-puissant, ils ne laissoient pas de le visiter, pour luy donner de fois à autre quelque crainte de l'enfer, ou quelque esperance de la vie eternelle. En fin ce pauure ieune homme fut touché tout à coup, cét entendement plein de tenebres commence à voir le iour, & sa volonté deuient soupple & obeyssante aux volontez de Dieu, comme vn enfant bien né aux desirs de ses parens. Les Peres entrans certain iour en sa Cabane il leur fait present d'vn morceau d'Eslan qu'on luy auoit donné: le Pere Buteux luy dit, Nous ne venons pas icy pour receuoir, mais pour te donner; nous ne cherchons pas tes biens, mais nous te voulons donner ceux du Ciel; si tu voulois croire en Dieu que tu serois heureux! Oüy, dit-il, i'y veux croire, & ie veux aller auec luy; il disoit

cela les mains iointes, les yeux esleuez au Ciel, d'vn accent si deuot, auec vne posture si composée, que les Peres resterent tous remplis de ioye & d'estonnement, voyant que Dieu en fait plus en vn moment que tous les hommes en cent ans; aussi est-il le Dieu des cœurs. Voila ce cœur de pierre changé en vn cœur de chair, il escoute auidemẽt ce qu'il croioit déja, il est tout plein de regrets de ses resistances, il ne peut assez admirer la bonté de celuy qui l'a si doucement vaincu. Les Peres l'ayant veu si bien disposé, offrent pour luy le sacré sainct sacrifice de la Messe, & apres vne bonne instruction luy changerent en fin le nom sauuage d'*Amiskoueroui* au nom de Nicolas, qui luy fut donné au sainct Baptesme. Dieu sçait prẽdre son temps quand il luy plaist. A l'heure qu'il fut touché, qu'il fut baptisé, & qu'il mourut, certains gausseurs & badins qui demeuroient en sa Cabane, & qui auroiẽt faict leur possible pour le détourner du Christianisme, estoient allez à la chasse, ils retournerent iustement deux heures apres sa mort, bien estonnez de ce qui c'estoit passé : mais *quis vt Deus?* Qui pourra détourner la bonté de Dieu,

non plus que ses foudres? *Non est qui se abscondat à calore eius.* Il n'y a cœur de bronze qui ne se liquefie, quand Dieu le veut brusler.

Le vingt-cinquiesme, iour de la Conuersion de sainct Paul, vn ieune Sauuage fut nommé Paul, son pere luy procura dans sa maladie, ce qu'il ne prenoit pas pour soy dans la santé: tant s'en faut qu'il se monstrast fasché qu'on instruisist son fils, âgé de quinze à seize ans, qu'au contraire il l'exhortoit à prester l'oreille aux Peres, & par fois les venant visiter luy-mesme, & les ayant ouy parler des choses de l'autre vie, il racontoit par apres à ses enfans ce qu'il auoit apris, n'ayant pas assez de courage d'embrasser & professer les veritez qu'il aprouuoit en son cœur. Les respects humains font bien du mal par tout.

Le vingt-huictiesme & vingt neufiesme, deux sœurs ont esté enroolées au Catalogue des enfans de Dieu. La plus petite, âgée de deux ans, chante maintenant ses grandeurs parmy les Chœurs des Anges. L'aisnée l'a suiuie quelque temps apres, elle auoit enuiron seize ans, quand elle prit vne nouuelle naissance en Iesus-

Christ,

Chriſt, eſtant tombée malade, il ne fut pas difficile de luy perſuader qu'elle ſe fiſt Chreſtienne. Il ſemble qu'elle auoit déja la foy deuant que les Peres luy parlaſſent; ſon frere frequentoit en noſtre Maiſon, inſtruiſant nos Peres en ſa langue, & comme on luy parloit ſouuent de nos Myſteres, il racontoit à ſa ſœur ce qu'il auoit appris. Il eſtoit plus heureux iettãt cette ſemence ſacrée, que les Peres meſmes: car on n'a point remarqué qu'elle ait encore germé en ſon ame, & elle a porté des fleurs & des fruicts dans le cœur de ſa ſœur: laquelle interrogée en ſa maladie, ſi elle ne vouloit pas eſtre baptiſée, répondit, qu'elle en auoit vn grand deſir. Les Peres la voulans inſtruire, trouuerent qu'elle en ſçauoit aſſez pour receuoir le ſainct Bapteſme, ce qui les étonna & conſola: Elle fut donc nommée Ieanne, receuant auec ce nom ſi grande abondance de grace, qu'il ſembloit que le Fils de Dieu priſt vn plaiſir particulier en cette nouuelle Eſpouſe. Le Pere Buteux la voyant ſur ſon depart pour s'en aller dans les bois auec ſa mere, & les autres Sauuages, luy dit, Adieu ma fille, ſouuenez vous que vous eſtes maintenant

amie de Dieu, & que si vous mourez, il vous menera dans sa maison, remplie de tout bon-heur. Adieu mon Pere, repartit-elle, ie ne vous verray plus; mais il importe peu que ie meure, puisque ie dois aller en si bon lieu. Elle dit cela auec vn tel sentiment de pieté, que les larmes en vindrent aux yeux des deux Peres, rauis de voir vne petite Barbare, parler en Ange de Paradis. Mais que vous pourrions nous donner, Ieanne, puis que vous nous quittez pour vn si long-temps? luy dirent-ils. Si vous auez du raisin donnez m'en vn peu, ce sera la derniere fois que vous me soulagerez en ma maladie, car ie m'en vais mourir dans les bois: mais ie croy que i'iray au Ciel; à vostre auis, mon Pere? Oüy ma fille, vous y irez, si vous perseuerez en la foy. Asseurez vous, dit-elle, que ie croy en Dieu, & que i'y croiray toute ma vie. Ils luy donnerent tout le raisin qu'ils auoient de reste, qui n'estoit pas grande chose, le peu qu'on leur auoit enuoyé, ayant déja esté distribué à beaucoup d'autres malades. Quand on vint à lier cette pauure fille auec sa petite sœur, toutes deux nouuellement baptisées, sur leurs longues traisnes, pour les mener

dans ces grandes forests, il sembloit aux Peres qu'on leur arrachast le cœur : car ces pauures gens n'auoient autres viures qu'vn peu de pain qu'ils leur donnerent ; leur disner & leur souper estoit en la prouidence de Dieu, leurs hostelleries la neige & les arbres, & vn peu d'écorce. Vn grand Nordoüest, qui est le vent le plus froid de ces Contrées, souffloit sur ces pauures malades, & cependant ils s'en alloient tous aussi contens, comme s'ils eussent deu entrer dans vne terre de promission O que ie me voulois de mal, m'écrit le Pere qui m'a enuoyé ces memoires, voyant ce beau spectacle! ces gens me condamnoient de pusillanimité, ne iettant pas si fortement ma confiance en Dieu, qu'ils la iettent en leurs arcs & en leurs fleches, & ne faisant par vertu, ce que ces Barbares font par nature.

CHAPITRE III.

Continuation de la mesme matiere.

COMME les Sauuages se plaisent dauantage aux trois Riueres, que non

pas à Kébec, aussi font-ils là plus souuent leur sejour, & en plus grand nombre: c'est pourquoy les Peres qui ont demeuré cette année en nostre Residence de la Conception, ont baptisé plus de personnes, que ceux qui sont restez à Kébec, où ces Barbares n'arrestẽt pas si long-temps. On n'a pas laissé neantmoins d'y faire quelque fruit auec eux: puis qu'on a obtenu qu'ils nous donnassent quelques enfans, dont ie parleray cy apres, & que quelques-vns d'entre-eux ayent receu le sainct Baptesme. Ie ne les distingue point des autres, qui ont receu ce Sacrement à la Conception, parlant d'eux tous, selon l'ordre du temps qu'ils sont entrez en l'Eglise.

Le neufiesme de Feurier, vn Sauuage nommé *Attikamegou*, & surnommé le Prince par nos François, s'estant cabané assez proche de nostre Dame des Anges, enuoya querir en diligence vn de nos Peres pour baptiser vn sien petit fils, qui se mouroit. Le Pere prend vn peu d'eau auec soy, craignant de n'en point trouuer en leur maison d'écorce, à raison que le froid auoit gelé les ruisseaux & les fleuues; il se presse le plus qu'il luy est possi-

ble; arriue enfin tout hors d'haleine, où estoit l'enfant, qui s'en alloit expirer. Son pere s'écrie qu'on le fasse Chrestien auant sa mort; sa mere s'y oppose, disant tout cruëment, qu'elle ne vouloit point qu'il fust baptisé, & que tous ceux qui estoient baptisez mouroient. On luy replique, que tous les François estoient baptisez; on luy nomme quelques-vns de sa nation, qui l'estoient aussi, & qui cependant ioüissoient d'vne parfaite santé. Que si apres le baptesme plusieurs Sauuages mouroient, cela ne prouenoit pas du Sacrement, mais de la maladie, qui ne laisseroit pas de les tuer, quand ils ne seroient point baptisez, comme elle le voyoit en quelques-vns, qui mouroient sans receuoir ce Sacrement. Son mary la tance, Est-ce le baptesme, dit-il, qui fait mourir maintenant ton fils? & cependant le voila qui trépasse, ie veux qu'il soit Chrestien. La mere resistoit toûjours, & l'enfant s'en alloit mourant, ne pouuant quasi plus respirer. Le Pere pressoit la mere de son costé, l'asseurant que le baptesme, non seulement ne faisoit mourir personne, mais au contraire qu'il rendoit quelquefois la vie du corps,

& la vie de l'ame tout enſemble, & que ſi elle vouloit croire que Dieu peuſt operer cette merueille, que ſon fils pourroit guerir. Tout ſur l'heure meſme, ſur ce propos cette femme commence à ouurir les oreilles; Si tu le peux guerir, repart-elle, baptiſe le, ſinon ne le touche pas. Pour moy, dit le pere de l'enfant, ie croy que celuy qui a tout fait le peut guerir. Si ta femme auoit la meſme creance, luy dit on, tu verrois bien-toſt ton fils en vie. Il commence à la preſſer, Tu n'as point d'eſprit, tu crains que le bapteſme ne le faſſe mourir, & tu vois qu'il meurt ſans bapteſme; celuy qui a tout fait, & qui peut tout, eſt aſſez fort pour luy rendre la vie; & quand il ne la luy rendroit pas, il aura touſiours pitié de ſon ame. Qu'on le baptize donc, dit la mere, Prends courage, fait ſon mary, & conſidere bien ſi tu crois; car ſi tu ments en ton cœur, Dieu ne guerira pas ton enfant. Ie croy, dit-elle; qu'on le baptiſe. Le Pere ſe vit vn peu en peine; car il cognoiſſoit bien que cette femme ne s'accordoit au bapteſme de ſon enfant, que ſouz eſperance de gueriſon; & par conſequent ſi l'enfant venoit à mourir, à quoy tous s'atten-

doient, qu'asseurémẽt elle décrieroit fort ce Sacrement : neantmoins, comme il ne le pouuoit voir perir deuant ses yeux, il prend resolution de le baptiser, demandant aux parens, qu'au cas qu'il guerist, qu'on nous le donnast, quand il seroit grandelet pour l'instruire. A cette demande la mere se rebute derechef. Ie voy bien qu'il veut auoir mon fils, il ne l'aura pas. Son mary se tournant vers le Pere. Demandes-tu mon fils pour toûjours, ou seulement pour l'enseigner ? Ie ne le demande que pour l'instruire, & encor quand il sera âgé de six ou sept ans. Baptise le, tu l'auras, & pressant sa femme ; il l'asseura qu'on luy rendroit son enfant, quand il seroit bien instruit, au cas que Dieu luy rendist la santé. Les Sauuages qui estoient là, s'étonnoient qu'on debatoit d'vn enfant qui estoit aux abois; Le voila qui meurt, & vous debattez à qui l'aura. En effect, dit son pere, il est mort, si le baptesme ne le guerit. On les asseure donc derechef, que s'ils croyoient que Dieu fust assez puissant, & assez bon pour rendre la vie à leur enfant, qu'il le feroit. La mere enfin le presente elle mesme au baptesme. En témoignage de

ſa foy, & de ſon eſperance; l'enfant eſt baptiſé ſur l'heure meſme, ſans ceremonie, & ſans luy donner nom, car la maladie n'en permettoit pas dauantage. Choſe eſtrange! Le Pere qui le baptiſoit n'eut pas acheué de prononcer les paroles ſaintes, verſant vn peu d'eau, ſur la teſte de ce pauure petit, que ſa mere découuroit; qu'il ouure les yeux, commence à reſpirer, à s'étendre, & à ſe remuer dans ſon petit berceau portatif. Sa mere toute éperduë, luy preſente le tetin, qu'il ne pouuoit plus prendre; il le prend ſans difficulté, & deuant que le Pere ſortiſt de la Cabane, il fut entierement guery. Quelques Sauuages accourent: Le pere de l'enfant, leur dit ce qui eſtoit arriué, ils demeurent eſtonnez ſans mot dire. Maintenant ce petit Chreſtien eſt beau & graſſet, la ioye de ſes parens, & l'admiration de ceux qui l'ont veu dans ſa maladie.

Cét effet du Sacrement a beaucoup ſeruy pour arracher de l'eſprit de ces Barbares, que la mort eſtoit dans ces eaux ſalutaires, & qu'il ne falloit qu'eſtre baptiſé pour bien-toſt mourir. Le Prince, c'eſt le ſurnom du pere de l'enfant, allant de-

puis aux trois Riuieres, racontoit cecy par tout. Si bien que le Pere qui l'auoit baptisé, entrant certain iour dans vne Cabane, par où il auoit passé; ceux qui l'habitoient luy demanderent, s'il n'auoit plus de cette eau qui auoit guery le fils d'*Attikamegou*, & qu'il en donnast vn peu à vn malade qu'ils auoient. Helas! il en auoit assez; mais le pauure malade n'en peût boire; c'est à dire que le Pere ne le voyant qu'en passant chemin, il n'eut pas le loisir de l'instruire, de sorte qu'il le trouua mort au retour. Mais pour acheuer ce point, le Prince voyant son fils guery, dit à sa femme, Aye soin de cét enfant, & garde toy bien d'empescher vn iour qu'il ne soit instruit: car la mort dont il deuoit mourir tomberoit sur ta teste. Le Pere luy demanda s'il ne seroit pas bien aise qu'on luy appliquast les saintes Ceremonies dans la Chapelle de Kébec. Fais luy, répond il, tout ce que tu fais aux enfans des François; il luy assigne iour pour l'apporter, & luy donne aduis de choisir vn François; & vne Françoise, pour estre Parrain & Marraine de son enfant. Luy expliquant ce que vouloient dire ces mots. Il doutoit si les François

luy voudroient faire cette faueur; mais l'ayant asseuré qu'ils en seroient bien aises, il inuita le sieur Oliuier, Commis & Interprete, & Madame Hebout, qui exercerent volontiers cét acte de charité. Vn Dimanche au matin ces deux pauures Barbares apporterent eux-mesmes leur enfant à l'Eglise de Kébec. Le Pere qui l'auoit baptisé, declara à nos François, qui estoient assemblez pour entendre la grande Messe, comme tout s'estoit passé; que les eaux sacrées du Baptesme auoient rendu la vie à ce petit enfant, & qu'ils le venoient presenter eux-mesmes pour receuoir les saintes Ceremonies, qu'on ne luy auoit peu appliquer. Qu'au reste ils promettoient de le donner vn iour pour le faire instruire; & comme on leur demanda derechef, en la presence de tout le monde, ils confirmerent la promesse qu'ils auoient faite. La dessus on sonne la cloche; vne de nos Françoises prend ce petit, & le presente; son Parrain, & sa Marraine, luy donnent nom François Oliuier; on luy applique les Huiles sacrées, & les autres saintes Ceremonies, auec vne grande consolation de tous nos François, & vn contentement si sensible

du pere & de la mere, que la ioye en redondoit ſur leur face.

On auoit emmaillotté ce petit Chreſtien à la Françoiſe, ſa mere le tenant diſoit à ſon mary, Ie ne ſçay qu'a noſtre petit François Oliuier; quand il eſt accommodé à la Françoiſe, il rit touſiours; quand ie l'accommode à noſtre façon il pleure & ſe chagrine, & quand ie le tiens il eſt tout triſte & tout morne, & quand vne Françoiſe le tient; vous diriez qu'il veut touſiours ſauter. Elle vouloit par ce diſcours teſmoigner le contentement qu'elle auoit de voir ſon fils comme deuenu François. Son pere auoit bien de meilleures penſées, car certain iour ie l'eſcoutois comme il diſoit à ſa femme, que les Sorciers n'auoient plus de pouuoir ſur ſon fils, & que par le Bapteſme il auoit eſté mis en la protection de celuy qui a tout fait. Il tenoit ce diſcours à l'occaſion de deux Sorciers qui s'eſtoient entrebattus, & qui s'eſtoient reprochez qu'ils auoient tué par leur art les parens l'vn de l'autre. Les Sauuages craignent grandement ces Iongleurs, & quelqu'vn de nos François m'a aſſeuré qu'ordinairement ils font mourir ceux contre leſquels ils

dreſſent leur ſort, & que neantmoins ils n'ont iamais rien pû faire aux Chreſtiens. Or ſoit qu'en effect ils ayent quelque communication tacite auec le Diable, dequoy ie doute fort, ou qu'ils n'en ayent point; ayant eu priſe auec l'vn de ces deux Sorciers, ie le défiay de me tuer par ſes ſortileges; l'aſſeurãt qu'eſtant baptiſé, & croyãt en Dieu, i'eſtois hors de ſes priſes. Le pere du petit François Oliuier eſtoit preſent quand ie diſois cela: Quoy donc, fit-il, mon fils eſtant baptiſé, ne peut il point eſtre mis à mort par ces gens là? Non, luy repartis-je, ne les crains pas, & qu'ainſi ne ſoit, porte leur parole de ma part, que ie leur pardonne ma mort, s'ils me tuent par leurs iongleries: mais auſſi qu'au cas que leurs enchantemens ſoient trop foibles pour me nuire, dis leur que ie les prie de ſe ietter auec moy ſouz la ſauuegarde de celuy qui tient tous les demõs à l'attache. Ce pauure hõme auoit bien retenu cette leçon, voila pourquoy il ſe réioüyſſoit auec ſa femme de ce que ſon fils eſtoit hors des priſes de ces loups-garous. Vne autre fois il me vint trouuer tout trẽblant de peur qu'il ne luy meſ-arriuaſt, ſur ce que ſa femme ayãt porté ſon enfant en

vn bâquet où elle alloit à sa place; vn Iongleur le luy ayant pris, & l'ayant chanté, auoit dit tout haut pour nous decrediter, que nous estions des trompeurs, que le Baptesme n'auoit pas guery cét enfant, puis qu'il ne paroissoit aucune marque, qu'il eust esté malade. Ie l'asseuray, & me mocquay de ce baladin. Au surplus le pauure homme m'a souuent tesmoigné desirer le Baptesme; ie luy ay donné quelque instruction, & pour l'arrester ie l'auois mis en la compagnie de quelques François à cultiuer la terre, mais il n'a pas tenu bon. Or comme depuis peu il estoit en la compagnie de trente à quatante Sauuages, qui s'en alloient à la guerre, ie le sonday en la presence de ses compatriotes, luy reprochant qu'il les craignoit, & que par respect humain il ne vouloit pas croire en Dieu, encor que souuent il m'eust asseuré qu'il y falloit croire. Il me répondit deuant tous, qu'il auoit eu cette volonté, & qu'il l'auoit encor; qu'il ne craindroit point de professer sa creance deuant tout le monde; mais toy-mesme, me fit il, tu m'as quitté sur la difficulté que i'ay eu auec l'vn de tes François. Ie fus fort aise de cette réponse, car il n'y a

rien qui retienne tant les Sauuages de professer la foy, que la crainte d'estre mocquez de leurs semblables. Arriuez que nous fusmes aux trois Riuieres, faisāt festin à ces guerriers, ie luy donnay encor vne attaque, & il me tesmoigna deuant tous qu'il n'estoit ny menteur, ny enfant, & qu'il seroit constant en nostre foy, quand il l'auroit embrassée. Cela fut cause que ie l'appellay en particulier, & que ie luy dis qu'au retour de la guerre où il alloit, que ie l'instruirois, s'il vouloit se faire instruire. I'en suis content, me fit-il. Va t'en donc, luy repartis-ie, en la Chapelle, & prie celuy qui a tout faict de te conseruer, afin que tu puisse estre baptisé; il le fit, & à son depart il me pria d'auoir soin de son petit François Oliuier, s'il mouroit en guerre, & de secourir sa femme: s'il retourne i'espere que Dieu luy fera misericorde. Ie le recommande aux prieres de ceux qui liront cecy; car si vne fois Dieu en auoit fortement touché quelqu'vn qui fust capable de biē instruire les autres, cela seroit puissant pour les attirer à la cognoissance de la verité.

Le dix-septiesme de Mars vn ieune François hiuernant auec les Sauuage

baptiſa vn petit enfant, qui s'en alloit mourir. Dieu eſt admirable dans le choix des vns, & dans le rebut des autres. Ce ieune François voyant que quelques Sauuages ſe venoient pourmener aux trois Riuieres, eſcriuit ſur vn bout d'eſcorce à ſon frere, qu'il y auoit des malades en la Cabane où il eſtoit, & qu'il en donnaſt aduis aux Peres, notamment d'vn petit garçon qui s'en alloit mourant. Les Peres iugerent que ce ſeroit aſſez de bien informer ce ieune garçon, ou pluſtoſt de luy reſcrire de poinct en poinct tout ce qu'on luy auoit déja enſeigné, pour baptiſer les petits enfans; ce qu'ils firent. Le Fils de Dieu qui dit qu'on laiſſe aller vers luy les petits, receut celuy-cy; car comme ce ieune François liſoit les lettres que nos Peres luy auoient enuoyé; le pere du petit malade l'interrogea ſur ce qu'on luy mandoit. Les Peres, reſpond-il, m'eſcriuent qu'ils ayment ton fils; qu'ils ſont bien marris de ſon mal, & m'inſtruiſent comme il le faut baptiſer, au cas qu'il ſoit en danger de mort; ils m'eſcriuent auſſi que ſi les grandes perſonnes ſont bien malades, ils viendront icy. Le Sauuage repartit, Ie ſuis bien aiſe que mon fils ſoit ba-

ptisé; Tiens voilà de l'eau, baptise-le, car il s'en va mourir. Si tost qu'il sera mort, ie leur enuoyeray son corps, afin qu'ils l'honnorent d'vne sepulture à la Françoise. L'enfant fut baptisé, & le pere tint sa parole, nous l'enuoyant apres sa mort par quelques Sauuages, auec ses dépoüilles. Sur quoy nos Peres eussent esté en peine de sçauoir s'il auoit esté baptisé, & s'ils le pouuoient mettre en terre sainte; si l'vn des Sauuages ne les en eust asseurez, exprimant ce qu'il auoit veu faire au ieune François.

Le premier iour d'Auril, le Pere Buteux baptisa vne petite fille, qu'il alla chercher enuiron dix bonnes lieuës, plus haut que la demeure de nos François. En voicy l'occasion, Quelques Algonquins estant venus chercher du Petun au Magasin, vindrent voir nos Peres deuant que de s'en retourner, & leur donnerent aduis qu'ils auoient quelques personnes fort malades en leurs Cabanes: Surquoy le Pere Buteux prenant vn ieune garçon, qui demeure en nostre Residence, fait déieuner ces Barbares, & puis se met en leur compagnie. Il ne fut pas bien loing de la maison, qu'il trouua, comme l'on dit,

dit, à qui parler, les chemins ſont icy plus blancs qu'en France, & bien plus faſcheux ; il leur falloit tantoſt prendre des raquettes, tantoſt les quitter ; ils marchoient ſur le grand Fleuue glacé, qui leur déroboit bien la veuë de ſes eaux, mais non pas l'apprehenſion du danger de s'y perdre: car le Soleil auoit commencé à fondre ſes glaces, qui en pluſieurs endroits n'auoient plus qu'vn doigt d'épaiſſeur. La neige aux autres endroits venant à mollir ſur le haut du iour, les faiſoit enfoncer auec leurs raquettes, qui ſe chargeoient de ces glaçons, & leur donnoient vne eſpece de torture aux iambes : ſi fallut-il tirer cette charuë depuis ſix heures du matin iuſques à ſix heures du ſoir, ſans dételer, ſinon peut-eſtre l'eſpace d'vn petit quart d'heure, qu'ils s'arreſterent pour boire vn peu d'eau, dans vne hoſtellerie de glace. En verité ſi Dieu ne donnoit d'autres rafraichiſſemens que ceux-cy, à des perſonnes qui ne ſont accouſtumées à ces courſes, la chair ſuccomberoit : mais c'eſt choſe étrange que ces iours de peines, ſont des iours de douceurs, & le corps ſemble mettre en oubly ſes foibleſſes, quand l'eſprit

gouſte la force de Dieu. Ie n'auois garde, dit le Pere, de me repentir d'auoir entrepris ce voyage, puis que ie trouuois du contentement dans ce trauail, & de l'asſeurance dans la crainte. Enfin eſtant arriué dans les Cabanes, il trouue que ſes Sauuages l'auoient trompé, décriuans comme moribons, ceux qui n'eſtoient pas quaſi malades; il leur témoigne neantmoins qu'il eſtoit bien aiſe de les voir hors de danger; qu'il eſtoit venu pour les inſtruire, & qu'il y auroit plus de moyen de le faire, quand ils ſeroient de retour vers les François. La pluſpart s'étonnoient de la peine qu'il auoit priſe, & ſe réiouïſſans de le voir, luy faiſoient feſtin de langues & de muffles d'Orignac, dont ils auoient abondance. La neige ayant eſté profonde & dure cette année, a cauſé la mort à vn tres grand nombre d'Elans, & a donné la vie à pluſieurs Sauuages. Dieu ne voulut pas que le Pere s'en retournaſt les mains vuides : il eſtoit venu pour de grandes perſonnes, & il luy donna le ſalut d'vne petite fille : car comme il viſitoit les todis de ces pauures Barbares, il apperceut cette enfant toute abbatuë, il recogneut qu'il auoit eu déja

enuie de la baptiser, auant qu'elle fust conduite dans les bois ; mais l'occasion luy ayant eschappé, il en auoit du scrupule en son ame, la demandant à ce sujet tous les iours à l'Autel à nostre Seigneur. Se voyant donc en main l'occasion qu'il n'attendoit pas, il demãde à sa grãde mere permission de la baptiser. Cette bonne vieille luy répond, Vous estes bons, vous autres, vous auez pitié des malades, Tu as bien eu de la peine à nous venir visiter. Fais tout ce que tu iugeras à propos, ie te la donne. Le ieune homme qui accompagnoit le Pere, luy donne nom Marie & le Pere la baptise. Apres cette action vn Sauuage sçachant que le Pere auoit dessein de s'en retourner, se presente pour le reconduire ; le Pere s'étonnant de cette courtoisie ; ce Barbare luy dit qu'il auoit esté delegué auec son gendre par les autres Sauuages, pour le remercier. Adioustant qu'il vouloit aussi mener auec soy le corps d'vn sien fils mort depuis quinze iours, pour estre enterré au Cimetiere des François. Le Pere l'ayant remercié, luy fit entendre, que cét enfant n'ayant pas esté baptisé, n'auroit point de place parmy les François. Ces bonnes

gens nonobſtant s'opiniaſtrerent, & ſe mirent en chemin, deuançans le Pere de beaucoup : Ce qu'ils y gagnerent, fut de s'en retourner, apres vn aſſez bon traitement qu'on leur fit.

Le dix-ſeptieſme du meſme mois d'Auril, vne ieune fille receut le ſainct Bapteſme, qu'elle auoit ardemment deſiré. Noſtre Seigneur, ayant chaſtié fort rudement tous ceux auec leſquels i'ay hiuerné, pour n'auoir pas voulu accomplir la promeſſe qu'ils luy auoient faite de le recognoiſtre, m'a conſolé en la conuerſion de deux enfans de ces Barbares; l'vn eſt le fils du Sorcier defunct, qu'on nommoit *Carigoúan*, ie parleray de cét enfant en ſon temps : l'autre eſt cette fille, qui par fois me rendoit quelque petit ſecours, quand i'eſtois malade en la Cabane de ſon parent ; m'allant querir vn peu d'eau, ou me faiſant fondre de la neige pour boire. Cette pauure enfant eſtant reſtée ſans pere ny mere, affligée d'vne maladie fort faſcheuſe, eſtoit delaiſſée, & en horreur à ceux de ſa natiō, Dieu voulut que nos Peres, qui eſtoient aux trois Riuieres, où elle ſe trouua, luy payaſſent au centuple la charité qu'elle auoit exercée

en mon endroit : car ils prirent soin de son corps, & de son ame. On luy fit vne Cabane au Fort, & tous les iours les Peres la nourrissoient, la faisoient penser, & l'instruisoient. Comme elle auoit l'esprit bon (m'écriuent les Peres) elle conceut bien tost, & gousta la doctrine du Fils de Dieu, s'affectionnant particulierement à la saincte Vierge, dont elle voulut prendre le nom au baptesme. En peu de temps elle sembla se mieux porter. Si bien qu'on parloit de la remettre entre les mains des Sauuages, cette pauure fille apprehendoit ce retour plus que la mort. Dieu qui la vouloit auoir pour soy, luy enuoya vne fiéure qui la mit si bas, qu'elle cogneut bien que c'estoit fait de sa vie ; c'est pourquoy on luy confera le baptesme, ce qui la consola fort : Car quelqu'vn luy disant qu'elle s'en alloit mourir. Ie le voy bien, répond-elle, mais ie me console de ce que i'iray au Ciel. O que vous serez heureuse, luy dit-on, de voir celuy qui a tout fait dans sa grandeur ! Ne verray-ie pas aussi, dit-elle, la bõne MARIE mere de Dieu : & comme on luy eut asseuré qu'elle la verroit, Ie luy diray, repliqua-elle, ce que ie luy ay tousiours dit d'vn bon cœur.

Ou kaouia IESVS *Khiſadkthitin.* Ie vous ayme, ô la Mere de IESVS. Cette bonne ame lauée dans le ſang de l'Agneau, prie maintenant pour ſa Nation, & pour tous ceux qui la ſecourent en quelque façon que ce ſoit.

Le vingt quatrieſme du meſme mois, vn Algonquain voulant mourir Chreſtien, fut baptiſé, & nommé Iacques. Apres ſa mort, en l'abſence de nos Peres, le Capitaine de la Nation ayant eſté gagné par vn diſné à découurir le lieu de ſa ſepulture, & permettre qu'on l'enleuaſt; comme on eſtoit à meſme, on fut contraint de deſiſter ſur les plaintes de quelques femmes, qui crioient à pleine teſte, qu'on leur déroboit leurs morts. Il faut par fois condeſcendre à leur foibleſſe.

Le trentieſme du meſme mois, les meſmes Peres baptiſerent deux petits enfans, vn garçon & vne fille; comme ils demanderent au pere du petit garçon, s'il ne trouueroit pas bon qu'on fiſt à ſon enfant, ce qu'on faiſoit aux enfans des François; il répondit fort ſagement, Ie vous ay trouué ſi bons, & ſi charitables, que ie ne croy pas que vous vouliez faire du mal à l'enfant, ayant fait du bien au

pere. Au commencement de cette Lune vous ayant amené mon fils aisné mort, pour l'enterrer à voſtre façon, vous me répondites, que vous ne le pouuiez faire, pource qu'il n'eſtoit pas Chreſtien; ie ne deſire pas que le meſme arriue à ce pauure petit. De plus, comme le temps eſtoit faſcheux, & que ie ne pouuois m'en retourner en ma Cabane, ſans danger de me perdre dans les glaces qui ſe deprenoient, vous me retintes, & nourriſtes quelques iours en voſtre maiſon, auec mon gendre, quoy que nous nous en vouluſſions aller de peur de vous eſtre à charge. Ie ne croy pas, que des hommes qui font tant de bien, vouluſſent faire mal à nos enfans; Tenez voila mon fils, faites luy ce que vous voudrez. On luy fit vn bien, dont il iouïra dans l'étenduë de tous les ſiecles, & au delà: car on luy confera le ſainct Bapteſme, auec le nom de Iacques, que ſon Parrain le ſieur Hertel luy donna.

Pour la petite fille, ſa mere fut tres contente de l'offrir à Dieu; le ſieur Godefroy la nomma Magdelaine: elle eſtoit fille d'vn nommé *Eroachi*, qui tranchoit du Capitaine parmy les Sauuages: ce

pauure miſerable gemira auſſi long-tẽps dans les enfers, que ſa fille ſe réioüira dedans les Cieux. O que ces deux conditions ſont differentes ! à iamais damné, & à iamais ſauué ; à iamais compagnon des Anges, & à iamais compagnon des diables : nous rapporterons ſa mort en ſon lieu.

Le troiſieſme de May, fut baptiſé vn petit Sauuage Algonquain, âgé d'enuiron neuf ans, il fut appellé Iean. Les Peres qui m'ont mis ces memoires en main, n'écriuent point les circonſtances de ce bapteſme ; c'eſt beaucoup que ſon nom ſoit écrit au liure de vie.

Le vingt vnieſme du meſme mois, Monſieur Gand eſtant allé faire vn tour aux trois Riuieres, donna le nom de Ioſeph à vn ieune garçon, âgé d'enuiron quinze ans. Les Peres le faiſoient venir tous les matins en leur chambre, pour luy donner la nourriture du corps, & de l'ame, le renuoyans ſur le ſoir en ſa Cabane voiſine du Fort : mais quand ce pauure enfant ne peût plus marcher, le Pere Quentin l'alloit querir luy meſme, & l'apportoit ſur ſes bras, auec grande edification de nos François, qui loüoient

cette charité. Le Pere Buteux luy demandant apres ſon bapteſme, s'il eſtoit bien aiſe d'eſtre Chreſtien, & s'il ne craignoit point la mort ; il repartit qu'il eſtoit bien ioyeux de n'eſtre plus Sauuage, & qu'il ne vouloit plus qu'on l'appellaſt *Miskouaskoutan*, c'eſtoit ſon ancien nom; mais qu'on le nommaſt Ioſeph. Pour la mort ie ne la crains non plus que cela, monſtrant le petit bout du doigt ; Pourquoy la craindray ie? puis qu'en mourant ie m'en iray au Ciel. Le Pere Quentin le voulãt aller querir vn beau matin le trouua en l'agonie. Vne vieille Sauuage luy dit, emporte le, puis qu'il eſt mort ; il attendit qu'il fuſt expiré, puis l'embraſſant il le porta chez nous, où l'ayant enſeuely on luy fit ſes funerailles comme aux autres.

CHAPITRE IV.

Continuation des Sauuages baptiſez.

SI quelqu'vn trouue ces narrez vn peu longs ; ie le prie d'auoir égard, que de gagner quelque pauure Sauuage à Dieu,

& à l'Eglise; c'est tout nostre trafic en ce nouueau monde, toute la manne, que nous cueillons en ces deserts; que nous ne chassons qu'à cela dans ces grãds bois, & que nous ne faisons autre pesche sur ces larges Fleuues.

Le vingt-troisiesme de May, la mere de cette fille tant aymée, dont i'ay parlé au Chapitre second, suiuit son enfant au baptesme, à la mort, à la sepulture, & comme nous croyons en Paradis. C'estoit la femme d'vn nommé *Mataouau*, surnommé des François le grand Oliuier, que i'ay dit auoir du credit parmy les siens. Il est grand en trois façons, grand de corps, grand discoureur, & grand Iongleur. Il s'est monstré autant porté au baptesme de sa femme, qu'il auoit eu de peine à se resoudre qu'on baptisast sa fille. Et comme il auoit fait ioüer tous les ressorts de son art, pour donner la vie du corps à l'enfant, aussi n'a-il rien épargné pour donner celle de l'ame à la mere. Cette femme qui auoit obtenu de son mary permission de faire sa fille Chrestienne, ne vouloit pas l'estre, & auoit si grand horreur des Peres, qu'elle ne leur vouloit rendre aucune réponse. Estant

allé pour quelque affaire aux trois Riuieres, ie la fus visiter; elle cogneut que ie n'estois pas celuy qui auois instruit sa fille, & me répondit; Ie luy represente doucement le danger, où elle se iettoit d'estre à iamais separée de son enfant, qu'elle aymoit auec si grande passion; qu'à mon aduis elle en estoit malade de regret & de tristesse. Ta fille, luy disois-ie, est bien-heureuse, & tu seras malheureuse à iamais: elle est au Ciel, & tu seras dans le fond des abysmes, tu dis que tu l'aymes, & tu ne veux pas aller auec elle; tu ne la sçaurois suiure, si tu ne crois, & si tu n'es baptisée Elle se mit à pleurer; I'adioûtay, que si ie faisois sejour aux trois Riuieres, ie la verrois souuent; mais puis qu'il me falloit descendre à Kébec, ie la priois de prester l'oreille à mon frere; elle le fit veritablement, mais non pas si tost. Les Peres apres mon depart l'ayãt plusieurs fois visitée, la quitterent pour vn temps, comme vne acariastre; son mary s'en formalisa, & se vint plaindre à l'Interprete, disant qu'on auoit tort de laisser mourir sa femme sans baptesme; qu'il est vray que iusques à present elle auoit perdu l'esprit, mais qu'elle estoit

rentrée en ſon bon ſens, & que les Peres en fiſſent l'experience. Iamais plainte ne leur fut plus agreable; ils viſitent cette pauure femme malade, l'inſtruiſent quelques iours durant, ſon mary ſe trouuant touſiours preſent, & luy diſant beaucoup de bien des Peres, pour la rendre plus affectionnée à noſtre creance. Tu ſçais, diſoit-il, que ces gens-là ſont grands Capitaines, que tous les François les ayment, qu'ils font perpetuellement du bien à nos malades, que tout l'hyuer quand nous ſommes affamez, ils donnent à manger à ceux qui n'en ont point, pourquoy ne leur croiras tu pas? Si feray bien, reſpond-elle, ils diſent vray. Le Pere Buteux là deſſus luy demanda, ſi retournant en ſanté elle ne promettoit pas d'eſtre fidelle à la creance qu'elle vouloit embraſſer: Soit que ie viue, ou que ie meure, ie croiray touſiours en Dieu, reſpondit-elle. Eſtant ſuffiſamment inſtruite, ſon mary enuoya certain iour querir les Peres, & tous les parens de la malade, pource qu'elle ſe mouroit. Le Pere Buteux l'approchant la voulut interroger, mais on luy dit qu'elle auoit perdu la parole depuis minuit, & qu'il ſe haſtaſt de la baptiſer

puis qu'elle mouroit. Le Pere la regarde, & luy dit qu'elle ouurist les yeux pour marque de sa creance, & pour tesmoigner qu'elle desiroit le sainct Baptesme : aussi tost elle ouure les yeux, regarde le Pere, & luy dit, Ie croy en Dieu, & ie croy aussi ce que tu m'as dit: c'estoit plus qu'on n'en deuoit esperer d'vne femme tenuë pour morte : on la baptise donc, & son parrain luy donna nom Michelle. Si tost qu'elle fut lauée dans ce sacré bain, elle parle plus libremẽt, & appellãt son mary le pria de faire sortir beaucoup de personnes qui estoiẽt entrez en sa Cabane; Feray-je aussi sortir les Peres, luy dit-il ? Non pas, répond-elle, mais biẽ les autres. Apres que le Pere l'eut consolée, il loüa le mary d'auoir aymé sa femme d'vn vray amour. Si ie ne l'eusse pas aimée, replique-il, ie ne l'aurois pas pressée de croire en celuy qui a tout faict; mais ie me réioüis de ce qu'elle verra au Ciel celuy qui est tout bon, estant baptisée en son nom. C'est chose estrange que ces Barbares trouuent nos veritez tres adorables ; ie veux dire que plusieurs d'entre eux approuuent nostre creance, & cependant ils ne la veulent receuoir qu'à la mort : ils ont peur d'estre

mocquez de leurs compatriotes, faiſant comme pluſieurs Chreſtiens qui iugent au fond de leur ame, que c'eſt vn bié tres-grand de frequenter les Sacremens, mais comme ils ont peur d'eſtre tenus pour deuots, & de receuoir quelque petit coup de dent des bouffons ou des impies ; la crainte d'vn petit mal leur faict perdre le fruit d'vn tres grand bien.

Le trentieſme du meſme mois, Dieu fit vne eſpece de miracle au bapteſme d'vne fille Algonquine, les Peres l'ayant trouuée ſans parole & ſans iugement deſeſperoient de la pouuoir inſtruire ; ils s'addreſſent à S. François Xauier, luy promettant de faire porter ſon nom à cette pauure creature, s'il luy plaiſoit de luy obtenir autant de force qu'il eſtoit neceſſaire pour receuoir le Bapteſme. Choſe eſtrange ! cette moribonde que ſes parens auoient deſia peinte de noir comme vne treſpaſſée, reuint à ſoy : on appelle le truchement Algonquin, on l'inſtruit, elle croit, elle ſouhaite le Bapteſme, on le luy donne, & ſuiuant la promeſſe faicte à ce grand Sainct, le truchement la nomma Françoiſe : ſi toſt qu'elle fut deſchargée du fardeau de ſes pechez elle s'endormit

en terre pour se resueiller au Ciel : ô quelles benedictions ! ô quelles actions de graces ! de se voir au mesme moment dans la creance, dans le souhait, & dans la ioüissance d'vn bien que l'œil n'a veu, ny l'esprit conceu.

Le cinquiesme iour de Iuin vne bonne femme Sauuage porta son petit fils malade en nostre Chappelle des trois Riuieres pour receuoir le sainct Baptesme, Monsieur Rousseau le nomma Denys : cette bonne mere auoit desia donné deux enfans à Dieu, ces trois ames adoreront à iamais les trois adorables personnes, & obtiendront le salut d'vne si bonne mere, comme nous esperons.

Le sixiesme de Iuin le Pere de Quen baptisa vn grand ieune Sauuage, à qui Monsieur Gand donna le nom de Ioseph, il se nommoit en sa langue *Echkanich*, c'est à dire vne petite corne ; ce pauure homme estant tombé malade aux trois Riuieres pendant l'hyuer, & souhaittant d'estre auec ses parens qui couroient les bois voisins de Kébec, vn autre Sauuage son parent l'attache sur sa traisne & le traisne trente lieuës durant sur la neige & sur les glaces, ie vous laisse à penser quels re-

ſtaurans il donnoit à ce pauure malade, en quelle hoſtellerie il paſſoit les nuicts, il n'y a que les corps de bronze qui reſiſtent aux fatigues des Sauuages. Ce pauure miſerable fut amené encor en vie iuſques à Kébec, vn de nos Peres le va voir, auſſi eſtonné de l'entrepriſe de celuy qui ſe portoit bien, comme de la reſolution du malade; il donne à manger à tous deux, & pendant qu'ils eſtoient attentifs à leurs corps, le Pere penſoit au ſalut de leur ame. Comme il les inſtruiſoit il vit que le pauure malade prenoit plaiſir à ouyr parler de l'autre vie, cognoiſſant bien que celle qu'il menoit tres miſerable luy alloit eſchapper: pour celuy qui eſtoit en ſanté, comme il ſe vit deceu de ſon eſperance, croyant rencontrer à Kébec les parens du malade, il le quitte là ſous vn meſchant todis, & les va chercher dans les bois: le Pere en attendant prit le ſoin de ce Sauuage, & ſur tout demanda à noſtre Seigneur au ſainct ſacrifice de la Meſſe qu'il offrit pour ſon ſalut, que ſa Majeſté accordaſt le Bapteſme à cette pauure ame qui ſembloit gouſter ſa parole: il ſe trouua à l'Autel dans vne grande confiance qu'il eſtoit exaucé, mais au
ſortir

ſortir delà il creut quaſi tout le contraire: car voicy arriuer les plus proches parens de cette carcaſſe, qui n'auoit plus que les os, leſquels ayãs garotté ce fardeau mourant ſur les traiſnes, l'emmenent auec eux bien auant dans les foreſts. Ceux qui le virent partir, ne luy donnoient pas cinq iours de vie. Cependant il a paſſé l'hyuer, ſa pauure mere, & ſes parens le traiſnant par toutes les ſtations des Sauuages, tantoſt ſur des Montagnes, tantoſt dans des Vallées, maintenant ſur des Fleuues, ou des Lacs tout glacez; le plus ſouuent ſur la neige, & touſiours dans les bois: le Printemps venu ils l'ont amené à Kébec. Le Pere qui l'auoit demandé à Dieu, le voyant fut bien eſtonné, il s'approche de luy pour l'inſtruire. Ce pauure homme n'auoit plus que le ſentiment neceſſaire pour la foy; c'eſt à dire les oreilles, car il auoit perdu la veuë, & tous les autres ſentimens eſtoient fort aſſoupis, reſſemblant à vn ſquelet pluſtoſt qu'à vn homme. Il écoute volontiers ce qu'on luy dit, ſa meſme luy inculque, & luy fait doucement rendre réponſe. En vn mot il croit, & donne des preuues de ſa creance, inuoquant tantoſt l'vne, tantoſt l'au-

tre des trois perſonnes de la ſainɑte Trinité, particulierement le ſainɑ Eſprit, lequel enfin il receut par le Bapteſme, que luy confera le Pere de Quen. Il ne reſta que cinq ou ſix iours en terre apres cette faueur, ſa Patrie eſtoit le Paradis, où il ſe retira, laiſſant ſon corps à ſa pauure mere, qui l'enueloppa dans diuerſes robbes, & ſans nous en donner aduis l'alla loger ſur de hautes fourches, pour l'enterrer par apres ſelon leur ancienne couſtume. Le Pere qui l'auoit inſtruit eut le vent qu'on auoit enleué ce corps, il ſe transporte aux Cabanes des Sauuages, demande à ſa mere & à ſes parens, où on l'a mis, ils ne ſonnent mot. Il va voir le Capitaine de cette Nation, le prie de luy faire rendre ces dépoüilles, que cét homme eſtoit baptiſé, & que Monſieur le Gouuerneur ſeroit faſché ſi on ne le plaçoit au Cimetiere des François. Attend, fit-il au Pere, ie te feray donner ce que tu deſires; il s'en va de ce pas voir les parens du defunɑ, leur fait vne belle harangue, declarant l'affeɑion que nous portions à leur Nation, l'aſſiſtance que nous rendions à leurs malades, & les honneurs que nous faiſions à leurs morts. Auſſi-toſt

la mere acquiesce à nostre desir, & ce Capitaine presse la ieunesse d'aller querir le corps, & de nous le mettre entre les mains. Comme le Pere les pressoit; l'vn d'eux repartit, Ne te haste pas tant, peut estre que son ame n'est pas encore sortie de son corps, qu'elle est encor au bout de sa teste, & cependant il y auoit deux iours qu'il estoit mort. Le Pere ayant receu ce depost, fit preparer les choses necessaires au conuoy, & donner aduis à Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur de tout ce qui se passoit. Cét homme de pieté & de courage, qui auoit trois iours auparauãt, faisant son entrée au Païs, aydé à donner l'entrée à l'Eglise, & à la grace, à vn pauure Sauuage, comme ie vay dire tout maintenant, quitta les delineamens des fortifications qu'il traçoit, & qu'il fait maintenant bastir, pour honorer ces funerailles de sa presence. Il prend luy mesme vn flambeau, ou vn cierge en main. Monsieur le Cheualier de l'Isle son Lieutenant en fit autant, Monsieur de Repentigny, Monsieur de sainct Iean, tous braues Gentilshommes, quantité de soldats, & d'autres personnes rendirent les derniers deuoirs à ce

nouueau Chreſtien. Le Pere Garnier & le Pere Chaſtelain, portoient ſon corps, que les Sauuages ſuiuoient, auec beaucoup de modeſtie & de ſilence. Comme on vint à le deſcendre dedans la foſſe, ſes parens y ietterent outre les robbes, dont il eſtoit couuert, vne Caſtelogne, vn Capot, vn ſac contenant ſon petit equipage, & vn rouleau d'eſcorce. Le Pere leur dit aſſez que cela ne ſeruoit de rien à vne ame, qui eſtoit au Ciel; mais ils repartirẽt, que c'eſt leur couſtume, & qu'ils n'oſtent rien au mort, de ce qui luy appartient. Ie vous laiſſe à penſer ſi nos François & nos Françoiſes nouuellement venus, qui aſſiſtoient à cét enterrement, s'eſtonnoient de ces façons de faire. Ils portoient compaſſion aux viuans, & vne ſainte enuie au mort, croyans ceux-là miſerables, & celuy-cy bien-heureux.

L'onzieſme du meſme mois, iour de ſainct Barnabé, nous fut vn iour de réiouïſſance en toutes façons, comme i'ay témoigné à l'entrée de cette Relation. Monſieur noſtre Gouuerneur mettant pied à terre, voulut eſtre Parrain d'vn Sauuage qui demandoit le bapteſme, il luy donna nom Ioſeph. Le Pere Cha-

ſtellain, comme i'ay déja dit, deſcendant du Vaiſſeau, commença ſon apprentiſſage en la Nouuelle France, par ce bapteſme. Ayant fait mention de cette action, ie diray ſeulement ce que i'ay obmis, touchant ce Neophyte, l'vn des mieux diſpoſez pour le Ciel, que nous ayons veu. Le Pere qui l'inſtruiſoit, le voyant d'vn bon naturel, & cognoiſſant que la foy s'enracinoit dans cette ame, eut grand deſir de luy ſauuer la vie. Il employe nos Chirurgiens François, le penſe luy meſme, le viſite, luy porte quelques raffraichiſſemens; mais la maladie eſtant plus forte que les remedes, ce pauure homme luy dit, *Nikanis*, mon grand amy, penſons à l'ame; baptiſe moy, pour le corps ie voy bien qu'il faut mourir. Le Pere le differoit, pour luy faire deſirer plus ardemment vn ſi grand bien. Or il arriua, qu'en le viſitant certain iour, il trouua vn Iongleur qui le ſouffloit, criant, hurlant, battant ſon tambour, faiſant mille grimaces à leur façon. Il les tance tous deux fort ſeichement; le malade d'auoir eu recours à d'autres qu'à Dieu; le Charlatan de s'eſtre ingeré à cymbaliſer vne perſonne qui croyoit déja en Ieſus-Chriſt. Ce-

luy cy regarde le Pere ſans dire mot, & tire païs : le pauure patient prenant la parole, luy dit, *Nikanis*, pourquoy te faſche-tu ? cét homme m'eſt venu faire ſelon la couſtume de noſtre Nation : s'il y a du mal, il le faut quitter ; nous ne faiſons pas ces choſes à mauuais deſſein : ceux qui eſtoient preſens, adiouſterent, parlant au Pere, Tu n'as point d'eſprit, Tu fais ce que tu peux pour guerir ce malade, tu n'en ſçaurois venir à bout ; l'autre te veut ayder, & tu t'en faſche ? Ce n'eſt pas trop de deux perſonnes, pour guerir vne ſi grande maladie. Fais de ton coſté, & luy du ſien ; voila comme il ſe faut accorder. Ils faiſoient iuſtement comme les Philiſtins, qui vouloient ioindre l'Arche, & Dagon tout enſemble. IESVS ne s'accorde point auec Belial. Il eſt bien vray neantmoins, que ces badineries ſont plus innocẽtes, que ie ne penſois au commencement. Les plus ſimples croyent qu'ils ſont ſecourus par ces chants, ſans ſçauoir comment ; d'autres les prennent, pour ainſi dire, comme on prendroit vne medecine; quelques vns penſent que ces bruits chaſſent le Manitou ; & les Charlatans font ces ſingeries pour en tirer du

profit. Noſtre malade s'étoit laiſſé ſouffler pour ſuiure la couſtume de ſes Anceſtres: il me promit fort de n'auoir iamais plus de recours à ces remedes. Mais ils ont beau faire, leurs parens les leurs procurẽt cõtre leur gré. Cõme donc on continuoit de luy declarer les veritez Chreſtiennes, il preſſa le Pere de le faire Chreſtien, & de penſer à ſon ame: Tu vois, diſoit-il, que ie croy, & que pour t'obeïr, ie ne veux pas, que nos Medecins m'approchent, ie ne ſçaurois quaſi plus me mouuoir; ſi ie meurs ſans Bapteſme, tu dis que i'iray dans des feux qui iamais ne s'éteignent; Pourquoy retarde tu tant? Les vaiſſeaux arriuans ſur cette entrefaite, on luy donna l'accompliſſement de ſon deſir. Eſtant baptiſé, il appelle le Pere, & luy dit, *Nikanis* mon ame eſt toute conſolée, elle a neantmoins encor vn ſouhait, c'eſt de voir mes parens pour la derniere fois; ils ſont là haut aux trois Riuieres, trouueras-tu à propos que i'y aille? Si tu n'en es pas content, ie mourray icy aupres de toy; mais tu as là des freres, eſcris leurs qu'ils ayent ſoin de mon ame, comme tu as eu. Le Pere luy repliqua qu'il mourroit en chemin; Non, dit-il, ie ne mourray pas,

ie sens bien mon cœur, i'arriueray aux trois Riuieres, i'y feray quelque sejour, & puis ie mourray : tout cela fut vray. Le Pere luy donne des lettres, on l'embarque dans vn Canot, sa femme & ses enfans l'emmenent; estant arriué, il enuoye querir le Pere Buteux, le fait asseoir aupres de soy, & luy rend les lettres qu'on luy auoit données. Le Pere cognoissant par ces lettres, qu'il estoit Chrestien, & filieul de Monsieur le Gouuerneur, l'embrasse étroitement, & luy promet toute assistance. Ses parens qui l'estoient venus voir, admiroient ces caresses, & ces témoignages de charité, qui ne se voyent point parmy eux. Prenant donc la parole, il dit au Pere, Ton frere aisné m'a bien secouru à Kébec : Nous ferons le mesme icy, repart le Pere; mais te souuiens tu bien de ce que mon frere t'a enseigné ? Ouy da, fit-il, & quittant vn plat d'écorce qu'il tenoit entre ses mains, il commence à marquer sur ses doigts les trois personnes de la saincte Trinité, & à reciter les premiers rudimens du Chrestien : s'il oublioit quelque chose, sa femme le luy remettoit en memoire. Veritablement à peine pouuois-ie retenir mes

larmes, écrit le Pere, voyant vn homme de quarante ans inſtruit dans le fond de la Barbarie, parler le langage des enfans de Dieu, & rendre compte de ſa Foy & de ſon Catechiſme, auec l'humilité d'vn enfant, & la deuotion d'vne grande perſonne. Il mourut enfin le trentieſme de Iuin, apres auoir paſſé quelques iours aux trois Riuieres, comme il auoit predit; & ſon corps nous fut donné pour l'enterrer, non ſans en faire inſtance en vne aſſemblée, que ces Barbares firent exprez.

Le ſeizieſme du meſme mois, deux petits Sauuages furent changez en deux petits Anges. Le ſieur Iean Paul vint donner aduis aux Peres de la maladie preſſante de l'vn des deux : les Peres ſe tranſportent aux Cabanes, le font Chreſtien, & le nom de Iean Paul luy fut donné par celuy qui auoit donné aduis de ſa maladie, lequel deſira d'eſtre ſon Parrain ; il eſtoit âgé d'vn an ſeulement, ſon pere promit qu'il le feroit François, s'il réchappoit. A meſme temps qu'on venoit de baptiſer celuy-cy, Robert Hache; c'eſt le nom d'vn ieune homme qui demeuroit auec nos Peres aux trois Ri-

uieres, vint crier qu'on ſe dépeſchaſt de venir baptiſer vn enfant de huict iours qui eſtoit aux abbois. Le Pere Buteux y accourt, & ſur la remonſtrance que fit à la mere la femme du Capitanal, obtint permiſſion de le baptiſer, de le nommer Ignace, & de l'enterrer bien toſt apres.

Le vingt-ſixieſme du meſme mois, Monſieur le Cheualier de l'Iſle fut Parrain d'vne petite fille Sauuage, qu'vn de nos Peres baptiſa à Kébec, & la nomma Marie, la voyant preſque mourir auſſitoſt.

Le ſeptieſme de Iuillet, vne femme Sauuage vint offrir vne petite fille qu'elle auoit, à nos Peres des trois Riuieres, pour eſtre baptiſée, auec promeſſe de la faire inſtruire en la foy, quand elle ſeroit grande. Le Pere Garnier qui eſtoit là attendant les Hurons pour s'embarquer auec eux, la baptiſa ſolemnellement en noſtre Chapelle. Le ſieur de la Treille la nomma Marie.

Le huictieſme du meſme mois vn Sauuage aagé d'enuiron quarante ans, deſirant de paſſer le reſte de ſes iours en la loy de Dieu, fut baptiſé par le Pere Char-

les du Marché, il receut le nom de Ioſeph que luy donna Monſieur de Repentigny ſon Parrain. Il y auoit long-temps qu'il auoit eſté guery, à ce qu'il diſoit, d'vne maladie, par les prieres qu'vn de nos Peres auoit fait pour luy, ou pluſtoſt qu'il luy auoit appriſes : car le Pere qui l'auoit inſtruit en la foy, viſitant vne Cabane des Sauuages, vne femme malade luy dit, Apprends moy les paroles que tu as enſeignées à *Naaktuch*, c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, pource qu'il dit qu'elles luy ont ſeruy, & qu'eſtant en danger de ſa vie, il s'eſt veu deliuré prononçant ces paroles. Quand les Sauuages auant ſon Bapteſme tomboient ſur le propos de noſtre Religion, ce pauure homme ſe monſtroit triſte, voyant que quelques-vns la blaſmoient, & s'en mocquoient : le Pere l'a tenu long temps fort ſuſpect, le croyant diſſimulé, mais en fin il a fait voir qu'il auoit bon cœur. Quelque-fois il entroit tout ſeul en la Chappelle, & faiſoit ſa priere. Il demanda certain iour de ſon propre mouuement vne image pour ſe reſſouuenir de celuy qui eſtoit mort pour nous ; le Pere le voyant teſmoigner publiquement deuant tous ceux de ſa

Cabane qu'il vouloit eſtre Chreſtien, l'inſtruiſit plainement, & puis luy accorda le ſainct Bapteſme. Sa femme voyant qu'on ſe diſpoſoit pour le baptiſer, ſe mit à pleurer, diſant que ſi on le baptiſoit qu'il mourroit bien-toſt. Luy l'entendant, s'écria, Tu ne ſçais ce que tu dis, tais toy, ie n'en mourray pas, & quand i'en deurois mourir, ie voudrois eſtre baptiſé pour purifier & lauer mon ame. Monſieur & Madamoiſelle de Repentigny & quelques autres perſonnes qui eſtoient preſentes, furent tous attendris, quand le Pere leur eut expliqué ce qu'il diſoit, mais leur ſentimẽt de deuotion s'accreut quand ils le virent receuoir le Bapteſme d'vne façon pleine de pieté; l'ayant receu il prit la main du Pere qui l'auoit enſeigné, & de celuy qui l'auoit baptiſé, comme auſſi de Monſieur de Repentigny, & les baiſa d'vne grande tendreſſe, les remerciant du bien qu'ils luy auoient procuré. Apres le Bapteſme de ce pauure homme ie fus contraint de m'en aller au deuant des Hurons pour faire embarquer les Peres que nous y deſtinions. Eſtant aux trois Riuieres ie receus vne Lettre du Pere de Quen, qui parloit en ces ter-

mes de ce Neophyte que ie luy auois recommandé. *Ioſeph iadis nommé Nahakhbich a pensé mourir auiourd'huy, il m'a enuoyé querir comme i'allois dire Veſpres : i'y ſuis allé promptement auec le ſieur Hebert qui m'a fort aſſiſté. Il perſeuere dans la bonne volonté de croire, nous luy auons fait faire quelques actes de contrition, il les fait volontiers, il dit qu'il ne veut pas eſtre bruſlé auec les meſchans, qu'il veut touſiours croire ce que luy a dit le Pere le Ieune, en diſant cela il pleuroit. Il a vn grand deſir de vous voir, ie dis tres-grand ; ie crains neantmoins qu'il ne vous voye plus qu'en l'autre monde. Pour moy voſtre retour m'apporteroit vne grande conſolation, & vn grand ſoulagement; car tandis qu'il ſera malade, il ſera neceſſaire que ie l'aille ſouuent voir durant le iour ; & ce qui me faſche, c'eſt que ie ne ſçaurois parler.* Ce ſont les propres mots du Pere, qui eſt fort occupé & diuerty auſſi bien que les autres ; voila pourquoy il n'aduance pas tant en la cognoiſſance de la langue comme il deſireroit. De verité c'eſt vne choſe bien faſcheuſe de voir vn pauure homme demander le pain de l'Euangile à la mort, & de ne luy pouuoir donner que de petites mies, qui ne ſont pas

capables de le rassasier. Le Pere du Marché, qui m'a rendu les Lettres du Pere de Quen, m'adioustoit que ce pauure Sauuage pleuroit de tendresse, & qu'au rapport du truchement il exhortoit vn sien compatriote la larme à l'œil à croire en Dieu, & embrasser sa saincte foy. En fin il mourut le dernier iour de Iuillet; les Sauuages auoient déja mis son corps dans vn Canot pour le porter au Sault de Montmorency, quand le Pere Masse suruenant les arresta, & le fit rendre pour l'enterrer auec les Chrestiens. Le Pere de Quen m'écriuit sa mort : *Ioseph*, dit-il, *tant & si souuent recommandé, a quitté cette vie le iour de nostre bien-heureux Pere & Fondateur sainct Ignace. Ie l'ay visité tous les iours trois fois : i'ay fait mon apprentissage à l'enseigner, & luy faire faire des actes de foy & de douleur, sans emprunter la langue d'autruy. Il me faisoit par fois reiterer ce que ie luy faisois dire pour marque qu'il y prenoit goust. Monsieur de Repentigny son Parrain l'a souuent visité dans sa maladie, luy faisant porter tantost des œufs, tantost des Tourterelles, quelquefois des confitures: en fin il luy a rendu les derniers deuoirs, l'accompagnant à la sepulture, comme aussi*

Madamoiselle sa mere, & Madamoiselle sa femme, & autres personnes de sa maison. Ie donneray cette loüange à nos François, qu'ils honorent volontiers les obseques & les Baptesmes de nos Sauuages de leur presence : ce qui edifie grandement ces Barbares, voyant qu'on fait estat de ceux de leur nation, qui reçoiuent nostre saincte foy. Quatre François portoient le corps de celuy-cy. Monsieur de Courpon, Monsieur Gand, Monsieur de Castillon, & plusieurs autres, se trouuerent au conuoy suiuy des Sauuages qui se trouuoient pour lors à Kébec.

Le quatorziesme du mois d'Aoust, le Pere Antoine Daniel, descendant du Pays des Hurons, & passant par la petite Nation des Algonquins, baptisa vn pauure prisonnier Hiroquois, que les Sauuages alloient supplicier. Voyant donc que cét homme entendoit bien le Huron, il fait quelques presens à ses gardes pour le pouuoir aborder, & luy parler auec liberté ; il luy represente que c'est fait de sa vie, qu'apres sa mort son ame doit souffrir des tourmens incomparablemẽt plus grands, que ceux qu'il auoit desia experimenté, & deuoit experimenter en son

corps ; que ſi neantmoins il veut croire en celuy qui a tout fait, il échapera ces tourmens, & ioüira des delices du Ciel. En vn mot il l'inſtruit, & le baptiſe immediatement deuant qu'on le menaſt à la mort. Il nous diſoit qu'eſtant vn ſoir aupres de luy, les Sauuages le vindrent lier, afin qu'il ne ſe ſauuaſt point la nuict ; ils luy attachoient les bras & les pieds à deux gros baſtons, qui ioignoient ſon pauure corps tout eſtendu ſur la terre, & placé en telle poſture qu'il ne le pouuoit remuer. Pendant que l'vn le lioit, vn autre éclairoit auec vn flambeau d'écorce, & tout exprez ſecoüoit ce flambeau, parſemant de feu ce pauure miſerable, nud comme la main, lequel ne pouuoit ſe défaire de ces flammes, qui s'attachoient à ſa chair, & la bruſloient auec vne grande douleur ; il ne crioit point neantmoins, endurant ce tourment auec vne conſtance digne d'étonnement.

Le vingt deuxieſme du meſme mois, vne femme Sauuage apporta ſon petit fils au Fort, demandant pour luy quelques raiſins ou quelques pruneaux ; voyant ce pauure enfant fort malade, ie m'enquis ſi elle ne ſeroit pas bien contente qu'on le baptiſaſt,

baptisast, elle s'y accorda fort volontiers, on le porte tout sur l'heure à la Chapelle, Monsieur le General se trouuant là voulut estre son Parrain, il luy donna nom Theodore, il fut baptisé solemnellement en la presence de la plus part de nos François.

Voila tous ceux qui ont esté baptisez aux Residences plus proches de Kébec, tous les autres ont esté faits Chrestiens aux Hurons. La Relation de ces Païs si éloignez, que i'enuoye, en fera mention, comme aussi de beaucoup d'autres choses fort remarquables.

CHAPITRE V.

De la mort miserable de quelques Sauuages.

VN certain disoit que Dieu auoit des pieds de laine, & des mains de plomb; il me semble qu'il a eu des pieds de Cerf, & des bras de fer ou de bronze en la punition de quelques Sauuages. L'Apostat duquel i'ay amplement parlé les années passées menera la bande. Ie

me ſuis ſouuent eſtonné repaſſant par ma memoire, comme Dieu auoit foudroyé, pour ainſi dire, les trois freres, auec leſquels i'ay hyuerné; pour auoir méchamment fauſſé la promeſſe qu'ils luy auoient faite de le recognoiſtre pour leur ſouuerain, de l'aymer, & de luy obeïr, comme à leur Seigneur. Ils auoient eu recours à ſa bonté dans leur famine extreme; il les auoit ſecourus, leur donnant dequoy manger abondamment: *Adhuc eſcæ erant in ore ipſorum, & ira Dei aſcendit ſuper eos.* Ils n'auoient pas encore aualé le morceau, que Dieu les prit à la gorge. Auant que l'année fuſt expirée, l'aiſné qui eſtoit ce miſerable Sorcier, qui m'a bien donné de l'exercice, fut bruſlé tout vif dans ſa propre maiſon. Le ſecond qui eſtoit mon hoſte, homme d'vn aſſez bon naturel; mais qui pour complaire à ſon frere, voulut déplaire à Dieu, fut noyé, ayant perdu la ceruelle, comme i'ay déja écry. Reſtoit l'Apoſtat, le plus ieune des trois. Ie croy que le charactere de Chreſtien luy a pour vn peu de temps arreſté la iuſtice diuine; mais comme il ne s'eſt pas voulu recognoiſtre, le meſme carreau de foudre, qui a frappé

ſes freres, l'a reduit en cendres. Ce miſerable eſt mort cette année de mal-faim, delaiſſé dans les bois, comme vn chien; choſe bien remarquable, qu'il n'ait pas eu dequoy manger dans l'abondance: car il y a peut eſtre dix ans, que les Sauuages n'ont tué tant d'Elans, qu'ils ont fait cet hyuer, la neige ayant eu toutes les conditions qu'ils deſirent pour leur chaſſe. Ie ne ſçay pas bien les particularitez de cet accident: les Sauuages nous ont dit ſeulement, qu'on l'auoit trouué mort de faim dans les bois. C'eſtoit bien la raiſon que cette bouche impie manquaſt de viures, qui auoit ſi ſouuent blaſphemé Dieu, & que Dieu condamnaſt à ce genre de mort, celuy qui auoit veu mourir deuant ſes yeux de pauures malades, ſans iamais me vouloir ayder à leur donner vn morceau de pain de la parole de Dieu. En vn mot l'Apoſtat eſt mort; s'il eſt mort Apoſtat, ie n'en ſçay rien, du moins il eſt mort ſans aucun ſecours de la terre; Ie ne ſçay s'il en a eu du Ciel; ie ſerois bien aiſe qu'il fuſt ainſi. Quelqu'vn me témoignant, n'y a pas longtẽps, qu'il eſtoit biẽ aiſe de ſa mort, m'obiectoit que ie l'auois encor cette année

inuité à me venir trouuer, sçachant bien que c'estoit vn meschant homme. I'auouë qu'il estoit meschant, ie confesse que l'année passée, & encore celle-cy, i'auois écry à *Tadoussac*, pour le faire venir aupres de moy. Ie dy bien dauantage, s'il estoit en mon pouuoir de le tirer des fers, & de la cadene, où peut estre il est maintenant, que ie l'en tirerois, pour en contre-eschã-ge du mal qu'il m'a fait, luy procurer le plus grand bien, que l'on puisse procurer à vne creature raisonnable, le salut eternel. Helas! est ce donc si peu de chose qu'vne ame soit damnée! Toutes les grandes affaires des Conclaues, des Cours souueraines, des Palais, & des Cabinets, ne sont que ieux d'enfans, en comparaison de sauuer, ou de perdre vne ame. Mais passons outre.

Vne femme Sauuage estant tombée malade à Kébec, vn de nos Peres la voulut instruire, elle faisoit semblant de l'écouter; mais quoy qu'on die que les Sauuages nous trompent par fois, faisant mine de prester l'oreille à vne doctrine, que leur cœur ne gouste pas; si est-ce qu'il est bien aisé de recognoistre dans vne instruction de durée, si le cœur s'accorde auec

la langue, iamais le Pere n'eut opinion, qu'elle se voulust veritablement faire Chrestienne. Elle vit de ses yeux la guerison soudaine du petit fils du Prince, dõt i'ay parlé au Chapitre III. cela luy fit demander souuẽt le Baptesme, pour estre aussi guerie. Le Pere qui ne voyoit qu'vn soin du corps en cette ame, ne le luy voulut pas accorder, luy promettant qu'aussi tost qu'elle seroit mieux instruite, qu'on la baptiseroit. Baptise moy, disoit elle, & puis tu m'instruiras: cét ordre n'estoit pas bon. Enfin *Attikamégou*, c'est ce Sauuage nommé le Prince, s'en voulant aller à la chasse dans les bois, luy demanda si elle vouloit rester pour estre instruite, que nos François l'assisteroient, & que nous la nourririons, iamais elle n'y voulut consentir. On la iette donc sur vne traisne pour l'emmener. Le Pere defendit fort au Sauuage qui la traisnoit, de la tuer, car c'est ainsi qu'ils se déchargent de leur fardeau, il ne la tua pas en effet; mais elle mesme par desespoir, ou par accident: disons plustost par vn iuste chastiment de Dieu, se fit mourir. Pendant certaine nuict, comme il y auoit bon feu dans sa Cabane, & que tout le monde dormoit

profondement, cette femme se voulant leuer tomba dans les flammes, & fut estouffée en vn moment ; beuuant le feu dés cette vie, qu'elle alloit trouuer bien plus ardent en l'autre. Le Prince nous estant venu voir, & nous ayant raconté cette catastrophe ; le Pere qui l'instruit luy demanda, s'il ne sçauoit point la raison, pourquoy cette femme n'auoit pas voulu croire, ny demeurer pour estre instruite. Elle disoit, répondit-il, que mourant parmy les François, on ne luy donneroit qu'vn drap apres sa mort. Et que luy as tu donné ? luy demanda-on. Ie l'ay enueloppée dans la peau d'Ours, que vous luy auiez donnée, qui estoit déja à demy pourrie. Ie m'asseure, dit-il, en se gaussant, que son ame ne prendra pas la peine de la venir querir, car elle ne l'empescheroit guieres de ressentir les feux, qui brusIent les infidelles.

Ceux qui aydent à la conuersion des ames ne sont pas tousiours sauuez, la premiere conuersion qu'on doit faire c'est de soy mesme. Malheur à celuy qui fait comme les balais, qui nettoyent la maison, & se fallissent eux-mesmes ; c'est ce qu'vn Sauuage a fait cette année. Ce mi-

ſerable a fait baptiſer ſon propre fils, ſa fille, ſa niepce, & quelques autres, & luy ne l'a pas voulu eſtre. Eſtant tombé malade aux trois Riuieres, le Pere Buteux l'allant viſiter trouua vn Iongleur auprés de luy : il le voulut faire ſortir de la Cabane ; mais ce Charlatan repartit qu'il écouteroit luy meſme ce qu'on enſeigneroit au malade. Le Pere luy demande donc, s'il ne vouloit pas croire en Dieu, qui ſeul le pouuoit guerir en cette vie, & le rendre bien-heureux en l'autre. Ouy da, fit-il, ie croy que voſtre Manitou eſt tout puiſſant, dis luy qu'il me gueriſſe, & ie te donneray dix Caſtors. Tu ſçay bien, repartit le Pere, que nous ne voyons pas les malades pour tirer d'eux quelque preſent ; mais pluſtoſt pour leur en faire. Ie le ſçay bien, & partant reuiens moy voir ſur le midy. Il ſe vouloit faire chanter par ce Iongleur ; mais le Pere le fit venir ſecrettement, & l'intimida en ſorte qu'il ne chanta point, ny ne ſouffla ce pauure miſerable, comme il s'y attendoit. Le Pere l'eſtant retourné voir ſur le midy, ſoit qu'il fuſt touché par les prieres de ſes enfans, qui ſont au Ciel, ou qu'il fiſt l'hypocrite, il promit merueille ; mais com-

me il estoit extremement superbe, la foy ne peût entrer, ou faire long sejour dans son ame. *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab inuicem accipitis.* L'orgueil met de grands obstacles entre Dieu & l'ame, & ferme la porte à la Foy, aussi bien qu'à la Charité. Quelques iours apres il fit venir le Pere, & luy dit qu'on l'auoit asseuré qu'il gueriroit s'il dormoit auec vn chappeau, le suppliant de luy en donner vn; comme on le voulut détourner de cette superstition, cette ame altiere ne voulant pas estre contredite, se cabre, dit des iniures aux Peres, & à tous les François, les appellans menteurs & imposteurs. On le voulut ramener à la raison par la douceur; mais il se tourna par dépit de l'autre costé, sans iamais vouloir répondre. Quelque temps apres son frere le voyant approcher de l'agonie, dit à vn ieune garçon François, qu'il en aduertist les Peres, celuy-cy s'en oublia: la mort le poursuiuant de prés, vn autre Sauuage vint frapper à la porte des Peres, mais l'vn d'eux disoit la saincte Messe, & l'autre estoit empesché ailleurs, si bien qu'il ne trouua personne; il retourne encore vne fois, rencontre le Pere Buteux, l'em-

mene auec soy; mais comme ils entroient en la Cabane, ce superbe rendit le dernier souspir. Ces accidens deuāt les hommes, ne sont que des accidens, mais deuant Dieu sont de grands iugemens. Il estoit tenu des François pour vn meschant homme; quoy que sur la fin de ses iours il eust tasché par quelques bonnes actions d'effacer cette mauuaise reputation. Nous auons remarqué souuent, que ceux qui auoient quelque bonté naturelle ont esté secourus de Dieu, & que les luxurieux, les arrogans, & autres semblables n'ont point ioüy des mesmes faueurs à la mort. On m'a dit que c'estoit ce Sauuage qui auoit mis le feu dans la Cabane du Sorcier, dont ie viens de parler, le faisant brusler tout vif pour se deliurer de l'importunité qu'il luy causoit par sa maladie, semant par apres vn bruit pour couurir sa cruauté, que ce feu s'estoit pris par l'operation d'vn autre Sorcier, auec lequel celuy-cy auoit eu quelques prises, iusque là que quelqu'vn me dit, que ce feu estoit venu par dessous terre.

Le fils du Capitanal âgé d'enuiron dixhuict ans a ressemblé à ce malheureux;

paſſant en l'autre vie d'vne façon tres-miſerable ; il eſtoit enfant de bons parens pour eſtre Sauuages , ſon Pere mourut il y a deux ans en reputation de ſage, & de vaillant Capitaine parmy ſon peuple ; ſa mere eſt encor viuante , c'eſt la femme Sauuage la plus modeſte que i'aye point veu ; leur fils degeneroit de ces bonnes qualitez. Il y a vn an que le Pere Buteux & vn autre de nos Peres s'eſtant rencontrez en vn feſtin des morts que faiſoient les Sauuages proche du ſepulchre de ſon pere : ils furent contraints de luy donner la chaſſe publiquement , ſur vne action brutale qu'il alloit commetrre à leurs yeux : les aſſiſtans recogneurent ſa faute pour luy , & firent cas de la remonſtrance de nos Peres ; car ces Sauuages ont cela de bon , de ne contredire iamais la verité cogneuë , bien qu'ils ne la ſuiuent pas touſiours. Ie ne ſçay pas ce que fit du depuis cét infame , mais voicy ſa mort déplorable. Eſtant tombé malade le Pere Buteux l'alla viſiter , demande à ſa mere ſi elle ne ſeroit pas bien-aiſe qu'il parlaſt à ſon enfant ; elle repart qu'elle en eſtoit fort contente , mais que pour l'heure il y auoit quelque empeſchement dans la Ca-

bane, & partant qu'il retournaſt dans quelque temps. Cét empeſchement prouenoit de deux Iongleurs : le Pere nonobſtant cela le voulut aborder, mais ces beaux Medecins luy firent ſigne qu'il le congediaſt abſolument, ce qu'il fit. A peine le Pere eſtoit-il ſorty que ces trompeurs ſe mettẽt à crier, hurler, battre leur tambour, & faire leur tintamarre ordinaire : cela fait, ils abordent le pauure malade, font retirer ceux qui l'auoiſinoient de trop prés, luy crient, Prens courage mon enfant, nous auons trouué la cauſe de ta maladie, ferme les yeux ſeulement, & nous laiſſe faire : ce pauure patient ferme les paupieres tant qu'il peut, pendant que ces Iongleurs viſitent ſon corps, & tirant de leur ſac vn grand couſteau de boucher, ils font ſemblant de luy ouurir le coſté, & comme s'ils euſſent foüillé dans la playe, ils produiſent vn petit couſteau tout ſanglant qu'ils monſtrent aux aſſiſtans, s'écrians, Voila la cauſe du mal, courage le Manitou t'auoit mis cela dedans le corps, te voila ſoulagé, ne le ſens tu pas bien? Oüy, repart le malade, ie me porte bien mieux. Tous les aſſiſtans s'eſtonnent regardans ce couſteau

auec admiration. Là deſſus mes Charlatans pour couurir leur ieu & leur tromperie font vne emplaſtre de cendres détrempées auec de l'eau, & l'appliquent ſur le coſté qu'ils feignoient auoir ouuert, auec defenſes biẽ expreſſes à la mere & à l'enfant de toucher à ce baume qui le deuoit guerir de tout mal, s'il ſe fuſt recogneû. Vn Sauuage donne aduis de tout ce procedé aux Peres, ils courent à la Cabane du malade : le Pere Buteux preſſe la mere de luy dire ce qu'on a fait à ſon fils : apres quelques reſiſtances elle découure le ſecret, & le Pere la fourbe des Iongleurs, car ayans leué doucement ce beau cataplaſme, il ne trouua ny playe ny cicatrice. Ne vois tu pas, fit-il à cette pauure mere, que ces *Manitoſiouekhi* t'abuſent ? te faiſant croire que ce couſteau eſt ſorty du corps de ton fils, ſans qu'il en paroiſſe aucun veſtige. C'eſt en cela, qu'eſt la merueille, repart-elle, qu'ils ayent ſi dextrement fait leur operation, que le corps en ſoit ſoulagé, & en rien du monde endommagé : Peux-tu nier que mon fils ne ſe porte mieux ? Tu le vois à l'œil. En effet ſoit que le malade euſt quelque relaſche, ou que l'imagination qui opere par tout

puiſſamment luy fiſt croire qu'il ſe portoit mieux, on le voyoit plus gay qu'à l'ordinaire ; ie croy que l'eſperance que luy auoient donné ces faux Eſculapes d'vne vraye gueriſon luy cauſoit cette ioye trompeuſe. Le Pere conteſte, mais en vain, que l'abſence de ce couſteau ſanglant ne luy rendroit non plus la ſanté, que ſa preſence l'auoit fait malade, & pour n'alterer d'auantage cette femme il la quitte. Le lendemain matin elle enuoye vn Capitaine Montagnés porter la nouuelle aux Peres que ſon fils eſtoit mort la nuit, ſans que perſonne l'euſt veu expirer, qu'elle eſtoit fort deſolée, & qu'elle leur donnoit mort celuy qu'ils auoient deſiré en vie, & qu'encor bien qu'il euſt ſouhaitté d'eſtre enterré auprés de ſon pere, qu'elle leur laiſſoit l'entiere diſpoſition de ſon corps. Les Peres repartent qu'eſtant mort en Barbare, il ne pouuoit pas eſtre enterré en Chreſtien. Voila vne mauuaiſe fin d'vn ieune homme qui auoit commencé vne mauuaiſe vie.

I'aime mieux parler des roſées du Ciel, que de ſes foudres, & des benedictions de la bonté de Dieu, que des rigueurs de ſa iuſtice. Ie laiſſe ce diſcours pour en

commencer vn plus doux : apres auoir dit qu'vn ieune homme Algonquin receut pareille & encore pire recompense de s'estre fié à ces Iongleurs; car ils luy fendirent en effet la gorge en trois endroits, comme s'ils en eussent tiré trois morceaux de fer recourbé, qu'ils luy mirent en main. Nos Peres de la residence des trois Riuieres le visiterent, & sans profit; car voulant pactiser auec Dieu d'vne santé passagere, il mourut, & s'en alla commencer vn tourment eternel.

CHAPITRE VI.

Des esperances de la conuersion de ce Peuple.

ENTRE quelques propositions qu'on m'a fait de l'Ancienne France, quelqu'vn me demande, d'où vient qu'en tant d'années on a baptisé si peu de personnes? Il me semble qu'il faudroit renuerser la proposition, & dire, d'où vient qu'en si peu d'années on a baptisé tant de personnes? L'Escriture saincte parlant de Saül dit qu'il n'a regné que deux ans; & cepen-

dant il eſt aſſeuré qu'il a porté le Sceptre & la Couronne bien plus long-temps. Le ſainct Eſprit compte en cét endroit ſa vertu, & non pas les années de ſon Sceptre & de ſa Couronne. I'en dis le meſme, ſi vous comptez combien il y a d'années qu'on vient rechercher en la Nouuelle France la dépoüille des animaux, vous en trouuerez bon nombre: mais ſi vous demandez combien il y en a qu'on leur annonce le ſainct Euangile, ie réponds qu'à peine a t'on encores commencé; car à bien prendre la choſe, il ne faut compter que depuis le temps que Meſſieurs de la Nouuelle Compagnie ſont rentrez dans Kébec. Et ſi vous remontez plus haut, vous ne vous eſtonnerez point que la foy n'aye rien auancé en ces contrées, pendant qu'vn heretique y auoit la principale conduite des affaires, & l'authorité ſur ceux qui euſſent peû s'y employer. Or le terme eſt ſi court du depuis, qu'on a ſujet de donner mille loüanges à Dieu du progrez qui s'eſt faict en la Religion, dans les premiers begaiemens d'vne langue qu'il faut apprendre, maniant la truelle d'vne main, & l'eſpée de l'autre; c'eſt à dire en faiſant mille au-

tres choses. Ceux qui ſçauent ce que c'eſt des langues, iugeront bien que d'en apprendre vne ſans liures, & preſque ſans Truchement, parmy des peuples vagabonds, & au milieu de pluſieurs autres occupations, n'eſt pas l'œuure d'vn iour. N'eſt-ce rien, de preſcher auec cela à nos François, entendre les Confeſſions, adminiſtrer les Sacremens, viſiter les malades, aſſoupir les petits diuorces, qui peuuent ſuruenir, & faire beaucoup d'autres fonctions, capables d'employer tout vn homme. Ie veux conclure, que faute d'auoir vne pleine cognoiſſance de la langue, nous n'auons pas encor bien commencé à déployer les grandeurs de noſtre croyance. Themiſtocle diſoit au Roy de Perſe, que la parole reſſembloit à vne belle tapiſſerie, qu'il faut dérouler pour en voir les beautez: en effect il faut parler pour eſtre entendu; c'eſt ce que nous ne pouuons encore faire qu'en enfans. S'il ne falloit que propoſer en begayant quelques veritez, pour conuaincre les Sauuages plainement, ce ſeroit bientoſt fait; mais il faut interroger & répondre, ſatisfaire aux demandes, obuier aux obiections, diſpoſer ſon auditeur. Bref nos

veritez

veritez qui ſont plus nouuelles à ces Barbares, que ne ſeroient les equations de l'Algebre, à qui ne pourroit compter iuſqu'à dix, leur deuroient preſque faire oublier leur langue, quãd nous nous en ſeruõs pour les leur expliquer; tant s'en faut que nous ayons peû ſi toſt, la nous rendre familiere en de ſi hauts myſteres. Et puis on demande d'où vient qu'on ait ſi peu auancé en la conuerſion de ces Barbares? Les grandes affaires ne ſe font que dans vn grand temps pour l'ordinaire. Celuy qui entreprit de bâtir le Temple de ſaincte Sophie, à Conſtantinople, s'enfuit ſi toſt qu'il eut poſé les fondemens de ce miracle de l'induſtrie humaine. On le fit ſouuent chercher, mais en vain; au bout de trois ans parut ce braue Architecte. L'Empereur luy demandant pourquoy il s'eſtoit eſloigné, il repart qu'vne ſi grande Machine ne ſe pouuoit faire en peu de temps, qu'il falloit laiſſer repoſer & affermir ſes fondemens deuant que de les charger, & qu'il ſe doutoit bien que ſa Majeſté n'auroit pas eu la patience requiſe en cét affaire. C'eſt la vertu qu'il faut auoir, non ſeulement pour baſtir vne Egliſe de pierres; mais encore plus pour

vne Hierusalem celeste. Les ames qui doiuent estre les materiaux de cét edifice ne ressemblent pas aux pierres dont fut basty le Temple de Salomon; qu'on tailloit; & qu'on mettoit en œuure sans bruit, elles ne crient que trop, elles resistent, & d'vne double resistance naturelle & acquise; estre Barbare & bon Chrestien, viure en Sauuage & en enfant de Dieu, sont deux choses bien differentes. Cette metamorphose ne se fait pas en vn mot, ny en vn moment. Plusieurs estãs en France, se figurent qu'il ne faut qu'ouurir la bouche, & dire quatre paroles, & voila vn Sauuage conuerty. Et quand ils sont icy, & qu'ils voyent ces Barbares dans leurs resistances, ils crient que c'est temps perdu de leur prescher la parole de Dieu. Quel moyen de les contenter, & de peupler le Ciel, de cette barbarie? Si ie n'entrois point déja dans la longueur, ie ferois voir que la pluspart des Chrestiens font de plus grandes resistances à Dieu que les Sauuages. Laissez ces gueux, disent quelques-vns, vous perdez vos peines, vous-vous rompez la teste sans fruict. Ie dirois volontiers vn mot à l'oreille à ces gens-là. Combien de fois, ou

voſtre Confeſſeur, ou les Predicateurs, ou quelque bon Liure, ou voſtre propre conſcience, vous ont-ils repris de ce peché ſecret, que vous commettez il y a dix ans? Que de ſolicitations de la part du Ciel, & de voſtre bon Ange, pour vous le faire quitter? Vous auez reſiſtê à toutes ces batteries, & à tous ces canons? Vous qui auez eſté nourry dans la maiſon de Dieu, qui eſtes marqué à ſa marque, qui croyez que ce monſtre luy déplaiſt, qui ne doutez pas que ſa iuſtice ne ſoit épouuantable; & vous criez qu'vn pauure Sauuage eſt vn coquin, vn gueux, vn opiniaſtre. Que c'eſt perdre le temps que de l'enſeigner, pour le voir faire le rétif à la premiere ou ſeconde propoſition qu'on luy fait d'vne doctrine ſi nouuelle, à luy, & à tous ces anceſtres. Et pour autant que vous ne le voyez pas courir à bras ouuerts apres ces veritez, qu'il ne croit pas encor, vous le dedaignez, & condamnez ceux qui l'inſtruiſent, vous qui auez des pieds de plomb pour aller apres la vertu que vous croyez adorable. Hé pour Dieu donnez vous patience! *Referunt fructum in patientia*, les affaires les plus precipitées ne ſont pas les mieux fai-

tes ; qui court trop fort, eſt bien toſt hors d'haleine. Iuſques icy nous n'auons pas ſujet de nous plaindre , graces à Dieu. Pour le futur nous entrons dans de bonnes eſperances, que ie vous vay brieuement deduire.

Premierement vous m'auouërez, que s'il y a des bontez en Dieu, qu'il en fait participans ſes amis ; que s'il a des oreilles, c'eſt notamment pour ſes fauoris, *Voluntatem timentium ſe faciet.* Il fait la volonté de ceux qui le craignent auec amour & reſpect : or eſt il qu'vne infinité d'ames tres pures le ſolicitent inceſſamment pour la conuerſion de ces Peuples. I'ay fait mention de quelques-vnes cy-deſſus ; i'en ſçay pluſieurs autres : & toutes celles dont i'ay parlé, ou dont i'ay cognoiſſance, ne ſont qu'vn petit nombre, en comparaiſon de tant d'autres qui combattent pour nous, comme Moïſe pour le peuple d'Iſraël. Le ſainct Eſprit qui cauſe ce grand vuide dans ces volontez ſi pures, n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour le remplir ? Ie coniure toutes ces bonnes ames de continuer ; leurs prieres ne ſont pas ſans benediction. Vne marque que Dieu veut donner, eſt quand il ſe fait de-

mander, & demander auec amour, auec ardeur, & auec perseuerance. Nous sentons les effets de ce puissant secours; si ce bruit des trompettes du Ciel dure, les murs de Iericho tomberont; ils semblent déja s'ébranler.

Secondement, la bonté de Dieu leuant quelques obstacles à la foy, iette petit à petit sa crainte dans ces ames. *Initium sapientiæ timor Domini.* Plusieurs Sauuages se sont estonnez aussi bien que nous des chastimens du Sorcier, & de ses complices; la mort de l'Apostat ne nuira point à fomenter les apprehensions que plusieurs ont de se ioüer à Dieu. Mais ie ne puis assez admirer, comme il a abbaissé l'orgueil des plus superbes d'entre-eux, notamment d'vn certain nommé *Oumastikoueiau*, surnommé des François, la Grenoüille. Ce meschant homme auoit plus d'authorité que les Capitaines mesme; son credit s'estendoit parmy toutes ces Nations. Ses desseins estoient de les diuertir entierement du commerce, & de l'amitié des François. Il auoit à cette fin traicté de paix auec ses ennemis; mais Dieu qui cognoissoit la malice de son cœur, l'a foudroyé, & a permis que les

plus meſchants des Sauuages ſe trouuaſſent enueloppés dans ſes crimes. Car voulant frayer le chemin chez l'Eſtranger par les terres de ſes ennemis, qu'il croyoit auoir gagné, ils ont trempé leurs mains dans ſon ſang, l'égorgeant miſerablemẽt auec tous ceux dont l'orgueil nous faiſoit plus de reſiſtance. Quand Goliat fut terraſſé, l'armée des Philiſtins n'eut plus de force. La mort de ceux-cy rend les autres plus ſouples, & mieux diſpoſez à nous accorder ce que nous deſirons d'eux.

En troiſieſme lieu, plus la ſplendeur des François ira croiſſant en ces Païs, plus les Barbares les reſpecteront-ils, & plus grande crainte auront-ils de les offenſer. Les Peuples de l'Inde Orientale, ayans les Portugais en grande eſtime, receurent plus aiſément leur creance; & les Sauuages venans petit à petit à admirer la puiſſance, l'induſtrie & les bonnes mœurs de nos François: ie tremble écriuant ces derniers mots, tant i'ay peur d'eſtre fruſtré de mon attẽte en ce point: feront eſtat de leur foy, & l'embraſſeront plus aiſément.

En quatrieſme lieu, S'ils commencent

déja à procurer le Baptesme à leurs enfans malades, il faut esperer qu'vn iour ils desireront pour eux, ce qu'ils pensent estre bon pour les autres. Ie vous supplie de remarquer ce point icy, & celuy qui vient apres. Vous voyez des meres qui apportent elles-mesmes leurs enfans au Baptesme, quand elles les voyent en danger de mourir, & quelques-vnes pleurent abondamment, entendans dire que leurs enfans sont dans les flammes, pour n'auoir voulu croire, ou qu'ils sont priuez des plaisirs du Ciel, pour n'estre baptisez. Est-ce pas là vn bon commencement? Il est tel, que ie ne l'eusse osé esperer en si peu de temps. On voit par ces actions comme Dieu va exauçant les prieres de ceux qui le sollicitent pour cette Nation.

En cinquiesme lieu, nous auons vn indice encor bien plus certain, que la semence de l'Euangile commence à germer dans les cœurs de ces Barbares; c'est que beaucoup d'entre-eux sont bien aises de mourir Chrestiens; non tant à la verité par amour, que pour la crainte de tomber dans les feux, dont on les menace: Tousiours n'est-ce pas peu. Encore

plus, de ce qu'ils commencent à perdre l'apprehension qu'ils auoient du Baptesme, & la croyance que ce Sacrement leur doiue causer la mort ; qu'ils s'asseurent que leur ame est nettoyée par ces saintes eaux; qu'ils desirent d'estre enseuelis auec nous : si cette foy n'est pas encor si forte dans leurs ames, c'est quelque chose qu'elle commence d'y germer. I'en ay veu qui m'ont dit, Ie sçay bien que ie suis mort, laissons là le corps, pensons à l'ame; cela se peut-il dire sans auoir la foy? Tout ce que nous disons n'est que resuerie, s'écrient quelques-vns; vous autres vous auez cognoissance de la verité. Ces pensées ne monstrent-elles pas que le iour commence à poindre dans leurs cœurs? Le filieul de Monsieur le Gouuerneur, estant allé aux trois Riuieres, demandoit au Pere Buteux, s'il estoit permis de demander à Dieu la santé, comme s'il eust voulu sçauoir, s'il ne seroit pas meilleur de le laisser faire.

En sixiesme lieu, l'Hospital qu'on nous fait esperer, aura, comme nous croyons, de puissans effets. Il est certain que tous les Sauuages malades viendront

fondre là dedans; car eſtre malade parmy ces Barbares, & auoir déja vn pied dans la foſſe, c'eſt la meſme choſe; ils cognoiſſent fort bien cela; voila pourquoy ie n'en ſçache point parmy eux qui ne prefere en ſa maladie la plus pauure maiſon des François à la plus riche Cabane des Sauuages. Quand ils ſe verront bien couchez, bien nourris, bien logez, bien penſez, doutez vous que ce miracle de charité ne leur gagne le cœur? Il nous tarde en verité que nous ne voyons cette merueille. Mais ie ſupplie ces bonnes filles, qui en doiuent prendre le ſoin, de ne point paſſer la mer, que leur Maiſon ne ſoit en eſtat d'exercer leurs fonctions. Ce n'eſt pas tout que d'eſtre icy, il y faut eſtre auec fruict; autrement il vaudroit bien mieux eſtre en France. Si toſt qu'elles ſeront baſties, on les mandera; vne grande maiſon ne ſe fait pas biẽ en peu de temps, & par vn petit nõbre de perſonnes. Nous auons plus grand deſir de voir nos malades entre leurs mains, qu'elles n'ont de les penſer; quoy qu'elles en bruſlent, pour ainſi dire. Nous voyons bien que leur Hoſpital peuplera les Seminaires de garçons & de filles: car les enfans de ceux

qui y mourront leur demeureront. Ie dy bien dauantage, qu'en ſecourãt les peres & les meres, il leur faudra nourrir & veſtir les enfans ; c'eſt iuſtement ce qu'on demãde pour les pouuoir inſtruire. Pleuſt à Dieu qu'elles fuſſent déja chargées d'vne cinquantaine de petites filles penſionnaires ; elles auroient bien toſt de braues Vrſulines qui prendroient ces enfans, & leur laiſſeroient leurs malades, qui leur donneront prou d'exercice ; & par conſequent, que les vnes & les autres s'exercent dans les ſolides vertus, elles auront icy enquoy les employer. Et puis il faudra qu'elles ſoient bien rentées pour nourrir & entretenir des perſonnes, qui vſeront plus d'habits en vn an, que d'autres ne feroient en trois. Bref qu'elles ſe ſouuiennent qu'elles quittent la France, vn Païs plein de douceur, & de courtoiſie, pour venir en vn Païs ſauuage & barbare.

En ſeptieſme lieu, Nous auons tant fait enuers ces pauures mécreans, qu'ils nous ont donnez quelques-vnes de leurs filles, ce qui me ſemble vn coup de Dieu. Ces petites filles eſtans nourries à la façon des Chreſtiens, puis mariées à quel-

ques François, ou quelques Sauuages baptisez, retireront tant d'enfans de leur Nation que nous voudrons. Tout consistera à les secourir, à les doter, à les ayder dans leur mariage; c'est ce que ie ne croy pas qui leur manque, Dieu est trop bon, & trop puissant. Ces enfans sont nourris chez le sieur Hebout, qui a espousé la vefue de defunct Monsieur Hebert, premier habitant de Kébec; luy mesme en a vne à soy qu'il nourrit & entretient. Le sieur Oliuier le Tardif en tient vne autre dans la mesme maison, que les Sauuages luy ont donnée; il paye sa pension, cõme nous faisons celle des autres qui sont au mesme logis. Ces petites filles sõt vestuës à la Françoise, elles ne se soucient non plus des Sauuages, que si elles n'estoient pas de leur Nation: Neantmoins afin de les dépaïser, & de leur donner le moyen d'apprendre la langue, & l'honnesteté Françoise, pour secourir par apres leurs compatriotes; nous auons deliberé d'en enuoyer deux ou trois en France, pour les faire loger & instruire en la maison des Hospitalieres qu'on desire faire passer en la Nouuelle France. Ie supplie toutes les Communautez qui

m'en demandent d'auoir patience, & de croire que si ie ne satisfais à leur desir, que c'est par impuissance. Pour ces premieres il me semble que la gloire de nostre Seigneur requiert qu'elles soient instruites en la maison des Filles qui les doiuent ramener, en la façon qu'on leur prescrira. Il me semble aussi à propos de ne les pas separer, de peur qu'elles ne perdent la cognoissance de leur langue : ô s'il nous estoit permis d'en enuoyer vne qui doit rester en la maison dont i'ay parlé ; que ie consolerois les personnes qui l'auroient ; cét enfant n'a rien de sauuage que le teint & la couleur ; sa douceur, sa docilité, sa modestie, son obeyssance la feroient passer pour vne petite Françoise bien née, & bien capable d'instruction : son pere ne nous l'a donnée que pour deux ans, à condition qu'elle n'iroit point en France : hà, que i'ay peur que cét enfant ne nous échappe ! ie prie Dieu de luy donner vn si puissant desir de perseuerer auec les François, que ses parens ne l'en puissent iamais retirer. Puis que ie parle des enfans qu'on enuoye en France, ie diray aussi que Monsieur Gand fait present à Monsieur de Noyers Secretaire d'Estat d'vn

petit Sauuage; i'ay bonne eſperance qu'vne ſi bonne main nous le rendra vn iour ſi bien inſtruit, qu'il pourra ſeruir d'exemple à ceux de ſa nation.

En dernier lieu, ie tiens pour tres-probable, que ſi nous eſtions bien baſtis à Kébec, que nous aurions beaucoup d'enfans par les meſmes voyes par leſquelles nous deſeſperions d'en auoir. Nous auions touſiours penſé que l'amour exceſſif que les Sauuages portent à leurs enfans nous empeſcheroit de les auoir; c'eſt par ce moyen là meſme qu'ils ſeront nos penſionnaires; car en ayant quelques-vns affidez qui appellent & retiennent les autres; les peres & meres qui ne ſçauent ce que c'eſt de contrarier leurs enfans, les laiſſeront ſans contredit; & comme on leur permettra aux premieres années d'vſer d'vne grande liberté, ils s'accouſtumeront tellement à nos viures, & à nos habits, qu'ils auront horreur des Sauuages & de leurs ſaletez. Nous auons veu l'exemple de cecy en tous les enfans nourris parmy nos François; ils font telle cognoiſſance les vns auec les autres dans leurs ieux d'enfans, qu'ils ne regardent les Sauuages que pour les fuir, ou ſe

mocquer d'eux. Noſtre grande difficulté eſt à baſtir, & à trouuer dequoy nourrir ces enfans : il eſt vray que nous auons dequoy les loger à Noſtre Dame des Anges: mais comme ce lieu eſt ſolitaire; qu'il n'y a point d'enfans François, nous changeons la penſée que nous auons eu autrefois d'arreſter là le Seminaire. L'experience nous fait voir qu'il le faut neceſſairement placer où eſt le gros de nos François, pour arreſter les petits Sauuages par les petits François. Et puis qu'vne perſonne de merite & de vertu a commencé de donner quelque choſe pour vn Seminaire, nous allons quitter le ſoin de défricher quelques terres, pour faire vn effort de baſtir à Kébec; ie dis vn effort, car ce ſont des frais & des peines incroyables de baſtir en ces commencemens. Quelle benediction de Dieu, ſi nous écriuions l'an prochain qu'on regente en trois ou quatre langues en la Nouuelle France: i'eſpere, ſi nous pouuons auoir du logement, de voir trois claſſes à Kébec : la premiere de petits François, qui ſeront peut-eſtre vingt ou trente Eſcoliers : la ſeconde de quelques Hurons: la troiſiéme de Montagnés : nous pouuons auoir

ceux-cy tout l'hyuer; mais ie m'attends bien qu'ils passeront plus auant, ayans gousté la douceur d'vne vie qui ne crie pas tousiours à la faim, comme font ces Barbares. Bien heureux ceux qui contribuent du leur à ces genereuses entreprises : il y a nombre de riches au monde, mais il y en a peu de choisis pour ces grands ouurages : auoir des biens de la terre, c'est vne benediction de la terre : les employer pour le Ciel, c'est vne benediction du Ciel : les employer pour recueillir & appliquer le sang de Iesus-Christ, c'est entrer dans les merites des Apostres, se ranger au nombre des amis plus intimes de Iesus Christ.

Voila vne partie des raisons qui nous font esperer qu'auec le temps on tirera quelque chose de nos Sauuages errans : ie ne parle point des sedentaires, comme des Hurons, & autres Peuples qui habitent des bourgades, & cultiuent la terre : si nous auons vn grain d'esperance de ces premiers inconstans & fugitifs, nous en auons vne liure, pour ainsi dire, des derniers, qui viuent ramassez ensemble. La Relation qu'on nous enuoye de leur païs, & que nous faisons tenir en France, sera

voir les grandes diſpoſitions qu'ils ont à la foy.

CHAPITRE VII.

De quelques particularitez remarquables en ces quartiers.

I'ENTREPRENDS ce diſcours pour adiouſter ou corriger en mes Relations precedentes ce que de iour en iour ie découure de nouueau, ou de plus aſſeuré. Commençons par les feſtins des Sauuages : ils en ont pour la guerre; & c'eſt à chanter, à danſer par tour, ſelon l'aage : que ſi les plus ieunes prennent le deuant, les vieillards leur portent compaſſion de s'expoſer à la mocquerie des autres. Chacun a ſa chanſon, qu'vn autre n'oſeroit chanter, & il s'en offenſeroit. C'eſt pour ce meſme ſuiet que pour déplaire à leurs ennemis, ils entonnent quelquefois de celles du party contraire. Il s'y gliſſe auſſi quelques nuditez affectées, non par laſciueté, mais par complaiſance enuers le Manitou qui s'y plaiſt, diſent-ils. Le Pere Buteux m'eſcrit que le Prince s'abſtint

s'abſtint vn iour de la dance des filles nuës, pour ce, diſoit-il, que celuy qui a tout fait haït ces vilainies, & que le Pere le Ieune ſe faſcheroit contre moy ſi ie m'y trouuois. Leurs viandes en ces feſtins, ſont les ordinaires; ſi ce n'eſt qu'en ſuitte de leurs ſonges, ils y mangent quelque chien par fois, qui eſt vn mets auſſi honteux pour nos Montagnés, que rare & delicieux pour les Hurons.

I'ay déja fait mention, comme les Charlatans, ou Iongleurs & Sorciers, ſont icy obeïs; par fois mieux que n'eſt celuy qui a tout fait, comme nous parlons en ce Païs, parmy ceux qui le recognoiſſent. Vn de ces nouueaux Medecins ordonna vn iour à vn malade vne paire de bas de chauſſes à la façon des robbes Noires, c'eſt ainſi qu'ils nous appellent: le Pere Buteux viſitant ce pauure homme, ſes parens luy dirent qu'il ne tenoit qu'à luy que le malade ne gueriſt. Le Pere en demandant la raiſon, ils luy repartirent, Donne luy tes chauſſes noires, & bien toſt tu le verras ſur pied: car le Manitou l'a ainſi aſſeuré. Le Pere leur replique, que ces ſonges n'eſtoient que folie, & que pour en voir la preuue, qu'il

luy donneroit ce qu'il demandoit, à condition que les ayant portées quatre iours, plus ou moins, s'il ne guerissoit, il quitteroit ces resueries, & croiroit en Dieu. Ils répondirent, qu'il les falloit donner sans condition, & que le malade mesme les deuoit emporter en l'autre monde, s'il venoit à mourir. Quel discours! N'estoit-ce pas vne bonne medecine, qui deuoit profiter en ce monde, & en l'autre; & qui ayant d'asseurance à guerir son malade ne laissoit pas neantmoins de pouruoir qu'il n'eust froid aux pieds apres la mort, si d'auenture elle l'emportoit.

I'ay parlé fort amplement en la Relation de l'année mil six cens trente quatre, d'vn certain Tabernacle qu'ils font, dans lequel les Iongleurs font venir, & consultent les Genies de l'Air, ou du iour. Or non seulement les hommes, mais encor les femmes entrent dans ce beau Tabernacle. Aux trois Riuieres vn Iongleur ayant appellé le Manitou, ou autre Genie, & ne l'ayant peu faire venir, vne femme y entra, elle cõmence à si bien ébranler sa maison, & à chanter & crier si fortement, qu'elle fit venir le diable, qui en

dit plus qu'on ne vouloit. Premierement il dit, que le malade pour lequel on le consultoit en mourroit, & que sa maladie prouenoit de ce qu'ayant fait quelque iniure à la fille d'vn Algonquin, cette fille auoit prié son pere d'en tirer vengeance, & que son pere auoit si bien fait par ses sortileges, que sa femme, c'est à dire la femme du diable, s'estoit iettée dedans son corps, & le rongeoit interieurement, & partant que c'estoit fait de sa vie. Secondement, ce Diable ou ce Manitou, témoigna que s'il n'auoit point répondu au Iongleur qui auoit precedé, c'estoit pour autãt que ce Iongleur estoit Algonquin, & de la Nation de celuy qui auoit fait le mal. En troisiesme lieu, comme quelqu'vn luy demanda s'il ne voyoit point d'Hiroquois, sortir de leur Païs pour les venir surprendre. Il répondit, apres que cette femme l'eut inuoqué par ses sifflemens & agitations & tintamarres. Hastez-vous, hastez-vous d'aller à la guerre, ie voy le Païs des Hiroquois remply de toute sorte d'armes, d'arcs, & de fleches, qu'on prepare pour vous venir attaquer. Ce Demon, ou plustost cette Demoniaque, car c'estoit cette im-

pudente qui faiſoit croire que c'eſtoit le Manitou qui parloit, adiouſta qu'il auoit mangé quelques *Attikamegouekhi*, ce ſont des Peuples, qui demeurent au deſſus du Fleuue, qu'on nomme les trois Riuieres; qu'il en mangeroit bien d'autres, s'il n'eſtoit appellé ailleurs. Mais qu'*Atchen*, c'eſt vne eſpece de loup garou, viendroit en ſa place pour les deuorer, s'ils faiſoient vne bourgade, comme ils s'y eſtoient reſolus, qu'il les viendroit prendre iuſques aupres du Fort des François, qu'il égorgeroit des François meſmes. O la meſchante femme! comme elle eſt habituée à courre deçà, delà, elle auoit peur d'eſtre retenuë dans vn bourg, & par conſequent elle voulut donner l'épouuante, & en effet la donna à ſa Nation, qui ne penſa plus qu'à la guerre. Le Pere Buteux la reprenant de ſa malice, elle tira vn couſteau, & le menaça de le tuer. Mais ne ſeroit-ce pas icy vne ruſe de l'ennemy, qui craint de perdre en vne vie ſedentaire, ceux qui luy ſont tous acquis dans leurs courſes vagabondes.

Voicy quelques menuës ſuperſtitions qui leur iettent bien de la pouſſiere aux yeux, & des tenebres dans l'eſprit. Ils ne

ſont pas bien aiſes d'oüir parler de la mort, ny de la maladie, ny d'aucun malheur, quel qu'il ſoit, de peur que le Manitou entendant ce diſcours, ne prenne de là occaſion de les affliger, ou de les faire mourir. I'ay dit autre fois qu'ils craignent fort la mort ; cela eſt veritable, car ils n'en peuuent ſupporter le nom; neantmoins quand ils ſont malades, ils ne l'abhorrent pas tant ; notamment quand ils ſouffrent beaucoup, & quelques-vns meſmes prient qu'on les tuë, ou pour ſe deliurer des tourmens qu'ils endurent, ou pour deliurer de peine ceux qui les doiuent traiſner auec eux.

Ils portent par fois au bas de leurs robbes de petits ornemens fais en pattes d'Ours, afin de tuer aiſément ces animaux, & de n'eſtre point offenſez d'eux.

Il y en a certains d'entre-eux, qui diſent que la poitrine, ou la mammelle leur fremit, quand quelqu'vn doit arriuer. Vn d'entre-eux, aſſeurant que les Sauuages de l'Iſle eſtoient proche de la Riuiere des Hiroquois, où ſe faiſoit cette année l'aſſemblée de guerre, n'en donna point d'autre raiſon, ſinon que la poitrine luy fremiſſoit. Vn de nos François, qui a long-

temps conuerſé auec ces Barbares, m'a aſſeuré qu'il a pluſieurs fois experimenté qu'ils eſtoient veritables en leurs fauſſes propheties, & de nouueau, diſoit-il, vne telle femme Sauuage ſentant fremir ſa mãmelle, dit à ſa mere, & aux autres, qui eſtoient dans la Cabane, les François arriueront bien toſt icy, ce qui fut vray; il eſtoit l'vn de ceux qui parurent. Ie ne ſçay ſi le diable s'y fourre: cela ſçay-ie bien, qu'examinant toutes ces fourbes de plus prés, vous trouuerez que les premiers autheurs en ſont morts ou abſens.

Le ieune homme qui eſt auec nos Peres des trois Riuieres, ayant pris certain poiſſon, qui reſſemble en quelque façon à vn gros lezart; car il a quatre pattes & vne queuë aſſez longue; quelques Sauuages s'en eſtant apperceus, vindrent dire aux Peres, qu'on auoit mal fait de prendre cét animal, qui cauſoit les vents, & que de long-temps les barques n'arriueroient à cauſe de cela, & partant qu'on feroit bien de le ietter au plus toſt à la riuiere pour appaiſer le vent qui eſtoit contraire; ces bonnes gens n'entendent pas que Dieu tire les vents de ſes threſors, & non pas du ventre & de l'eſtomach d'v-

ne beste. Les ieunes femmes & les filles ne veulent point manger de testes de brochets, de peur de n'auoir point d'enfans.

Il y en a qui portent sur eux quelque chose par l'ordonnance du Manitou, pour viure long-temps, à ce qu'on m'a dit; en quoy il arriua vne chose agreable à l'vn de nos Peres aux trois Riuieres. Voyant vn Sauuage paré d'vne belle ceinture, il luy demanda s'il l'aymoit beaucoup; Ouy, répond-il, car le Manitou m'a fait dire, que ie la portasse pour viure long-temps. Et celuy qui a tout fait, repart le Pere, dit que cela ne sert de rien, pour la mort, ny pour la vie. Ce Sauuage s'en va; mais ruminant à part soy, ce que luy auoit dit le Pere, le retourne voir, & luy dit, Tiens voila ma ceinture, donne m'en quelque chose; i'ay pensé que ton Manitou auoit plus d'esprit que le nostre; & par consequent ie ne me soucie pas de m'en deffaire. Le Pere se mit à rire voyant vn homme si dégagé.

Vn autre voyant la solemnité qu'on fait la veille de la sainct Iean, croyoit qu'on faisoit cette feste pour chasser le Manitou, & disoit que nous entendions bien mieux à l'éloigner & le bannir de

nous, que non pas eux ; c'eſt pourquoy nous viuions plus long-temps ; cela me confirme dans l'opinion que i'ay qu'ils font leurs tintamarres, & battent leurs tambours pour chaſſer le diable, afin qu'il ne tuë point les malades : ie crains que l'vn de ces iours ils ne nous viennent prier de tirer nos canons pour les guerir.

Il arriue par fois, que les Sauuages ſe faſchants l'hyuer contre la rigueur du froid, qui les empeſche de chaſſer, déchargent leur colere d'vne façon ridicule. Tous ceux qui ſont nez l'eſté, ſortent de leurs Cabanes, armez de feux, & de tiſons ardens, qu'ils lancent contre *Kapipou noukhet*, c'eſt à dire contre celuy qui a fait l'hyuer, & par ce moyen le froid s'appaiſe. Ceux qui ſont nez l'hyuer, ne ſont point de la partie; car s'ils ſe meſloiēt auec les autres, le froid s'augmenteroit au lieu de s'appaiſer. Ie n'ay point veu cette ceremonie ; ie l'ay appriſe de la bouche d'vn Sauuage.

Vn Sauuage voyant qu'vn François mangeoit le cœur d'vn certain oyſeau : Comment, luy dit-il, toy qui es homme oſe tu manger de cela ? Si nous en mangions nous autres, nos ennemis

nous ſurprendroient, & nous tueroient; c'eſt vn manger de femme.

Vn autre diſoit, que les oiſeaux faiſoient ordinairement leurs feſtins pendant les plus courtes nuits de l'année : les Orignaux dans les longues, & les Caſtors dans les mediocres.

Vn des noſtres viſitant vn Sauuage malade, & le trouuant tout déconforté, luy demanda ce qui luy eſtoit ſuruenu de nouueau. Helas, luy dit il, ie commençois à me mieux porter, ie ſuis ſorty de de ma Cabane, vne fille qui a ſes mois m'a regardé, ie ſuis retombé dans la rigueur de mon mal. I'ay déja dit que ces filles ſe retirent hors la Cabane quand elles ont cette infirmité, & que les Sauuages apprehendent meſme leur rencontre. Le Pere le conſola, luy faiſant entendre que ce regard eſtoit incapable de luy nuire.

Voicy le voyage admirable d'vn *Nipiſirinien*, qui m'a eſté raconté par vn Montagnés. Cét homme s'en eſtant allé bien loing, arriua en fin à la Cabane ou maiſon de Dieu, qu'il nommoit celuy qui donne à manger : il le trouua ſeul, mais ſa fille ſuruint bien-toſt apres; il n'a que cette

fille, & encor ne ſçait-on comme il l'a euë, car il n'a point de femme. Toutes ſortes d'animaux l'enuironnẽt, il les touche, les manie comme il veut, ſans qu'ils s'enfuient, auſſi ne leur fait-il aucun mal, car comme il ne mange point, il ne les tuë pas; il demanda neantmoins à ce nouuel hoſte, ce qu'il deſiroit manger, & ayant ſceu qu'il mangeroit volontiers d'vn Caſtor, il en prend vn ſans peine, & le luy fait manger, puis luy demanda quand il s'en vouloit aller; Dans deux nuits, reſpond-il: Bien, dit-il, vous ſerez deux nuits auec moy: ces deux nuits furent deux années; car ce que nous appellons vn an, ce n'eſt qu'vn iour, ou vne nuit, au compte de celuy qui fait trouuer à manger; & on eſt ſi content auec luy, que deux hyuers, ou deux années ne ſemblent que deux nuits. Quand il fut retourné en ſon pays, il fut bien eſtonné du retardement qu'il auoit fait. Ie demanday ſi on ne pouuoit pas aller encor vne fois où ce Sauuage auoit eſté; il n'y a me dit on qu'vne ſeule perſonne qui puiſſe y aller, & non pas encor touſiours, & cela au rapport de celuy qui en eſt reuenu. Cela reſſent ie ne ſçay quoy de bon, qui en prendroit le ſuc, comme

aussi ce que ie m'en vay raconter. Le Pere Buteux entrant dans vne Cabane auec le Sieur Nicolet, qui entend fort bien la langue Algonquine, vn Algonquin qui fait du Docteur les inuita de s'asseoir aupres de luy, ce qu'ils firent; & là dessus il leur dit que les Sauuages recognoissent deux Manitous, mais pour luy qu'il en recognoissoit vn troisiesme, qui presidoit aux guerres. Que l'vn de ces trois auoit fait la terre, du moins celle de son pays; car pour celle du païs des François, qu'il n'en estoit pas bien asseuré: ayant fait la terre il produisit les animaux & toutes les autres choses de son païs: il luy donnoit vn grand lac, ou vn Sault d'eau pour residence, cõme on donne la mer à Neptune: ce bon Createur de la terre tirant certain iour sur vn Castor, pour le chasser bien loing, afin d'en peupler le païs, il le manqua, & la fléche rencontrant vn arbre elle le rendit beau & fort poly; & que cela ne fut vray; i'ay, disoit-il, cognu des vieillards, lesquels ont veu cét arbre: il rapporta mille autres badineries. Le Pere luy fit demander où estoit ce Dieu deuant qu'il creast la terre: dans son Canot, répond-il, lequel flottoit sur les eaux. S'il

auoit vn Canot, luy dit-on, il falloit qu'il y eust des arbres, car il est fait d'écorce d'arbres; s'il y auoit des arbres, il y auoit de la terre; si la terre estoit, cõment l'a il creée? La terre, repart-il, auoit esté auparauant, mais elle auoit esté inondée par vn deluge. Et deuant ce deluge qui auoit creé cette terre? Ie n'en sçay rien, vous auez plus d'esprit que moy, n'en demandez pas d'auantage. Puis que tu l'ignores, preste nous l'oreille, luy dit-on. Si i'estois ieune vous auriez raison de me vouloir instruire, mais estant déja vieil, vous perdrez vos peines, car ie n'ay plus de memoire. C'est pour autant que tu es âgé, luy dit le truchement, qu'il te faut haster d'apprendre ces veritez, car si tu ne les crois tu seras tres malheureux apres ta mort. Là dessus il luy toucha quelque chose de la creation du monde, & de la redemption, des peines & des recompenses de l'autre vie. Ie n'ay pas, repartit-il, l'esprit de pouuoir retenir tant de choses, enseignez-le aux enfans qui ont bonne memoire; neantmoins cette doctrine fit quelque impression sur son esprit, car du depuis il enseignoit à quelques malades ce qu'il auoit retenu. Ie logeray en cét en-

droit, ne ſçachant où le mieux placer ailleurs, ce que i'ay appris de nouueau du Caſtor; cét animal eſt admirable, il fait ſa Cabane, comme i'ay dit, ſur le bord d'vn Fleuue, ou d'vn Eſtang: il a comme vn double eſtage dans ſa maiſon toute ronde, faite à la façon d'vn four, tres bien maſſonné. Le premier eſtage, c'eſt le fond de ſa Cabane, où l'eau entre par ſon ouuerture; mais le Caſtor met de gros bois en trauers, ſur leſquels il iette des branches de ſapin, & d'autres arbres qui luy ſeruent de plancher. Il perce le ſecond eſtage ſur le milieu, & par l'ouuerture il deſcend dans l'eau, qui eſt au fond de ſa Cabane, c'eſt à dire au plus bas eſtage; d'où il ſe coule dans l'Eſtang, par la porte de ſa maiſon. On m'auoit dit qu'il portoit ſa prouiſion de bois pour mãger pendant l'hyuer dans ſa demeure : mais vn Sauuage m'a aſſeuré du contraire. Il dit donc qu'il couppe force bois pendãt l'Automne, & le met dãs le Fleuue ou Eſtang, ſur le bord duquel il fait ſa maiſon; & afin que ce bois ne ſurnage, & ne ſe prenne auec les glaces, quand le deſſus de l'eau ſe gele : il fait couler ſa prouiſion au fonds, au moyen d'vn certain bois plus

pesant, dont il la charge, & la garentit par ce moyen. Que Dieu est admirable en ses œuures ! l'hyuer estant venu le dessus de l'eau se glace, & la glace couure l'ouuerture, ou la porte de sa maison; en sorte neantmoins que le profond de l'eau n'estant point gelé, cét animal ne laisse pas de sortir de sa petite tour, pour s'aller pourmener dans l'Estang, ou dans le Fleuue par dessous les glaces. Mais voicy vne chose qui me semble encore plus merueilleuse. Les Castors se trouuant par fois en trop grand nombre en quelque endroit, & ne se pouuans accorder, quelques-vns se retirent, & vont chercher païs ailleurs: trouuant quelque ruisseau commode ils s'arrestent-là, & si ce ruisseau n'est pas assez profond ils le barrent, & font vne chaussée qui donne de l'estonnement à l'esprit de l'homme. Ils couppẽt de gros arbres auec les dents, ils iettent des bois à trauers le Fleuue de toutes façons, puis ils massonnent auec de la terre, si proprement, du costé qu'ils veulent retenir l'eau, que des artisans seroient bien empeschez de mieux faire. Ces chaussées ont enuiron trois toises de large, & de longueur, plus ou moins, se-

ſon la largeur du Fleuue ou du Ruiſſeau qu'ils ont barré. Le ſieur Oliuier m'a rapporté, qu'il auoit paſſé ſur vne de ces chauſſées, longue de plus de deux cens pas. Le ſieur Nicolet en a veu vne autre quaſi d'vn quart de lieuë, ſi forte & ſi bien faite, qu'il en eſtoit tout eſtonné. Les eauës arreſtées par cette chauſſée deuiennent profondes, & font comme vn bel Eſtang où le Caſtor ſe va pourmener; on m'a dit iuſques-là, que la terre manquant au lieu où ils font ce grand trauail, ils en vont querir ailleurs, & l'apportent ſur leur dos; ie ne ſçay qu'en croire, ſinon que *mirabilis Deus in omnibus operibus ſuis*.

Comme nous auons icy quelques Elans deuant nos yeux, que Monſieur noſtre Gouuerneur fait domeſtiquer, i'ay remarqué que ce haut animal ſe met auſſi aiſément à genoux que le Chameau, ſoit pour boire ou manger, ou pour ſe coucher. La Nature, ou pluſtoſt ſon Autheur, pouruoit ſagement à tout : comme l'Elan eſt haut monté, il luy a donné cette facilité de plier les genoux, & de ſe ſouſtenir aiſément deſſus, ce qu'il n'a pas accordé aux autres animaux, plus petits & plus bas.

CHAPITRE VIII.

De l'estat present de la Nouuelle France, sur le grand Fleuue de S. Laurens.

IL me semble qu'en contẽplant le progrez des affaires de la Nouuelle Frãce, ie voy sortir vne Aurore des profondes tenebres de la nuict, laquelle embellissãt de ses rayons dorez la surface de la terre, se change à la parfin en ce grand Ocean de lumiere que le Soleil apporte. Les grandes pertes qu'ont fait ces Messieurs en la premiere naissance de leur Compagnie, sont iustement comme vne nuict tres espaisse, qui couuroit d'horreur toutes ces contrées. On n'y pensoit que pour les rebutter; on ne les regardoit que pour les fuïr; on debattoit en France la iuste possession de ces terres; pendant que la famine, & l'Anglois les partageoient & les affligeoient l'vn apres l'autre. Les Lys y mouroient en leur naissance, le peu de François qui les habitoient estoiẽt Estrãgers dans leur propre Païs. Bref ces grandes Prouinces ne pouuoient aspirer à vne plus

plus grande fortune que d'estre faites vn magazin de peaux de bestes mortes, que de nourrir des bouches sauuages, des Elans, des Castors, & grand nombre d'Arbres. Voila iusques où se pouuoit éleuer la gloire de la Nouuelle France, souz la captiuité de l'Estranger, ou souz la conduite de ceux qui ne l'aymoient que pour ses dépoüilles: mais Dieu ayant versé sa benediction sur cette nouuelle Compagnie, cette nuict s'est dissipée, & maintenant l'Aurore d'vne douce & paisible prosperité se va répandant le long de nostre grand Fleuue : ce qui nous fait esperer que le Soleil de l'abondance suiura ces heureux commencemens, s'auançant tous les iours iusques au plus haut point de son Apogée pour n'en iamais descendre; puis que la plus grande abondance qu'on luy souhaite, c'est l'abondance des vertus, dont les fruicts sont eternels. Mais découurons quelques rayons de cette Aurore, qui commence à produire ses beautez.

Ie donne à cognoistre par l'inscription de ce Chapitre, que ie ne parle point de ce qui se passe, ou de ce qui se rencontre dans toute l'etenduë de la Nouuelle

France ; comme par exemple de l'Acadie, ny de la Residence de saincte Anne au Cap Breton, ny de l'habitation de S. Charles en l'Isle de sainct Louis à Miscou : car encor bien que le premier des Fleuues nous ouure vn grand chemin royal pour nous entre-visiter, & nous entre-communiquer les biens, que Dieu depart à chaque contrée, si est-ce que nos havres ne sont pas encor assez peuplez de vaisseaux, ny nos demeures d'vn assez grand nombre de personnes pour entreprendre ce commerce. Les Sauuages seulement trauersans les terres, ou nauigeãs dans leurs petites gondoles sur les Fleuues, nous rapportent par fois quelques nouuelles de ces habitations plus esloignées. Comme de nouueau vn grand ieune homme venu de l'Acadie, nous a fait entendre que Monsieur de Rasilly estoit dans l'estime d'vn tres grand Capitaine, non seulement parmy les François & les Anglois ; mais encor dans la creance de tous les Peuples de son Païs. Il ne s'est pas trõpé. La vertu de ce grand homme merite d'estre honorée, mesmes au milieu de la Barbarie. Ce preambule est long, entrons dans nos demeures.

Quatre choses rendent vn Païs recommandable, la bonté du sol, les places fortes & munies, la qualité & la quantité des habitans, & la police.

Pour la bonté des terres qui font les riues du grand Fleuue, i'en parleray cy apres. Quand aux places fortes, ie diray simplement ce qui en est. Monsieur de Champlain deuant que de mourir, fortifia la place que les Anglois auoient vsurpée, & qu'ils ont renduë : depuis sa mort on y a encor trauaillé, on a entretenu vne redoute qu'il auoit dressée pour cõmander le long du Quay, & l'on a multiplié les canons qui battent sur la riuiere, renforçant la platte forme qui les porte. L'Islet de Richelieu demeure comme il estoit auec ses pieces de batterie. I'en parlay l'an passé, & n'en diray pas dauantage à present. Les desseins croissent auec le temps. Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur a tracé le plan, comme i'ay déja dit, d'vne forteresse qu'on doit bastir regulierement. Les vns trauaillent à la chaux, les autres à la brique, les autres tirent de la pierre, d'autres explanadent la place. On a tiré les allignemens d'vne ville, afin que tout ce qu'on bastira

doresnauant soit en bon ordre; on a visité vn endroit sur la riuiere qui pourra empescher, non seulement les grands Vaisseaux de passer outre, mais encor les petites Barques, & peut estre encor les Chalouppes.

L'habitation des trois Riuieres est agrandie de deux corps de logis, d'vn magazin, & d'vne platte forme garnie de canon. Voila ce qui s'est fait, mais non pas tout ce qui se doit faire pour la conseruation du Païs.

Ie ne dis rien des maisons des particuliers, qu'ils ont fait & font dresser encor tous les iours, qui deçà, qui delà, suiuant l'affection, & la commodité d'vn chacun. Ceux qui n'ont point veu le Pays dans sa pauureté, n'admirent pas peut-estre ces commencemens encore assez petits; pour moy ie confesse ingenuëment que Kébec me semble vn autre Païs, & qu'il n'est plus ce petit coin caché au bout du monde, où on ne voyoit que quelques mazures, & quelque petit nombre d'Européens. Le courage de ces Messieurs passe bien plus auant, ils meditent diuerses demeures ou habitations iusques au grand Sault de sainct Louys, qui seront

peut eſtre vn iour autant de Villes. Voire meſme auec le temps ils pourront s'aſſeurer de la grande riuiere, iuſques à la mer douce des Hurons ; c'eſt vn lac de plus de cinq cens lieuës d'eſtenduë : mais il faut reünir, & rallier nos forces en quelques endroits ſtables & bien conſeruez, deuant que de nous répandre ſi loing.

Quand aux habitans de la Nouuelle France, ils ſe ſont multipliez au delà de nos eſperances. Entrant dans le Païs, nous y trouuames vne ſeule famille, qui cherchoit paſſage en France, pour y viure ſouz les loix de la vraye Religion: & maintenant nous voyons tous les ans aborder bon nombre de tres-honorables perſonnes, qui ſe viennent ietter dans nos grāds bois, comme dans le ſein de la paix, pour viure icy auec plus de pieté, plus de franchiſe, & plus de liberté. Le bruit des Palais, ce grand tintamarre de Sergens, de Plaideurs & de Solliciteurs ne s'entend icy que de mille lieuës loing. Les exactions, les tromperies, les vols, les rapts, les aſſaſſins, les perfidies, les inimitiez, les malices noires ne ſe voyent icy qu'vne fois l'an ſur les papiers & ſur les Gazettes, que quelques vns apportent de l'Ancien-

ne France. Ce n'eſt pas que nous n'ayons nos maladies, mais elles ſont plus aiſées à guerir ; & encor ne faut-il point d'argent pour payer le ſoin des Medecins. Pleuſt à Dieu que les ames amoureuſes de la paix peuſſent voir combien douce eſt la vie eſloignée des gehennes de mille complimens ſuperflus, de la tyrannie des procez, des rauages de la guerre, & d'vne infinité d'autres beſtes ſauuages qu'on ne rencontre point dans nos foreſts. Mais ie ne prends pas garde, que voulant parler des nouueaux habitans de la Nouuelle France, ie vay diſcourant de la paix qu'elle poſſede. Diſons donc que nous auons icy deux braues Cheualiers, l'vn pour Gouuerneur, c'eſt Monſieur de Montmagny ; l'autre pour ſon Lieutenant, c'eſt Monſieur de l'Iſle ; nous y auons auſſi de tres honneſtes Gentilshommes; nombre de ſoldats de façon, & de reſolution ; c'eſt vn plaiſir de leur voir faire les exercices de la guerre, dans la douceur de la paix, de n'entendre le bruit des mouſquetades & des canons, que par réioüiſſance, nos grands bois & nos montagnes répondans à ces coups par des Echos roulans comme des tonnerres innocens, qui n'ont ny

foudres, ny éclairs. La Diane nous réueille tous les matins, nous voyons poser les sentinelles, le corps de garde est toûiours bien muny; chaque escoüade a ses iours de faction; en vn mot, nostre forteresse de Kébec est gardée dans la paix comme vne place d'importance dans l'ardeur de la guerre. Le reste des habitans fait vn gros de diuerses sortes d'artisans, & de quelques honorables familles, qui s'est notablement accreû cette année. Nos Sauuages mesmes, qui ne sont pas des grands admirateurs de l'Vniuers, s'étonnent de voir, disent-ils, tant de Capitaines, & tant d'enfans de Capitaines. Entre les familles qui sont venuës de nouueau, celles de Monsieur de Repentigny, & de Monsieur de la Poterie, braues Gentilshommes, tiennent le premier rang. Quand on nous dit à Kébec, qu'il y auoit nombre de personnes à Tadoussac, qui venoient grossir nostre Colonie, qu'on ne voyoit là bas qu'hommes, femmes, & petits enfans; nous loüasmes Dieu, & le priasmes de répandre sa saincte benediction sur cette nouuelle Peuplade; mais quand on nous asseura qu'il y auoit entre autres six Damoiselles, des enfans beaux

comme le iour : que Messieurs de Repentigny, & de la Poterie, composoient vne grosse famille, qu'ils estoient en bonne santé ; ie vous laisse à penser, si la ioye ne s'empara pas de nostre cœur, & l'estonnement de nostre esprit : tout cela redoubla par leur presence; leur grace, leur entretien nous fit voir la grande difference qu'il y a entre nos François & nos Sauuages. Qui fera maintenant difficulté de passer nos mers ? puis que des enfans si tendres, des Damoiselles si delicates, des femmes naturellement apprehensiues se moquent & se rient de la grandeur de l'Ocean ? Finissons bien tost ce Chapitre. Reste à parler de nostre police Ecclesiastique & Ciuile ; I'ay déja dit qu'il n'y a point icy de pratique pour les Chiquaneurs. Les differens que i'y ay veu naistre iusques à present, n'ont paru que pour disparoistre bien tost ; chacun est son propre Aduocat ; & la premiere personne qu'on rencontre iuge en dernier ressort sans appel; s'il y a quelque chose qui merite d'estre rapporté à Monsieur le Gouuerneur, il l'expedie en deux mots, ou le fait conclure & terminer par ceux qui peuuent auoir cognoissance de l'affaire.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe proceder icy iuridiquement, & que par fois on ne l'ait fait; mais comme il n'y a point de grandes occaſions de diſputer, auſſi n'y peut-il y auoir de grands procez, & par conſequent toute la police eſt douce, & agreable. Il y a par tout quelques eſprits plus libertins, qui croyent que les loix les plus douces ſont des chaiſnes; mais leurs mécontentemens ſont les maladies de leur eſprit, & non la rigueur des ordonnances qui n'ont point d'amertume. Au reſte celles qui ſe font icy, y ſont gardées en meſme temps. En voicy des preuues. Le vingt neufieſme Decembre de l'an mil ſix cens trente cinq, furent miſes à vn pillier deuant l'Egliſe, des affiches & defenſes, ſur certaines peines; de blaſphemer, de s'enyurer, de perdre la Meſſe & ſeruice diuin aux iours de Feſtes. En ſuite dequoy, vn carcan fut attaché au meſme pilier, & vn cheualet aupres, pour les delinquants; où fut mis par effet le ſixieſme Ianuier vn yurongne & blaſphemateur. Et le vingt-deuxieſme, vn de nos habitans fut condamné à cinquante liures d'amende pour auoir fait enyurer quelques Sauuages. Les meilleures loix du monde,

ne valent rien, ſi on ne les fait garder. Pour la Iuriſdiction Eccleſiaſtique, elle ne s'eſt encor exercée que dans les cœurs, & dans les conſciences. Veritablement nous auons ſujet de benir Dieu, voyant que l'accroiſſement de nos Parroiſſiens eſt l'augmentation de ſes loüanges. Les premiers ſacrifices de la Meſſe, que nous preſentaſmes en ces contrées, furent offerts dans vn meſchant petit todis, qui maintenant nous feroit honte; nous-nous ſeruiſmes par apres d'vne chambre, puis on fit baſtir vne Chapelle; on a taſché de la changer en Egliſe, l'augmentant de moitié, ou enuiron, & auec tout cela les iours de Feſtes, les deux premieres Meſſes qui ſe diſent à Kébec ſont ſi frequentées, que cette grande Chapelle, ou cette petite Egliſe ſe voit remplie *vſque ad cornu altaris,* d'vn bout à l'autre. Le ſeruice ſe fait maintenant auec ſolemnité; outre les Meſſes baſſes, on en chante vne tous les Dimanches & toutes les Feſtes, où ſe fait l'Eau beniſte, & le Pain benit; on recite le Proſne pour l'inſtruction des plus ignorans, on ne manque pas de preſcher en ſon temps, d'expliquer le Catechiſme apres les Veſpres. Nos François y aſſiſtent,

les vns pour y eſtre mieux inſtruits, les autres pour donner courage aux enfans, qui font auſſi bien qu'en aucune Parroiſſe que i'aye veu en France. Si toſt qu'on nous eut logé proche de l'Egliſe, le Pere Lallemant commençant d'habiter cette Reſidence donna en meſme temps commẽcement à ſes ſolennitez : le Pere de Quen luy a ſuccedé dans la meſme affection & ſplendeur. Ie confeſſe ingenuement que mon cœur s'attendrit la premiere fois que i'aſſiſtay à ce diuin ſeruice, voyant nos François tous réjoüis d'entendre chanter hautement & publiquement les loüanges du grand Dieu au milieu d'vn Peuple barbare, voyans de petits enfans parler le langage Chreſtien en vn autre monde. Il me ſembloit qu'vne Egliſe bien reiglée où Dieu eſt ſeruy auec amour & reſpect, auoit trauerſé la mer ; ou que ie me trouuois tout d'vn coup dans noſtre France, apres auoir paſſé quelques années au païs des Sauuages : ce qui vous eſt commun en l'Ancienne France, & qui ne touche que les ames les mieux diſpoſées, nous réioüit iuſques au fond du cœur dans nos petites Egliſes baſties de bois eſtranger. Autãt de fois que nous preſentons au Dieu du Ciel

l'adorable ſacrifice de l'Autel, en quelque nouuel endroit, il nous ſemble que nous en banniſſons les demons, & que nous prenons poſſeſſion de ces terres au nom de Ieſus-Chriſt noſtre ſouuerain Seigneur & Maiſtre, que nous deſirons de voir regner pleinement dans les cœurs de nos François, & dans la creance de nos Sauuages. Le zele de Monſieur Gand à procurer de toutes ſes forces, que nos François aiment ces deuotions ſolennelles & publiques, me ſemble fort loüable: mais les ordonnances de Monſieur noſtre Gouuerneur, ſon exemple tres-remarquable, & la pieté des plus apparens tiennent tout en deuoir: qui refuſera d'aſſiſter à l'explication du Catechiſme, puis que ces perſonnes de merite & d'authorité l'honorent de leur preſence, & prennent vn grand plaiſir d'entendre par fois chanter en langue Sauuage l'oraiſon du Fils de Dieu, & les articles de noſtre creance par les bouches encor enfantines de petits garçons, & de petites filles Françoiſes & Sauuages. Dieu ſoit loüé dans le temps & dans l'eternité par les langues de toutes les Nations de la terre.

Ie m'oubliois de dire que l'eſtabliſſe-

ment d'vn College sert encor beaucoup pour le bien du pays : aussi quelques personnes tres-honnestes nous sçauent fort bien dire, que iamais elles n'eussent passé l'Ocean pour venir en la Nouuelle France, si elles n'eussent eu cognoissance qu'il y auoit des personnes capables de diriger leurs consciences, de procurer leur salut, & d'instruire leurs enfans en la vertu, & en la cognoissance des Lettres.

CHAPITRE IX.

Réponses à quelques propositions qui m'ont esté faites de France.

QVELQVES personnes de condition m'ont faict proposer sous main, & de diuers endroits, certaines difficultez dont elles desirent estre éclaircies, pour se resoudre à passer en ces contrées. Il est raisonnable de leur satisfaire auec fidelité.

I. On demande si le païs est hors des incursions de l'Espagnol, & là dessus on desire vne Chorographie pour voir la distance qu'il y a entre la nouuelle France, & les terres qu'il possede en l'Amerique.

Ie responds qu'il n'est pas besoin de Chorographie pour cognoistre cét éloignement; adioustez que ie n'en sçaurois faire que sur les cartes qui ont déia cours, n'en ayant ny le temps, ny le loisir, ny les moyens de me transporter en tant d'endroits pour prendre les hauteurs necessaires; neantmoins ce que ie vay dire satisfera pleinement à la demande. L'Espagnol ne nous sçauroit venir trouuer que par mer ou par terre : de venir par terre c'est l'impossibilité mesme, & quiconque a tant soit peu de cognoissance du Païs se rendroit ridicule, s'il apprehendoit sa venuë au trauers de tant de centaines de lieuës de bois, de forests, de fleuues, de lacs, & de montagnes. Pour venir par eau, il a vn tres-grand chemin à faire, car entre nous & luy il y a toute la Floride, & peut-estre plusieurs autres contrées au delà; toute la Virginie & toutes les autres terres qui appartiennent à la France; qui sont de tres-grande estenduë. Ce n'est pas tout, ayant trouué l'emboucheure de nostre grand fleuue, il faut monter quasi deux cens lieuës selon les mariniers, qui ne donnent qu'enuiron dix-sept lieues & demy pour degré. Que si nous suiuons

les Geographes qui en assignent vingt-cinq, il faut monter plus de trois cens lieues sur cette grande Riuiere pour nous rencontrer: & quand tout ce chemin seroit fait, nous sommes maintenant en tel estat & en tel nombre, que nous ne craindrions pas ses forces. Si Monsieur de Champlain eust eu des viures, & de la poudre, & autres munitions de guerre, iamais l'Anglois ne fust entré dãs le fort de Kébec; il auoit le courage trop bon, & la place estoit d'ailleurs trop tenable, bien que ce ne fust encore rien, au prix de ce qu'on y a adiousté, & qu'on y adiouste tous les iours. Pour les munitions de bouche, on nous en enuoye tousiours pour deux ans, & si nous serons bien-tost sur le poinct de nous nourrir icy de nostre trauail. Mais c'est ce qu'on me demande en second lieu.

II. Si défrichant les terres & les labourant, elles produiront assez pour leurs habitans.

Ie responds qu'ouy; c'est le sentiment de ceux qui s'y entendent. Le Sieur Giffard qui n'a défriché que durant deux ans, & encor laissant plusieurs souches, espere recueillir cette année, si son bled

correſpond à ce qu'il monſtre mainte-nant, pour nourrir vingt perſonnes: dés l'an paſſé il recueillit huit poinçons de fourment, deux poinçons de pois, trois poinçons de bled d'Inde; & tout cela au moyẽ de ſept hommes qui ont encor eſté bien diuertis à baſtir, à faire des foins, & à d'autres manufactures; ſa terre eſt bon-ne, toutes ne ſont pas ſemblables.

III. S'il y a eſperance que les pommiers & autres arbres fruictiers y puiſſent por-ter du fruict.

Ie n'en puis répondre auec aſſeurance, pour n'en auoir aucune experience ocu-laire. Le ſieur Hebert auoit planté quel-ques pommiers pendant ſa vie, qui ont porté de fort bons fruicts, à ce qu'on m'aſſeure; le beſtail a gaſté ces arbres; nous auons greffé quelques ſauuageons cette année, les antes ſont tres-bien re-priſes. Le temps nous apprendra ce qui en eſt; on voit icy des poiriers, pommiers, pruniers, ceriſiers; & autres arbres por-tans des fruits ſauuages; s'ils reſiſtent aux rigueurs de l'hyuer, ie ne vois pas pour-quoy ils doiuent mourir pour eſtre an-tez de bons greffes. Il y a en quelques endroits force lambruches chargées de raiſins,

raiſins; quelques-vns en ont fait du vin par curioſité, i'en ay gouſté, il m'a ſemblé fort bon. Pluſieurs tiennent pour certain que la vigne reüſſiroit icy, & comme i'oppoſois la rigueur des froids, on me répondit que les ſeps ſeront en aſſeurance tout l'Hyuer ſouz la neige, & qu'au Printemps on ne doit pas tant craindre que les vignes gelent, comme on fait en France, pour ce qu'elles ne s'auanceront pas ſi toſt. Tout cela ſemble probable.

IV. Combien vingt hommes ſeroient de temps à défricher vn arpent de terre? ce que couſteroit vn chacun à nourrir durant vn an? & quelles prouiſions il faudroit faire?

Vingt hommes défricheront en vn an trente arpens de terre, au net, en ſorte que la charuë y paſſe; s'ils eſtoient intereſſez dans l'affaire, peut eſtre en feroiẽt-ils dauantage; il y a des endroits bien plus aiſez les vns que les autres; la taſche ordinaire de chaque homme par an eſt vn arpent & demy, n'eſtant point diuerty en d'autres choſes. On donne à chacun pour ſon viure deux pains d'enuiron ſix ou ſept liures par ſemaine, c'eſt à dire qu'il faut vn poinſſon de farine par an,

deux liures de lard, deux onces de beurre, vne petite mesure d'huile, & de vinaigre, vn peu de moluë seiche, c'est enuiron vne liure, vne écuelée de pois, c'est enuiron vne chopine, tout cela par semaine. Pour leur boisson, on leur donne vne chopine de sydre par iour, ou vn pot de biere, & par fois vn coup de vin, comme aux bonnes festes. L'hyuer on leur donne vne prise d'eau de vie le matin, si on en a. Tout ce qu'on peut retirer sur le Païs, soit par la chasse, ou par la pesche, n'est point compris là dedans. Suiuant ce memoire on peut voir ce qu'il couste pour nourrir vn homme, & les prouisions qu'il faut faire. Ie ne parle point des autres rafraichissemens, qu'il est bon d'apporter, des pruneaux, ris, raisins, & autres choses qui peuuent seruir pour les malades. Ie ne parle non plus des habits, des couuertures, des mattelats, & autres choses semblables, qu'vn chacun peut apporter selon sa condition, & selon son pouuoir.

V. Comme est fait le grand Fleuue sainct Laurens, quels sont ses riuages, iusques où vont les grands Nauires, de quel port sont ceux qui montent iusques

à Kébec, & iusques aux trois Riuieres, quel est l'estat des fortifications qu'on a fait pour la seureté du Païs.

Voila bien des demandes tout à la fois, ausquelles il est bien difficile de répondre, sans faire de longues pourmenades. Quand on monte à Kébec, & qu'on a le vent en pouppe, on ne s'arreste gueres à remarquer les riues du grand Fleuue, qui par fois ne parroissent point, soit pour leur esloignement, le Fleuue estant fort large, soit pour les bruines qui en dérobent la veuë. D'aller cottoyer ces riuages, il faudroit faire quatre cẽs lieuës, & mener des hõmes & des viures pour vn long tẽps. Si faut il toutesfois donner quelque réponse. Quand on est entré dans les terres, on rencontre vn Golphe grand comme vne mer: montant plus haut ce Golphe se change en vn Fleuue fort large, car à peine en voit-on les riues nauigeant au milieu. Il se va tousiours étressissant: en sorte neantmoins qu'il a bien encor dix lieuës de large à plus de cent lieuës de son emboucheure. Deuant Kébec, où il se rétreint fort, il a six cens septante deux toises, on l'a mesuré sur la glace: quatre lieuës au dessus il élargit encore

ſon liƈt, & deuant l'habitation des trois Riuieres, qui eſt à trente lieuës au deſſus de Kébec, il a bien encor deux ou trois mille pas communs ; comme ie l'écriuy l'an paſſé : vn peu plus haut, il fait le grãd Lac de ſainƈt Pierre, large d'enuiron ſept lieuës. Ce Roy de tous les Fleuues eſt bordé, tantoſt de montagnes, tantoſt d'vn païs plat, ou bien peu releué. I'ay ſouuent nauigé de Kébec aux trois Riuieres. I'ay remarqué des riues pierreuſes, d'autres ſablonneuſes; en d'autres on trouue de l'argille, des terres graſſes, tres-bonnes pour faire de la brique; le Païs eſt beau & bien agreable, entre-couppé de riuieres, de ruiſſeaux, de torrens qui viennent des terres. Les Sauuages m'ont monſtré quelques endroits, où les Hiroquois ont autrefois cultiué la terre. I'vſe à mon aduis de redite ; mais ceux qui demandent ces réponſes le ſouhaittent ainſi. Ce Fleuue depuis le Cap de ſainƈt Laurens ; c'eſt à dire depuis ſon emboucheure iuſques à Tadouſſac, tire en partie au Nordoüeſt, quart d'Oüeſt, en partie à l'Oüeſt, quart de Suroüeſt, ſelon les cartes de Monſieur de Champlain : car ie n'ay point fait ces obſeruations voguant deſſus, ne me figu-

rant pas que cela fust necessaire à mon dessein. Pour la grandeur des Vaisseaux qui peuuent entrer dans ce Fleuue, ie me persuade que tous ceux qui marchent en asseurance sur l'Ocean peuuent venir en seureté iusques à Tadoussac, & peut-estre encor iusques à Kébec, & vn peu plus haut: neantmoins on n'y en fait ordinairement monter que de cent à deux cens tonneaux : au delà de Kébec on n'enuoye que des Barques, qui passent bien loing au dessus des trois Riuieres. C'est assez sur ce point. I'ay répondu au Chapitre precedent à la demande des fortifications.

VI. Remarquer la qualité des terres, exprimer celles qui sont propres au labourage, au plant, aux pasturages ; s'il sera necessaire pour les labourer de harnois, de bœufs, de cheuaux, quelles graines on peut apporter.

Si tous nos grands bois estoient abbatus, ie satisferois bien aisément à ces demandes ; mais comme ils sont encor debout, & qu'on ne les visite pas aisément; ie diray que i'ay veu de bonnes & de mauuaises terres aux lieux que i'ay frequenté. Il faut philosopher sur ce point de

la Nouuelle France, comme de l'Ancienne. Il y a des terres fertiles, en quelques endroits des sables, en d'autres il y a des prairies, & des lieux tres propres pour en faire. Ie croy qu'il y a quelques quartiers propres pour la vigne, pour le plant; mais tout cela n'est pas rassemblé: & c'est cependant ce qu'on desireroit. En ces commencemens, comme on n'a point encor fait toutes ces experiences; ie ne sçaurois marquer la proprieté d'aucun terroir auec asseurance. Les trois Riuieres me semblent comme l'Anjou; c'est vn païs sablonneux, ie croy que la vigne s'y plairoit. Kébec est diuersifié, il y a des endroits fort bas, les bleds y pourront estre bons, sur le haut la vigne & les bleds y pourroient profiter; pour le bled, l'experience en fait foy; on peut faire des prairies en mille endroits. Il y en a sur le bord du grand Fleuue, mais les marées les incommodent. Il n'est pas besoin d'apporter des grains pour semer, on en trouuera icy en échange d'autre bled, ou autre chose. Le bled marsais semé au renouueau reüssit bien mieux que le bled semé deuant l'hyuer; ce n'est pas que ie n'en aye veu de tres beau semé en Octo-

bre. Mais comme on ne ſçait pas bien encor recognoiſtre le temps, & la nature du ſol & du climat, il eſt plus aſſeuré de le ſemer au Printemps, que deuant l'Hyuer: l'orge commun, & l'orge mondé reüſſiſſent en perfection: le ſeigle y vient fort bien; au moins ie puis aſſeurer que i'ay veu croiſtre icy de tous ces grains auſſi beaux comme en France. Les pois ſont plus tendres & meilleurs que ceux qu'on y apporte par la nauigation. Les herbes potageres y viennent fort bien, il en faut apporter des graines. Il eſt vray que le voiſinage des foreſts, & tant de bois pourry, dont les terres ſe ſont comme formées & nourries, nous engendrent par fois des vermines qui rongent tout: ces animaux venans à mourir parmy les chaleurs de l'Eſté tout vient en perfection; mais quelquefois plus tard qu'il ne faudroit pour retirer des graines & des ſemences. Nous auons icy des bœufs & des vaches qui nous ſeruent à labourer les terres défrichées: on a cette année amené quelques aſnes qui rendront de tres-bons ſeruices: les cheuaux pourroient ſeruir, mais rien ne preſſe d'en amener.

VII. Trouue-t'on de la pierre pour baſtir,

de l'argille, du ſable? Tout cela eſt icy en abondance en quelques endroits, en d'autres non: à deux lieuës à la ronde de Kébec on fait de la chaux, on tire de bonnes pierres à baſtir, qui ſe taille fort bien; on y fait d'excellente brique; le ſable ſe trouue quaſi par tout.

VIII. Remarquer les commoditez que le pays produit pour la vie de l'homme, les eſpeces d'animaux, &c.

La chaſſe des oiſeaux de riuiere eſt abondante en ſon temps, c'eſt à dire au Printemps & à l'Automne; mais comme elle eſt fort battuë aux endroits plus habitez, elle s'éloigne de plus en plus: il y a des Iſles toutes pleines d'Oyes, d'Outardes, de Canars de diuerſes eſpeces, de Sarcelles, & d'autre Gibbier: comme on s'occupe aux choſes les plus neceſſaires, on va peu ſouuent apres ces animaux. Il y a des Elans, des Caſtors, des Porcs-épics, des Liévres, & quelques beſtes fauues, cõme des Cerfs; vne eſpece de vaches, qui ſemblent auoir quelque rapport aux noſtres. Cette chaſſe des plus grandes beſtes n'appartient quaſi encor qu'aux Sauuages, qui éloignent par leurs courſes ces animaux de nos habitations;

quelques François neantmoins ont tué des Elans, mais peu : le temps viendra qu'on pourra les domestiquer, & en tirer de tres bons seruices, traisnant sur la neige les bois & autres choses dont on aura besoin: ces Messieurs en nourrissent trois, deux masles & vne femelle; nous verrons comme ils reussiront; s'ils s'appriuoisent il sera aisé de les nourrir, car ils ne mangent que du bois. On pourra quelque iour faire des parcs pour tenir des Castors; ce seroit vn thresor, outre qu'on auroit en tout temps de la chair fraische. Que si on voit tant de brebis, tant de moutons, & tant d'aigneaux en France, encor que la Brebis pour l'ordinaire ne face tous les ans qu'vn aigneau; ie vous laisse à penser combien les Castors se multiplieroient dauantage, puis que la femelle en porte plusieurs.

Pour le poisson il est icy comme en son empire; il y a vn grand nombre de Lacs, d'Estangs, & de Riuieres tres-poissonneuses. Le grand fleuue est remply d'Estourgeons, de Saumons, d'Aloses, de Brochets, de Barbuës, de poissons dorez, de poissons blancs, de Carpes de diuerses especes, d'Anguilles &c. non qu'on les

prenne en mesme quantité par tout, mais il y a des endroits où la pesche semble prodigieuse. De l'heure que i'écris cecy, voila vn garçon qui apporte vingt-cinq ou trente Barbuës prises en vne nuit. Il y a des Lacs où on se peut nourrir de poisson hyuer & esté : nos François cét hyuer passé y prenoient des Brochets de trois ou quatre pieds, des Estourgeons de quatre ou cinq pieds, & d'autres poissons en abondance : c'est vn Sauuage qui m'en découurit l'industrie. Elle fait maintenant grand plaisir à nos François qui sont aux trois Riuieres, où la pesche sans mentir surpasse la creance qu'on en peut auoir; il n'en est pas de mesme par tout. Quand on pourra faire icy comme on fait en France, que les vns s'addonnent seulement à pescher, les autres à chasser, d'autres à cultiuer la terre, d'autres à bastir, on sera soulagé autant qu'en France : mais nous ne pouuons pas encore esperer cela, n'estans pas en assez grand nombre.

IX. Quelles marchandises on peut enuoyer d'icy en France, comme les Pelleteries, les Mouluës seiches, & vertes, les huiles de Baleine & d'autres grands poissons, les mineraux que l'on y peut trou-

uier, les bois goumeux qui donnent la resine, les Pins, Sapins, Cedres, les ais de Chesnes, la commodité de bastir des Nauires.

Ie réponds que tout cela se trouue en ce pays-cy; mais il n'est pas encor assez fort de monde pour recueillir ses richesses. Nous auons de la Moluë à nostre porte, pour ainsi dire; on la vient pescher de France dans nostre grand fleuue à Gaspé, à l'Isle percé, à Bonauenture, à Miskou; & cependant la Moluë qu'on mange à Kébec vient ordinairement de France, pource qu'il n'y a point encore assez d'hommes icy pour descendre à cette pesche. I'en dis de mesme du charbon de terre & du plastre; tout cela se trouue icy, mais il faut des vaisseaux pour l'aller querir; ces forces nous manquent encor, pource que le soin principal doit estre de se loger, fortifier, & défricher la terre. Les Basques viennent tuer les Baleines iusques dans Tadoussac & plus haut; on s'efforcera cette année, me dit-on, de prendre des Marsoins, ou des Baleines blanches, qui passent sans nombre deuant Kébec: il y a si lõg temps que nous les voyons se pourmener deuant nos yeux, & cepen-

dãt les affaires plus preſſantes ont retardé iuſques icy cette entrepriſe ; & encor s'il les falloit aller chercher à dix ou vingt lieuës d'icy, on les y laiſſeroit dans leur liberté : tout ſe fera en ſon temps. Quelques perſonnes ſoigneuſes de leurs affaires, telles qu'il en faut en ce pays-cy, me témoignent qu'elles enuoyent en France du Mairin, & des ais de Cheſne, & quelques autres bois pour des Nauires iuſqu'à la valeur de dix mille francs, & tout cela n'eſt pas le trauail d'vn an ; car ils ont employé vne partie du temps au défrichement des terres ; ie ſouhaitterois vne cinquantaine de familles ſemblables à celle là, tout le monde n'a pas la meſme induſtrie. Si on peut retirer quelque profit des Sapins, des Cedres, des Pins, des Pruches, il y en a icy vne infinité, & en pluſieurs endroits. Pour les mines il faut auparauant auoir des terres défrichées, à cauſe qu'il ne faut pas attendre de France la quantité de farines neceſſaires à tant de bouches, & à tant de perſonnes, qui ſe doiuent occuper aux forges. Quelqu'vn penſe y auoir trouué vne mine d'or, & vn autre vne d'argent ; ie m'en rapporte à ce qui en eſt. On peut non ſeulement trou-

tier des Moluës de toutes ſortes, mais encor du Saumon en quelques endroits; on peut encor ſaller de l'Anguille en abondance, qui eſt fort bonne; nous peſchons, & faiſons prouiſion de ces longs poiſſons, pource qu'ils ſe rencontrent à Kébec, le Saumon & la Moluë eſtans plus eſloignez ſont hors de nos priſes; mais ce ne ſera pas pour touſiours. Quant aux Pelleteries de Caſtors, de Loutres, de Renards, & autres; c'eſt à quoy il ne faut point penſer; ces Meſſieurs ſe reſeruent cette traitte. On en peut neantmoins tirer quelque profit ſur le Païs, car ils ne ſe ſouciēt pas par quelles mains paſſent leurs Caſtors, pourueu qu'ils viennent en leurs magazins. Les habitans en peuuent acheter des biens qu'ils recueillent ſur leurs terres; mais à condition qu'ils ne les feront point paſſer en France. Ce qui ſemble tres raiſonnable: car il eſt impoſſible de fournir aux grands frais de leurs embarquemens, s'ils ne retirent quelque vtilité de ces contrées. Ie voudrois que tout le monde priſt ma penſée; qu'on conceuſt bien cette verité, que la force de cette honorable Compagnie eſt l'appuy du Païs; ſi on leur couppe les bras

nous donnerons tous du nez en terre ; ſi nous conſpirons tous à leur proſperité, nous baſtiſſons & affermiſſons la noſtre.

Or à propos de ces Traictes V. R. m'écrit, & me cite l'ordonnance de la ſeptieſme Congregation generale de noſtre Compagnie, qui defend abſolument toute ſorte de commerce & de negotiation, ſouz quelque pretexte que ce ſoit. Quelques autres de nos Peres, me mandent, qu'il ne faut pas meſmes regarder du coin de l'œil, ou toucher du bout du doigt la peau d'aucun de ces animaux, qui ſont icy de prix ; d'où peuuent venir ces aduis ? Sans doute, ce n'eſt pas que noſtre Compagnie ſe défie de ceux qu'elle enuoye en ces quartiers, en ce qui eſt de ce point, non plus qu'en beaucoup d'autres. Il me ſemble que i'ay eu le vent, qu'en France quelques-vns qui ne nous cognoiſſent, ny ne nous veulent cognoiſtre, crient que nous n'auons pas les mains nettes de ce trafic, Dieu les beniſſe, & leur faſſe recognoiſtre la verité, telle que ie m'en vay la dire ; quand il ſera à propos pour ſa gloire ; car il ne faut pas s'attendre de ſeruir long-temps le Maiſtre que nous ſeruons ſans eſtre calomniez. Ce

ſont ſes liurées, il ne nous recognoiſtroit pas luy meſme, pour ainſi dire, ſi nous ne les portions.

Voicy donc ce que i'en puis écrire auec la meſme ſincerité, dont ie voudrois rendre vn iour compte à Dieu, de toutes mes actions. La Pelleterie eſt non ſeulement la meilleure étoffe & la plus facile à mettre en vſage, qui ſoit en ces contrées; mais auſſi la monnoye de plus haut prix. Et le bon eſt, qu'apres qu'on s'en eſt ſeruy pour ſe couurir, on trouue que c'eſt de l'or & de l'argent tout fait. On ſçait en France, combien vaut la façon d'vn habit. Icy, il n'y a qu'à le coupper ſur vne peau de Caſtor; auſſi-toſt vne Sauuageſſe vous le coud à ſon petit enfant, auec du nerf d'Orignac, d'vne promptitude admirable. Qui veut icy payer en cette monnoye les denrées qu'on y achete, y ſauue les vingt cinq pour cent, que le prix du marché leur donne plus qu'en France, pour les dangers qu'elles courent ſur mer. Les iournaliers auſſi ayment mieux y receuoir le ſalaire de leur trauail en cette meſme monnoye, qu'en aucune autre. Et certes il ſemble que la iuſtice commutatiue veut, que ſi ce qui nous

vient de France encherit, pour auoir floté sur mer; ce que nous auons icy y vaille quelque chose pour auoir esté couru dans les bois, & sur la neige; & pour estre les richesses du Païs: veu nommément que ceux qui se payent de cette monnoye, y treuuent tousiours leur compte, & quelque chose de plus. C'est ce qui fait que Messieurs de la Compagnie permettent raisonnablemēt cette pratique à vn chacun, & ne se soucient pas qu'on employe ces peaux pour le commerce, ou pour se garentir du froid; moyennant qu'apres tout, elles reuiennent en leur magazin, & qu'elles ne passent la mer, que sur leurs Vaisseaux. En suite dequoy, si parfois il nous en viēt quelqu'vne entre les mains, nous ne faisons point de difficulté de les employer selon le cours du marché; non plus que d'en couurir les petits Sauuages, qui sont à nos frais, ou de nous faire des souliers de celles d'Orignac, pour marcher sur les raquettes, à quoy les ordinaires ne valent rien, à raison de leur dureté. Tel est icy l'vsage des François & des Barbares. Nous enuoyons aussi quelques peaux d'Elan passées à nos Peres, qui sont aux Hurons, & de la Pourcelai-

ne,

ne, quand nous en pouuons auoir; c'est la meilleure partie de la monnoye, dont ils achetent leurs petites prouisions de bled d'Inde, & de poisson fumé, auec les materiaux, ou la façon de leurs Palais d'écorce. Voila en verité tout le profit que nous tirons icy de la Pelleterie, & des autres raretez du Païs; tout l'vsage que nous en faisons. Si on iuge sans passion qu'il y ayt quelque espece de trafic; ou mesme si V. R. trouue plus à propos de retrancher tout cela, pour ne donner aucun ombrage; nous sommes tous prests de nous en deporter entierement; ie dis, tous tant que nous sommes icy; & si i'ose esperer de la bonté de nostre Seigneur, que ceux qui viendront apres nous, garderont la mesme loy. Quel aueuglement nous seroit-ce de venir icy, pour des-obeïr à nos Superieurs, ou pour scandaliser ceux à qui nous voudrions auoir immolé nos vies? Que si au contraire on nous écrit, que tout cela est selon Dieu, sans aucune apparence de trafic, bien que quelques médisants, dont il ne faut point se mettre en peine, en fomẽtent leur passion & le tournent en venin; nous ne laisserons pas de continuer, a-

pres auoir supplié ces mesmes esprits noirs & ombrageux, de croire, que s'il leur plaist de nous obliger à quitter cette pratique innocente, il faut qu'ils ouurent leurs coffres, pour nous secourir en ces Païs éloignez, quand ils nous auront retranché par caprice vne partie de ce qui nous y estoit necessaire. Quelque bon ménage que nous ayons peû faire iusques à cette heure, les dernieres lettres de celuy de nos Peres, qui manie nos rentes ou nos aumosnes par delà, & qui nous en enuoye nos prouisions, portent que sans vn petit miracle qu'il a experimenté nouuellement en l'assistance de sainct Ioseph, il n'auroit peû nous fournir cette année. Que seroit-ce donc s'il nous falloit acheter icy le surplus, & luy en enuoyer les parties plus hautes d'vn tiers ou d'vn quart? Outre que, s'il y a de la charité au monde, il ne faut point porter enuie à nos petits Seminaristes, de ce que nous les couurons des étoffes qui naissent chez eux, & qui sont plus de durée, nommément sur leurs épaules assez friponnes, & les garantissent mieux du froid qu'aucune autre. Non plus qu'on ne nous doit blasmer, si nous-nous seruons

de la monnoye du Païs, pour épargner quelque chose au profit de ces pauures abandonnez ; leur donner le couuert & la nourriture pendant qu'ils se laissent instruire, & veulent estre Chrestiens, s'ils ne le sont déja, & pour auoir dequoy les mettre en terre, quand ils viennent à mourir. Si la France en estoit reduite là, que la monnoye n'y ayant cours, on fust contraint de se seruir pour le commerce, des choses mesmes, & des denrées, les trocquant les vnes auec les autres ; ou mesme qu'il y eust du gain à le faire hors de cette necessité ; & si l'vsage y estoit tel, pourroit-on trouuer mauuais, que quelque profession que nous fassions de pauureté, nous suiuissions le train des autres, & quand quelques denrées de prix nous seroient, ou venduës, ou données, soit en échange, soit en pur don, nous-nous en seruissions selon les occasions ? Nous n'auons pas de plus grands attraits pour ces pauures gens, que l'esperance qu'ils ont de tirer de nous quelque assistance corporelle ; ils ne cessent de nous demander. Si nous les refusons, c'est les estranger. Si nous leur donnons tousiours sans rien prendre d'eux ; nous

ferons bien toſt au bout ; & ſi encore nous leur oſterons la liberté de demander , ou ils ne ſe poliront iamais. Que reſte-il donc ? de leur dire qu'ils donnent à ceux qui en ont plus que nous ? Cela ne nous ſoulagera guieres , ny ne nous les rendra guieres plus familiers. De prendre pour donner à ceux qui nous fourniroient dequoy leur ſatisfaire ? ce ſeroit nous rendre leurs Facteurs. Mais qui s'eſt iamais imaginé , que ce ſoit trafiquer de prendre & donner ſelon la neceſſité des occurrences ordinaires en la vie humaine ; pour autant que ce que vous prenez en vn endroit, excedera le prix de ce que vous y aurez donné , quand vous-vous trouuerez en vn autre ? Voila ce que i'auois à dire ſur ce point , m'en remettant apres tout, à ce que l'obeïſſance en iugera , ou que l'edification y reglera , comme i'ay déja proteſté. Car de vouloir répondre à ceux qui nous calomnient , comme ſi nous faiſions ſouz main quelqu'autre employ de ces peaux , & en enuoyons en France ; ce ſeroit ſe rendre ridicule. Il faut bien leur laiſſer quelque choſe à dire , & s'ils treuuent des oreilles ſuſceptibles de ces niaiſeries ; ie ſerois coupable

de penser les trouuer ouuertes à la verité. Quoy donc? des hommes qui ont quitté plus de bien au monde, qu'ils n'en sçauroient esperer dans les imaginations de ces calomniateurs, se seront finalement resolus de changer la France en Canada, pour y venir chercher deux ou trois peaux de Castor, & en trafiquer au desceu de leurs Superieurs; c'est à dire aux dépens de leur conscience, & de la fidelité qu'ils doiuent à celuy, pour lequel imiter ils se sont reduits à ne pouuoir pas disposer librement d'vne épingle?

Credite posteri.

Au surplus, ie sçay mauuais gré à toute cette tres-honorable Compagnie de la Nouuelle France, si elle apperçoit quelque chose de semblable en nous, & le dissimule; quel fruict peut-elle esperer de nos trauaux, pour le ciel, si elle nous voit attachez à la terre, par quelque sorte d'auarice? Quelqu'autre aussi auancera pour nous, que si nous trempions dans ces infamies, sans que ces Messieurs en eussent cognoissance, ils seroient bien peu vigilants en leurs affaires, & au poinct principal de leur traicte. Mais i'abuse de mon loisir, & de vostre patience, d'estre

si long, sur ce qui ne meritoit pas de réponse.

X. On me demande finalement ce que c'est du Païs des Hurons, & quelle esperance il y a pour ceux qui voudroient y aller.

A cela ie ne sçaurois mieux répõdre que par la Relatiõ, que i'en enuoye auec celle-cy. Ie prie Dieu, qu'il y attire nombre de ieunes hommes forts, vaillants, & courageux; mais sur tout singulierement vertueux, & qui ayment mieux perdre tout que sa saincte grace, quand ce ne seroit que pour vn moment: sans cette qualité, ils s'y ruineroient corps & ame, veu les occasions qui s'y rencontrent. Auec cette qualité ils y feront l'office d'autant d'Apostres. Et si en outre ils pourront dans quelque temps y viure à leur aise, & y estre en honneur comme de petits Rois. Mais il vaut mieux qu'ils entreprennent ce voyage, pour le respect de Dieu seul. Qui ne cherche que luy, se trouue étonné de se voir enuironné de tout le reste.

CHAPITRE X.

Quelques aduis pour ceux qui desirent passer en la Nouuelle France.

TOVS ceux qui desirent venir grossir cette Colonie, sont gens moyennez, ou personnes pauures; ie parleray aux vns & aux autres. Commençons par les pauures.

Vn pauure homme chargé de femme, & d'enfans, ne doit point passer icy les premieres années auec sa famille, s'il n'est aux gages de Messieurs de la Compagnie, ou de quelque autre qui les y vueille prẽdre; autrement il souffrira beaucoup, & n'auancera rien. Le Païs n'est pas encor en estat de soulager les pauures, qui ne sçauroient trauailler. Mais s'il se rencontroit de bons ieunes garçons, ou hommes mariez bien robustes, qui sceussent manier la hache, la houë, la besche, & la charuë; ces gens là voulans trauailler se rendroient riches en peu de temps en ce Païs; où enfin ils pourroient ap-

peller leurs familles. Voicy comme ils deuroient proceder.

Il faudroit qu'ils se ioignissent quatre ou cinq ensemble, & qu'ils s'engageassent à quelque famille pour cinq ou six ans, aux conditions suiuantes; qu'on les nourriroit pendant tout ce temps là sans sans leur donner aucun gage; mais aussi qu'ils auroient la moitié en fond, & en propre, de toute la terre qu'ils défricheroient. Et pour ce qu'il leur faut quelque chose pour se pouuoir entretenir, le marché porteroit, que tout ce qu'ils retireroient tous les ans des terres, qu'ils auroient déia défrichées, seroit partagé par moitié; cette moitié, auec les petits profits qu'ils peuuent procurer sur le Païs, suffiroit pour leur entretien, & pour payer apres la premiere ou seconde année la moitié des outils, dont on se sert au défrichement, & au labourage. Or si quatre hommes peuuent défricher par an huict arpens de terre, ne faisant autre chose ny hyuer ny esté; en six ans voila quarante huict arpens, dont les vingt-quatre leur appartiendroient: auec ces vingt-quatre arpens ils pourroient nourrir trente-six personnes, ou mesme qua-

rante-huict, si la terre est bonne. N'est-ce pas-là le moyen de s'enrichir en peu de temps? & ce d'autant plus que la terre sera vn iour icy tres-vtile, & rapportera de grands grains. On fait maintenant venir de France tant de farines, qu'on risque sur la mer, si quelqu'vn auoit icy des bleds pour racheter ces risques, & l'embarassement des vaisseaux, il en tireroit bien du profit. Il y a tant de forts & robustes païsans en France, qui n'ont pas du pain à mettre souz la dent, est-il possible qu'ils ayent si peur de perdre la veuë du clocher de leur village, comme l'on dit, qu'ils ayment mieux languir dans leurs miseres & pauuretez, que de se mettre vn iour à leur aise, parmy les habitans de la Nouuelle France, où auec les biens de la terre ils trouueroient bien plus aisément ceux du ciel, & de l'ame; les débauches, les dissolutions, les procez n'ayant point encor icy de cours. Mais à qui est-ce que ie parle? à des personnes qui n'ont garde de sçauoir rien de ce que i'écris, si plus capables qu'eux ne leur en font le recit. Ie les en prie, au nom de Dieu, & du Roy; car il y va de l'interest des deux, que ce Païs se peuple.

Pour les personnes riches & de condition, ie leur conseillerois deuant que de passer icy d'obtenir de Messieurs de la Compagnie, vne place pour bastir vne maison dans la ville designée, comme aussi quelques arpens de terre proches de la ville, capables de nourrir leur famille. En outre vne concession de quelque bel endroit qu'ils choisiront auec le temps. Cecy fait, il faut faire passer du moins deux Massons, deux Charpentiers, & des manœuures, & s'ils veulent encor des défricheurs armez d'outils propres de leur mestier : sur tout qu'ils fassent faire des haches exprez, & qu'ils n'y épargnent pas l'argent ; car l'hyuer est plus dur que le meschant acier. Il faut vn homme qui ait soin de tous ces gens là, qui soit d'authorité, & de prudence, pour les diriger & pour conseruer les viures, qu'on fera venir. Le plus de bonnes farines qu'on peut faire passer, c'est le meilleur, & le plus asseuré. Monsieur de Repentigny en a apporté pour deux ans, en quoy il a fait sagement. Il seroit bien à propos d'apporter en faisseau quelque gribane, ou grand batteau, capable de voguer dans les marées ; c'est à dire qu'il doit estre re-

leué de bord, il peut eſtre plat pour tirer moins d'eau. Il faut qu'il ſoit fort, & grand pour porter du bois, de la pierre, de la chaux, & autres choſes ſemblables; on le pourroit faire dreſſer à Tadouſſac. Tous ces hommes rendus ſur le Païs s'occupperont les vns à défricher ſelon le deſſein de celuy qui leur commandera. Le baſtiment fait, propre pour les loger, eux & leurs gens, toute la famille paſſera & amenera du beſtial, ſi on luy mande qu'il ſoit à propos: car peut eſtre en pourra-on recouurer ſur les lieux; d'en auoir d'abord, cela détourne de choſe meilleure, & couſte infiniment, ſi ce n'eſt qu'on les mette auec celuy qui eſt au Cap de Tourmente, s'accordant auec les Meſſieurs, qui en tiennent là. Si on ſuit cét ordre, les femmes & les enfans arriuans icy ſeront tous conſolez de trouuer vn logement pour eux, vn iardin pour leurs rafraichiſſemens, & des perſonnes à leur ſeruice qui auront cognoiſſance du Païs. Puis qu'on me dit, ſans me nommer perſonne, qu'il y a de tres-honorables familles qui veulent venir gouſter la douceur du repos & de la paix dans la Nouuelle France, i'ay creu que l'amour que

ie leur porte déja, ſans auoir l'honneur de leur cognoiſſance, m'obligeoit à leur donner ces aduis, qui ne leur ſçauroient nuire ; ie leur diray encor deux petits mots. Le premier, que ſi pour le défrichement de la terre, ils peuuent auoir des hommes intereſſez en l'affaire, ſelon que ie viens de dire, ce ſera le meilleur. Les hommes qu'on tient à gages, pour la plus part, veulent reſſembler à ceux d'entre nos voiſins, qui à peine ont-ils paſſé la ligne de l'Equateur, qu'ils ſe diſent tous Gentilshommes, & ne veulent point trauailler ; quand ils ſe verront obligez à faire pour eux, ils ne s'y endormiront pas.

En ſecond lieu, ie prie ceux qui viendront, de venir auec enuie de bien faire. La Nouuelle France ſera vn iour vn Paradis terreſtre, ſi noſtre Seigneur continuë à la combler de ſes benedictions, tant corporelles, que ſpirituelles : mais il faut en attendant, que ſes premiers habitãs y faſſent ce qu'Adam auoit receu commandement de faire en celuy qu'il perdit par ſa faute. Dieu l'y auoit mis pour l'engraiſſer de ſon trauail, & le conſeruer par ſa vigilance, & non pour y eſtre ſans rien faire. I'ay plus d'enuie de voir ce païs de-

friché, que peuplé. Les bouches inutiles y seroient à charge pour ces premieres années.

CHAPITRE XI.

OU

Iournal des choses qui n'ont peu estre rapportées sous les Chapitres precedens.

LE quinziesme Septembre m'estant embarqué pour nostre residence de la Conception, ie fus consolé de voir que les Nibisiriniens peuple voisin des Hurons entendoient mon baragoin Montagnés. Qui sçauroit parfaitement la langue des Sauuages de Kébec, se feroit entendre, comme ie coniecture, de tous les Peuples qui sont depuis la grande Isle de Terre-neufue iusques aux Hurons du costé du Nord; car la difference qu'il y a entre ces langues ne consiste qu'en certaines Dialectes qu'on apprendroit aisément, si on frequentoit ces Nations.

Le neufuiéme Octobre le Pere Buteux estant entré en la Cabane d'vn Capitaine Montagnés, où estoient arriuez quelques

Eſtrangers, ce Capitaine le fit aſſeoir auprés de ſoy, puis s'addreſſant à ſes hoſtes, leur dit tout plein de bien de nous. Ces gens, diſoit-il, ont de grandes connoiſſances, ils ſont charitables, il nous font du bien dans nos neceſſitez; l'vn d'eux a guery ma fille qui s'en alloit mourant: le Pere Quentin luy auoit donné quelques onguents, dont elle ſe trouua bien. Cependant, adiouſtoit il, ils ne demandent aucune recompenſe, au contraire ils donnent à manger aux malades, en leur procurant la ſanté. Et afin que vous cognoiſſiez leur eſprit, il dit au Pere, Prends ton *Maſſinatrigan*, c'eſt à dire ton Liure, ou tes Tablettes, écris ce que ie te diray. Il luy nomme les noms de douze ou treize petites Nations qui ſont vers le Nord, & le prie de les prononcer tout haut; le Pere luy obeiſt. Quãd ces Eſtrangers entendirent nommer ces Nations, ils s'eſtonnoient de voir tant de Peuples renfermez dans vn petit morceau d'écorce, c'eſt ainſi qu'ils appelloient les feuillets de ſes Tablettes. Là deſſus le Pere prit occaſion de leur dire, que Dieu par l'entremiſe de ſon liure nous auoit donné à cognoiſtre les biens du Ciel, & le

tourment des Enfers : l'vn d'eux luy demanda, s'il ne luy auoit point dit de quelle profondeur seroit la neige l'hyuer suiuant : *Omnes quæ sua sunt quærunt*. Les hommes de terre ne pensent qu'à la terre.

Le premier de Decembre le feu s'estant pris à l'habitation des trois Riuieres, vn Capitaine des Sauuages les exhorta si viuement de nous secourir, & de sauuer le pain & les pois, qu'en effet le magazin se sauua: Autrement, disoit il, nous sommes perdus, si cela brusle.

Le sixiéme du mesme mois vn Sauuage voyant vne Image de Nostre Seigneur en nostre Maison, me dit que i'auois tué son frere auec vn semblable pourtraict : ie fus bien estonné, ie luy demanday donc comment ie m'estois seruy de cette Image pour tuer vn homme. Te souuiens-tu, me fit-il, que l'hyuer passé tu donnas à *Sakapoüan*, mon beau-frere vne Image semblable à celle-là ; il fut malade bien tost apres, & en mourut. Alors ie me souuins qu'en effet voyant la misere de ces Peuples qui crioient à la faim, apres en auoir fait manger chez nous vne bonne bande, ie leur parlay d'auoir recours au Dieu du Ciel, & qu'asseurément il les se-

coureroit ; ie leur fis voir l'Image de son Fils, & la mis entre les mains de ce *sakapoüan*, les instruisans tous comme ils deuoient auoir recours dans leurs necessitez à celuy qu'elle representoit, les asseurans aussi que s'ils croioient & esperoient en luy, qu'ils seroient secourus ; mais s'ils se gaussoient, qu'il les puniroit. Ce miserable n'eut iamais la hardiesse de monstrer cette Image, ny de prier celuy qu'elle figuroit, de peur d'estre gaussé des siens: peut-estre qu'en punition de cette perfidie Dieu le punit d'vne maladie qui l'emporta, comme ie l'écriuis l'an passé. Voila ce que me vouloit dire mon Sauuage, m'imputant la mort de cét homme en la presence de plusieurs autres de sa Nation: mais leur ayant expliqué comme la chose s'estoit passée, ie commençay à reprocher à mon accusateur que ie luy auois sauué la vie, comme il est vray ; il voulut me démentir ; mais quand i'eus mis au iour toutes les circonstances de l'affaire ; tous les Sauuages luy dirent, Tais toy, tu n'as point d'esprit, le Pere dit vray. Il fut bien estonné quand je luy declaray que son beau frere & sa propre sœur auoient determiné de le tuer en dormant, & que si ie

si ie ne les eusse empesché, qu'il ne seroit plus au monde. Ce pauure homme tout estourdy commence à me dire qu'il n'a-uoit point de ceruelle, & que la menace qu'il m'auoit fait se deuoit décharger contre les Hiroquois, & non pas contre aucun François, que ie ne me faschasse point contre luy. I'ay remarqué que les Sauuages ressemblent aux Demons en vn poinct, si on leur tient teste ils sont poltrons, si on leur cede ils sont furieux: ie veux dire qu'il y a danger d'vser de trop grande rigueur, ou de trop de dissimulation enuers eux; l'vne de ces deux extremitez les armera vn iour contre nous, si on n'y prend garde. Vous voyez des personnes qui ne leur oseroient dire mot, d'autres les menent à baguette: ceux-là les rendront insolens & insupportables; ceux-cy les feront cabrer: faire du bien aux Sauuages, les secourir dans leurs necessitez, ne leur faire aucun tort, ny aucune iniure, exercer quelque espece de Iustice contre les particuliers qui font les insolens, notamment si leurs Capitaines n'en peuuent tirer raison, c'est le moyen de tenir long-temps ces Barbares dans leur deuoir.

Le dixiéme du mesme mois de Decembre le Pere Buteux estant entré en vne Cabane où on faisoit vn festin de graisse d'Ours à tout manger, s'estant mis en rang auec les autres sans y prendre garde, on luy donne vn grand plat tout plein de ce Nectar; luy bien estonné le refuse, disant qu'il venoit de disner; le distributeur du festin se fasche, luy disant, Pourquoy es-tu donc entré icy, si tu ne veux pas estre du festin? Il faut que tu mange tout cela, autrement nostre banquet seroit gasté. Le Pere pour le contẽter en gouste vn peu. Là dessus arriue le Pere Quentin, qui entre aussi sans y penser, le voila condamné à en manger sa part, comme ils disoient tous deux, que cela leur estoit impossible, on les condamna de stupidité, & de n'auoir qu'vn petit cœur, puis qu'ils n'auoient pas vn grand estomach; I'en ay plus mangé, disoit l'vn d'eux, que n'en sçauroient manger toutes les robbes noires. Les Peres luy repartirent, Puis que tu es si vaillant homme mange encore nostre mets, Ouy da, répond-il; il le fit en effect, à condition qu'on luy donneroit encore à manger en nostre petite Maison.

Le mesme iour, qui estoit le second depuis le vœu que nous auions fait à Dieu en l'honneur de la Conception de la saincte Vierge, pour la conuersion de ces Peuples; vn Sauuage me vint amener de son propre mouuement, ou plustost par vne conduite secrette du saint Esprit, vne petite fille pour m'en faire present; cela nous réioüit fort, car iusques icy la difficulté d'auoir des filles a esté fort grande. Or pour me deliurer de l'importunité de ces Barbares, ie leur conseillay de la presenter à quelque Capitaine François; c'est ainsi qu'ils nomment tous ceux qui ont quelque authorité; ie luy insinuay Monsieur Gand, lequel ie suppliay d'accepter cét enfant, & de faire quelque present à ce Sauuage, l'asseurant que nous satisferions à tout; il n'y manqua pas, il se monstra fort content, il témoigna de l'affection à ce Barbare, luy fit present d'vne couuerture, & d'vne barrique de galette qu'on mit sur nos parties: la fit loger chez le sieur Hebout, & incontinent nous la fismes habiller à la Françoise, payans en outre sa pension; il est vray que Monsieur Gand luy voulut donner vne robbe à ses propres cousts, tant il estoit

ioyeux de voir cette pauure fille dans les voyes de ſon ſalut, & encore de pluſieurs autres. Nous auons gardé & garderons le meſme procedé en celles qu'on nous a donné depuis, & qu'on nous donnera doreſnauant, pour ce que ces Barbares ſe voulans dédire, ie les renuoye au Capitaine François, & leur dy qu'ils l'offenſeront, s'ils ſe comportent comme des enfans, qui changent à tous momens de volonté; cecy les retient dans leur deuoir.

Le dix-huictieſme du meſme mois, Monſieur de Champlain eſtant fort malade, Monſieur Gand s'en alla aux Cabanes des Sauuages, pour mettre ordre aux traictes qu'on faiſoit d'eau de vie, & d'autres boiſſons, qui enyurent & tuënt ces Barbares; leſquels à la parfin aſſommeront dans leur yurognerie quelque François, les François ſe defendans tuëront quelques Sauuages: & voila la ruine de la traicte pour vn temps. Les defenſes de vendre de ces boiſſons, ayant eſté reïterées parmy nos François, on voulut en donner vn bon aduis aux Sauuages. Monſieur Gand leur fit dire, que ſi quelqu'vn d'eux s'enyuroit doreſnauant, qu'on luy demanderoit, eſtant retourné en ſon bon

ſens, qui luy auroit donné ou vendu cette boiſſon, que s'il diſoit la verité qu'on ne luy feroit aucun mal; mais qu'on feroit payer au François l'amende portée dans les defenſes; qu'au cas qu'il refuſaſt de declarer celuy duquel il auoit tiré cette boiſſon, qu'on luy defendroit l'entrée aux maiſons des François; & que ſi quelque François l'admettoit chez ſoy, que tous les deux en ſeroient chaſtiez également. Voila vne excellente inuention pour obuier à ce mal, qui exterminera ces Nations, ſi on n'y remedie efficacement. Les Sauuages furent tres-contens de ce procedé, diſans, que ſi les François ne leur donnoient ny vin, ny eau de vie, que leurs femmes & leurs enfans auroient dequoy manger, d'autant qu'ils auroient de bons viures de leurs Pelteries, mais que les échangeans contre des boiſſons, il n'y auoit que les hommes & quelques femmes qui s'en reſſentiſſent, & encor auec detriment de leur ſanté, & perte de leur vie; & afin de nous preſſer de faire garder ces ordonnances, ils demanderent plus de trois fois ſi Monſieur Gand parloit tout de bon, s'il ne donnoit point ſeulement des paroles comme on auoit fait,

disoient-ils, iusques alors. On les asseura que les François & eux aussi seroient chastiez à la façon susdite s'ils n'obeïssoient. Voila qui est bien, répondent-ils, si quãd nous allons dans vos maisons on nous donnoit vn morceau de pain au lieu d'vn coup d'eau de vie, nous serions bien plus contens ; ouy bien selon le discours de la raison qui leur fait voir, que ces eaux de vie leur donnent la mort ; mais non pas selon le sens : car ils sont trop auides de nos boissons, & hommes & femmes, prenans vn singulier contentement, non à boire, mais à s'enyurer, faisans gloire d'estre yures, & d'auoir enyuré les autres. Or l'execution des peines portées par ces ordonnances, ayant suiuy bien tost apres en quelques François oublieux de leur deuoir ; les Sauuages eurent bien l'esprit de dire, que iadis on parloit, mais qu'à present on faisoit. Les maux ne se corrigent qu'estans cogneus.

Ie remarqueray deux particularitez sur ce point, deuant que de passer outre. La premiere est, que l'vn des Sauuages qu'on auoit enyuré pensa tuer vn ieune François, en effect il l'auroit assommé s'il l'eust peû attraper : ayant cuué son vin,

il sceut que le François qui luy auoit donné cette boisson auoit esté condamné à cinquante francs d'amende; on m'a dit, ie ne sçay s'il est vray, qu'il promit de luy donner la valeur en Pelteries. C'est vne marque d'vne bonté naturelle; mais ie cognois le pelerin, il dit bien plus aisément qu'il ne fait. La deuxiéme est, que Monsieur Gand parlant aux Sauuages, comme i'ay dit cy-dessus, leur remonstroit, que s'ils mouroient si souuent, il s'en falloit prendre à ces boissons, dont ils ne sçauroient vser par mesure. Que n'écris tu à ton grand Roy, firent-ils, qu'il defende d'apporter de ces boissons qui nous tuent. Et sur ce qu'on leur repartit, que nos François en auoiẽt besoin sur la mer, & dans les grandes froidures de leur païs; Fais donc en sorte qu'ils les boiuent tous seuls. On s'efforcera, comme i'espere, d'y tenir la main; mais ces Barbares sont importuns au dernier point. Vn autre prenant la parole, prit la defense du vin & de l'eau de vie. Non, dit-il, ce ne sont pas ces boissons qui nous ostent la vie; mais vos écritures: car depuis que vous auez décry nostre païs, nos fleuues, nos terres, & nos bois,

nous mourons tous, ce qui n'arriuoit pas deuant que vous vinssiez icy. Nous-nous mismes à rire entendans ces causes nouuelles de leurs maladies. Ie leur dy que nous décriuions tout le monde, que nous décriuions nostre païs, celuy des Hurons, des Hiroquois ; bref toute la terre, & cependant qu'on ne mouroit point ailleurs, comme on fait en leur païs, qu'il falloit donc que leur mort prouint d'ailleurs ; ils s'y accorderent.

Le vingt-cinquiéme Decembre iour de la naissance de nostre Sauueur en terre, Monsieur de Champlain nostre Gouuerneur prit vne nouuelle naissance au Ciel ; du moins nous pouuons dire que sa mort a esté remplie de benedictions. Ie croy que Dieu luy a fait cette faueur en consideration des biens qu'il a procuré à la Nouuelle France, où nous esperons qu'vn iour Dieu sera aimé & seruy de nos François, & cognu & adoré de nos Sauuages : il est vray qu'il auoit vescu dans vne grande iustice & equité, dans vne fidelité parfaite enuers son Roy, & enuers Messieurs de la Compagnie : mais à la mort il perfectionna ses vertus, auec des sentimens de pieté si grands, qu'il nous estonna

tous. Que ſes yeux ietterent de larmes ! que ſes affections pour le ſeruice de Dieu s'échauferent ! quel amour n'auoit-il pour les familles d'icy ! diſant qu'il les falloit ſecourir puiſſamment pour le bien du Pays, & les ſoulager en tout ce qu'on pourroit en ces nouueaux commencemens, & qu'il le feroit, ſi Dieu luy donnoit la ſanté. Il ne fut pas ſurpris dans les comptes qu'il deuoit rendre à Dieu, il auoit preparé de longue main vne Confeſſion generale de toute ſa vie, qu'il fit auec vne grande douleur au Pere Lalemant, qu'il honoroit de ſon amitié ; le Pere le ſecourut en toute ſa maladie qui fut de deux mois & demy, ne l'abandonnant point iuſques à la mort. On luy fit vn conuoy fort honorable, tant de la part du Peuple, que des Soldats, des Capitaines, & des gens d'Egliſe : le Pere Lalemant y officia, & on me chargea de l'Oraiſon funebre, où ie ne manquay point de ſuiet. Ceux qu'il a laiſſez apres luy ont occaſion de ſe loüer ; que s'il eſt mort hors de France, ſon nom n'en ſera pas moins glorieux à la Poſterité.

Au ſortir de ces deuoirs funebres Monſieur de Chaſteau-fort, qui commande à

present aux trois Riuieres, prit sa charge, selon le pouuoir que luy en donnoient Messieurs de la Compagnie, par les Lettres qui furent ouuertes, & leuës à l'heure mesme en presence du Peuple assemblé en l'Eglise : ces Messieurs m'en auoient fait le depositaire pour les produire en temps & lieu, comme ie fis.

Le trentiéme du mesme mois vn Sauuage estant entré en dispute auec vn de nos Peres, sur la cause de la mort, soustenoit tousiours que le Manitou causoit les maladies & la mort. Le Pere luy ayant parlé du peché, & voyãt que cela estoit trop subtil pour luy, le conuainquit par vne similitude grossiere, laissant à part la cause morale de la mort, pour luy faire comprendre la physique. Quand ta hache est émoussée, luy fit il, ou qu'elle est vn peu ébrechée, tes bras ne s'en seruent pas si bien, pource qu'elle est malade en sa façon : quand elle est toute rompuë, & qu'elle ne vaut plus rien, tu la iette là, tu l'abandonne; elle est comme morte, tes bras ne s'en sçauroient plus seruir. Or ce qu'est ta hache entre tes mains, cela est ton corps au regard de ton ame; quand tu es blessé en l'œil, ton ame ne s'en sert

pas si aisément pour voir, pource qu'il est malade : ainsi en est-il des autres parties estant offensées, l'ame ne s'en sert pas si aisément : mais si le poulmon, si la rate, si le cœur, ou autre partie noble viennent à estre gastées tout à faict, ton ame ne s'en pouuant plus seruir, les quitte là, & voila comme l'on meurt. Or ce n'est pas le Manitou qui gaste ces parties, mais le trop grand froid, le trop de chaleur, les excés de quoy que ce soit : ne sens tu pas que tu brusle quand tu as beu de l'eau de vie, cela consomme ton foye, & le desseiche, cela altere les autres parties interieures, & cause la maladie, qui venant à se rengreger corrompt entierement quelque partie ; d'où s'ensuit que ton ame s'en va, & te voila mort, sans que le Manitou t'ayt touché. Ie croy, disoit-il, que tu as raison, nous autres nous manquons d'esprit de croire que c'est le Manitou qui nous tuë.

Le quinziéme du mesme il fit vn grand vent de Nordest accompagné d'vne pluie qui dura fort long temps, & d'vn froid assez grand pour geler ces eaux aussi tost qu'elles touchoient à quelque chose que ce fust, si bien que comme cette pluie

tomboit ſur les arbres depuis la cime iuſques au pied, il s'y fit vn criſtal de glace, qui enchaſſoit & la tige & les branches; en ſorte qu'vn fort long temps durant tous nos grãds bois ne paroiſſoiẽt qu'vne foreſt de criſtal; car en verité la glace qui les reueſtoit vniuerſellement par tout eſtoit épaiſſe de plus d'vn teſton; en vn mot toutes les broſſailles & tout ce qui eſtoit ſur la neige eſtoit enuironné de tous coſtez, & enchaſſé de glace: les Sauuages m'ont dit qu'il n'en arriuoit pas ſouuent de meſme.

I'ay veu ton Manitou, & moy ton IESVS, diſoient enuiron ce temps deux Sauuages venans voir vn de nos Peres; ô qu'il nous promet bonne année! que de Caſtors, que d'Elans! moyennant que tu nous donnes bien du Petun pour luy ſacrifier. Allez, Galands, ce n'eſt ny ce qu'il demande en ſacrifice, ny ce que vous voulez luy donner: croyez en luy, & ſeruez-le comme on le vous enſeignera, & vous ſerez trop heureux, leur répondit le Pere. Ce ſont de leurs inuentions pour auoir ce qu'ils pretendent, ou celles qu'ils ont retenuës de quelques-vns de nos François, qui les trompoient

iadis ſous ces belles apparences.

Le douziéme de Feurier vn de nos Peres parlant aux Sauuages de la Iuſtice de Dieu, & qu'il nous meſuroit à la meſme meſure que nous meſurions nos ſemblables : vn Sauuage duquel i'ay parlé cy-deſſus luy dit par apres en particulier ; Ie croy ce que tu as dit de la Iuſtice de Dieu, i'en ay veu vn exemple de mes yeux. Nous eſtiõs allez chaſſer vn mien frere & moy, & comme nous n'auions que fort peu de viures, mon frere me dit, que nous miſſions à mort vn pauure garçon orphelin qui nous accompagnoit, & en diſant cela luy ietta vne corde au col, & me fait tirer d'vn coſté, luy tirant de l'autre ; ie luy obeïs à contre cœur. Quoy que s'en ſoit, ayans tué ce ieune homme, nous-nous ſeparaſmes pour trouuer la piſte de quelque Orignac, en ayant trouué vne, ie la ſuy, ie rencontre la beſte, ie la tuë, i'en porte la monſtre en noſtre Cabane, où ie ne trouuay point mon frere. Comme il ne retournoit point, & qu'il ſe faiſoit tard, ma mere le va chercher, elle le rencontre tout malade, & tout effaré. Cette pauure femme bien étonnée, le preſſe doucement de retourner ; Non, dit-il, il

faut que ie meure; enfin ayant fait mine d'obeïr, il dit à ma mere qu'elle marchaſt deuant, qu'il la ſuiuroit doucement. Ma pauure mere eſtant vn peu éloignée, ce miſerable tourne viſage, & s'en va, ſi bien que iamais depuis on ne l'a reueu, ny ouy parler de luy, quoy qu'on l'aye diligemment cherché. En cela, diſoit ce Sauuage, ie recognois, que celuy qui a tout fait nous paye à la meſme monnoye, que nous nous traittons les vns les autres.

Le deuxiéme iour d'Auril, le Pere Quentin fit vn voyage à quelques lieuës des trois Riuieres, pour quelques malades, dont on nous auoit donné aduis. Le fruict qu'il en rapporta fut d'auoir exposé pluſieurs fois ſa vie pour Dieu, parmy les dangers des glaces & du mauuais temps. Il ſe cõtenta de leur donner quelque inſtruction, ſans en baptiſer aucun, ne les voyant ny en peril de mort, ny ſuffiſamment inſtruits. Le ſieur Iean Nicolet luy ſeruit de truchement, auec ſa charité & fidelité ordinaire, dont nos Peres tirent de grands ſeruices en ſemblables occaſions. I'ay quelques memoires de ſa main, qui pourront paroiſtre vn iour, touchant les Nipiſiriniens, auec leſquels il a

ſouuent hyuerné, & ne s'en eſt retiré, que pour mettre ſon ſalut en aſſeurance dans l'vſage des Sacremens, faute deſquels il y a grande riſque pour l'ame, parmy les Sauuages.

Le quatrieſme de May, Monſieur Gand allant faire vn tour aux trois Riuieres, ie montay dans ſa barque, deſirant me trouuer en vne aſſemblée de Sauuages qui ſe deuoit tenir là. Le vent nous eſtant contraire, de bonne fortune pour moy paſſa vn Canot de Sauuages qui m'enleua, & me rendit bientoſt où ie deſirois eſtre. Monſieur Gand eſtant enfin arriué les Sauuages le vindrent voir, & tindrent conſeil pour le ſupplier de faire aupres des Capitaines qui viendroiēt, qu'on leur donnaſt ſecours pour leurs guerres. Le premier qui parla nous contenta fort, il commença par vne exclamation. Que puis-ie dire? ie n'ay plus de voix, ne prétez point l'oreille à mes paroles, écoutez ces pauures vefues, & ces pauures orphelins, qui crient qu'ils n'ont plus de peres, & de maris, voulez vous ſeuls, vous autres François, ſubſiſter en ce païs-cy, tenés vous en repos, ne nous ſecourez point, & dans peu de temps vous ne verrez plus

que des femmes & des enfans. Nous allons mourir auec nos Capitaines, que nos ennemis ont égorgez. Ie me trompe, vous auez trop de bonté pour nous voir courre à la mort, sãs nous prester la main. Vn petit nombre de vous autres nous peut à tous sauuer la vie, & faire reuiure tout le païs, Prenez donc courage, & quand les Capitaines seront arriuez parlez pour nous. Monsieur Gand visant autant & plus au salut de leurs ames, qu'au bien de leurs corps, leur fit répondre qu'il les aymoit, & qu'il parleroit volontiers pour eux aux Capitaines; neantmoins qu'il craignoit que ces Capitaines n'eussent non plus d'oreilles pour ses paroles, que les Sauuages n'auoient monstré d'affection pour les François. Premierement vous ne vous estes point alliez iusques icy de nos François, vos filles se marient à toutes les Nations voisines, & non pas à nous autres. Vos enfans demeurent au païs des Nipisiriniẽs, des Algonquins, des Attikamegues, des peuples du Sagné, & dans les autres Nations. Iusques icy vous ne les auez point presentez aux François pour les instruire. Si vous eussiez fait cela dés nostre premiere entrée dans le Païs,
vous

vous ſçauriez tous maintenant manier les armes, comme nous, & vos ennemis ne ſubſiſteroient pas en voſtre preſence, vous ne mourriez pas tous les iours comme vous faites. Celuy qui a tout fait, & qui nous protege, vous conſerueroit auſſi bien que nous, puis que nous ne ſerions plus qu'vn meſme Peuple. Secondement, nous-nous ſouuenons bien que les Hiroquois ont tué de nos gens, nous en prendrons raiſon; mais nous ne nous precipitons pas. Vous voyez que nous-nous peuplons tous les iours. Quand nous ſerons bon nombre, nous les attaquerons, & ne quitterons point la guerre, que nous ne les ayons exterminez. Si vous voulez venir auec nous, vous y viendrez, mais comme vous ne ſçauez pas obeïr en guerre, nous ne nous attendrons pas à voſtre ſecours. En troiſieſme lieu, ſi les Capitaines me demandent ſi vous n'allez point voir l'Eſtranger pour vos traictes; ie ne ſçay ce que ie leur pourray répondre; neantmoins ſi vous aymez noſtre alliance, ie les prieray pour vous, ce n'eſt point que nous ayons beſoin de vos filles ny de vos enfans; nous ſommes peuplez comme les feüilles de vos arbres; mais nous

voudrions bien ne voir plus qu'vn Peuple en toutes ces terres. Ils répondirent que tout cela estoit raisonnable, & que Monsieur de Champlain en auoit autrefois parlé en particulier; qu'il en falloit parler en la face de toutes les Nations.

Le vingt-deuxiesme du mesme mois à Kebec, i'appris vne fort mauuaise nouuelle. Vn ieune Sauuage baptisé, qui demeuroit en nostre maison, estant auec vn de nos François qui chassoit delà le Sault de Montmorency, l'arquebuse du François s'estant creuée entre ses mains, & l'ayant offensé, il s'en reuint en diligence pour se faire penser, laissant du feu & dequoy viure au petit Sauuage qui ne le pouuoit suiure: cét enfant ayant peur de rester seul, comme nous coniecturons, venant au torrent qui tombe du Sault de Montmorency, le voulut passer, mais comme il est fort rapide il se noya. O que cét accident nous a causé de douleur! car ce pauure petit estoit fort docile, & nous dõnoit de bonnes esperrances de secourir vn iour par son bõ exemple ses cõpatriotes, son innocence nous console, & nous esperõs qu'il ne sera pas moins puissant au ciel, qu'il eust esté sur la terre. Ie

craignois fort que les Sauuages ne nous reprochassent cette mort, & de fait quelques-vns m'en parlerent ; mais comme ils furent informez du fait, & qu'ils sceurent les diligences qu'on apporta pour aller au deuant de luy; comme ils virent que nous leur offrions mesme de beaux presens s'ils le pouuoient trouuer vif ou mort, cela les appaisa. Il est vray que ie me seruy de leur coustume pour me defendre contre-eux: car comme ils donnent des iniures à ceux qui leur parlent de leurs morts, ie les tançois quand ils en ouuroient la bouche, disant qu'ils réueilloient ma douleur, que ie l'aymois comme mon frere, cela les faisoit taire, se disans l'vn l'autre, N'en parle plus, car tu l'attriste; ne voids-tu pas qu'il l'aymoit. Or pour monstrer que la seule education manque aux Sauuages, cet enfant n'ayant esté qu'vne année en France, se rangea si bien icy à son deuoir, qu'il se rendoit aymable à nos François. Nostre Seigneur l'auoit beny notamment depuis son Baptesme, de trois ou quatre belles qualitez bien contraires aux grands defaux des Sauuages. Il n'estoit ny menteur, ny acariastre, ny gourmand, ny paresseux. Ce sont les quatre

vices qui semblent estre nés auec ces Peuples faineans & libertins au dernier point. Or ce pauure petit auoit les perfections toutes contraires. Ie ne sçache aucun François qui l'ayt cogneu, qui ne l'ayt aymé, & qui n'ayt témoigné vn grand regret de sa mort. Il se confessoit auec tant de candeur, & faisoit paroistre tant de douleur de ses offenses fort legeres, qu'on iugeoit bien qu'il y alloit de cœur. Il prioit Dieu fort volontiers, entendoit tous les iours la Messe d'assez bon matin. Que si pour quelque occupation il ne l'entendoit pas à son heure, & qu'on luy presentast à déieuner en quelque endroit, il n'y touchoit point qu'il n'eust assisté à ce sainct Sacrifice. Si quelque petit Sauuage faisoit quelque chose messeante deuant luy, il en estoit honteux, & disoit, Il n'est pas encor baptisé, il n'a pas d'esprit. Nous auõs sceu que le méchant Apostat voyãt que nous l'aymions pour sa docilité, le solicita fort souuent de nous quitter, iusques à le battre & le foüetter deux ou trois fois pour ce sujet; mais ce bon petit garçon ne luy voulut obeïr. Il recognoissoit bien la saleté & la cruauté de sa Nation, & l'auoit en hor-

reur. Il me monstra certain iour l'endroit où sa mere mourut, & me dit qu'aussi tost qu'elle eut expiré, les Sauuages tuerent vn sien petit frere, peut estre pour le deliurer de la peine qu'il auroit souffert apres le decez de sa mere; ils en auroient fait tout autant de luy, s'il n'eust déja esté grandelet. Nous l'auions nommé Fortuné deuant son baptesme. Monsieur de Champlain, luy donna nom Bonauenture, quand il fut fait Chrestien; & certes, *funes ceciderunt ei in præclaris*. Son exemple nous fait esperer, qu'il n'y aura naturel si farouche en ces deserts, que nostre Seigneur n'adoucisse par sa grace, quand il luy plaira.

Le quatriéme de Iuin, arriua des Hurons vn ieune François, lequel s'estant mis auec quelques Algonquins au commencement de l'hyuer, à dessein d'apprendre leur langue, ils le conduisirent par terre, ou plustost par neige, iusques aux païs des Hurons; ce fut vne hardie entreprise & bien difficile. Nos Peres furent bien estonnez, & bien ioyeux de le voir en vn temps si extraordinaire, ils nous écriuirent à son retour, qu'ils auoiēt baptisé prés de soixante Sauuages depuis

le vœu que nous fismes tous le iour de la Conception de la saincte Vierge, & que les Peres que nous leur enuoyasmes l'an passé estoient arriuez en bonne santé par la grace de nostre Seigneur, qui va tous les iours applanissant les plus grandes difficultez de ce voyage. Ces Algonquins alloient là pour solliciter les Hurons de venir en guerre auec eux contre les Hiroquois.

Le vingt-huictiesme du mesme mois, Monsieur du Plessis Bochart General de la flotte, monta iusques à Kebec, & nous réioüit fort par sa presence; nous le remerciasmes de sa faueur ordinaire, & de la charité qu'il exerce enuers les Peres qui passent dans son Vaisseau; le Pere Ragueneau, & nostre Frere Louis Gobert estoient dans sa Barque.

Le premier de Iuillet, le Pere Chastellain, & le Pere Garnier, s'embarquerent pour aller attendre les Hurons, à la Residence de la Conception aux trois Riuieres, Monsieur nostre Gouuerneur les conduisit iusques au bord du grand Fleuue, auec vne courtoisie, & vne affection nompareille, faisant tirer trois coups de canon de salut à leur depart. Ce grand

Dieu qui nous donne le cœur, & l'amour de tant de personnes de merite, nous oblige par mesme moyen à vne saincte & fidelle recognoissance.

Le second du mesme mois, le Pere Iogues, & le Pere du Marché vindrent accroistre nostre ioye, qui nous fut d'autant plus sensible, que nostre Seigneur nous les auoit tous rendus en bonne santé. Ie prie sa bonté qu'elle nous donne à tous les forces necessaires pour accomplir fidellement ses sainctes volontez en l'auancement du salut de nos François, & de nos Sauuages.

Ce mesme iour le Capitaine des Sauuages de Tadoussac estant à Kebec, auec vne escoüade de ses gens, qui s'en alloient à la guerre, desira de parler en conseil à Monsieur le Gouuerneur, & à Monsieur le General; en vn mot aux François. Le Capitaine des Sauuages de Kébec y assista; l'assemblée se faisoit au magazin de Messieurs de la Compagnie; où ie me trouuay par le commandement de Monsieur le Gouuerneur. Chacun estant assis, les François d'vn costé, les Sauuages de l'autre, le Capitaine de Tadoussac commença à haranguer; il estoit vestu à la

Françoiſe, d'vn fort bel habit, ſouz vne caſaque d'écarlate. Voulant parler, il oſta ſon chapeau, & fit vne reuerence aſſez gentiment à la Françoiſe, puis addreſſant ſa parole aux Capitaines, notamment à Monſieur du Pleſſis, qu'il appella ſon puiſné : Vous voyez, dit il, que ie ſuis François ; tu ſçais, mon frere, que ma Nation me tient pour tel ; on croit que i'ay le bon-heur d'eſtre aimé des Capitaines, & que ie ſuis leur parent ; pour moy vous ſçauez que i'ay le cœur François, ie vous ay touſiours aimez ; dois-ie douter du reciproque? Dites moy, ie vous prie, ſi ie me puis preualoir de voſtre amitié, comme vous eſtes aſſeuré de la mienne? Cela dit, il s'arreſta pour ouïr la réponſe : comme on l'eut aſſeuré qu'on l'aimoit, il pourſuiuit : Mes compatriotes me preſſent fort de faire paroiſtre le credit que i'ay aupres de vous ; ils croyent que vous m'aimez, mais ils le voudroient voir par effet : quelle parole leur porteray-ie là haut, où ie les vay trouuer? vous ſçauez que c'eſt le propre des amis de ſecourir ceux qu'ils aiment au beſoin : le ſecours que vous nous donnerez dans nos guerres ſera le teſmoin fidelle de voſtre

amitié; voſtre refus me couurira le viſage de confuſion. Voila à peu prés le diſcours de ce Barbare, qui eſtonna Monſieur noſtre Gouuerneur. L'autre Capitaine prenant la parole dit, Quand il fait mauuais temps nous entrons dans nos maiſons, nous prenõs nos robbes, nous fermõs nos portes pour nous defendre des iniures de l'air : nous voicy dans vne ſaiſon de guerre fort faſcheuſe, nous n'auons pas aſſez de force pour nous mettre à couuert de nos ennemis; nous recherchons voſtre abry, ne le refuſez pas; voſtre amy vous en coniure : ſi vous ne luy preſtez la main vous le verrez diſparoiſtre dans la meſlée de ſes ennemis; vous le chercherez des yeux & de la bouche, demandans, où eſt vn tel, qui nous aimoit tant, & que nous aimions; apprenant ſon deſaſtre vous ſerez triſtes, & voſtre cœur vous dira; Si nous l'euſſions ſecouru nos yeux prendroient plaiſir à le voir, & noſtre cœur à l'aimer, & nous voila dans l'amertume : or il ne tient qu'à vous de vous deliurer de cette angoiſſe, & de vous donner le contentement de le voir retourner du combat plein de vie & de gloire. Ie n'adiouſte rien au diſcours de ce Sauuage, il toucha tou-

tes ces raiſons, & pluſieurs autres qu'il déduiſit fort grauement en ſon langage. Vn vieillard tout chenu parla par apres à l'antique ; ces bonnes gens auoient fait ietter aux pieds de nos Capitaines vn paquet de peaux de Caſtors, ſuiuant la couſtume qu'ils ont de faire des preſens, quand ils veulent obtenir quelque choſe, c'eſt par où commença ce vieillard. Quand nous viſitons les Peuples qui nous ſont voiſins & alliez, nous leur faiſons des preſens, qui parlent pendant que nous nous taiſons : ceux qui reçoiuent ces preſens s'addreſſent à leur ieuneſſe, & les apoſtrophent en cette façon ; Courage, ieunes hommes, faites voir voſtre generoſité, voila de belles robbes, qui vous attendent au retour du combat ; ſouuenez-vous de ceux qui vous ont fait ces dons, tuez beaucoup de leurs ennemis : voila vne bõne couſtume, vous la deuriez garder auſſi bien que nous, diſoit ce bon vieillard. On prit de là ſuiet de leur répondre, que quand ils rempliroient la maiſon de Caſtors, qu'on n'entreprendroit pas la guerre pour leurs preſens ; que nous ſecourions nos amys, non pour l'eſpoir d'aucune recompenſe, mais pour

leur amitié. Qu'au reste on n'auoit pas amené d'hommes pour eux, ne sçachant pas qu'ils fussent en guerre ; que ceux qu'ils voyoient ne portoient pas tous les armes, & que ceux qui les portoient n'estoient pas contens de ce que les Sauuages ne s'estoient point encor alliez des François par aucun mariage, & qu'on voyoit bien qu'ils ne vouloient pas estre vn mesme Peuple auec nous, donnans leurs enfans deçà delà aux Nations leurs alliées, & non pas aux François. Le Capitaine de Tadoussac repliqua, que le moyẽ de faire vne forte alliance estoit de faire paroistre nostre courage, & nostre bonne volonté ; car, disoit-il, vos ieunes gens retournans de la guerre apres le massacre de nos ennemis, n'auront pas de peine à trouuer de nos filles en mariage. Pour les enfans, on ne voit, dit-il, autre chose que petits Sauuages aux maisons des François ; on y voit des garçons, on y voit des filles ; que voulez vous dauantage ? ie croy que l'vn de ces iours on nous demandera nos femmes. Vous nous demandez incessamment nos enfans, & vous ne donnez point les vostres : ie ne sçache aucune famille parmy nous, qui tienne auec

ſoy aucun François. Monſieur le Gouuerneur entendant cette réponſe, me dit, Ie ne ſçay ce qu'vn Senateur Romain auroit répondu de plus à propos ſur le ſuiet propoſé. Ie luy repliquay, qu'on faiſoit nos Sauuages en France bien plus maſſifs qu'ils ne ſont : mais mettons fin à cette aſſemblée. On leur repliqua que defunt Monſieur de Champlain de bonne memoire les auoit ſecourus en guerre, & que pour cela ils ne s'eſtoient pas alliez de nous : on leur fit entendre qu'on ne vouloit leurs enfans que pour les inſtruire, & pour n'eſtre vn iour qu'vn meſme Peuple auec eux ; que nous n'auions aucun beſoin de nous en charger : que ſi nous ne leur en donnions pas des noſtres, c'eſt pour autant qu'ils demandent de grandes recompenſes, quoy qu'ils n'ayent pas dequoy les nourrir ; mais que nous entretenions & inſtruiſions les leurs gratuitement. Cette verité les arreſta tout court. Pour ce qui concernoit la guerre, on repliqua qu'on ne pouuoit leur donner ny vn grand, ny vn petit nombre de François ; d'en donner vn grand nombre, ils voioient bien que la choſe ne ſe pouuoit pas faire, les vaiſſeaux ne ſe voulans pas

dégarnir de leurs hommes : d'en donner peu, nos François ne vouloient point aller auec eux, pour ce, disent-ils, que les Sauuages ne sçauroient obeïr, ny tenir pied ferme en guerre, à la premiere fantaisie ils s'enuolent comme des oyseaux ; si bien qu'il faudroit aussi que nos François estãs vn petit nombre prissent la fuitte, ce qui les rendroit fort honteux : car on se moque parmy nous des fuyards. Les braues soldats, tels que nous auons icy, veulent vaincre ou mourir. Ils furent satisfaits de ces raisons, & ainsi le conseil finit.

Le neufiéme du mesme mois de Iuillet, ie montay dans vne barque pour aller au deuant des Hurons, qui ne deuoient pas descendre iusques à Kébec. Il se faut trouuer au rendez vous, pour faire passer nos Peres qui y vont, & répondre aux lettres de ceux qui y sont. Nous n'estions gueres auancez, quand vn vent contraire nous arreste au milieu du grand Fleuue ; & comme i'ay déja souuent experimenté, que nos Vaisseaux ne sont ny asseurez, ny si vistes, si ce n'est dans les bons vens, que les petits Canots d'écorce des Sauuages. I'auois donné le mot à quelques-vns qui deuoient monter aux trois Riuieres d'a-

border nostre Barque, pour me prendre en passant. Ils n'y manquerent pas. Ie me mets donc auec eux. Ils estoient douze Canots, & enuiron trente ou quarante ieunes gens pour la plus part, qui s'en alloient à la guerre; ils m'enuironnent de tous costez, & me prient de les accompagner iusques au païs des Hiroquois; ie me mis à rire, & les entretiens d'autres choses. Sur les trois ou quatre heures apres midy, comme ils estoient las de ramer contre vn vent assez violent, ils mirent tous pied à terre: châcun prend son Nauire, le range aupres du bois, dans lequel nous entrons pour preparer nostre maison, & pour faire du feu, ou plustost de la fumée pour chasser les maringoins. Nostre hostellerie fut bien tost faire, car on rompit quelques bouts de branches d'arbres, on les ietta sur la terre, & voila nostre palais dressé, ie iettay là dessus vne méchante peau pour distinguer ma chambre, & mon lict des autres. Quand nous allons à la campagne, François & Sauuages, Religieux & autres, nous n'auons point d'autres licts que quelque méchante peau, ny de tente que le ciel, quand il ne pleut pas; pendant la pluye, on se cou-

ure comme l'on peut; les Sauuages ont à cét effet des écorces fort legeres, & fort commodes. Comme ie m'estois retiré pour faire mes prieres, vn Capitaine me vint trouuer, & me tirant encor plus à l'écart, me dit, Tu nous a souuent fait entendre, que si celuy qui a tout fait ne nous fauorise, que nous aurõs du pire; que faudroit-il faire afin qu'il m'aydast. Ie vis bien qu'il parloit pour sa personne, & qu'il n'auoit pas assez de courage de proposer à son escoüade ce qu'on luy auroit conseillé. Ie luy dy donc que Dieu se plaisoit fort qu'on creust en luy, & qu'on s'y confiast, & par consequent que des à present il deuoit croire, que luy seul le pouuoit secourir; qu'il luy deuoit demander secours, & luy promettre, qu'au cas qu'il retournast sain & sauue, qu'il croiroit publiquemẽt en son Nom. Luy donnant aduis, que s'il se trouuoit inuesty de ses ennemis, ou en danger de sa vie, il se souuinst de luy demander la deliurance pour auoir moyen d'estre baptisé; il me promit de le faire. La nuict s'approchant, les principaux d'entre-eux m'accostent, & me parlant de nos façons de faire, me dirent que quand ie priois Dieu qu'ils

approuuoient fort cela, comme auſſi quand ie leur diſois quelque choſe ; & par conſequent qu'il falloit auſſi que i'approuuaſſe leurs couſtumes, & que ie creuſſe en leurs façons de faire ; que l'vn d'eux alloit bien toſt prier à leur mode, & que ie l'écoutaſſe patiemment. Ie vy incontinent qu'ils preparoient vn petit tabernacle, pour conſulter le Manitou ou quelque Genie ; ie leur demanday s'ils croyoient que le Manitou ou les Genies deuſſent venir dans ceſte petite tour, & ſi ce n'eſtoit pas le Sorcier qui ébranloit cette maiſon ou ce tabernacle : ils me proteſterent que ce n'eſtoit pas luy. Là deſſus ie leur fay vn offre ; Quand ce tabernacle ſera ébranlé, leur dy-ie, permettez moy que que i'entre dedans, & ſi me ſaiſiſſant des deux mains du Iongleur, vous voyez encore branler ſon tabernacle, ie vous promets de vous donner vn baril de pois, ſi toſt que nous ſerons arriuez aux trois Riuieres ; Donne nous vne Barique de pain, dit la ieuneſſe ; I'en ſuis content, faites entrer le Iongleur ; mais les plus âgez ne voulurent pas accepter la propoſition : & comme il eſtoit déja fort nuict, le Capitaine s'écria, Dormez ieu-
neſſe,

nesse, & prenez garde à ce que vous songerez, ne cachez rien de ce que vous aurez veû en songe. Là dessus tout le monde s'endort, ie me iette sur mon grabat, & fais comme les autres. Enuiron la minuict i'entends trois ou quatre hommes qui chantoient & hurloient dans les bois; ie me leue, mais ces chanteurs se teurent bien tost apres; c'estoit le Charlatan qui vouloit faire sa consulte. Or ie ne sçay s'il m'entendit, quoy que c'en soit, il sortit de son tabernacle sans rien faire, disant que le Manitou ne vouloit pas venir. Le lendemain matin ayant veu la piste de quelques Castors, & rencontré là du bois propre pour faire des boucliers, ils y vouloient passer la iournée, ce qui me faschoit fort, car ie desirois d'offrir le sainct Sacrifice de la Messe le iour suiuant, qui estoit vn Dimanche, esperant que nous arriuerions aux trois Riuieres; ie les prie, ie les presse; point de nouuelles: ils me demandoient si i'estois enfant pour m'attrister, & que ie serois encore bien loing si ie fusse resté dans la Barque: enfin leur ayant dit que ie voulois le iour suiuant prier celuy qui peut tout, que ie le prierois pour eux, afin qu'il les aydast dans

leurs combats, ils laisserent partir celuy qui me menoit dans son Canot, & eux-mesmes s'embarquerent bien tost apres; le mauuais temps nous fit demeurer à six lieuës prés des trois Riuieres. Le soir deuant qu'on s'endormit, le Capitaine s'écria, Tenez vos armes prestes, ô ieunesse, que chacun ayt son épée, sa hache & son cousteau aupres de soy en dormant. Ils commençoient à craindre les surprises de leurs ennemis. Sur la minuict voila vne abondance d'eau, qui se décharge sur ceux qui n'estoient pas abriez; ie me mis en peloton sous la peau qui me seruoit de matelas, & que ie fis seruir de couuerture; & là dessous aussi content, que sous vn lambry doré, ie reçoy plus d'vn poinsson d'eau sans me beaucoup moüiller. Le iour suiuant, l'Aurore commençant à poindre, i'éueille mes gens, ie les presse tant que ie peux, & m'addressant à mon hoste; ie luy promets, que si nous arriuions deuant midy aux trois Riuieres, ie luy ferois vn beau present; mais aussi ie l'asseuray, que si nous arriuiõs plus tard qu'il n'en auroit que la moitié. Ne void tu pas, me fait-il, que ie ne puis pas fausser compagnie. Ie m'estois iustement

addreſſé à vn Canot, dans lequel il y auoit vn ieune homme qui tomboit du haut mal, & qui en fut ſaiſi deuant mes yeux, vn peu deuant que de nous rembarquer: cela m'étonna, car ſi ce mal l'euſt pris au milieu de la riuiere, c'eſtoit pour renuerſer & nous & le Canot, & nous faire perdre; ie ne voulus pas neantmoins changer de vaiſſeau pour le peu de chemin qui reſtoit. Nous arriuaſmes enfin comme il falloit pour auoir le temps d'offrir à Dieu le ſaint ſacrifice de l'Autel: approchans des trois Riuieres, nos Canots ſe raſſemblerent en vn gros, & nos Peres les voyãs venir de loing, ſe doutans que ie ſerois dans cette trouppe, vindrent au deuant de moy; mes Sauuages les voyans me dirent, Voicy tes Freres qui te viennent receuoir. Ie mets donc pied à terre, & comme nous vinſmes à nous entre-ſalüer, nous embraſſans par ſigne de charité, mon eſcoüade de Sauuages commence à pouſſer vn grand cry du fond de la poitrine, témoignans tous enſemble par cette voix d'allegreſſe, qu'ils approuuoient ces marques d'affection & de deference, que nous-nous portions les vns aux autres. Le Pere Buteux & le Pere Chaſtelain

eſtoient les deux premiers; ie me mis a-uec eux, marchant ſur la greue, pendant que mes Sauuages ramoient doucement en bel ordre, ſur le bord du Fleuue, n'ad-uançant pas plus que nous: rencontrant par apres le Pere Quentin, & le Pere Gar-nier, qui eſtoient venus au premier bruit, & les ſaluant comme les autres, ces pau-ures Barbares redoublans tous enſemble leurs cris de ioye, nous donnerent vn ſe-cond témoignage de leur affection. Le lendemain nous leurs fiſmes feſtin, qu'ils agreerent fort ſelon leur couſtume; ce mot de feſtin parmi eux leur eſt infinimẽt agreable; c'eſt par là qu'on les gaigne.

Le quinzieſme du meſme mois, arriua Monſieur le General dans ſa Barque aux trois Riuieres. Le meſme iour arriuerent ſept Hurons dans vn Canot, qui nous ap-porterent des lettres du Pere Brebœuf, leſquelles nous réioüirent fort: car on nous auoit comme aſſeurez que les Hu-rons ne deſcendroient point cette année pour les grands bruits de guerre, qui cou-roient par toutes les Nations, par leſquel-les ils doiuent paſſer.

Le dix-huictieſme Monſieur le Gene-ral partit des trois Riuieres, pour monter

à la riuiere des Hiroquois, où il estoit attendu des Sauuages iusques au nombre de deux ou trois cens, pour parler de leurs guerres; il me dit qu'il y alloit aussi pour les reconcilier, car il y auoit quelque dissention entre eux : & de fait vn Capitaine Montagnés s'estoit comme venu ietter souz sa protection; Il n'y a plus que toy, & le Pere le Ieune, luy disoit-il, qui m'aymiez; mes Alliez se bandent contre moy, les Algonquins me veulent mettre à mort, & perdre le Païs. On le soupçonnoit, mais à tort, d'auoir receu des presens des Hiroquois, & d'auoir trahy la Grenoüille, & les autres qui auoient esté massacrez; ils en pensoient autant d'vn autre, qu'ils vouloient aussi égorger. Monsieur du Plessis a appaisé tout cela, comme nous dirons bien tost.

Le vingt-vniesme du mesme mois de Iuillet, le Pere Chastelain & le Pere Garnier s'embarquerent le plus heureusement du monde pour aller aux Hurons. Il y eut tant de facilité en cét affaire, que nous l'auions presque pour suspecte; les affaires de Dieu sont au commencement trauersées, mais elles ne laissent pas d'auoir leur effet. Ces sept Hurons que i'ay

dit estre arriuez le quinziesme de ce mois, partans de leur Païs, n'auoient pas dessein de venir iusques aux François, mais seulement d'aller iusques à l'Isle, pour voir si leur Nation auroit le passage libre; car le bruit couroit que ces Sauuages de l'Isle, les plus superbes de tous ces Peuples, vsoient de quelques menaces. Tout fut appaisé par les Hurons, qui renuoyerent deux des leurs donner aduis, que la riuiere estoit libre, & cependant descēdirēt aux trois Riuieres. Or cōme l'vn de ces sept estoit Capitaine de la Bourgade où sont nos Peres aux Hurons, & qu'il auoit porté l'an passé le P. le Mercier, & témoigné beaucoup d'affection, il nous demanda si personne de nos Peres n'alloit à son Païs, qu'il en voudroit bien mener vn, pourueu qu'on luy donnast vn Canot, car ils estoient sept dans celuy qu'ils auoient; on luy trouue aussi tost vn Canot de Montagnés, bien plus petit que les Canots des Hurons; l'ayant veu il s'en contenta. L'affaire estant concluë, on luy fait des presens, & à ceux qui s'embarquoient auec luy; les voila tres contens, & le Pere Chastelain encor plus de se voir destiné pour partir auec ce Capitaine. Ceux qui estoiēt

dans l'autre Canot, voyans qu'il y auoit encor vn Pere à embarquer, nous vindrent dire qu'il ne falloit pas le separer d'auec ſon Compagnon, & qu'ils ſeroient bien aiſes de le loger auec eux dans leur petit Nauire d'écorce. Voila les temps bien changez, les années paſſées il falloit aller & venir, interpoſer l'authorité de tout le monde, & l'affection de pluſieurs, pour trouuer place à vn de nos Peres parmy ces Barbares, & cette année les ſept premiers qui ſont deſcendus en ont eux-meſmes demandé. On donna aux deux chefs & gouuerneurs de ces deux Canots, chacun vne couuerture, aux autres chacun vn capot, vn baril de pois, du pain, & quelques pruneaux; c'eſt la nourriture de nos Peres, & de leurs Sauuages, qui n'auoient point fait de caches en deſcendant, & tout cela pour vingt ou trente iours, dans des chemins qui font horreur à en ouïr parler; noſtre Seigneur leur veüille donner ſa ſaincte benediction.

Le dernier iour de ce mois, Monſieur le General retourna aux trois Riuieres. Voicy les particularitez de ſon voyage. Ayant trouué les Sauuages aſſemblez à la Riuiere des Hiroquois, il leur parla des

differens qu'ils auoient les vns auec les autres, & leur fit faire quelques presens, pour aualer plus doucement, comme ils parlent, leurs mécontentemens. En vn mot, il mit la paix parmy-eux; & pour accoustumer tousiours leurs oreilles à entendre parler de nostre creance, il leur disoit, que s'ils aymoient les François, ils deuoient aymer & écouter ceux que les François cherissent, & ausquels ils prétent l'oreille; qu'ils leurs deuoient donner leurs enfans pour les instruire, il parloit de nous, adioustant que le grand Capitaine venu de nouueau à Kébec auoit esté instruit dans nos écoles; que luy mesme auoit esté enseigné de nostre main, & que s'ils desiroient que nous ne fussions qu'vn Peuple par ensemble, qu'il falloit commencer par là. A tout cela ils répondirent, hô! hô! hô! selon leur coustume, quand ils approuuent quelque discours.

Au depart ces Barbares s'en allerent chercher quelque pauure miserable Hiroquois; car la plus part de leurs guerres se passent dans les surprises, se guettans les vns les autres, comme on feroit vn Sanglier. Cependant Monsieur le Gene-

ral monte plus haut, donne iusques à la Riuiere des Prairies. A son retour il nous décriuit ces lieux comme vn Paradis terrestre : Les terres, disoit-il, y sont meilleures, les arbres mieux nourris, les prairies en abondance, la beauté du Païs rauissante, la pesche monstrueuse en quantité, en qualité, & grandeur de poisson ; voila bien des richesses assemblées en vn endroit ; mais les Maringoins sont les petits dragons qui gardent ces belles pommes d'or, qu'on n'aura pas sans peine, non plus que les autres presens de la terre.

Le treiziéme iour d'Aoust, arriua vn Canot du Païs des Hurons qui auoit rencontré le Pere Garnier, & le Pere Chastelain à la petite Nation des Algonquins. Les Peres m'écriuoient ce peu de mots sur vn feüillet de tablettes, faute de papier. *Ces porteurs vous diront mieux comme s'appelle le lieu où ils nous ont rencontré que nous autres ; nous sommes en bonne santé, graces à Dieu ; nous-nous en allons tous courans dans nos gondoles d'écorce ; nous volons à ce Paradis tât desiré auec vn surcroist de courage, que Dieu nous a donné.* Kionché *fait pour le moins aussi bon traittement au Pere Garnier, qu'* Aenons *au Pere Chastelain ; ils ont bien mé-*

nagé nos viures, nous auons encor vn peu de pain: ie n'ay peu lire le reste.

Le dixiesme du mesme mois, le Capitaine de Tadoussac retourna de la guerre auec son escoüade; il nous dit qu'ils auoient trouué vne Cabane delaissée, où peut estre trois cens Hiroquois auoient couché, qu'vne partie de leurs trouppes les poursuiuoient, plusieurs ayant tourné visage, dont il estoit du nombre, pour quelque dispute qui estoit suruenuë entre eux. Le lendemain vindrent nouuelles que le reste de l'armée retournoit, & qu'on auoit mis à mort quelques ennemis. Enfin le treiziéme parurent vne partie de ces guerriers dans leur Canot, ils portoient en forme de Guidons les perruques de ceux qu'ils auoient tuez, car c'est leur coustume d'arracher la peau de la teste auec tout le poil de celuy qu'ils massacrent. Ces peaux sont de grands trophées. On les voyoit voltiger auec leurs moustaches chacune au bout d'vn long baston qu'ils éleuoient en l'air, comme des guidons; les femmes accoururent incontinent à la veuë de ces palmes, & de ces lauriers, quitterent leurs robbes, & se ietterent à la nage apres ces guirlandes;

c'estoit à qui en attraperoit quelqu'vne pour la pendre dans leurs Cabanes comme vne marque de leur generosité. On nous vint racompter cette barbarie; nous nous transportasmes aux Cabanes; comme ie regardois ces perruques, les femmes qui s'en estoient saisies, s'en voulurent glorifier; mais elles furent bien estonnées quand elles entendirent les reproches que nous leur fismes de leur vanité. Or pour deduire en deux mots le succez de cette guerre, quelques cent Sauuages & plus s'estans debandez, le reste poursuiuit sa pointe. Ils s'en vont à costé d'vne bourgade de leurs ennemis, rencontrans vn ou deux pauures miserables, ils les saisissent, & leur promettent la vie s'ils découurent en quel endroit on pourroit faire rencontre de leurs compatriotes; ils leurs enseignent vne riuiere non pas bien esloignée de là, où quelques hommes estoient allez, partie pour la pesche, partie pour faire de grands colets d'écorces propre à prendre des Cerfs. Il y auoit aussi plusieurs femmes qui recueilloient le chanvre du païs, ce sont des horties, dont ils font de fort bons cordages; ces Barbares y accourent aussi tost, se iet-

tent ſur ces pauures gens, comme des loups deſſus leur proye; voila vn cry qui ſe fait de tous coſtez, les vns s'enfuient, les autres ſe defendent, les femmes hurlent, & taſchẽt de ſe ſauuer: bref ils prennent, & tuent en tout vingt-huict perſonnes, à ce qu'ils diſent, tant hommes, que femmes & enfans; la plus grande partie eſtoit de femmes, ils ramenerent en vie trois hommes, vne ieune femme, & vne ieune fille. Les Sauuages qui ſont au deſſus des trois Riuieres eurent pour leur part deux hõmes & la fille, ceux d'icy bas en eurent vn & la ieune femme; ils en euſſent amené dauantage, mais cõme ils craignoient d'eſtre pourſuiuis de leurs ennemis, ils tuoiẽt en chemin ceux qui ne marchoiẽt pas bien; ils diſent que cette ieune femme voyãt qu'on en tuoit pour ne pouuoir cheminer, eſtoit la premiere en teſte de toute l'armée, portãt la fatigue mieux qu'vn homme; car figurez vous qu'ils furent pluſieurs iours ſans rien manger du tout, fuyans à perte d'haleine, par vn tẽps de pluie fort faſcheux; on ne trouue point là de maiſon de retraitte pour ſe ſeicher, celuy qui les moüille les ſeiche, cõme l'on dit. Cette pauure femme ne diſoit aucun

mot, paroiſſant ſans crainte au milieu de ces Loups ; elle auoit la face modeſte, mais l'œil ſi aſſeuré, que ie la prenois pour vn homme. Il eſt vray que les Barbares ne font point ordinairement de mal aux femmes, non plus qu'aux enfans, ſinon dans leurs ſurpriſes, voire meſme quelque ieune homme ne fera point de difficulté d'épouſer vne priſonniere, ſi elle trauaille bien, & par apres elle paſſe pour vne femme du pays. Pour les hommes il n'en va pas ainſi, c'eſt la cruauté meſme qui les martyriſe. Si toſt que celuy qui fut conduit aux trois Riuieres eut mis pied à terre, les femmes & les enfans ſe iettent deſſus; c'eſt à qui luy aſſenera le mieux ſon coup ; cependant le priſonnier chante, paſſe chemin ſans ſe retourner pour voir qui le frappe : vn miſerable boitteux le voyant tout nud prend vne groſſe corde en double & la décharge ſur ce pauure corps, ſur le dos & ſur le ventre, & ſur l'eſtomach, en ſorte qu'il chancela & penſa tomber, ſa chair en reſta toute liuide, & toute morte : d'autres luy mirent du feu dans la bouche, d'autres approchoient des tiſons en diuers endroits, pour le faire roſtir, puis on luy donnoit vn peu de relâ-

che, le faisant chanter & dancer : vne femme le vint mordre par vn doigt, taschant de l'arracher, comme feroit vn chien; en fin n'en pouuant venir à bout elle prend vn cousteau, & le coupe, puis luy met dans la bouche pour luy faire aualer, il tasche de le faire, mais il ne pût; l'ayant rendu à cette Tygresse, elle le fait rostir pour le donner à manger à des enfans, qui le sucçoient déja; vn de nos soldats suruenant le demanda, à peine ces enfans le vouloient-ils quitter; il s'en saisit donc, & le ietta dans la riuiere abhorrant ces cruautez. Deux ieunes hommes prirent vne autrefois ce pauure miserable par les deux bras, & à belles dents comme des Loups enragez mordoient dedans, le secoüant comme vn dogue furieux secouë vne charongne pour en emporter la piece. Dés que i'eus appris que ces rages se faisoient à nostre porte, & deuant les yeux de nos François, ie descendis aux Cabanes, & tançay fort & ferme ces bourreaux, les menaçans que les François ne les aimeroient plus : & en effet il faudroit remarquer ceux qui exercent ces manies, & les exclurre des maisons de tous les Frãçois, cela les retiendroit : les hommes ne

me repartirent rien, baiſſans la teſte tous honteux & confus. Quelques femmes nous dirent que les Hiroquois faiſoient encore pis à leurs peres, à leurs maris, & à leurs enfans, me demandant ſi i'aimois vne ſi meſchante Nation : ie leur repars que ie ne l'aimois pas, mais qu'ils pouuoient tuer ce miſerable ſans le traitter auec cette fureur. En vn mot ie leur fis entendre que ſi leurs ennemis n'auoient point d'eſprit, qu'il ne falloit pas les imiter ; que ce n'eſtoit pas vne marque de courage & de generoſité de battre & de mordre vn homme lié, que parmy eux meſmes les plus vaillans n'exerçoient point ces cruautez, & me tournant vers ceux que ie iugeois les plus genereux ; ce ſont ceux là qui pourſuiuent les Hiroquois, qui les tuent dans la chaleur du combat, qui les prennent, qui les lient, & qui les amenent ; & les poltrons qui demeurent au foyer des Cabanes en font curée comme des chiens ; ils ſe mirent à rire, & m'aduouërent qu'ils n'euſſent pas voulu exercer cette boucherie. Il y eut neantmoins vn Capitaine eſtranger nommé la Perdrix, qui ſe faſcha, me dit on, par apres de ce que i'auois dit, aſſeurant que

ſi le priſonnier luy euſt appartenu, qu'il m'auroit chaſſé de ſa Cabane. Ie ſçay bien qu'il ne l'auroit pas faict, car ie n'aurois garde de parler aux Algonquins, notamment à ceux de l'Iſle, comme ie parle à nos Montagnés. Ie me ſuis laiſſé dire que Monſieur de Champlain les eſtant allé ſecourir dans leurs guerres, & voyans que l'vn d'eux traittoit rudement quelque femme priſonniere, ou quelque enfant, il leur voulut faire entendre que cette barbarie eſtoit alienée de la bonté naturelle à l'homme: vn Sauuage de l'Iſle l'entendant luy dit, Regarde comme ie feray, puis que tu en parles, il prend par le pied vn enfant qui eſtoit encor à la mammelle, & luy caſſe la teſte contre vne roche, ou contre vn arbre. Si ces ſuperbes ont parlé en cette ſorte à vn Capitaine qui auoit les armes en main, que feroient-ils à vne perſonne qui n'a que ſa parole? Ie ſçay bien qu'il faut vſer de grande diſcretion auec ces Peuples, qui ne veulent receuoir aucun ioug. Ie ſçay bien encor qu'ils ont quelque ſorte de raiſon, ou pluſtoſt d'excuſe, traittans leurs ennemis en cette ſorte; car les Hiroquois les tenans ſont encor plus enragez qu'eux; mais ie ſçay
bien

bien auſſi que qui iamais ne commence vne affaire, iamais ne l'acheue : ie ne preſte point l'oreille à ceux qui penſent auoir tout dit, quand ils vous ont repreſenté que c'eſt leur couſtume, qu'il les faut laiſſer faire, qu'on n'y gaignera rien ; ils ſe trompent ; nous ne ſommes pas ſeuls qui cognoiſſons à l'œil qu'on a beaucoup gaigné depuis quelque temps ſur vne bonne partie de ces Barbares ; quand ce ne ſeroit que de ſe donner la hardieſſe & l'authorité de les reprendre lors qu'ils commettent ces grands deſordres, cela profite touſiours. La premiere année que nous vinſmes icy quand i'euſſe ſceu la Langue en perfection, ie n'aurois eu garde de prendre ſur eux l'aſcendant que ie pourrois prendre maintenant auec mon begayement, ils m'auroient bien-toſt impoſé le ſilence. Mais quand ie voy des hommes crians tous les iours à la faim à nos portes, que nous obligeons inceſſamment, qui n'ont point d'autre appuy que nos François ; il me ſemble qu'en contrechange des ſecours qu'ils reçoiuent de nos mains, nous pouuons exiger d'eux quelque courtoiſie : il eſt vray que quand on les reprend il ne faut iamais les mena-

çer d'aucune violence, ce seroit tout perdre : aussi leur dis-ie ordinairement que s'ils veulent estre opiniastres dans leurs coustumes, que nous tiendrons ferme dans les nostres : que s'ils ne nous aiment iusques à ce poinct de quitter quelque chose de leur cruauté en nostre consideration, qu'à la verité nous ne leur ferons aucun mal, mais que nous ne les cherirons pas iusques là, que nous nous ostions le morceau de la bouche pour les assister dans leurs besoins : que nous remarquerons fort bien ceux qui feront quelque impudence publique, ou qui entreront dans ces rages, & dans ces manies, pour leur fermer la porte, & l'ouurir à ceux qui sont bons parmy eux ; pleust à Dieu que nos François fissent le mesme. Les Sauuages nos voisins dependent beaucoup de nous ; si nous nous accordions tous à renuoyer sans iniure ceux qui font des choses si éloignées de la raison & de la nature, on verroit bien-tost du changement parmy eux. Au reste ils sçauent que ie les aime, c'est pourquoy ils ne me veulent pas si aisément choquer. Ce n'est pas qu'il n'y en ait encor qui se gaussent, & qui se rient de ce que nous leur disons ;

mais ce n'est rien en comparaison des iniures que i'ay beu autrefois : & apres tout cela ie ne puis dire qu'on trouue plus de resistance interieure en vn Chrestien enchaisné des mauuaises habitudes de ses vies, qu'en vn Sauuage tant barbare soit-il. Pour conclure ce poinct, le Capitaine que i'auois notamment tancé, car c'est à luy le prisonnier, on le luy a donné en échange d'vn sien frere tué par les Hiroquois : ce Capitaine, dis-ie, m'estant venu voir le lendemain, ie luy representay qu'il deuoit prendre tout ce que ie luy auois dit comme vne marque de mon affection en son endroit ; que i'estois marry dans le cœur que luy qui fait profession d'aimer les François, permist qu'on fist en leur presence des actions qu'ils haïssent comme la mort ; que nos soldats s'en retournans en France diroient à nos compatriotes, que ces Peuples icy sont des chiens, & qu'ils sont prouenus de quelques chiens ; & que moy qui les aime serois fasché de cette nouuelle : qu'il ne peut pas douter de mon amitié ; que luy mesme a dit à Monsieur le General qu'il n'y auoit plus que luy & moy qui l'aimassions ; que i'ay prié ce grand Capitaine de le prendre souz

ſa protection, contre ceux qui le vouloient tuer; qu'il a fait des preſens en ſa conſideration pour appaiſer leurs differens; qu'il ſçait bien que ie l'ay ſecouru dans ſa neceſſité; qu'il a touſiours eſté aſſiſté des François; qu'il veut hyuerner à Kébec, où ie me dois trouuer aupres du grand Capitaine de tous les Capitaines François qui ſont en leur païs; que ce Capitaine eſt vn homme doux & humain; qu'il n'aime point le ſang, ny le carnage, ſinon dans la fureur de la guerre. Nous vous accordons quelquefois ce que vous nous demandez, accordez nous auſſi ce que nous vous demandons, afin que nous venions petit à petit à n'eſtre plus qu'vn meſme Peuple. Il m'auoüa que i'auois raiſon, & qu'il aimeroit touſiours ſon amy Monſieur noſtre Gouuerneur, me priant de le ſecourir en ſes neceſſitez, qui vont eſtre d'autant plus grandes, que l'âge luy va interdire la guerre & la chaſſe.

Le quatorziéme du meſme mois d'Aouſt les Sauuages vindrent voir en corps Monſieur le General, pour luy preſenter cette ieune Hiroquoiſe: celuy qui l'auoit priſe voyant tout le monde aſſis de part & d'autre, ſe leua & harangua en cet-

te ſorte. Eſçoutez, François, ie vous vais tançer, car que pourroit faire autre choſe vn gros animal comme moy, qui prend la hardieſſe de parler deuant des Capitaines? Si i'eſtois Capitaine i'aurois droit de parler; ie ne ſuis qu'vn chien, ſi faut-il que ie parle, & que ie vous faſſe vne querelle d'amitié. Nos Peres & nos vieux Capitaines ſe ſont entr'aimez, ils ſont morts maintenant, nous nous entr'aimons & François & Sauuages; nous nous entr'aimons, oüy nous nous entr'aimons: c'eſt pourquoy il euſt eſté biẽ à propos de voir quelques vns de vos ieunes gens parmy nous à la guerre; mais cela nous ayant manqué, nous auons fait ce que nous auons pû. Voicy vne ieune priſonniere que nous vous preſentons pour mettre en la place de l'vn des trois François qui ont eſté tuez il y a quelque temps bien prés d'icy: ie voy encor le ſang tout rouge qui accuſe la cruauté de nos ennemis & des voſtres: ce preſent en cachera vne partie; c'eſt peu de choſe, mais c'eſt tout ce que nous auons, le reſte ayant eſté tué: ſi nous euſſions eſté ſecourus, nous euſſions fait dauantage, mais on nous a quitté de tous coſtez. Ce fut à peu prés le ſommaire de

son discours, qui finit par cette acclamation hô, hô, hô, tirée du creux de l'estomach de tous ses compagnons. Cela fait, on presente cette pauure ieune femme, qui me parut cette fois fort triste, & me semble que baissant les yeux elle ietta quelques larmes: on luy demanda neantmoins si elle n'estoit pas bien-aise d'estre donnée à vn si braue Capitaine, qui l'aimeroit fort, & qui la mettroit auec sa Sœur; elle tesmoigna qu'elle en estoit bien contente; mais on la réiouyt grandement puis apres, quand on luy dit que les François estoient fort honnestes, & qu'on ne luy feroit aucune iniure; qu'elle seroit accompagnée passant en France de quelques filles de ce pays-cy; elle sousrit de bonne grace à cette nouuelle, qui luy agrea fort. Ie luy fis dire par vn Sauuage deux iours apres, que si quelqu'vn dans vn si grand nombre de personnes qu'elle rencontreroit en la flotte qui repasse en France, luy vouloit faire quelque insolence, qu'elle en auertist le Capitaine, Monsieur le general, ou bien l'vn de mes Freres qui deuoit repasser. Elle repartit qu'elle estoit maintenant de leur Nation, qu'elle ne craignoit point qu'on luy fist

aucune iniure; que si on luy commandoit de se marier, qu'elle obeïroit, mais qu'autre que celuy qu'on luy auroit donné ne l'approcheroit. Ie supplierois Messieurs de la Compagnie à qui on la doit presenter, de la loger auec les Hospitalieres qui doiuent passer en la Nouuelle France, pour apprende en leur maison à cognoistre Dieu, & à secourir les malades, à dessein de la mener auec elles, si elle reüssit. Mais retournons à nostre harangueur. Monsieur le General luy fit répondre, qu'il cheriroit ce present en consideration de la main de ses amis, dont il partoit, & non pas du Païs d'où il estoit sorty, qu'il haïssoit à mort; qu'au reste ils voyoiẽt bien eux-mesmes, que si les François les eussent suiuis, qu'ils les auroient abandonnez sur le discord suruenu parmy eux; & que si nous allions iamais en guerre, nous irions forts & puissans, pour ne point retourner que nous n'ayons détruit les bourgades entieres. Ils prirent plaisir à cette réponse, supplians qu'en signe de réioüissance, & d'amour mutuel les vns les autres, on fist danser quelques-vns de nos ieunes gens au son d'vne vielle, que tenoit vn petit François. Ce qui leur fut

accordé à leur grand contentement.

Le quinziesme du mesme mois, iour dedié à la glorieuse Assomption de la sainte Vierge, quelques Canots descendans à Kébec, car tout cecy se passoit aux trois Riuieres, emmenerent le prisonnier pour le faire mourir là; ie marqueray cy apres les particularitez de sa mort, si on me les mande, ou si ie les apprends descendant bien tost là bas; car i'écry maintenant iour pour iour, ce que ie pense meriter vn traict de plume.

Ce mesme iour arriua vn Canot des Hurons, qui réioüit fort Monsieur le General, ayant pris resolution de partir dans cinq iours, s'il n'eust receu cette nouuelle; la saison de nauiger estant fascheuse sur le declin de l'Automne. Ce Canot fut enuoyé deuant par le Pere Daniel, lequel ayant apris de nos Peres, qu'il auoit rencontré en chemin, que Monsieur le General ne s'engageroit pas dans l'arriere saison pour retourner, luy enuoya, auec bien de la peine, ce Courrier d'enuiron cent cinquante lieuës au dessus des trois Riuieres, pour l'asseurer de la descente des Hurons. Voicy comme il m'écrit. *Ie demeure à l'Isle, en attendant le*

gros de la bande, tant des Hurons, que des Nipisiriniens. Les Sauuages de ce lieu auoient déja renuoyé treize Canots de Hurons, leur defendant de passer aux François; mais leur Capitaine nommé Taratouan, *ayant apris que ie descendois, a tenu ferme iusques à mon arriuée; car comme il est party deuant nous des Hurons, aussi sommes nous arriuez apres luy à l'Isle. Il m'a donc dit, que les habitans de cette Isle luy defendoient le passage; comme ie luy en demandois la raison, il m'a répondu, qu'on ne luy a dit autre chose, sinon que le corps d'vn Capitaine nouuellement mort, c'estoit le Borgne de l'Isle, n'estoit pas encor caché; vous sçauez ce que c'est à dire, & partant que passer par deuant, c'estoit ietter du feu pour accroistre leur douleur, & irriter de nouueau les ieunes gens, qui sont fort fascheux & mutins. Ie luy ay reparty qu'il prist courage, que ie parlerois à ce Capitaine. En effet ie l'ay veu, il m'a fait assez bon accueil Dieu mercy. Leur proposition estoit, qu'ils nous remeneroient nous autres François vers vous; mais que les Hurons eussent à s'en retourner. Or i'ay pris resolution de ne point passer, si les Hurõs ne passent; ie le leur ay déja promis, dont ils ont esté fort ioyeux. Ces difficultez leur font voir qu'il est important que nous demeurions dans leur Païs, ce qu'ils*

cognoissent fort bien. I'ay prié le Capitaine de trouuer bon que i'enuoyasse deuant vn Canot pour donner aduis de nostre descente ; c'est celuy qui vous porte ces lettres. Ie rencontray nos Peres le troisiéme d'Aoust, trois iournées au dessus de l'Isle ; ils estoient tous deux chaussez dans leurs Canots sans ramer, ce qui me fait penser qu'ils sont doucement traittez ; cela me fit faire pour leur gens, ce que ie n'auois pas encor voulu faire pour les miens, ce fut de leur faire present d'vne herbe qu'ils adorent, & que nous n'aymons point ; c'est du Petun, dont la cherté est grande cette année. Ie voudrois bien en estre quitte pour dix fois autant à l'Isle, & vous voir au plustost auec de ieunes Hurons ; ie n'épargneray rien pour ce sujet. Cét affaire est trop important. De douze petits enfans, qui m'auoient promis de me suiure auec le consentement de leurs parens, ie n'en ay que trois auec moy, dont l'vn est petit fils d'vn fort grand Capitaine ; i'en espere assez de grandelets, si vous en voulez, nous les verrons ensemble, quand i'auray le bonheur de vous voir ; les petits ont de la peine à quitter leurs meres pour faire trois cens lieuës. I'écry à Monsieur du Plessis qu'il y a peu de Canots, mais qu'ils portent tres grande quantité de marchandises. Ie vous recommande les porteurs, que mes pro-

messes s'il y a moyen se trouuent veritables ; cela est de consequence. Voila le contenu, voicy la datte de sa Lettre. *De l'Isle ce septiéme d'Aoust, à la lueur d'vne écorce brulante; ce sont les chandelles & les flambeaux du Païs.*

Ie pense auoir déja dit autrefois que cette Isle, dont il est icy parlé, est dans le grand Fleuue de sainct Laurens, enuiron à cent cinquante lieuës au dessus des trois Riuieres; que les Sauuages qui l'habitent sont extremément superbes. Les Hurons & les François qui demeurent en leur païs, voulans descendre ça bas, passent premierement par les terres des Nipisiriniens, & puis viennent aborder cette Isle, dont les habitans leur font tous les ans quelque peine. Ces Insulaires voudroient bien que les Hurons ne vinssent point aux François, & que les François n'allassent point aux Hurons, afin d'emporter eux seuls tout le trafic ; c'est pourquoy ils ont fait tout ce qu'ils ont peû pour nous boucher le chemin : mais comme ils craignent les François, ceux qui accompagnent les Hurons, leurs facilitent le chemin. C'est chose estrange, que quoy que les Hurons soient dix contre

vn ſeul Inſulaire, ſi eſt-ce qu'ils ne paſſeront pas, ſi vn ſeul Inſulaire s'y oppoſe, tant ils gardent étroittement les loix du Païs. Les preſens ouurent pour l'ordinaire cette porte, quelque fois on les fait plus grands, quelque fois plus petits, ſelon les occurrences. Cette année ils doiuent eſtre plus riches, pour ce qu'vn Capitaine de l'Iſle eſtãt mort ce Printemps, les larmes n'eſtans pas encor eſſuyées, aucune Nation eſtrangere ne peut paſſer par là qu'elle ne faſſe quelque don, pour leur faire aualer, comme ils diſent, plus doucement la triſteſſe qu'ils ont receu à la mort de leur Capitaine. Quand on a fait reuiure ce trépaſſé; c'eſt à dire, quand on a donné ſon nom à vn autre, & des preſens à ſes parens, alors on dit que le corps eſt caché, ou pluſtoſt que le mort eſt reſuſcité, & ainſi on ne paye que le tribut ordinaire quand on paſſe ſur les marches, & ſur les limites de ces Inſulaires.

Puis que i'ay dit cecy pour l'intelligence de cette Lettre; i'adiouſteray encor ſur ce que le Pere Daniel cõclud que le Pere Garnier, & le Pere Chaſtelain eſtoient doucement traittez par leurs hoſtes, puis qu'ils eſtoient chauſſez, &

qu'ils ne ramoient point ; c'est à dire, que quand on va auec ces Barbares, il se faut bien donner de garde de porter tant soit peu de terre ou de sable dans leurs Canots ; c'est pourquoy les Peres y entrent pieds nuds, qu'il fasse froid ou chaud, il en faut passer par là, si on ne rencontre de bons Sauuages, qui nous laissent faire à nostre mode. De plus il faut sçauoir manier l'auiron, qui veut voguer auec eux ; & comme c'est vn grand trauail, notamment au commencement qu'on n'y est pas accoustumé, nous donnons à chaque Canot où s'embarque quelque Pere vn grand drap qui sert de voile, pour les racheter de cette peine : mais encore qu'on dise à ces Barbares, que cette voile est l'auiron des Peres, qu'ils n'en manient point d'autres, ils ne laissent pas quelquefois de leur en faire prendre vn de bois, qu'il faut bien remuer pour les contenter. Quant aux enfans dont le Pere fait mention, c'est vne Prouidence de Dieu, qu'il n'en amene pas ce qu'il esperoit, car nous n'auons ny bastimens à Kébec pour les loger, ny viures pour les nourrir, ny estoffes pour les couurir commodément, comme nous desirerions, &

qu'il eſt à propos en ces commencemens, veu meſme qu'il nous en faut déja entretenir quelques autres ; nous ne laiſſerons pas d'en eſperer vne demy douzaine. Dieu qui nourrit les oyſeaux du ciel ne les abandonnera pas ; il a commencé l'ouurage, il ſçaura bien le mettre à chef.

Le dix-huictieſme du meſme mois, le ſieur Godefroy, ieune homme fort leſte, & diſpoſt de ſon corps, deuança à la courſe vn Huron aux yeux de quatre ou cinq Nations, ſur vne gageure qu'auoit fait pour luy vn Montagnés ; dequoy les Hurons demeurerent bien eſtonnez, car ils nous tiennent pour des tortuës, au reſpect de tous les Sauuages.

Le dix-neufieſme du meſme mois d'Aouſt, arriua vne partie du gros des Hurons. Si toſt que nous viſmes paroiſtre leurs Canots ſur le grand Fleuue, nous deſcendiſmes du Fort pour receuoir le Pere Daniel & le Pere Dauoſt, & quelques-vns de nos François que nous attendions. Monſieur le General s'y trouua luy meſme. Le Pere Daniel eſtoit en cette premiere trouppe, le Pere Dauoſt en l'arriere garde, qui ne paroiſſoit point encor ; & meſme on nous faiſoit douter ſi

les Sauuages de l'Isle ne les feroient point retourner. A la veuë du Pere Daniel, nostre cœur s'attendrit; il auoit la face toute gaye & ioyeuse, mais toute défaite, il estoit pieds nuds, l'auiron à la main, couuert d'vne méchante soutane, son Breuiaire pendu au col, sa chemise pourrie sur son dos. Il salüa nos Capitaines & nos François; nous l'embrassames, & l'ayans conduit en nostre petite chambre, apres auoir beny & adoré nostre Seigneur, il nous raconta en quel point estoient les affaires du Christianisme aux Hurons, me rendant les Lettres & la Relation qu'on enuoyoit de ce Païs. Et nous obligeant à chanter vn *Te Deum*, en action de graces des benedictïons que Dieu va versant sur cette Nouuelle Eglise. Ie ne parleray point des difficultez de son voyage, tout cela est déja dit; ce luy estoit assez d'auoir baptisé vn pauure miserable qu'on menoit à la mort, pour adoucir tous ses trauaux.

I'appris de luy, que Louys de saincte Foy, deuant que de partir pour aller à la guerre, tint ce discours à son pere, comme il l'a sceu du pere mesme. Mon pere, puis que vous desirez d'estre Chrestien,

& que vous voulez deſcendre là bas aux François ; ie vous ſupplie de prendre garde pourquoy vous deſirés le Bapteſme, n'y meſlez point les conſiderations humaines ; faites le pour honorer Dieu, & pour le ſalut de voſtre ame, & non pour l'attente de quelque bien, ou de quelque faueur des François. Vous auez déja aſſez de coliers de Porcelaine ; i'en ay encor que ie vous laiſſe. Tout eſt à vous, n'en recherchez pas dauantage ; nous aurons aſſez de bien, ſi nous croyons en Dieu, & ſi nous luy obeïſſons. Quand vous ſerez là bas aux François n'allez point ioüer de Cabanes en Cabanes, n'allez point par les maiſons des François, faire l'importun, ou le caimant ; viſitez ſouuent Monſieur de Champlain, & ne vous eſloignez que fort peu des Peres. Voila les cõſeils que le fils donnoit au pere : il le cognoiſſoit porté au ieu, & aux biens de la terre ; c'eſt pourquoy, comme il voyoit que nos Peres parloiẽt de le baptiſer pour les inſtances qu'il en faiſoit ; il pria qu'on ne ſe haſtaſt point, deſirant voir vne plus grande diſpoſition en ſon pere, pour vn Sacremẽt de ſi grande importance. Or nos Hurons eſtans arriuez, ils tindrent leurs conſeils,

&

& firent des presens pour essuyer les larmes, & aualler plus doucement l'amertume que nos François receuoiẽt de la mort de feu Monsieur de Champlain. Item, pour confirmer l'amitié qui estoit contractée dés long temps, entre-eux & nous. Le Pere Daniel assista à ce conseil, & me dit que Monsieur le General auoit fort satisfait ces Sauuages, par ses réponses. Apres ces conseils ils se mirent à traiter, ou vendre leurs marchandises, & cela fait, ils tindrent encor vne assemblée auec nos François. Et comme les premieres assemblées s'estoient faites en leur consideration; celle cy se faisoit pour les affaires des François. Ayant donc quelque chose à leur representer, ie priay Monsieur le General de m'ouïr sur ce que i'auois à dire; ce qu'il fit, & m'obligea. Ie voulois notamment parler pour auoir des enfans, & commencer vn Seminaire, comme vne chose tres importante au salut de ces Nations, & au bien de Messieurs de la Compagnie; car leurs enfans nous seront autant d'ostages, pour l'asseurãce des François qui sont parmy eux, & pour l'affermissement du commerce. Monsieur le General auoit déja bien conceu cette rai-

ſon. Voila pourquoy il n'épargna riẽ pour en auoir ; il dit, & nous laiſſa dire ſur ce ſujet, tout ce que l'eſprit nous pouuoit ſuggerer. Où il faut remarquer que nos Peres auoient diſpoſé dans le Païs douze petits garçons, fort gentils, & tres-contens de deſcendre ça bas, le Pere Daniel venoit pour les dreſſer & inſtruire, comme ayant déja vne aſſez bonne cognoiſſance de leur langue ; mais quand ce vint à partir, les meres, & notamment les grãdes meres, ne pouuoiẽt laiſſer ſortir leurs enfans, pour faire trois cens lieuës, & demeurer auec des Eſtrangers, de façons de faire & de mœurs, bien differentes des leurs. Quelques-vns neantmoins s'embarquerent, mais quand ils furent arriuez, les peres de ces enfans reculoient, & cherchoient mille excuſes. Le pauure Pere Daniel alloit & venoit de tous coſtez, amadoüoit les vns, faiſoit quelques preſens aux autres ; & apres tout cela, il ſe vit quaſi maiſtre ſans écoliers, & paſteur ſans oüailles : vn ſeul ieune homme, petit fils d'vn Capitaine, tint ferme, n'abandonnãt iamais la reſolution qu'il auoit priſe de le ſuiure. Là deſſus on tient conſeil, tout le monde aſſemblé. Monſieur le Ge-

neral fait ses presens, en consideration de l'amour qu'ils nous portoient, & de leurs visites. Item, pour alleger leurs bras des trauaux qu'ils auoient pris ramans si long-temps pour nous venir trouuer; pour les induire aussi à continuer leur bien-veillance, & leur affection enuers les Peres, & enuers tous les Frãçois qui sont en leur Païs. Bref pour les exciter à venir de bonne heure l'an prochain; le Truchement qui sçait les façons de faire du Païs, se seruoit de leurs façons de s'enoncer. Voila, disoit-il, vn present pour graisser vos bras, & les fomenter pour les délasser du trauail qu'ils ont pris en chemin. En voicy vn autre pour attacher vne corde à vos Canots, afin de les tirer çà bas de bonne heure l'an prochain; bref apres que ces presens furent faits, Monsieur le General leur dit, qu'il auoit encor quelques points d'importance à leur communiquer.

Il leur fit donc demander s'ils nous aymoient autant que nous les aymions; ils répondirent, qu'en effet ils nous aymoiẽt. D'où vient donc que vous ne témoignez pas vostre amitié. Vous dõnez des robbes de Castors aux François, & ils vous donnent des haches & d'autres marchãdises,

tout cela s'appelle trafiquer : ce ne sont point les marques du vray amour que ie recherche; mais s'entre-visiter, s'entre-secourir, aller les vns dans le païs des autres, s'allier par ensemble cõme les doigts de la main, ce sont des actes d'amitié; c'est ce que nous faisons, nous allons dans vostre païs, nous y enuoyons nos Peres, nos Maistres, ce que nous auons de plus cher, ceux qui nous enseignent le chemin du Ciel, & pas vn de vous ne veut demeurer auec nos François. Pourquoy ne vous confiez vous pas autant en nous, comme nous-nous confions en vous ? Quoy donc n'y a-t'il qu'vne Bourgade aux Hurons qui nous ayme ? Nous mettons l'amitié en ce point que nous gardons; pourquoy n'y correspõdez-vous ? I'auois fait asseoir le ieune homme qui auoit esté constant entre le Pere Daniel & moy, Monsieur le General le caressant, dit tout haut, qu'il l'aymoit comme son frere, que rien ne luy manqueroit, que pour faire entendre à ceux de sa Bourgade l'estat que nous en faisons, il leur faisoit vn present: que pour luy il ne pouuoit faire festin à ceux qui estoient venus, estant fort pressé de son retour, mais que ce ieune homme le fe-

roit en ſa place, qu'il luy donneroit dequoy les traiter; qu'au reſte s'ils vouloiẽt l'an prochain nous témoigner leur affection, qu'ils deuoient amener des enfans pour demeurer auec les François. Il leur fit encor dire qu'ils eſtoient tous les iours dans les alarmes en leur païs, qu'ils ſouhaitteroiẽt bien auoir des Frãçois pour le defendre, que cela eſtoit en leur pouuoir; car s'ils vouloient donner vingt petits Hurons, on leur dõneroit vingt François, que nous ne parlions qu'auec grande raiſon. A tout cecy, ils repartirent, premierement qu'il falloit parler de cela dans le païs. Le Pere Daniel prit la parole, & dit, que le Pere Brebeuf en auoit parlé dans la Rochelle, c'eſt le nom de l'vne de leurs Bourgades; qu'il auoit fait des preſens ſur ce ſujet, qu'on les auoit acceptez, & qu'ils manquoient maintenant de parole. Secondement ils dirẽt qu'il y auoit de grãds dangers de deſcendre çà bas, pour les courſes de leurs ennemis. On leur demãde, s'il y auoit plus de danger pour eux à nous venir voir, que pour nous à nous tranſporter en leur païs. Ils dirent que les enfans dependoient des parens, que le chemin eſtoit rude & faſcheux, que les

meres auoient le cœur tendre. On leur replique que nos meres nous aymoient, & que nous enuoyons là haut des enfans qui n'estoient pas moins aymez de leurs parens, que les petits Hurons des leurs; qu'on ne laissoit pas de leur faire passer ce grand chemin pour marque de nostre amour en leur endroit, & qu'ils deuoient nous imiter en ce point, s'ils vouloient cultiuer nostre amitié. Nous voyons bien que ces pauures gens estoient conuaincus; qu'on les pressoit de raisons fortes, & qu'ils estoient en peine. Enfin vn vieillard prenant la parole, dit qu'on laissoit ce ieune homme comme à l'épreuue, qu'on le traitast bien, & que selon le raport qu'il feroit l'année suiuante qu'on pourroit auoir des enfans: on receut son excuse, leur faisant entendre, que s'ils auoient du cœur & de l'amour pour nous, qu'ils nous témoigneroient autant d'affection qu'auoit fait cette Bourgade, d'où estoit *Satouta*, c'est le nom de celuy qui demeuroit. Ils se departirent là dessus, mais ils ne furẽt pas bien loing, que quelques-vns des principaux d'vne certaine Bourgade, ne tinssent entre-eux vne consulte, en laquelle le Capitaine commen-

ce à dire, qu'ils deuoient auoir honte de se monstrer moins affectionnez aux François, que la Nation des Ours, d'où estoit *Satouta*; que nous estions bons & courtois, qu'il n'y auoit point de danger de demeurer auec nous. Et là dessus se tournant vers son neueu, il luy dit, Mon neueu, il faut que vous demeuriez auec les François, prenez courage, ne craignez point ils vous aymeront; & vous vn tel, parlant à vn autre, il faut que vous luy teniez cõpagnie. Comment n'auons nous point d'amour? Sommes nous des hommes? N'auons nous point de cœur, de ne pas aymer vne nation si bonne; soyez constans, demeurez auec eux, & vous y comportez sagement. Ces deux ieunes hommes s'y accordent aisément, & tout sur l'heure vn de leurs parens en vint donner aduis au Pere Daniel. Nous l'allons témoigner à Monsieur le General, qui ne sçauoit comment declarer sa ioye, tant il estoit content, faisant mille caresses au Sauuage qui en apportoit la nouuelle. Comme il estoit déja nuict, on attendit le lendemain à nous amener ces deux ieunes garçõs. Le pere de l'vn d'iceux, luy fit vne belle harangue, & luy dit, *Mon fils sois*

constant, ne desiste point de ta resolution; tu t'en vas auec de bonnes personnes, tu ne manqueras de rien auec ces gens-là, ne prends rien sans le congé d'Antoine; c'est ainsi qu'ils appellent le Pere Antoine Daniel; *ne frequente point les Montagnés, mais les François seulement; sur tout obey à ceux qui portent des habits noirs, auec lesquels tu dois demeurer; si tu prends des Cerfs à la chasse, donne la chair, & retiens la peau, n'entre point dans les Canots auec les Frãçois, de peur que ne vous entendans pas les vns les autres, vous ne vous faschiez; prends courage iusques à l'an qui vient, que ie te verray.* Nous fismes quelques presens à leurs parens, & les inuitasmes au festin deuant nostre depart. La dessus on vint demander au Pere Daniel, de la part du Capitaine & des habitans de la Rochelle, si nous portions moindre affection à cette Bourgade qu'aux autres. Pourquoy donc nous ne leur donnions point de François à embarquer? Nous répondismes, que s'ils en desiroient qu'ils en auroient, & comme le Pere Brebeuf me demandoit plusieurs Peres pour les disposer là haut à la moisson; ie leur donnay le Pere Isaac Iogues, le Pere Daniel leur fait des presens pour le porter, & le traiter douce-

ment ; & les voila les plus contens du monde. Or comme le temps pressoit Monsieur le General, & qu'il se trouuoit incommodé de sa santé, il voulut partir. Comme nous acheuions quelques affaires, & que nous ne conduisions point nos Seminaristes, ils nous venoient déja demander, si nous ne les embarquerions pas auec nous, tant ils en auoient d'enuie, nous les prismes & menasmes à la Chalouppe, il faisoit beau voir leurs parens les apostrophans, & leurs recommandans d'auoir courage, de ne rien prendre parmy nous ; que ce n'estoit point nostre coustume d'estre larrons; bref ils firent cette action auec tant de témoignage d'amour, que tous nos François en estoient consolez. Nous montasmes donc dans la Barque, on leue l'ancre, on tire le canon du Fort, & les pierriers, & autres pieces de fonte de la Barque pour salut, & nous voila sous voile. Arrestons nous vn peu.

Voila déja, par la grace de Dieu, vn Seminaire de Hurons commencé. Si vous en voulez deux autres, vous les aurez, l'vn sera encor de Hurons, & d'au-

tres Nations voisines dans le mesme païs des Hurons ; où l'on pourroit instruire plus de cinq cens enfans, si on auoit assez de monde & de forces : le troisiesme sera de Montagnés ; i'ay déja dit qu'il ne manque plus sinon dequoy loger & entretenir leurs enfans. Si Messieurs de la Compagnie continuent, cõme nous esperons, de nous enuoyer des personnes, qui employent l'authorité qu'ils leur donnent pour le seruice de Dieu, tout ira bien, & la Nouuelle France imitera vn iour la pieté de sa sœur aisnée. I'ay déja dit que Monsieur nostre Gouuerneur s'y monstre zelé au possible. Monsieur le General de la flotte s'en retourne auec cette loüange deuant Dieu, de n'auoir rien oublié icy pour la gloire de sa Majesté.

Le lendemain de nostre depart des trois Riuieres, nous arriuasmes à Kébec : nos Hurons qui sont ieunes hommes lestes & bien-faits, le Pere Daniel & moy, ayans salué nostre Gouuerneur, nous nous retirasmes à Nostre Dame des Anges, où ie trouuay le Pere Nicolas Adam frappé d'vne paralysie, qui luy interdit quasi tout l'vsage des pieds & des mains ; ce sont les

reliques d'vne fiévre qui le saisit quelques iours apres son arriuée : on me parle de le renuoyer pour le recouurement de sa santé, mais il dit qu'il est venu icy pour y donner sa vie à nostre Seigneur, & aux ames, qu'il a rachetées ; qu'il est prest d'obeïr, mais que le sentimẽt de son cœur seroit de ne point reculer, & d'aller au Ciel du haut de la Croix où Dieu l'a mis: nous le retiendrons donc, son exemple nous instruira, & sa patience obtiendra de nouuelles benedictions sur ces deserts.

Ie me souuiens d'auoir dit cy-dessus que le quinziéme de ce mois le prisonnier Hiroquois estoit descendu à Kébec pour y estre mis à mort par les Sauuages: voicy les particularitez de son supplice, selon que le Pere de Quen m'en a informé. Si tost, dit-il, que cette pauure victime mit pied à terre, les femmes s'en saisirent, & le menerent en leurs Cabanes; là on le fit dãser; cependãt vne Megere parut armée d'vn foüet de cordes à plusieurs nœuds, qui luy décharge des coups à tour de bras auec autãt de rage, qu'elle auoit de force: vne autre luy frappe la poictrine, l'estomach, & le vẽtre d'vn gros caillou ; & vne

troisiéme luy decouppe les épaules auec vn couteau, & luy fait ruisseler le sang de tous costez. Quelque temps apres vn Sauuage sec & défait cõme vn squelet, estant malade depuis plusieurs mois reprit des forces à la veuë de ce miserable, il luy saute au collet, l'atrappe par l'oreille comme vn chien, la luy emporte à belles dents, la luy met dans la bouche; le prisonnier la prend sans se troubler, la mâche quelque temps, & ne la pouuant aualer, la crache dans le feu: voila l'accueil qu'on luy fit. Apres cela on luy dõne quelque relasche, on le traitte des meilleures viandes qui fussent en la Cabane; & ce qui semble incroyable cét homme se réioüyssoit, comme s'il eust appris nouuelle de sa liberté. Sur le soir ils le traînent lié de cordes de Cabane en Cabane, pendant qu'vne femme enragée le foüettoit à la cadence d'vne chanson; on dit qu'ils exercerent vne autre cruauté sur luy, qui feroit rougir ce papier. Monsieur le Gouuerneur estant informé de tout cecy, leur fit signifier qu'il estoit mécontent de ces cruautez, & qu'ils se retirasset ailleurs, pour ne blesser la veuë de nos François par des barbaries

insupportables à nos yeux ; cela leur fit abreger leur manie : ils passerent donc dela le grand fleuue, & firent estrangler cette victime, qu'ils rostirent au feu, puis la donnerent aux chiens, iettant les os dans la riuiere. C'est iusques où peut aller la rage & la furie des ames qui ne cognoissent point Dieu; ceux ou celles qui s'attachent plus asprement à ces cruautez sont gens dont les peres, ou les maris, ou les plus proches parens ont esté traittez auec pareilles furies aux terres de leurs ennemis; c'est le souuenir de la mort de leurs plus proches, qui iette cette rage dans leur cœur.

Comme i'écris cecy le vingt huictiéme d'Aoust, voila que le Pere Buteux me mande le depart du Pere Iogues, l'arriuée d'vne autre troupe de Hurons, de qui le sieur Nicolet a encores obtenu trois ieunes garçons, sur le rapport que leur ont fait leurs compagnõs du bon traittement que Monsieur le General & tous les autres François leur auoient fait. Ie finis, priant Nostre Seigneur de vouloir estre le Pere nourricier pour l'ame & pour le corps de ceux qu'il nous enuoye de sur-

croiſt. Dés l'hyuer prochain nous allons congedier vne partie de nos hommes, à raiſon du manquement de viures; car de refuſer cette benediction du Ciel, & de renuoyer vne partie de nos Sauuages, nous ne le ferons iamais, nous leur donnerions pluſtoſt la moitié de nous meſmes; l'affaire eſt trop importante pour la gloire de Noſtre Seigneur: qu'il ſoit beny à iamais dans les temps & dans l'eternité.

Nous ſommes icy à défricher ce petit coin de la vigne du grand Pere de famille, vingt-ſix des noſtres pour le preſent, vingt Preſtres, & ſix de nos Freres coadiuteurs: voicy les lieux de leur demeure, commençant par les plus éloignez. En la reſidence de ſainct Ioſeph aux Hurons le R. Pere Iean Brebeuf Superieur de cette Miſſion, le P. François Mercier, le P. Pierre Pijart, le Pere Pierre Chaſtelain, le Pere Charles Garnier, & le Pere Iſaac Iogues.

En la Reſidence de la Conception aux trois Riuieres, le Pere Iacques Buteux, & le Pere Charles du Marché: on baſtit en cette Reſidence, nous y enuoyerons encore vn Pere quand on l'y pourra loger.

En la Reſidence de Noſtre Dame de Recouurance à Kébec, le Pere Iean de Quen & moy; on baſtit encor icy pour le Seminaire & pour le College; ſi toſt qu'il y aura place i'y feray venir des Peres: cependant le Pere de Quen enſeignera les Eſcoliers François, moy quelques Sauuages; & auec tout cela il faut ſecourir nos François, qui ſont déja vne petite Paroiſſe, & eſtudier à la langue Montagnaiſe.

En la Reſidence de Noſtre Dame des Anges, le R. Pere Charles Lallemant Superieur de cette Maiſon, le Pere Nicolas Adam, le Pere Enemond Maſſe, le Pere Anne Denouë, le Pere Antoine Daniel, le Pere Ambroiſe Dauoſt: nos Freres Gilbert Burel, Pierre le Telier, Iean Liegeois, Pierre Feante, Ambroiſe Cauuet, & Loüys Gobert.

En la Reſidence de Miskou, le Pere Claude Quentin, s'il y peut arriuer, & le Pere Charles Turgis.

En la Reſidence de S. Anne au Capbreton, le Pere Daudemare, & le Pere André Richard. Dieu ſçait ſi nous implorons tous auec ardeur, pour nous, & pour

ces pauures Peuples le ſecours des prieres de V. R. & de tous nos Peres, & Freres. Ie le fais pour mon particulier, de toute l'étenduë de mon cœur, comme celuy qui me diray au nom de tous, ce que ie ſuis en verité,

Voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſeruiteur en noſtre Seigneur,

PAVL LE IEVNE.

I'ay tracé fort à la haſte cette Relation, tantoſt en vn endroit, tantoſt en vn autre; quelquefois ſur les eaux, d'autre fois ſur la terre; enfin ie la concluds en la Reſidence de noſtre Dame des Anges, proche de Kébec en la Nouuelle France, ce 28. d'Aouſt 1636.



RELATION

de ce qui s'est passé dans le PAYS DES HVRONS EN L'ANNEE 1636.

Enuoyée à Kébec au R. P. Paul le Ieune Superieur de la Mission de la Compagnie de IESVS, *en la Nouuelle France.*

MON REVEREND PERE,

Ayant appris, tant par vos lettres, que par le recit des Peres, qui arriuerent heureusement l'an passé, comme l'ancienne France brusle de tres-ardens desirs pour la Nouuelle; que nostre R. P. General cherit cette Mission comme la prunelle de ses yeux; que le P. Prouincial s'y porte de tout son cœur; que le feu est si grand dans nos Colleges, qu'il est plus difficile d'appaiser les

larmes de ceux qu'on éconduit, & ausquels on refuse de nous venir ayder, que de trouuer des ouuriers; qu'vne infinité de personnes Religieuses & seculieres, offrent continuellement à Dieu leurs prieres & leurs vœux pour la conuersion des pauures Barbares de tout ce pays, & qu'en la Maison de Montmartre, sans parler des autres, il y a incessamment nuict & iour vne Religieuse prosternée deuant le S. Sacrement, qui prie à ceste intention: Tout cela nous fait croire & esperer, que Dieu veut maintenant ouurir les thresors de ses graces & faueurs dessus ces pauures Peuples, & leur dessiller les yeux de l'ame pour cognoistre la verité. Car il n'inciteroit pas tant de deuotes personnes à demander, s'il n'auoit enuie de les exaucer: Ioint que nous sçauons que la peuplade de Kebec se va grandement multipliant par les soins de Messieurs les Associez de la Compagnie de la Nouuelle France, qui n'espargnent rien de leur costé; & que nous esperons que le bon exemple de nos François seruira grandement, tant à ramasser & encourager les Sauuages errants, & faineants au trauail, qu'à les porter à vouloir faire pour Dieu ce qu'ils verront estre faisable. Outre que ie puis di-

re auec raiſon, que ſi la diuine Bonté continuë à répandre ſes faueurs & benedictiõs ſur nos Hurons, & ſur nous, qui les cultiuons, ainſi comme elle a fait depuis noſtre arriuée, il faut ſans doute attendre icy vn iour vne plantureuſe moiſſon des ames. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait parmy ces Peuples beaucoup d'erreurs, de ſuperſtitions, de vices, & de tres-mauuaiſes couſtumes à déraciner, encore plus que nous ne nous eſtions figurez au commencement, ainſi qu'il ſe verra au cours de ceſte Relation. Mais auec Dieu rien n'eſt impoſſible; c'eſt par ſon ayde que nous auons deſia planté la Croix parmy ceſte Barbarie, & que nous commençõs & continuërons, s'il luy plaiſt, à publier le nom & les merueilles de celuy, qui par la Croix a racheté le monde. Mais en voila aſſez en general, il faut deſcendre plus en particulier; ce que ie feray volontiers, & amplement, vous aſſeurant que ie n'auanceray rien que ie n'aye veu moymeſme, ou que ie n'aye appris de perſonnes dignes de foy.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la conuerſion, Bapteſme & heureuſe mort de quelques Hurons, & de l'Eſtat du Chriſtianiſme en ceſte Barbarie.



IL y en a eu ceſte année quatre-vingts ſix de baptiſez, auſquels ioignant les quatorze de l'année paſſée, ce ſont en tout cent, que nous croyons eſtre ſortis de la ſeruitude du diable en ce pays depuis noſtre retour. De ce nõbre Dieu en a appellé dix au Ciel, ſix en bas aage, & quatre plus aduancez. L'vn d'iceux nõmé François *Sangȣati* eſtoit Capitaine de noſtre village; il eſtoit naturellement bon, & conſentit tres volontiers à eſtre inſtruit, & receuoir le S. Bapteſme, qu'il auoit auparauant loüé & approuué en autruy. I'admiray la douce Prouidence de Dieu en la conuerſion d'vne femme, qui eſt l'vne des quatre decedez; laquelle ie bap-

risay cet Automne au village de *Scanonaenrat*, en retournant de la maison de Louys de saincte Foy, où nous estions allez instruire ses parens. La surdité de ceste malade, & la profondeur des mysteres que ie luy proposois, faisoit qu'elle ne m'entendoit pas suffisamment, ioinct que l'accent de ceste Nation, vn peu different de celuy des Ours où nous sommes, mesme mon ignorance en la langue, accroissoient la difficulté, & me rendoient moins intelligible. Mais Nostre Seigneur qui vouloit sauuer ceste ame, nous pourueut incontinent d'vn ieune hõme, lequel nous seruit de truchement. Il s'estoit trouué auec nous en la Cabane de Louys, & nous auoit ouy discourir de nos mysteres, de sorte qu'il en possedoit desia vne bonne partie, & conceuoit fort bien ce que ie luy disois. On dit que ceste femme qui fut nommée Marie, dans ses plus grandes foiblesses, predit qu'elle ne mourroit de huict iours; ce qui arriua.

Ils ne recherchent presque le Baptesme que pour la santé. Nous taschons de purifier ceste intention, & les disposer à receuoir également de la main de Dieu la maladie & la santé, la mort & la vie, & leurs enseignons que les eaux viuifiantes du S.

Baptesme, nous conferent principalement la vie de l'ame, & non celle du corps. Cependant ils ont ceste opinion si fort imprimée, que les baptisez, nommément les enfans, ne sont plus maladifs, qu'ils l'auront tãtost diuulguée & publiée par tout, de sorte qu'on nous apporte plusieurs enfans à baptiser de deux, de trois, voire mesmes de sept lieuës.

Au reste la diuine Bonté, qui agit en nous suiuant la mesure de la Foy, a conserué iusques à present ces petits enfans en bonne santé : de sorte que la mort de ceux qui sont decedez, a esté attribuée aux maladies incurables & desesperées dont ils estoient malades auparauant, & si quelqu'autre a esté par fois atteint de quelque petite maladie, les parens bien qu'encores infideles, l'ont rapportée à la negligence & au mespris qu'ils ont fait paroistre au seruice de Dieu.

Il y a en nostre village vne petite fille Chrestienne nommée Louyse, laquelle à six mois a commencé à marcher toute seule : les parens asseurent n'auoir encor rien veu de semblable, & l'attribuent à l'efficace du S. Baptesme. Vn autre nous disoit vn iour auec beaucoup de ioye, que son petit

garçon, qui estoit presque tousiours malade, & comme tout etique auant le Baptesme, s'estoit du depuis parfaictement bien porté. Cecy suffira pour monstrer comme Nostre Seigneur va leur imprimant vne grande opinion de ce diuin Sacrement; laquelle se fortifie par la bonne & entiere santé que Dieu nous donne, & qu'il a tousiours donnée à tous les François qui ont esté en ce pays: car, disent-ils, c'est merueille qu'horsmis vn seul qui est mort icy de sa mort naturelle, tous les autres, depuis vingt-cinq ans ou enuiron qu'on y hante, n'ayent quasi pas esté malades.

De tout cecy on pourra facilement recueillir l'estat present du Christianisme naissant en ce pays, & l'esperance du futur. Deux ou trois choses y seruiront encor. La premiere est la methode que nous tenons à l'instruction des Sauuages. Nous assemblons les hommes le plus souuent que nous pouuons, car leurs conseils, leurs festins, leurs ieux, & leurs danses ne nous permettent pas de les auoir icy à toute heure, ny tous les iours. Nous auons égard particulierement aux Anciens, d'autant que ce sont eux qui determinent & decident des affaires, & tout se fait suiuant leurs aduis.

Tous viennent volontiers nous entendre, tous vniuerſellement diſent qu'ils ont enuie d'aller au Ciel, & qu'ils redoutent ces braiſes ardentes de l'enfer : ils n'ont quaſi rien à nous repliquer, nous ſouhaitterions quelquesfois qu'ils propoſaſſent plus de doutes, ce qui nous donneroit touſiours plus d'occaſiō de leur déchiffrer par le menu nos ſaincts Myſteres. En verité les Cōmandemens de Dieu ſont tres-iuſtes & tres-raiſonnables, & ceux là doiuent eſtre moins qu'hommes qui y trouuent à redire; car nos Hurons qui n'ont encor que la lumiere naturelle, les ont trouué ſi beaux, & ſi conformes à la raiſon, qu'apres en auoir ouy l'explication, ils diſoient par admiration *ca chia attȣain aa arrihȣaa*, certes voila des affaires d'importance, & dignes d'eſtre propoſées dans des conſeils; ils diſent la verité, ils ne diſent rien hors de propos, nous n'auons iamais entendu de tels diſcours. Entre autres choſes qui leur ont fait auoüer la verité d'vn Dieu, Createur, Gouuerneur & Conſeruateur de toutes choſes, fut l'exemple que ie leur apportay de l'enfant cōçeu dans le ventre de la mere. Car qui eſt-ce, diſois-ie, ſinō Dieu, qui organiſe le corps de cet enfant, qui d'vne meſme matiere

forme le cœur, le foye, le poulmon, bref vne infinie varieté de membres si necessaires, & tous si bien proportionnez & ioints les vns auec les autres: ce n'est pas le pere, car ces merueilles s'accomplissent en son absence, & quelquesfois apres sa mort. Ce n'est non plus la mere, car elle ne sçait ce qui se passe dedans son ventre: que si c'est le pere ou la mere qui forment ce corps à discretion, pourquoy n'engendrent-ils vn fils ou vne fille quand ils veulent? pourquoy ne produisent-ils des enfans beaux, grands, forts & adroits. Et si les parens donnent l'ame à leurs enfans? pourquoy ne leur departent-ils à tous de grands esprits, vne heureuse memoire, & toutes sortes de belles & loüables qualitez, veu qu'il n'y a personne qui ne desirast auoir de tels enfans, s'il estoit en son pouuoir? A cela nos Hurons s'estonnent, & n'ayant que respondre, ils cõfessent que nous disons la verité, & qu'en effet il y a vn Dieu, que d'oresnauant ils le veulent recognoistre, le seruir & honorer, desirans d'estre promptement instruits, de sorte qu'ils demandent que nous leur fassions tous les iours le Catechisme: mais cõme i'ay desia dit, leur occupations & diuertissemens ne le permettent pas.

Outre cela, la conformité de tous les poincts de la Doctrine Chrestienne leur plaist merueilleusement ; car, disent-ils, vous parlez conformément, & tousiours consecutiuement à ce que vous auez dit; vous n'extrauaguez point; vous ne dites riẽ hors de propos, mais nous autres nous parlõs à l'étourdy, sans sçauoir ce que nous disons. C'est le propre de la fausseté de s'ẽbarasser dans vne infinité de contradictions.

Le mal est, qu'ils sont si attachez à leurs vieilles coustumes, que cognoissãt la beauté de la verité ils se contentent de l'approuuer sans l'embrasser. Leur répõse ordinaire est, *onondechȣten*, la coustume de nostre païs est telle. Nous auons combattu ceste excuse, & la leur auons ostée de la bouche, mais non encores du cœur; nostre Seigneur le fera quand il luy plaira.

C'est ainsi que nous agissons auec les Anciens; car pour autant que les femmes & les enfans nous causoient beaucoup de trouble, nous auons trouué ceste inuention, qui nous reüssit assez bien : le P. Antoine Daniel, & les autres Peres vont tous les iours par toutes les Cabanes enseigner aux enfans, soit baptisez ou non, la doctrine Chrestienne, sçauoir est le signe de la Croix,

le *Pater*, *l'Aue*, *le Credo*, les Commandemens de Dieu, l'Oraiſon à l'Ange Gardien, & autres briefues prieres; le tout en leur langue, pource que ces Peuples ont vne ineptitude naturelle d'en apprendre vne autre.

Les Dimanches nous aſſemblons toute ceſte ieuneſſe par deux fois dãs noſtre Cabane qui nous ſert de Chappelle. Le matin nous les faiſons aſſiſter à la Meſſe iuſques à l'offertoire; deuant laquelle nous faiſons ſolemnellement l'eau beniſte, puis ie leur fais dire à tous enſemble apres moy le *Pater*, *l'Aue*, & autres prieres qu'ils ſçauent. L'apreſdinée ie leur propoſe quelque petite demande du Catechiſme, & leur fais rendre compte de ce qu'ils ont appris pendant la ſemaine, donnant à chacun quelque petit prix ſelon ſon merite.

Ceſte methode conioințe auec ces petites recompenſes a des effects incroyables: car premierement cela a allumé parmy tous les enfans vn ſi grand deſir d'apprendre, qu'il n'y en a point du tout, pourueu qu'ils ſçachent tant ſoit peu beguayer, qui ne vueillent eſtre inſtruits, & comme ils ſont quaſi tous d'vn aſſez bon eſprit, c'eſt auec vn grand progrez; car meſme ils

s'inſtruiſent les vns les autres.

Ie ne ſçaurois dire le contentement & la conſolation que nous donne ceſte petite ieuneſſe, quand nous conſiderons leurs Peres plongez encor dans leurs ſuperſtitions, quoy qu'ils recognoiſſent ſuffiſamment la verité. Il nous vient en penſée de craindre que Dieu irrité par leurs pechez ne les ayt rebutez encor pour vn temps; car pour les enfans ſans doute il leur tend les bras, & les attire à ſoy; l'ardeur qu'ils teſmoignent à apprendre ce qui regarde le deuoir d'vn Chreſtien nous empeſche d'en douter; les plus petits ſe viennent ietter entre nos bras quand nous allons par les Cabanes, & ne ſe font point prier pour dire & eſtre inſtruits. Le P. Daniel a trouué l'inuention d'appaiſer vn petit enfant, quand il le trouue pleurant entre les bras de ſa mere; qui eſt de luy faire faire le ſigne de la Croix: Et de fait, vn iour que ie venois de leur faire le Catechiſme en noſtre Cabane; cet enfant nous fit rire: ſa mere le portoit entre ſes bras, & s'en alloit, mais elle ne fut pas ſi toſt ſur le ſeüil de la porte qu'il ſe prit à pleurer, de ſorte qu'elle fut contrainte de rentrer; elle luy demande ce qu'il auoit, Que ie recommence,

dit-il, que ie recommence, ie veux encor dire. Ie luy fis donc faire derechef le signe de la Croix, & il se prit incontinent à rire, & à sauter d'aise. I'ay veu le mesme vne autrefois pleurer bien fort pour auoir eu le doigt froissé, cependant s'appaiser, & rire, aussi-tost qu'on luy eust fait faire le signe de la Croix. Ie m'estend volontiers sur ce suiet, ne doutant point que les bonnes ames ne prennent plaisir d'entendre toutes ces particularitez ; dans les commencemens de ceste Eglise naissante, que pouuons nous raconter sinon les begayemens de nos enfans spirituels ? Nous auons vne petite fille entre autres nõmee Marie *Aoesiu*, qui n'a point sa pareille ; vous diriez que tout son contentement soit de faire le signe de la Croix, & de dire son *Pater* & *Aue*, à peine auons nous mis le pied dans sa Cabane, qu'elle quitte tout pour prier Dieu. Quand nous assemblons les enfans pour la priere ou pour le Catechisme, elle se trouue tousiours des premieres, & y accourt plus gayement que plusieurs ne feroient au ieu ; elle ne bouge de chez nous, & ne se lasse point de faire le signe de la Croix, & de dire & redire cinquante fois le iour le *Pater* & *Aue*; elle le fait faire aux autres, & vn de nos

François eſtant arriué de nouueau ; pour tout compliment, elle luy priſt la main, & luy fit faire le ſigne de la Croix. Souuent elle ſe trouue dans la campagne quand nos Peres y recitent leur Office, elle ſe tient dans le chemin, & preſque autant de fois qu'ils ſe retournent, elle ſe met à faire le ſigne de la Croix, & à prier Dieu à haute voix.

Vne autre petite nommee Catherine, auoit fait ſouuent la difficile à ſe faire inſtruire, & en ſuite n'auoit point eſté recompenſee comme les autres : quelques iours apres vne ſienne compagne l'amena à vn des noſtres, luy faiſant accroire qu'elle eſtoit toute diſpoſee à dire; mais quand ce fut au fait & au prendre, elle fit à l'ordinaire ; alors ceſte petite qui l'auoit amenee ſe miſt en humeur, & employa toute ſa petite rhetorique naturelle pour luy déſerrer les levres, & la faire parler, tantoſt vſant de menaces, tantoſt luy faiſant eſperer quelque recompenſe de moy, ſi elle diſoit bien, & fit ſi bien qu'elle en vint à bout au grand contentement de celuy des noſtres qui l'eſcoutoit.

Vn autre bien qu'apporte ceſte practiquo conforme à noſtre Inſtitut, eſt que les grãds meſmes demeurent par ce moyen inſtruits;

car le deſir que les peres & meres ont que leurs enfans ſoient loüez & recompenſez de quelque prix, fait qu'ils s'inſtruiſent eux-meſmes, pour inſtruire leurs enfans; particulierement beaucoup de grandes filles prennent plaiſir à imiter les petites. Quand elles retournent du bois, ſouuent elles s'arreſtent au premier de nos Peres qu'elles rencontrent, & luy diſent *ta arrihȣaienſtan ſen*, enſeigne moy ie te prie, & quoy qu'elles ſoient bien chargees, elles ne ſont point contentes qu'on ne leur ait fait dire le *Pater* & l'*Aue*. Quelquesfois meſmes elles nous preuiennent, & de ſi loin qu'elles apperçoiuent quelqu'vn de nous autres, elles ſe mettent à dire ce qu'elles ſçauent. Quelle conſolation d'entendre retentir ces campagnes du nom de IESVS, où le diable a eſté, pour ainſi dire, adoré & recognu pour Dieu par tant de ſiecles.

Ce meſme exercice fait que nous profitons beaucoup en l'vſage & cognoiſſance de la langue, qui n'eſt pas vn petit fruict. Vniuerſellement parlant ils loüent & approuuent la Religion Chreſtienne, & blaſment leurs meſchantes couſtumes; & quand ſera-ce qu'ils les quitteront tout à fait? Quelques-vns nous diſent, Penſez-vous

venir à bout de renuerser le Pays, c'est ainsi qu'ils appellent le changement de leur vie Payenne & Barbare, en vne vie ciuile & Chrestienne? Nous respondons que nous ne sommes pas si presomptueux, mais que ce qui est impossible aux hommes, est non seulement possible, mais facile à Dieu. Voicy encor vn autre indice de leur bonne volonté pour la Foy. Monsieur de Champlain & Monsieur le General du Plessis Bochart, nous obligerent grandement l'annee passee, exhortant les Hurons en plein conseil à embrasser la Religion Chrestienne, & leur disant que c'estoit là l'vnique moyen non seulement destre vn iour veritablement heureux dans le Ciel, mais aussi de lier à l'auenir vne tres-estroite amitié auec les François, lesquels en ce faisant viendroient volontiers en leur Pays, se marieroient à leurs filles, leurs apprendroient diuers arts & mestiers, & les assisteroient contre leurs ennemis; & que s'ils vouloient amener quelques-vns de leurs enfans l'an prochain, qu'on les instruiroit à Kébec, que nos Peres en auroient vn grand soin; Et pour autant que les Capitaines du pays n'estoient pas là bas, ils leur dirent qu'ils tinssent conseil tous ensemble quand ils

seroient

ſeroient de retour touchant les poincts ſuſdits, & qu'ils me rendiſſent les lettres dont il leur pleuſt m'honorer, par leſquelles ces Meſſieurs nous donnoient aduis de ce qui auoit eſté dit, afin que nous aſſiſtaſſions au Conſeil des Hurons, & ſçeuſſions nous preualoir de ce qu'ils auoient fait. Conformement à cela au mois d'Auril dernier ayant eſté inuité à vne Aſſemblee ou Conſeil, où eſtoient tous les Anciens & les Chefs de la Nation des Ours, pour deliberer ſur leur grande feſte des morts, ie pris l'occaſion de leur repreſenter la lettre de ces Meſſieurs, & demander qu'ils deliberaſſent meurement ce qu'ils deſiroient y reſpondre ; Ie leur dis que tous les hommes ayant l'ame immortelle alloient finalement apres ceſte vie en l'vn de ces deux lieux, ſçauoir en Paradis ou en Enfer, & ce pour vn iamais : mais que ces lieux eſtoiēt grandement differents, car le Paradis eſtoit vn lieu remply de toutes ſortes de biens, & exempt de toutes ſortes de maux ; & l Enfer eſtoit vn eſtat deſtitué de tout bien, & remply de toutes ſortes de maux, que c'eſtoit vne fournaiſe tres-ardente au milieu de laquelle les damnez ſeroient à iamais tourmentez & brulez ſans eſtre conſom-

mez, qu'ils auisassent maintenant auquel de ces deux lieux ils desiroient vn iour aller pour vn iamais, & ce pendant qu'ils estoiẽt encor en vie; car pour tous les defunts pour qui ils auoient fait, & alloient faire la feste, que c'estoit vne affaire decidee, que tous ayãt ignoré Dieu, & outrepassé ses cõmandemens, auoiẽt suiuy le chemin de l'Enfer, où ils estoient maintenant tourmentez de supplices qui ne se peuuent imaginer, & qu'il n'y auoit plus de remede. Que pour eux s'ils vouloient aller au Ciel nous leur enseignerions le chemin ; & pour autant que toutes les affaires d'importance se font icy par presens, & que la Pourcelaine qui tient lieu d'or & d'argent en ce Pays, est toute puissante, ie presentay en ceste Assemblee vn collier de douze cens grains de Pourcelaine, leur disant, que c'estoit-là pour applanir les difficultez du chemin de Paradis; ce sont les termes dont ils ont coustume de se seruir quand ils font quelques presens pour venir à bout de quelque difficile entreprise. Alors tous opinans à leur tour, dirent qu'ils redoutoient ces feux ardens de l'Enfer, & qu'ils aymoient mieux prendre le chemin du Ciel : il y en eut neãtmoins vn lequel ou serieusement, ou plu-

toſt en gauſſant dit, que cela alloit bien que tous vouluſſent aller au Ciel,& eſtre bien-heureux, pour luy qu'il n'importoit pas quand il ſeroit brulé dedans l'Enfer. Ie repartis que Dieu nous donnoit à tous l'option de l'vn & de l'autre, mais qu'il ne ſçauoit pas quel eſtoit le feu d'Enfer, & que i'eſperois qu'il changeroit de reſolution quand il en ſeroit mieux informé.

Voila la diſpoſition qu'ont les Hurons, & notamment la Nation des Ours à receuoir le Chriſtianiſme, à quoy ſeruira grandement que nous auons deſia baptiſé beaucoup d'enfans; car, diſent-ils, nous ne voulons pas abandonner nos enfans, nous deſirons aller au Ciel auec eux. Tu peux iuger, diſent ils, combien nous agreons tes diſcours, puis que nous-nous y trouuons volontiers,& ſans mot dire, & que nous permettõs que nos enfans ſoient baptiſez. Il ne faut pas que ie m'oublie à ceſte occaſion de teſmoigner la ſatisfaction que nous donne Louys de ſaincte Foy; il eſt vray qu'il nous a autant edifiez & contentez dans le deuoir de Chreſtien, qu'il y auoit manqué par le paſſé. A ce mois de Septembre il eut vn deſir de retourner pour hyuerner chez nous à Kébec, afin d'y rapprendre paiſiblement

les bons enſeignemens qu'il auoit eu autrefois de nos Peres en France, & ſe remettre parfaictement dans le train de la vertu & pieté Chreſtienne. Nous approuuions fort ce deſſein, veu meſmement qu'il euſt mené auec luy quelque ieune homme de ſes parens, qui euſt pû eſtre inſtruit & baptiſé là bas: mais quelque difficulté ayant trauerſé ceſte reſolution, il ſe delibera de paſſer vne bonne partie de l'Hyuer auec nous, ce qu'il a fait auec beaucoup de contentement & de profit, tãt de ſon coſté que du noſtre; car il s'eſt remis dans la hantiſe des Sacremens, & dans l'vſage de la priere. A Noël il fit vne fort bonne Confeſſion generale depuis ſon Bapteſme: d'autre part en nos Catechiſmes & inſtructions que nous faiſions aux Sauuages il nous ſeruoit de Truchement, & nous a traduit pluſieurs choſes en langue Huronne, où nous admirions la facilité qu'il auoit à entendre noſtre langue, & à comprendre & expliquer les myſteres les plus difficiles. Bref il teſmoigne que veritablement il a la crainte de Dieu.

Pour concluſion de ce chapitre nous eſperons vous renuoyer les Peres Antoine Daniel, & Ambroiſe Dauot auec vne bande de braues petits Hurons, afin de donner

commencement au Seminaire, duquel on peut esperer auec raison de grands fruits pour la conuersion de ces Peuples. Que s'il y auoit à Kébec des Religieuses, ie croy qu'on vous pourroit aussi enuoyer de petites Seminaristes, il y a icy quantité de braues petites filles, lesquelles si elles estoient bien esleuees ne cederoient en rien à nostre ieunesse Françoise. Ce nous est vn grand creue-cœur de voir ces petites innocentes soüiller incontinent la pureté de leur corps & beauté de leur ame faute de bon exemple & bonne instruction; ie ne doute nullement que la diuine Bonté ne comble de grands biens, particulierement ceux qu'elle inspirera de contribuer à la fondation de ces Seminaires, & à l'education de ces petites plantes de ceste Eglise naissante.

CHAPITRE II.

Contenant selon l'ordre des temps les autres choses remarquables aduenuës pendant ceste année.

LA premiere chose est la secheresse de l'Esté passé laquelle a esté fort vniuer-

ſelle en tous ces Pays, autant que i'ay peu apprẽdre tant des lettres de Kébec, comme de diuers Sauuages reuenans des traittes loingtaines, tout eſtoit ſi ſec & ſi aride qu'à la moindre étincelle de feu les foreſts & les campagnes eſtoient incontinent embraſées: d'où arriua que pluſieurs Sauuages allans par pays, & n'eſtans pas ſur leur garde eurent leurs Cabanes & viures bruſlez, comme auſſi deux de nos hommes. Mais pour ne parler que du Pays des Hurons, la ſechereſſe y fut tres-grande, car depuis Paſques iuſques a la my-Iuin il ne pleut point, ou fort peu; rien ne profitoit, tout deperiſſoit, de ſorte qu'on apprehendoit vne grande famine, & à bon droit; car tout le terroir des Hurons & des lieux circonuoiſins eſtans tout ſablonneux, s'il eſt trois iours ſans eſtre arrouſé des pluyes du Ciel, tout commence à faner & à baiſſer la teſte. Dans ces apprehenſions tout le Pays eſtoit en alarme de la famine, veu meſmement que le Printemps paſſé trois villages auoiẽt eſté bruſlez, qui ſans cet accident euſſent pû ſeruir dans la neceſſité de greniers à tout le Pays. Tous crioient à l'ayde, & imploroient à leur ordinaire le ſecours des Sorciers ou *Arendiouane*, qui ſe font icy adorer,

promettans qu'ils destourneroient les malheurs dont le Ciel les menace. Ces abuseurs firent ioüer tous les ressorts que les songes, & leur ceruelle creuse leur peut suggerer, afin de faire pleuuoir, mais en vain, le Ciel estoit d'airain à leurs sottises. Il y eut vn de ces Sorciers nommé *Tehorenhaegnon* plus fameux que les autres, qui promist merueilles, pourueu que tout le Pays luy fist vn present de la valeur de dix haches, sans conter vne infinité de festins: mais ces efforts furent en vain, il auoit beau songer, festiner & danser, il n'en tomboit pas vne goutte d'eau, de sorte qu'il cōfessoit qu'il n'en pouuoit venir à bout, & asseuroit que les bleds ne meuriroient point; mais le mal estoit pour nous, ou plustost le bon-heur, qu'il disoit qu'il estoit empesché de faire pleuuoir par vne Croix qui est vis à vis de nostre porte, & que la maison des François estoit vne maison de demons, ou de gens méfaisans qui estoiēt venus en leur Pays afin de les faire mourir. Quelques-vns encherissans là dessus disoient que parauanture nous auions des ressentimens de la mort d'Estienne Truslé, & que nous voulions tirer vengeance de tout le Pays pour la mort d'vne seule per-

ſonne. D'autres adiouſtoient que les Algonquins leur auoient dit que les François ne venoient icy que pour les faire mourir, & que d'eux eſtoit prouenuë la contagion de l'année paſſée. En ſuite de ces diſcours on nous diſoit que nous abatiſſions la Croix, & que ſi les bleds ne meuriſſoient pas, on nous pourroit bien aſſommer ainſi comme on fait icy les Sorciers, & autres gens pernicieux. Quelques-vns, à noſtre grand regret & creue-cœur, diſoient qu'ils abbattroient la Croix, & vinrent iuſques à ce poinct, que des ieunes gens en ayants fait vne autre, & l'ayans plantée ſur le faiſte d'vne Cabane, ſe mirent à tirer à l'encontre, comme au blanc, auec leurs arcs & leurs fleches; mais noſtre Seigneur ne permiſt pas qu'ils la frapaſſent d'vn ſeul coup. D'autres eſtoient d'autant plus méchans qu'ils eſtoient deſia mieux informez de la cognoiſſance d'vn Dieu Createur & Gouuerneur de toutes choſes, car ils accuſoient ſa Bonté & Prouidence auec d'horribles blaſphemes. Il euſt fallu eſtre de bronze pour n'eſtre pas irrité de ces inſolences. Ce qui nous touchoit dauantage eſtoit la miſere de ce pauure Peuple, ſon aueuglement, & ſur tout l'iniure qu'on fai-

ſoit à Dieu le quittant pour des Sorciers : car pour la mort ie croy que tous euſſeut eſté tres aiſes de la ſubir pour la defenſe de la Croix. Nous aſſemblaſmes donc en noſtre Cabane les hommes & les femmes de noſtre village, attendu particulierement qu'eux ſeuls n'auoient point eu recours aux Sorciers, ains nous demandoiẽt continuellement que nous fiſſions pleuuoir. Ils ont ceſte penſee que rien ne nous eſt impoſſible: Ie leur dis que ny nous, ny aucun homme ne diſpoſoit de la pluye, ou du beau temps; que celuy qui a fait le Ciel & la terre en eſtoit ſeul le maiſtre, & la diſtribuoit ſelon ſon bon plaiſir; que c'eſtoit à luy à qui il falloit auoir recours ; que la Croix que nous auions plantee n'empeſchoit point la pluye, veu que depuis que nous l'auions erigee il auoit pleu & tonné par pluſieurs fois; mais que parauanture Dieu eſtoit faſché de ce qu'ils en parloient mal, & de ce qu'ils recouroient à de meſchans *Arendiouane*, leſquels ou n'auoient point de pouuoir, ou bien peut-eſtre cauſoient eux-meſmes les ſechereſſes par les hantiſes & pacts qu'ils auoient auec le diable ; & qu'au reſte tout ce qu'ils en faiſoient n'eſtoit que pour auoir des preſens ; que s'ils y pouuoient

quelque chose, qu'ils fissent dõc plouuoir. Partant que s'ils vouloient obtenir ce qu'ils desiroient, ie leur dis qu'ils s'adressassent à celuy qui a tout fait, & qui est seul Auteur de tous biens, duquel nous leur auions tant parlé, & que nous leur enseignerions la façon de le prier. Ceste Nation est fort docile, & sous la consideration des biens temporels vous les flechissez où vous voulez. Ils me respondirent tous, qu'ils n'adioustoient point foy à leurs deuins, & que c'estoient des abuseurs, qu'ils ne vouloient point d'autre Dieu que celuy que nous leur enseignions, & qu'ils feroient ce que nous leur dirions. Ie leur dis donc qu'ils deuoient detester leurs pechez, & se resoudre à bon escient à seruir ce Dieu que nous leur annoncions, & que d'oresnauant nous ferions tous les iours vne Procession pour implorer son ayde, que c'estoit ainsi que faisoient tous les Chrestiens; qu'ils fussent constans & perseuerans, ne perdant pas courage s'ils n'estoient incontinent exaucez; nous adioustasmes à cela vn vœu de neuf Messes en l'honneur du glorieux Espoux de nostre Dame Protecteur des Hurons; nous exposasmes aussi le S. Sacremẽt à l'occasion de sa Feste qui arriua en ce temps-là.

Or il auint iustement que la neufuaine estãt accomplie, qui fut le treiziesme Iuin, nous ne peusmes paracheuer la Procession sans pluye, qui suiuit fort abondante, & dura à diuerses reprises l'espace de plus d'vn mois auec vn grand amandement & accroissement des fruicts de la terre : & d'autant que, comme i'ay dit, ces terres sablonneuses demanderoient quasi des pluyes de deux iours l'vn, vne autre secheresse estant suruenuë depuis la my-Iuillet iusques à la fin du mois, nous entreprismes vne autre neufuaine en l'honneur de nostre B. Pere S. Ignace, par les prieres duquel nous eusmes dés le lendemain de la neufuaine encommencée, & du depuis, telle abondance de pluyes qu'elles firent parfaictement espier les bleds, & les amenerent à maturité, de sorte qu'il y a eu ceste année autant de bled que de long temps.

Or ces pluyes ont fait deux biens; l'vn en ce qu'elles ont accreu les fruicts de la terre, & l'autre en ce qu'elles ont étouffé toutes les mauuaises opinions & volontez conçeuës contre Dieu, contre la Croix, & contre nous; car tous les Sauuages de nostre cognoissance, & notamment de nostre village, sont venus expressément nous trou-

uer pour nous dire qu'en effet Dieu estoit bon, & que nous estions aussi bons, & qu'à l'auenir ils vouloient seruir Dieu, adioustant mille poüilles à l'encontre de leurs *Arendiouane*, ou deuins. A Dieu soit pour iamais la gloire de tout; il permet la secheresse des terres, pour arrouser les cœurs de ses benedictions.

L'année 1628. que les Anglois defirent la flotte de la Compagnie de la Nouuelle France, dont la perte a esté la damnation de plusieurs Canadois, & le retardement de la conuersion de quelques autres, cõme il est à croire, il m'arriua en ce pays vne histoire quasi pareille à la precedente, laquelle à raisõ de la conformité ie pense estre bõ de raconter icy. La secheresse estoit extraordinaire par tout, mais singulierement en nostre village, & aux enuirons. Certes ie m'estonnois de voir quelquesfois l'air tout chargé de nuées ailleurs, & ouyr bruire les tonnerres, & au contraire en nos quartiers le Ciel y estre tres pur, tres serain, & trés ardent. Il sembloit mesme que les nuées se diuisoient à l'abord de nostre contrée; Ce mesme suppost du diable, que i'ay nommé cy-deuant *Tehorenhaegnon*, estant prié de faire plouuoir, respondit qu'il ne le pouuoit

pas faire, & que le tonnerre qu'ils feignent eſtre vn oyſeau, auoit peur de la Croix qui eſtoit deuant la maiſon des François, & que ceſte couleur rouge dont elle eſtoit peinte, eſtoit comme vn feu ardent & flamboyant qui diuiſoit les nuées en deux, quand elles venoient à paſſer par deſſus.

Les Capitaines du village ayant entendu ces nouuelles me firent appeller, & me dirent; Mon nepueu, voila ce que dit vn tel, que reſponds-tu à cela ? nous ſommes perdus, car les bleds ne meuriront point. Si au moins nous mourrions par la main & les armes de nos ennemis, qui ſont preſts de venir fondre ſur nous, encor à la bonne heuro, nous ne languirions pas, mais ſi eſtans eſchapez de leur fureur, nous tombons dãs la famine, c'eſt aller de mal en pis, qu'en penſe-tu? tu ne voudrois pas eſtre cauſe de noſtre mort? & puis il t'importe autant qu'à nous: nous ſerions d'auis que tu abbatiſſe ceſte Croix, & que tu la cachaſſe pour vn temps ou dedans ta Cabane, ou bien dans le lac, afin que le tonnerre & les nuées ne la voyent plus, & qu'ils n'en ayent plus de peur, & puis apres la moiſſon tu la replanteras. A cela ie reſpondis, Pour moy iamais ie nabbattray, ny ne cacheray la Croix

où eſt mort celuy qui eſt la cauſe de tous nos biens. Pour vous ſi vous la voulez abbatre, auiſez-y ie ne pourray pas vous en empeſcher, mais prenez garde qu'en l'abbatant vous n'irritiez Dieu, & que vous n'accroiſſiez voſtre miſere. Croyez-vous à cet abuſeur ; il ne ſçait ce qu'il dit, il y a plus d'vn an que ceſte Croix a eſté plantée, voyez combien de fois il a pleu icy du depuis : c'eſt vn ignorant de dire que le tonnerre craint ; ce n'eſt pas vn animal, mais vne exhalaiſon ſeiche & embraſée, qui eſtant enfermée court ça & là pour ſortir; & puis que craint le tonnerre? ceſte couleur rouge de la Croix? oſtez donc auſſi vous meſmes toutes ces figures & peintures rouges qui ſont ſur vos Cabanes. A cela ils ne ſçauoient que me repartir, ils s'entre-regardoient, & diſoient, il dit vray, il ſe faut bien garder de toucher à ceſte Croix ; & cependant, adiouſtoient-ils, *Tehorenhaegnon* dit cela. Il me vint vne penſée, Puis, diſie, que *Tehorenhaegnon* dit que le tonnerre apprehende ceſte couleur de la Croix, ſi vous voulez nous la peindrons d'vne autre couleur, de blanc ou de noir, ou en quelqu'autre façon; & ſi incontinent apres il vient à plouuoir, vous croirez que *Tehorenhaegnõ* a

dit vray, ſinon que c'eſt vn impoſteur. C'eſt fort bien auiſé, dirent-ils, ainſi le faut-il faire. On peint donc la Croix de blanc, mais vn, deux, trois & quatre iours ſe paſſent qu'il ne plouuoit non plus qu'auparauant; & cependant tous ceux qui voyoient la Croix ſe faſchoient contre ce Sorcier, qui auoit eſté la cauſe de la déſigurer de la ſorte. Sur cela i'allay trouuer les Anciens; Et bien a-il pleu dauantage qu'auparauant? Eſtes vous contens? Ouy, dirent-ils, nous voyõs bien que *Tehorenhaegnon* n'eſt qu'vn abuſeur: mais dis nous toy, qu'eſt-ce que nous ferons, & nous t'obeyrons. Alors noſtre Seigneur m'inſpira de les inſtruire du myſtere de la Croix, & de l'honneur que par tout on luy rendoit, & de leur dire que i'eſtois d'auis qu'ils vinſſent tous en corps, hommes & femmes adorer la Croix, pour reparer l'honneur d'icelle: & d'autant qu'il s'agiſſoit de faire croiſtre les bleds, qu'ils apportaſſent chacun vn plat de bled pour en faire offrande à noſtre Seigneur, & que ce qu'ils donneroient fuſt puis apres diſtribué aux pauures du village. L'heure eſt dõnée au lendemain; Ils ne l'attendent pas, mais la preuiennent: nous entourons la Croix repeinte de ſes premieres couleurs,

ſur laquelle i'auois mis vn Crucifix; Nous faiſons quelque priere, puis i'adoray & baiſay la Croix pour leur monſtrer comme ils deuoient faire, ils me ſuiuirent les vns apres les autres apoſtrophants noſtre Seigneur crucifié par des prieres que la Rhetorique naturelle, & la neceſſité du temps leur ſuggeroit. Certes leur feruente ſimplicité me donnoit de la deuotion ; bref ils firent ſi bien que dés la meſme iournée Dieu leur donna de la pluye, & enfin vne tres heureuſe recolte, auec vne tres-grande admiration de la Puiſſance diuine.

Pour concluſion de ces deux hiſtoires, ie diray que ces Peuples ſont grands admirateurs, & font eſtat des perſonnes qui ont quelque choſe de releué par deſſus le commun; à ceſte occaſion ils les appellent, *oki* du meſme nom qu'ils donnent aux demõs: Partant s'il y auoit icy quelqu'vn doüé du don de miracles, ainſi qu'eſtoient les premiers qui ont annoncé l'Euangile au monde, il conuertiroit à mon aduis ſans difficulté, tous ces Barbares; mais Dieu depart telles faueurs, quand, à qui, & comment il luy plaiſt, & parauanture veut-il que nous attẽdions la recolte des ames auec patience & perſeuerance. Auſſi certes ne ſe portent-ils encore

encore à leur deuoir que par vn reſpect temporel, ſur lequel on pourroit bien leur faire ce reproche de l'Euangile ; *Amen, amen dico vobis, quæritis me, non quia vidiſtis ſigna, ſed quia manducaſtis ex panibus, & ſaturati eſtis.*

Nous auons eu ceſte année deux alarmes, dont enfin, Dieu mercy, il ne nous eſt reſté que la peur; ç'a eſté ſur l'apprehenſion des ennemis. La premiere, qui auoit quelque apparence, fut l'Eſté paſſé, & dura tout le mois de Iuin ; c'eſt vn des temps des plus propres à ſemblables eſpouuantes, d'autant que pour lors le Pays eſt deſnué des hommes, qui vont en traitte qui d'vn coſté, qui d'vn autre. L'autre a eſté cet Hyuer, & s'eſt trouuée fauſſe; en l'vne & en l'autre on la nous donnoit bien verte aſſez ſouuent, tant de iour que de nuict; les femmes & les enfans commençoient à plier bagage ſur le rapport des crieurs ; ce ſont icy nos eſpions. La fuite eſt aucunement tolerable en Eſté, car on ſe peut échaper en quelque Iſle, ou cacher dans l'obſcurité de quelque épaiſſe foreſt ; mais en Hyuer quand les glaces ſeruent de pont pour aller fureter les Iſles, & que la cheute des fueilles a éclaircy les foreſts, vous ne ſçauriez

où vous retirer, puis on descouure incontinent les vestiges sur la neige; ioinct qu'il fait bien froid en Hyuer pour coucher long temps à l'enseigne de la Lune. Il y a quelques villages assez bien fortifiez, où on pourroit demeurer, & attendre le siege & l'assaut, ceux qui peuuent s'y retirent, les autres gagnent au pied, ce qui est le plus ordinaire; car le petit nombre d'hommes, le manquement d'armes, le grand nombre d'ennemis, leur font redouter la foiblesse de leurs forts, il n'y a que les vieilles gens qui pour ne pouuoir aller attendent de pied coy la mort dans leurs Cabanes. Voilà où nous en sommes d'ordinaire. Cet Hyuer nous fusmes sur le poinct de fuyr, mais où cacher nos petites commoditez? car les Hurons en sont aussi frians que les Iroquois. D'ailleurs neantmoins ces espouuantes n'ont pas esté inutiles; car outre les prieres & les vœux que nous auons faits pour destourner les fleaux; outre le soin que chacun apportoit pour se disposer à la mort, ou à l'esclauage, & outre que de là nous prenions occasion d'instruire les Sauuages du secours qu'ils doiuent attendre de Dieu; nous nous sommes rendus aymables, recommandables, & vtiles à tout le

Pays, tant en leur donnant des fers de fleches, comme en nous disposant de les aller secourir dans leurs forts selon nostre pouuoir. En effect nous auions quatre de nos François munis de bonnes arquebuses, qui estoient tous prests de courir au premier village où se fust donné l'assaut, & moy i'estois resolu de les aller accompagner pour les assister spirituellement, & pour prendre les autres occasions qui se fussent presentées d'auancer la gloire de Dieu. De là ie vous laisse à penser si nous auons besoin du secours d'enhaut, & que ceux qui viuent en repos & en asseurance, le nous obtiennent par leurs prieres; c'est ce que nous leur demandons humblement.

Les Hurons nous sont demeurez fort affectionnez de la promptitude que nous leur auons monstrée à les assister. Nous leur auons dit aussi que d'oresnauant ils fissent leurs forts quarrez, & tirassent leurs pieux en ligne droicte, & qu'au moyen de quatre petites tourelles aux quatre coings, quatre François pourroient facilement auec leurs arquebuses ou mousquets conseruer & defendre tout vn village. Ils ont fort gousté cet aduis, & ont desia commencé à le practiquer à la Rochelle, où il sou-

haittent passionnément auoir des nostres. Dieu se sert de tout pour donner entrée aux porteurs de l'Euangile.

L'Esté est icy vne saison fort incommode pour instruire les Sauuages; les traittes & les champs emmenent tout hommes, femmes & enfans, il ne demeure quasi personne dans les villages; voicy comme nous passasmes le dernier.

En premier lieu nous-nous recueillismes tous par les exercices spirituels à la façon de nostre Compagnie. Nous en auons d'autant plus besoin, que l'excellence de nos fonctions requiert plus d'vnion auec Dieu; & que nous sommes contraints de viure continuellement dans le tracas; c'est ce qui nous fait souuent recognoistre qu'il faut que ceux qui viennent icy y apportent vn bon fonds de vertu, s'ils veulẽt y en cueillir les fruicts. Apres nos exercices nous fismes vn memorial confus des mots que nous auions remarquez depuis nostre arriuée, & puis nous esbauchasmes vn Dictiõnaire de la langue des Hurons, qui sera tres-profitable. On y verra les diuerses significations, on y recognoistra aysément la difference des mots par ensemble, qui ne consiste quelquesfois qu'en vne seule lettre, ou mes-

me en vn accent. Finalement nous-nous occupaſmes à reformer, ou plutoſt à ranger vne Grammaire. Ie crains qu'il ne nous faille faire ſouuent de ſemblables reformes, car tous les iours nous allons deſcouurans de nouueaux ſecrets en ceſte ſcience; ce qui nous empeſche d'enuoyer rien à imprimer pour le preſent. Nous en ſçauons, graces à Dieu, tantoſt ſuffiſamment, tant pour entendre que pour eſtre entendus, mais non encor pour mettre au iour. C'eſt à la verité vne choſe bien laborieuſe de vouloir comprendre de tous poincts vne langue eſtrangere, tres abondante, & autant differente de nos langues Europeanes qu'eſt le Ciel de la terre, & ce ſans maiſtre & ſans liures. Ie n'en dis pas dauantage, parce que i'en fais vn Chapitre plus bas. Nous y trauaillons tous auec ferueur; c'eſt vne de nos plus ordinaires occupations, il n'y en a point qui ne iargonne deſia, & ne ſe faſſe entendre, les Peres nouuellement venus auſſi bien que les anciens; i'eſpere en particulier que le P. Mercier y ſera bientoſt maiſtre.

Le neufieſme d'Aouſt arriua de Kébec vn de nos hommes, deux mois & douze iours apres ſon embarquement d'icy, Dieu

ſçait auec quel contentement nous l'écoutaſmes ſur l'eſtat de tous les François de Kébec, & des trois Riuieres, que le bruit nous auoit dépeints comme tous morts de la contagion. Nous fuſmes auſſi tres-aiſes d'entendre l'heureuſe arriuée des cinq vaiſſeaux de Meſſieurs de la Compagnie, commandez par Monſieur le General du Pleſſis Bochart, qu'on nous faiſoit croire s'eſtre perdus dans les glaces. Noſtre ioye fut vn peu rabatuë par la crainte qu'on auoit qu'il ne fuſt arriué quelque accident au Capitaine Bontan; mais on nous a releuez de ceſte apprehenſion.

Le treizieſme du mois d'Aouſt le P. Mercier arriua, & le P. Pijart le dix-ſept. Le P. Mercier s'eſtant tres-bien porté depuis la France, fut ſaiſi d'vne petite fiéure vn iour ou deux auant ſon arriuée aux Hurons, mais dés le lendemain qu'il fut arriué, il en fut quitte pour vne legere émotion, qui fut ſuiuie d'vne parfaite ſanté. C'eſt vne benediction du Ciel, ce ſemble, que ce nous eſt aſſez d'eſtre aux Hurons pour nous bien porter. Au reſte tous les Peres ont eſté fort doucement conduits, ils n'ont ny ramé, ny porté, ſinon leurs petites hardes; mais plutoſt ont eſté honorez, & por-

tez eux-mesmes aux endroits fascheux & difficiles: & partant qu'aucun n'apprehende les difficultez qu'il y a à monter icy, pour auoir leu nostre Relation de l'an passé; les commencemens sont tousiours difficiles, & puis les causes de nos peines estoient extraordinaires; & enfin ie croy que mes pechez qui demandoient cela pour moy, redonderent encor sur les autres; mais plaise à Dieu que nous ayons épuisé le calice des amertumes iusques à la derniere goutte; quoy que nul ne deuroit perdre courage quand les trauaux seroient tousiours égaux; nostre Seigneur en a bien enduré dauantage pour le salut des ames. Nostre petit bagage nous a esté aussi apporté tres-fidelement, & assez bien conserué; vous ne sçauriez croire le bien qu'ont fait les pois, le pain, & le sagamité que vous distribuastes l'an passé à nos Hurons, & le bon visage que vous leur monstrâtes. Ce bon traictement vous a gagné, & à nous aussi, leurs cœurs; nous n'allons en aucun lieu qu'on ne nous dise, que nos Freres de Kébec sont tres courtois & tres liberaux: Toutes ces choses nous disposent ces Peuples à receuoir la semence de l'Euangile, car l'affectiõ qu'ils nous portent leur rend croyable ce que nous leur disons.

Sur l'Eclypſe de Lune du vingt-ſeptieſme d'Aouſt, nos Barbares s'attendoient à vne grande défaite des leurs, parce qu'elle parut ſur le Pays ennemy, qui eſt à leur égard au Su-eſt; car ſi elle paroiſt en Orient, c'eſt à leur cõpte que la Lune eſt malade, ou qu'elle a receu quelque deſplaiſir; iuſques à nous inuiter, ie ne ſçay ſi c'eſtoit en riant, de tirer contre le Ciel, pour la deliurer du danger, nous aſſeurans que c'eſtoit leur couſtume d'y décocher pluſieurs fleches à cet effect. Il eſt vray qu'ils crient tous tant qu'ils peuuent en ces occaſions, & font des imprecations à leurs ennemis, diſans, que telle & telle Nation periſſe. I'eſtois pour lors en vn autre village, où demeuroit ce fameux Sorcier, dont i'ay deſia parlé, *Tehorenhaegnon*; il fit feſtin, ce dit-on, pour deſtourner les mal-heurs de ceſte Eclypſe.

Le vingtieſme Octobre mourut dans ſon infidelité vn vieillard de noſtre village, dont la fin eſtonna pluſieurs, & leur laiſſa de bons deſirs de ſe conuertir; il ſemble que noſtre Seigneur luy auoit communiqué depuis vn an pluſieurs bons mouuements, il aſſiſtoit volontiers à toutes nos Aſſemblées, eſcoutant nos inſtructions; c'eſtoit le premier à faire le ſigne de la Croix:

mais apres il taschoit d'accorder nostre creance auec leurs superstitions & resueries, & disoit qu'il vouloit aller auec ses Ancestres. Quelque songe sembloit l'auoir disposé au biẽ; mais comme il aymoit à faire bonne chere, & à dire le mot, Dieu le chastia. Estant malade pour la derniere fois, il fit son *Athataion*, ou festin d'adieu, en vne grande Assemblée, où il se traicta des mieux à leur façon; renouuellant ces caresses à chaque syncope qui luy suruenoit. Nous l'allasmes voir, & ce fut à nous inuiter d'autant, nous menaçant que si nous ne luy faisions raison de chanter à nostre mode, il renuerseroit tout apres sa mort dans nostre Cabane, & mesme l'emporteroit. Vn iour il nous demãda le Baptesme, mais comme il sẽbloit se remettre, nous-nous défiasmes de son humeur. Sur le soir y estans retournez il dormoit. A peine estions nous hors de sa Cabane qu'il expira, & Dieu ne permit pas que ce qu'il auoit mesprisé pendant la vie, luy fust accordé à la mort. *Iudicia Dei abyssus multa.*

Le vingtiesme de Septembre le pere de Louys de sainctе Foy nous vint visiter en nostre Cabane, & nous dire la volonté qu'il auoit luy & toute sa famille de se faire bapti

ser, poussé à cela, disoit-il, entre autres motifs, parce que en leur défaite par les Iroquois Dieu luy auoit conserué extraordinairement la vie.

Le quatriesme d'Octobre nous partismes pour aller instruire ceste maison, & considerer plus exactement la disposition qu'ils auoient à la Foy. En chemin nous baptisasmes deux malades, que nous croyons estre maintenant dans le Ciel; nous demeurasmes sept iours en nostre voyage, pendant lequel nous instruisismes toute ceste famille de tous les poincts importans de la Religion Chrestienne. Louys nous seruoit en cela de truchement; il possede fort bien nos mysteres, & les explique auec affection. Tous approuuoient & goustoient grandement les veritez Chrestiennes, & tant s'en faut qu'ils iugeassent aucun des commandemens de Dieu difficiles, que mesmes ils les trouuoient faciles. La continence coniugale, & l'indissolubilité du mariage, leur sembloit deuoir plus empescher le progrez de l'Euangile; & en effect ce nous sera entre autres vne pierre d'achoppement. Cependant ils disoient qu'eu égard à vne vie eternellement heureuse, ou eternellement malheureuse, rien

ne deuoit sembler difficile. Et puis, disoit le pere de Louys, si vous disiez qu'il fallust passer les deux, les trois, & plusieurs iours sans manger, on y pourroit trouuer de la peine; mais en tout le reste il n'y en a point. Il disoit que les François qui auoient esté icy, ne leur auoient iamais parlé de Dieu, mais s'estoient eux-mesmes adonnez comme eux à courir & folastrer auec les femmes. Au reste il disoit au P. Pijart qui estoit auec moy, qu'il apprist promptement la langue, afin d'aller demeurer à leur village, & y estre le Superieur d'vne maison.

En ceste visite ie remarquay deux ou trois choses. Le pere de Louys entendant qu'il falloit apprendre le signe de la Croix, le *Pater*, l'*Aue*, & le Symbole des Apostres, dit que tout cela estoit peu, & qu'il n'auroit gueres d'esprit s'il ne pouuoit l'apprendre; qu'estant allé en diuerses Nations on luy auoit commis quelquesfois plus de vingt sortes d'affaires, & qu'au retour il les auoit toutes rapportées tres-fidelement, & partant qu'il auroit bien-tost appris & retenu ce peu que nous luy imposions; cependant ce bel esprit trauailla fort à apprendre le signe de la Croix. C'est merueille combien les hommes sont prompts

&éueillez aux affaires du monde, eſtans hebetez en celles de Dieu.

I'eus du plaiſir à oüir Louys expliquant nos Myſteres à ſes parens, il le faiſoit auec grace, & monſtroit qu'il les comprenoit & poſſedoit tres-bien; Ah que ie ſouhaitterois parler en Huron auſſi bien que luy, car il eſt vray qu'en comparaiſon ie ne fais que begayer, & cependant la façon de dire donne toute vne autre face. Comme i'eus mis en auant l'embraſement des cinq villes abominables, & la preſeruation de Loth & de ſa famille, pour monſtrer comme Dieu chaſtie ſeuerement dés ceſte vie les meſchans & les vilains, & comme il ſauue les bons, Louys en tira ceſte conſequence pour ſes parents, que s'ils ſeruoient fidelement Dieu, leur Cabane ne bruleroit pas, quand bien tout le village ſeroit embraſé.

Parauanture trouuera-on ces choſes trop baſſes pour eſtre eſcrites ; mais quoy? *Cùm eram paruulus, loquebar vt paruulus, ſapiebam vt paruulus; cùm autem factus ero vir, euacuabo quæ erant paruuli.* Quand ceſte Egliſe ſera creuë, elle produira d'autres fruits, on eſcrira peut-eſtre vn iour les grandes aumoſnes, les ieuſnes, les mortifications, la patiēce admirable, voire les martyres des Hu-

rons Chreſtiens: Maintenant qu'ils ne ſont encor qu'au berceau,on ne doit attendre que des begayemens d'enfans ; & partant ie continueray dans le recit de ces petites choſes, qui ſeront, Dieu aydant,la ſemence de plus grandes.

Expoſant aux parens de Louys le commandement de ne point deſrober, & diſant qu'en France on faiſoit mourir les larrons, ſon pere demanda ſi deuenant Capitaine il les feroit auſſi mourir? Et Louys luy repartit, que le Pays ſeroit bien toſt dépeuplé, car il faudroit tout tuer ; vn Huron & vn larron eſtant preſque la meſme choſe. Tandis que nous eſtions icy nous fiſmes obſeruer le premier Vendredy & le premier Samedy qui ayt eſté iamais obſerué par les Hurons. Dés le Ieudy ils porterent ailleurs le reſte de leur ſagamité, & de leur viande, & le Vendredy & Samedy ayans eſté inuitez au feſtin, ils diſoient que ſi on leur donnoit de la viande ils la garderoient pour le Dimanche ; & de fait nous auons veu vne fois en noſtre village le pere de Louys refuſer en vn feſtin le Vendredy, vn morceau de chair qu'on luy preſentoit, ne faiſant pas neantmoins de ſcrupule de mãger du ſagamité où on l'auoit cuit. Ce nou-

ueau proselyte n'en sçauoit pas dauantage. Nous les laissasmes en bonne disposition & bonne volonté, & ce fut tout; le fruict n'est pas encor meur.

Le quinziesme d'Octobre nous allasmes au village *d'ȣenrio* visiter quelques malades, où nostre Seigneur nous ayda par le moyen d'vne ieune fille de nostre village qui s'y trouua, & des-abusa si à propos vne pauure femme malade, sur la crainte qu'elle auoit que le Baptesme ne luy aduançast ses iours, qu'elle se rendit enfin, & vne autre auec elle.

Le premier de Nouembre voyant vne femme grosse aux abois de la mort, nous fismes vn vœu à sainct Ioseph, au cas qu'elle guerist, & que l'enfant fust baptisé, aussi tost elle commença à se bien porter, & quelque temps apres accoucha d'vne fille, laquelle par le Baptesme a esté mise au rang des enfans de Dieu.

Le huictiesme de Decembre nous celebrasmes auec toute la solemnité possible, la Feste de l'immaculée Conception de la Vierge, & voüasmes de dire chacun vne Messe tous les mois de l'année en l'honneur de ce mesme sainct Mystere, auec les autres particularitez que vostre R. nous

auoit preſcrites. Nous croyons que la Bienheureuſe Vierge a eu pour agreables nos petites deuotions, car dés la meſme iournée nous baptiſaſmes trois petites filles, dont l'vne nommée Marie de la Conception eſt ceſte petite qui eſt ſi feruente à apprendre, dont nous auons parlé cy-deſſus, & deuant la fin du mois nous en euſmes baptiſé vingt-huict; & du depuis nous y voyons vn notable changement, ſi bien que chaque mois nous en auons touſiours gagné bon nombre, en ſuite de ceſte offrande.

Le iour de la Purification ayant aſſemblé tous les enfans Chreſtiens parez le mieux qu'il ſe peût, auec leurs parens; nous fiſmes en leur preſence la benediction des cierges, puis ayant expliqué aux grands cõme à tel iour noſtre Dame auoit offert ſon Fils au Temple au Pere Eternel, & qu'à ſon imitation ils deuoient auſſi preſenter leurs enfans au ſeruice de Dieu, & qu'en ce faiſant Dieu en prendroit vn ſoin plus particulier, ils en furent tres-contens. C'eſt pourquoy prenant vn Crucifix en main ie prononçay en leur langue ceſte Oraiſon.

Sus-escoutez vous qui auez fait la terre, & vous
Io sakhrihote de Sondechichiai, dinde
qui Pere vous appellez, & vous son Fils
esa d'Oistan ichiatsi, dinde de hoen
qui vous appellez, & vous Esprit Sainct qui vous appel-
ichiatsi, dinde de Esken d'oatatoecti ichiat-
lez, sus escoutez car ce n'est pas chose de peu d'importance que
si; Io sakhrihote, onekindé oeron d'ieȣa-
nous faisons, regardez ces assemblez
kerha, atisacagnren cha ondikhueȣaté
enfans, desia ce sont tes creatures tous; parce que
Atichiahà, onne atisataȣan áȣeti; aerhon
on les a baptisez. Mais voicy que vne autrefois nous
onatindecȣaesti. Caati onne ȣáto esátaan-
te les presentons eux tous, nous te les abandonnons tous,
cȣas echa áȣeti, áȣeti esátonkhiens,
c'est ce que pensent ce que voila assem-
ondayee echa ȣenderhay cha ȣendikhu-
blées femmes, elles pensent maistre
cȣaté otindekhien, ȣenderhay aȣandio
qu'il soit de tous les enfans. Sus donc maintenant
aȣaton eȣa tichiaha. Io ichien nonhȣa
prenez courage gardez-les, defendez-les. Qu'ils
etsaon hatsacaratai, atsatanonstat. Enon-
ne deuiennent point malades, qu'ils ne pechent
che ȣatinonhȣaké, enonché ȣatirihȣan-
iamais, destournez tout ce
derâké, aonhȣentsannenhan, serreȣa eȣa
qui est mal; que si la contagion nous attaque
d'otechienti, din de ongnratarrié etseso-
derechef, destourne-là aussi; que si la famine
nachien, serreȣa itondi; din de onrendich
nous

nous attaque deſtourne-la auſſi ; que ſi la guer-
eſonachien, ſerreȣa itondi; din de ȣsken-
re nous aſſault deſtourne la auſſi ; que ſi
raetac eſonachien; ſerreȣa itondi; din de
le demon nous prouoque, c'eſt à dire le mauuais demõ,&
oki eſoniatoata ondayee d'okiaſti. chia
les meſchans qui par poiſon font mourir, deſtourne les
daononcȣaieſſa d'oki aſaoio , ſerreȣa
auſſi. Finalement deſtourne tout ce qui eſt de mauuais.
itondi. ocȣetacȣi ſerreȣa eȣe d'otechienti.
Ieſus noſtre Seigneur de Dieu Fils, c'eſt ce à quoy tu
Ieſus onandaerari Dieu hoen ondayee
exhorteras ton Pere, car il ne te refuſe
achichetſaron de hiaiſtan , oneké tehia-
point Et vous auſſi Marie de Ieſus la Mere qui
nonſtas. chia deſa ȣarie Ieſus ondȣe de
es tes Vierge, cela auſſi dis. Ainſi
chikhoncȣan , ondayee itondi chihon. to
ſoit-il.
hayaȣan.

Ceſte Oraiſon entre autres leur aggrea, d'autant que nous demandions à Dieu qu'il les preſeruaſt de la contagion, de la famine, & de la guerre ; ils n'y deſirerent de plus que ces deux prieres, qu'ils ne fiſſent point naufrage, & ne ſe bruſlaſſent point. *enonche ȣatiȣareha , enonche ȣattatate ;* cela y eſtant ils la iugerent accomplie. Dieu ſoit infiniement loüé, & la B. Vierge, car nous pouuons dire que de ce iour-là nous priſmes poſſeſſion de ceſte petite ieuneſſe, qui

a continué depuis à s'assembler tous les Dimanches dans nostre Cabane pour prier Dieu. Il estoit bien raisonnable que puis qu'ils auoient commencé à naistre enfans de Dieu le iour de l'immaculée Conception de ceste saincte Vierge, ils commençassent aussi le iour de sa Purification à practiquer le deuoir de Chrestien, pour le continuer le reste de leur vie; c'est ce que nous esperons par l'entremise de ceste Mere de misericorde, qui nous fait assez paroistre que sans doute elle veut estre la Mere de ceste nouuelle Eglise.

Le vingt-vniesme de Mars vne femme qui auoit esté enuiron vingt-quatre heures en trauail d'enfant, accoucha heureusement, aussi tost qu'on luy eut appliqué vne Relique de N. B. P. S. Ignace; son fruict ne vesquit qu'autant qu'il fallut pour aller au Ciel par le Baptesme.

Le vingt-huictiesme de Mars François Marguerie qui estoit allé hyuerner auec les Sauuages de l'Isle, nous en amena quatre; Ce nous fut vne grande consolation de receuoir des visites Françoises en vne telle saison, & d'entendre des nouuelles de Kébec, & des trois Riuieres. Nous fusmes aussi surpris d'estonnement de voir qu'vn ieune

homme comme luy aagé de vingt à vingt-deux ans, eust le courage de suiure les Sauuages sur les glaces, dans les neiges, & au trauers des forests quarante iours continus, & l'espace de quelques trois cens lieuës, portant, trainant & trauaillant autant & plus que pas vn de sa bande, car ces Barbares estans arriuez au giste luy faisoient faire leur chaudiere, tandis qu'ils se chauffoient & se reposoient; Il nous fait au reste vne belle leçon, car si pour contenter vn desir de voir, il a tant pris de peine, & deuoré tant de difficultez venant en vne saison si fascheuse, & par des chemins si étranges, certainement des personnes Religieuses poussées du sainct desir de gagner des ames à Dieu, ne doiuent nullement redouter l'aspreté des chemins, que la commodité des Canots, la saison plaisante de l'Esté, & la compagnie des Sauuages assez secourables, rendent non seulement beaucoup moindre, mais aussi en quelque façon agreable; outre que Dieu a des consolations admirables pour ceux qui le craignent, mais beaucoup plus pour ceux qui l'ayment.

L'occasion de la venuë des Sauuages de l'Isle en ce pays des Hurons, estoit la mort

de vingt trois perſonnes que les Iroquois auoient maſſacrez nonobſtãt la paix: Cette perfidie leur cauſoit vn grand deſir de ſe venger. Ils auoient amaſſé quelques vingt-trois colliers de Pourcelaine afin de ſouſleuer les Hurons & les Algonquins à prendre les armes, & leur preſter main forte, ſe promettant que nos François ſeroient de la partie, comme contre vn commun ennemy; Mais ny les Hurons ny les Algonquins n'y ont point voulu entendre, & ont refuſé leurs preſens; les Biſſiriniens n'y ont non plus voulu entendre à cauſe des extorſions qu'ils ſouffrent deſdits Sauuages de l'Iſle en deſcendant à la traitte; Pour les Hurons, ils ont couuert leurs refus de l'apprehenſion d'vne armée dont on les menaçoit en bref. Mais en effet ç'a eſté pour ce que la Nation des Ours qui fait la moitié des Hurons, s'eſt piquée de ce que les Sauuages de l'Iſle ne les inuitoient point comme les autres, ne leur faiſants point part de leurs preſens, au contraire defendant qu'on ne leur en parlaſt.

Cependant d'vn autre coſté nous apprehendons que ce ne ſoient tous ſtratagémes de Satan pour empeſcher la conuerſion de ces Peuples, car ceux de l'Iſle ſe voyans

éconduits s'en sont retournez fort mescontés tant des Hurons, que des Bissiriniens, & ont menacé qu'ils ne lairroient passer ny les vns, ny les autres pour aller aux François.

Le Borgne de l'Isle disoit aux Hurons en nostre presence, pour recommander le suiet de son Ambassade, que son corps estoit des haches, il vouloit dire, que la conseruation de sa personne, & de sa Nation, estoit la conseruation des haches, des chaudieres, & de toute la traitte des François pour les Hurons; mesmes on dit, soit vray, soit faux, qu'il s'est vanté qu'il estoit maistre des François, & qu'il nous remeneroit à Kébec, & nous feroit repasser la mer à tous; ie dis qu'on le dit, & qu'on luy attribuë ces rodomontades, car nous ne les auons pas ouyes, au contraire ils se departirent d'auec nous auec toute sorte de satisfaction & de contentement.

Ils nous firent à la verité vn grand discours comme d'amis, qui tendoit, ou à nous faire quitter tout à fait le Pays des Hurons, ou au moins la Nation des Ours, comme la plus meschante de toutes, qui auoit massacré Estienne Brusle, & le bon Pere Nicolas Recolet auec son compa-

gnon; & qui pour vn coup leur auoit autres-fois assommé huict de leurs hommes ; Et pour moy en particulier , en me flattant & me loüant, ils me dirent, que plutost que de risquer ma vie parmy vne Nation si perfide , ils me conseilloient de descendre à Kébec, au moins apres auoir passé icy encor vn an , pour sçauoir parfaictement la langue, que ie serois vn grand Capitaine, & qu'il n'y auroit que moy qui parleroit dans les conseils ; C'est ainsi que ces braues conseillers nous donnoient des aduis, auec plusieurs & longs discours , pour monstrer l'amitié qu'ils auoient tousiours portée aux François par dessus toutes les Nations. Nous leur respondismes que nous n'estiōs pas venus en ces Pays pour seruir de truchement, ny sous esperance de nous y enrichir, ou de deuenir vn iour grands Capitaines ; mais que nous auions abandonné nos parens, nos moyens, & toutes nos possessions , & auions trauersé la mer afin de leur venir enseigner la voye de salut, au peril de nos vies ; qu'au reste nous taschions, & que nous tascherions de si bien nous cōporter , que les autres Nations auroient plus de suiet de nous aymer, que de nous mal-faire. Bref nous leur dismes qu'vn iour

quelqu'vn des noſtres pourroit demeurer en leur Pays pour les inſtruire, & qu'il y en auroit deſia n'eſtoit leur vie errante; Ils teſmoignerent en eſtre fort contens, & acquieſcerent à nos raiſons: pour comble deſquelles nous leur donnaſmes vn Canot, auec quelques autres petits preſens, dont ils demeurerent tres-ſatisfaits, diſans qu'ils eſtoient deſia de retour en leur Pays, & firent mille remerciemens auec forces promeſſes de bien traitter les noſtres quand ils paſſeront ſur leurs terres. Nous taſchons de nous concilier l'amitié de tous ces Peuples afin de les conqueſter à Dieu.

La Semaine Saincte Louys de ſaincte Foy nous vint viſiter, & fit ſes Paſques auec nous pour ſe diſpoſer à aller à la guerre auec vn ſien oncle contre les Iroquois; il n'eſt pas encor de retour; on nous veut faire accroire qu'il eſt deſcendu à Kébec; ie m'en rapporte.

Le quatorzieſme d'Auril le fils du Capitaine Aenons apres auoir perdu au ieu de pailles vne robe de Caſtor, & vn collier de quatre cens grains de Pourcelaine, eut vne telle apprehenſion de ſes parens, que n'oſant entrer dans la Cabane, il ſe deſeſpera, & ſe pendit à vn arbre. C'eſtoit vn eſprit

fort melancholique; dés cet Hyuer il auoit esté desia sur le point de se défaire soy-mesme, mais vne petite fille le prit sur le fait: comme on luy demandoit qui l'auoit porté à ceste meschante resolution, Ie ne sçay, dit-il, mais il me semble que i'ay quelqu'vn dedans moy qui me dit continuellement, pends toy, pends toy. Le ieu ne porte iamais à rien de bon; en effect les Sauuages mesmes remarquent que c'est quasi l'vnique cause des batteries & des meurtres.

Le huictiesme de May, estant allé à la Rochelle, vne femme qui venoit d'accoucher, me presenta son petit enfant à baptiser; comme il se portoit bien, & que nostre coustume est, sinon en cas de necessité de ne baptiser que dans nostre Cabane auec les ceremonies de l'Eglise, pour plus grand respect de ce Sacrement; ie fus tout prest de luy dire que ce seroit assez qu'elle nous l'apportast à la premiere commodité: neanmoins ie me senty inspiré de passer outre; & sans doute ce fut vne Prouidence toute particuliere, car peu de iours apres ses parens nous vinrent apporter la nouuelle de sa mort.

Le huictiesme de Iuin, le Capitaine des Naiz percez, ou de la Nation du Castor,

qui eſt à trois iournées de nous, vint nous demander quelqu'vn de nos François pour aller auec eux paſſer l'Eſté dans vn fort qu'ils ont fait, pour la crainte qu'ils ont des *Aȣeatſiȣaenrrhonon*, c'eſt à dire, des gens puants, qui ont rompu le traicté de paix, & ont tué deux des leurs, dont ils ont fait feſtin.

Le neufieſme aborda icy vn Sauuage mort ſous les glaces. Tout le village y accourut, & rendit à ſes parens les deuoirs accouſtumez de ſi bonne grace, que parmy les preſens mutuels l'intendance des ceremonies leur fut deferée en ceſte occaſion, le mort s'eſtant trouué n'eſtre point des leurs.

Le treizieſme du meſme mois nous euſmes nouuelle qu'vne troupe de Hurons qui s'en alloient en guerre, & s'eſtoient cabanez à la portée d'vn mouſquet du dernier village, à vne iournée de nous, apres auoir paſſé pres de deux nuicts à chanter & à manger, furent ſurpris d'vn ſi profond ſommeil, que l'ennemy ſuruenant en fendit la teſte à douze ſans reſiſtance, le reſte ſe ſauua à la fuite.

I'euſſe pû adiouſter icy beaucoup de choſes qui ſe ſont paſſées ceſte année, & dont nous auons eſté teſmoins oculaires; mais

i'ay iugé plus à propos de les referuer à la feconde partie de cefte Relation ; l'efpere que i'éuiteray par ce moyen plus ayfément la confufion , & contenteray à mon aduis dauantage tous ceux qui font curieux de fçauoir les mœurs & les couftumes de ces Peuples.

CHAPITRE III.

Aduertiffement d'importance pour ceux qu'il plairroit à Dieu d'appeller en la Nouuelle France , & principalement au Pays des Hurons.

NOus auons appris que le falut de tant d'ames innocentes lauées , & blanchies dans le Sang du Fils de Dieu, touche bien fenfiblemẽt le cœur de plufieurs, & y allume de nouueaux defirs de quitter l'ancienne France , pour fe tranfporter en la Nouuelle. Dieu foit beny à iamais qui nous fait paroiftre par là qu'il a enfin ouuert à ces Peuples les entrailles de fon infinie mifericorde. Ie ne fuis pas pour refroidir cefte genereufe refolution ; helas ce font ces

cœurs ſelon le cœur de Dieu que nous attendons; mais ie deſire ſeulement leur donner vn mot d'aduis.

Il eſt vray que *fortis vt mors dilectio*, l'amour de Dieu a la force de faire ce que fait la mort, c'eſt à dire, de nous détacher entierement des creatures & de nous meſme; neantmoins ces deſirs que nous ſentons de cooperer au ſalut des Infideles ne ſont pas touſiours des marques aſſeurées de cet amour épuré; il peut y auoir quelquesfois vn peu d'amour propre, & de recherche de nous meſme, ſi nous regardons ſeulement le bien & le contentement qu'il y a de mettre des ames dans le Ciel, ſans conſiderer meurement les peines, les trauaux, & les difficultez qui ſont inſeparables de ces fonctions Euangeliques.

Doncques afin que perſonne ne ſoit abuſé en ce point, *oſtendam illi quanta hîc oporteat pro nomine Ieſu pati*. Il eſt vray que les deux derniers venus, les Peres Mercier & Pijart, n'ont pas eu tant de peine en leur voyage, mais en comparaiſon de nous qui eſtions montez l'année precedente; ils n'ōt point ramé, leurs gens n'ont point eſté malades comme les noſtres, il ne leur a point fallu porter de peſantes charges. Or non-

obſtant cela pour facile que puiſſe eſtre la trauerſée des Sauuages, il y a touſiours aſſez dequoy abbatre bien fort vn cœur qui ne ſeroit pas bien mortifié; la facilité des Sauuages n'accourcit pas le chemin, n'applanit pas les roches, n'éſloigne pas les dangers. Soyez auec qui que vous voudrez il faut vous attendre à eſtre trois & quatre ſemaines par les chemins tout au moins, de n'auoir pour compagnie que des perſonnes que vous n'auez iamais veu, d'eſtre dans vn Canot d'eſcorce en vne poſture aſſez incommode, ſans auoir la liberté de vous tourner d'vn coſté ou d'autre, en danger cinquante fois le iour de verſer, ou de briſer ſur les roches. Pendant le iour le Soleil vous bruſle, pendant la nuict vous courez riſque d'eſtre la proye des Maringoins. Vous montez quelquesfois cinq ou ſix ſaults en vn iour, & n'auez le ſoir pour tout recõfort qu'vn peu de bled battu entre deux pierres, & cuit auec de belle eau claire; pour lit la terre, & bien ſouuent des roches inégales & raboteuſes, d'ordinaire point d'autre abry que les eſtoiles, & tout cela dans vn ſilence perpetuel; ſi vous vous bleſſez à quelque rencontre, ſi vous tombez malade, n'attendez de ces Barbares d'aſſi-

ſtance, car où la prendroient-ils. Et ſi la maladie eſt dangereuſe, & que vous ſoyez éloignez des villages, qui y ſont fort rares, ie ne voudrois pas vous aſſeurer, que ſi vous ne vous pouuez ayder vous meſme pour les ſuiure, ils ne vous abandonnent.

Quand vous arriuerez aux Hurons vous trouuerez à la verité des cœurs pleins de charité, nous vous receurons à bras ouuerts comme vn Ange de Paradis, nous aurons toutes les bonnes volontez du monde de vous faire du bien, mais nous ſommes quaſi dans l'impoſſible de le faire ; nous vous receurons dans vne ſi chetiue Cabane que ie n'en trouue point quaſi en France d'aſſez miſerables pour vous pouuoir dire, voila comment vous ſerez logé. Tout haraſſé & fatigué que vous ſerez, nous ne pouuons vous donner qu'vne pauure natte, & tout au plus quelque peau pour vous ſeruir de lict; & de plus vous arriuerez en vne ſaiſon où de miſerables petites beſtioles, que nous appellons icy *Taȣhac*, & pulces en bon François, vous empeſcheront quaſi les nuits entieres de fermer l'œil; car elles ſont en ces pays-cy incomparablement plus importunes qu'en France; la pouſſiere de la Cabane les nourrit, les Sauuages nous les apportẽt,

nous les allons querir chez eux, & ce petit martyre, ſans parler des Maringoins, Mouſquites, & autre ſemblable engeance dure d'ordinaire les trois & quatre mois de l'Eſté.

Il faut faire eſtat pour grãd maiſtre & grãd Theologien que vous ayez eſté en France d'eſtre icy petit Eſcolier, & encor, ô bon Dieu, de quels maiſtres! des femmes, des petits enfans, de tous les Sauuages, & d'eſtre expoſé à leur riſée. La langue Huronne ſera voſtre ſainct Thomas, & voſtre Ariſtote, & tout habile homme que vous eſtes, & bien diſant parmy des perſonnes doctes & capables, il vous faut reſoudre d'eſtre aſſez long-temps muet parmy des Barbares; ce ſera beaucoup pour vous, quand vous commencerez à begayer au bout de quelque temps.

Et puis comment penſeriez-vous paſſer icy l'Hyuer? apres auoir ouy tout ce qu'on endure hyuernant auec les Sauuages Montagnets, ie puis dire que c'eſt à peu prés la vie que nous menons icy parmy les Hurons; ie le dis ſans exaggeration, les cinq & ſix mois de l'Hyuer ſe paſſent dans ces incommoditez preſque continuelles, les froidures exceſſiues, la fumée, & l'importunité des Sauuages; nous auons vne Cabane ba-

ſtie de ſimples écorces, mais ſi bien iointes, que nous n'auons que faire de ſortir dehors pour ſçauoir quel temps il fait: la fumée eſt bien ſouuent ſi eſpaiſſe, ſi aigre & ſi opiniaſtre, que les cinq & ſix iours entiers, ſi vous n'eſtes tout à fait à l'eſpreuue, c'eſt bien tout ce que vous pouuez faire que de cognoiſtre quelque choſe dans voſtre Breuiaire: Auec cela nous auons depuis le matin iuſques au ſoir noſtre foyer quaſi toujours aſſiegé de Sauuages; ſur tout ils ne manquent gueres à l'heure du repas: que s'il arriue que vous ayez quelque choſe d'extraordinaire, ſi peu que ce ſoit, il faut faire eſtat que la plus part de ces Meſſieurs ſont de la maiſon; ſi vous ne leur en faites part, vous paſſerez pour vn vilain. Pour la nourriture, elle n'eſt pas ſi miſerable, bien que nous nous paſſions d'ordinaire d'vn peu de bled, auec vn morceau de poiſſon ſec & fumé, outre quelques fruicts dont ie parleray icy bas.

Au reſte iuſques à preſent nous n'auons eu que des roſes, d'oreſnauant que nous auons des Chreſtiens quaſi en tous les villages; il faut bien faire eſtat d'y faire des courſes en quelque ſaiſon de l'annee que ce ſoit, & d'y demeurer ſelon les occurren-

ces les quinze iours & les trois ſemaines entieres, dans des incommoditez qui ne ſe peuuent dire. Adiouſtez à tout cela que noſtre vie ne tient quaſi qu'à vn filet, & ſi en quelque lieu du monde que nous ſoyons nous deuons attendre la mort à toute heure, & auoir touſiours noſtre ame entre nos mains, c'eſt particulierement en ce pays. Car outre que voſtre Cabane n'eſt que comme de paille, & que le feu y peut prendre à tout moment, nonobſtant le ſoin que vous apportez pour deſtourner ces accidens, la malice des Sauuages vous donne ſujet de ce coſté-là d'eſtre dans des craintes quaſi perpetuelles : vn meſcontant vous peut bruſler, ou fendre la teſte à l'eſcart. Et puis vous eſtes reſponſable de la ſterilité ou fecondité de la terre, ſous peine de la vie; vous eſtes la cauſe des ſechereſſes, ſi vous ne faites plouuoir, on ne parle pas moins que de ſe défaire de vous. Ie n'ay que faire de parler du danger qu'il y a du coſté des ennemis, c'eſt aſſez de dire que le treizieſme de ce mois de Iuin ils ont tué douze de nos Hurons auprés du village de Contarrea qui n'eſt qu'à vne iournée de nous; que peu de temps auparauant à quatre lieuës du noſtre, on deſcouurit dans les champs quelques

Iroquois

Iroquois en embuſcade, qui n'eſpioient que l'occaſion de faire vn coup aux deſpens de la vie de quelque paſſant. Ceſte Nation eſt fort craintiue, ils ne ſe tiennent pas ſur leur garde; ils n'ont pas quaſi le ſoin de preparer des armes & de fermer de pieux leurs villages; leurs recours ordinaire, principalement quand l'ennemy eſt puiſſant, eſt à la fuite. Dans ces alarmes de tout le Pays ie vous laiſſe à penſer ſi nous auons ſuiet nous autres de nous tenir en aſſeurance.

Or apres tout, ſi nous eſtions icy pour les attraits exterieurs de la pieté, comme en France, encore ſeroit-ce. En France la grande multitude, & le bon exemple des Chreſtiens, la celebrité des Feſtes, la maieſté des Egliſes ſi bien parées vous preſchent la pieté; & dans nos Maiſons la ferueur des noſtres, leur modeſtie, & tant de belles vertus qui éclatent en toutes leurs actions, ſont autant de voix puiſſantes qui vous crient ſans ceſſe, *reſpice, & fac ſimiliter.* Vous auez la conſolation de celebrer tous les iours la ſaincte Meſſe; en vn mot vous eſtes quaſi hors des dangers de tomber, ou au moins les cheutes ne ſont que fort legeres, & vous auez incontinent les ſecours en main. Icy nous n'auons rien, ce ſemble, qui

porte au bien ; Nous sommes parmy des Peuples qui s'estonnent quand vous leur parlez de Dieu, qui n'ont souuent que d'horribles blasphemes en la bouche. Souuent il vous faudra vous priuer du sainct Sacrifice de la Messe, & quand vous aurez la commodité de la dire, vn petit coing de vostre Cabane vous seruira de Chapelle, que la fumée, la neige, ou la pluye vous empeschent d'orner & embellir, quand mesme vous auriez dequoy. Ie laisse à part le peu de moyen qu'il y a de vous recolliger parmy des Barbares, qui ne vous quittent presque point, qui ne sçauent ce que c'est de parler bas. Sur tout ie n'oserois parler des dangers de se perdre parmi leurs impuretez, à qui n'a le cœur plein de Dieu, pour reietter fortement ce poison. En voila bien assez, le reste se cognoist en l'experience.

Mais quoy, me dira quelqu'vn, n'y a-il que cela? Pensez-vous par vos raisons auoir ietté de l'eau sur le feu qui me brule, & diminué tant soit peu le zele que i'ay pour la conuersion de ces Peuples? Ie vous declare que cela n'a seruy qu'à me confirmer dauantage dans ma vocation, que ie me sens plus porté que iamais d'affection pour la Nouuelle France, & que ie porte vne saincte en-

uie à ceux qui sont desia aux prises auec toutes ces souffrances; tous ces trauaux ne me semblent rien en comparaison de ceque ie voudrois endurer pour Dieu; si ie sçauois vn lieu sous le Ciel où on souffrist encor dauantage ie voudrois y aller. Ah qui que vous soyez à qui Dieu donne ces sentimens & ces lumieres, venez, venez, mon cher Frere, ce sont des ouuriers tels que vous estes que nous demandons icy; c'est à des ames semblables à la vostre, que Dieu a destiné la conqueste de tant d'autres que le Diable tient encor maintenant en sa puissance; n'apprehendez aucunes difficultez, il n'y en aura point pour vous, puis que toute vostre consolation est de vous voir crucifié auec le Fils de Dieu; le silence vous sera doux, puis que vous auez appris à vous entretenir auec Dieu, & à conuerser dans les Cieux auec les Saints, & les Anges: les viãdes seroient bien insipides si le fiel de nostre Seigneur ne vous les rendoit plus douces & plus sauoureuses que les mets les plus delicieux du monde. Quel contentement d'aller par ces saults, & de grauir sur les roches, à celuy qui a deuant les yeux cét aymable Sauueur harassé de tourmens, & montant le Caluaire chargé de sa Croix;

l'incommodité du Canot eſt bien aiſée à ſouffrir à qui le conſiderera crucifié. Quelle conſolation ? car il faut que i'vſe de ces termes, autrement ie ne vous ferois pas plaiſir; quelle conſolation donc de ſe voir meſme par les chemins abandonné des Sauuages, languir de maladie, ou mourir de faim dans les bois, & de pouuoir dire à Dieu; Mon Dieu c'eſt pour faire voſtre ſainte volonté que ie ſuis reduit au poinct où vous me voyez; ſur tout conſiderant cét homme-Dieu qui expire en la Croix, & crie à ſon Pere, *Deus meus, Deus meus, vt quid dereliquiſti me*. Que ſi Dieu parmy toutes ces incommoditez vous conſerue en ſanté, ſans doute vous arriuerez doucement au pays des Hurons dans ces ſainctes penſées. *Suauiter nauigat quem gratia Dei portat.*

Maintenant pour ce qui eſt de l'habitation, du viure, & du coucher, oſeray-ie dire à vn cœur ſi genereux, & qui ſe mocque de tout ce que i'en ay touché cy-deſſus; qu'encore bien que nous n'ayons en cecy gueres d'auantage par deſſus les Sauuages, neantmoins ie ne ſçay comment la diuine Bonté adoucit tout ce qu'il y pourroit auoir de difficile, & tous tant que nous ſommes nous trouuons tout cela quaſi auſſi peu étrange

que la vie de France. Le sommeil que nous prenons couchez sur nos nattes, nous semble aussi doux que dans vn bon lit; les viandes du Pays ne nous dégoustent point, quoy qu'il n'y ait gueres d'autre assaisonnement que celuy que Dieu y a mis, & nonobstant les froidures d'vn hyuer de six mois passé à l'abry d'vne Cabane d'écorces percée à iour, nous sommes encor à en ressentir les effets, personne ne s'est plaint de mal de teste ou d'estomac; nous ne sçauons ce que c'est que fluxions, reumes, catarres; ce qui me fait dire que les delicats n'entendent rien en France à se defendre contre le froid; ces chambres si bien tapissées, ces portes si bien ioinctes, & ces fenestres fermées auec tant de soin, ne seruent qu'à en faire ressentir des effets plus cuisans; c'est vn ennemy auec lequel on gagne quasi plus à luy tendre les bras, qu'à luy faire vne si cruelle guerre. Pour le viure, ie diray encor cecy, que Dieu nous a fait paroistre à l'œil sa Prouidence tres-particuliere, nous auons fait en huict iours nostre prouision de bled pour toute l'année, sans faire vn seul pas hors nostre Cabane; on nous apporte aussi du poisson sec en telle quantité, que nous sommes contraincts d'en refuser, & de dire

que nous en auons assez; vous diriez que Dieu voyant que nous ne sommes icy que pour son seruice, afin que nous ne trauaillions que pour luy, nous vueille luy mesme seruir de pouruoyeur. Ceste mesme Bonté ne laisse pas de nous donner de temps en temps quelques rafraichissemens de poissõ frais. Nous sommes sur le bord d'vn grãd Lac qui en porte d'aussi bons que i'aye gueres veu, ou mangé en France; il est vray, comme i'ay desia dit, que nous n'en faisons point d'ordinaire; & encore moins de la chair, qui se void icy plus rarement. Les fruicts mesmes selon la saison, pourueu que l'année soit vn peu fauorable, ne nous mãquent point, les fraises, les framboises & les meures y sont en telle quantité qu'il n'est pas croyable. Nous y cueillons force raisins, & assez bons, les citroüilles nous durent quelquesfois les quatre & cinq mois, mais en telle abondance qu'elles se donnẽt presque pour rien; & si bonnes qu'estant cuites dans les cendres, elles se mangent comme on fait les pommes en France: de sorte qu'à vray dire, pour ce qui touche les viures nous nous pouuons fort aisément passer de la France; le seul bled du Pays est vne nourriture suffisante quand on y est vn peu habi-

tué; les Sauuages l'appreſtent en plus de vingt façons, & ne ſe ſeruent cependant que de feu & d'eau; il eſt vray que la meilleure ſaulce eſt celle qu'il porte auec ſoy.

Pour les dangers de l'ame à parler nettement, il n'y en a point pour celuy qui apporte aux Pays des Hurons la crainte & l'amour de Dieu; au contraire i'y trouue des aduantages nompareils pour acquerir la perfection. N'eſt-ce pas deſia beaucoup de n'auoir dans le viure, le veſtir & le coucher aucun attrait que la ſimple neceſſité? N'eſt-ce pas vne belle occaſion de s'vnir à Dieu, quand il n'y a creature quelconque qui vous donne ſuiet de vous y attacher d'affection? quand les exercices que vous practiquez vous obligent ſans violence à la recollection interieure? Outre vos exercices ſpirituels vous n'auez point d'autre employ que l'eſtude de la langue, & la conuerſation auec les Sauuages. Ah! qu'il y a de plaiſir pour vn cœur ſelon Dieu de ſe faire le petit Eſcolier d'vn Sauuage, & d'vn petit enfant pour les gagner par apres à Dieu, & les rẽdre Diſciples de noſtre Seigneur! Que Dieu ſe communique volontiers, & liberalement à vne ame qui practique pour ſon amour ces actes heroïques

d'humilité ; autant de mots qu'il apprend ce luy sont autant de thresors qu'il amasse, autant de despoüilles qu'il enleue sur l'ennemy commun du genre humain ; de sorte qu'il auroit suiect de dire cent fois le iour, *Lætabor super eloquia tua tanquam qui inuenit spolia multa.* Pour ceste consideration les visites des Sauuages, quoy que frequentes, ne luy peuuent estre importunes ; Dieu luy apprend ceste belle leçon qu'il fit autrefois à Saincte Catherine de Sienne, de luy faire vn cabinet ou vn temple de son cœur, où il ne manque iamais de le trouuer toutes & quantesfois qu'il s'y retire : que s'il y rencontre des Sauuages, ils ne luy apportent aucun trouble dans ses prieres, ils ne seruent qu'à les rendre plus feruentes, il prend de là occasion de presenter ces pauures miserables à ceste souueraine Bonté, & la supplier instamment pour leur conuersion.

Il est certain que nous n'auons point icy cet appareil exterieur, qui réueille & entretient la deuotion. Nous n'y voyons proprement que le substantiel de nostre Religion, le sainct Sacrement de l'Autel, où il faut que nostre Foy ouure les yeux sur ses merueilles, sans y estre aidée d'aucune marque sensible de sa grandeur, non plus que les

Mages iadis en l'estable. Mais il semble que Dieu suppleant à ce qui nous manque, & comme en recompense de la faueur qu'il nous a faite de le transporter, pour ainsi dire, au deça de tant de mers; & de luy auoir trouué place dans ces pauures Cabanes, nous vueille combler des mesmes benedictions parmy ces Peuples infideles, dont il a accoustumé de fauoriser quelques Catholiques persecutez en Pays heretique. Ces bonnes gens ne voyent gueres ny d'Eglises ny d'Autels; mais ce peu qu'ils en voyent leur sert au double de ce qu'il feroit en pleine liberté. Quelle consolation à vostre aduis de se prosterner par fois deuant vne Croix au milieu de ceste Barbarie? de porter les yeux & penetrer au milieu de nos petites fonctions domestiques, iusques au departement que le Fils de Dieu a daigné prendre dans nostre petite habitatiõ? N'est-ce pas estre en Paradis iour & nuict, de n'estre separé de ce Bien-aymé des Nations, que de quelque escorce ou branche d'arbre? *En ipse stat post parietem nostrum. Sub vmbra illius quem desideraueram, sedi.* Voila pour le dedans. Sortons-nous hors du logis, le Ciel nous est ouuert, & ces grands bastiments, qui portent leur teste dans les

nuës, au milieu des bonnes villes ne nous en dérobent point la veuë ; de façon que nous pouuons faire nos prieres en toute liberté deuant ce bel Oratoire, que sainct François Xauier aymoit mieux qu'aucun autre. Que s'il est question des vertus au fonds, ie me glorifieray, non pas en moy, mais au partage qui m'est escheu, ou s'il faut le recognoistre humblement au costé de la Croix, que nostre Seigneur de sa grace nous donne à porter apres soy ; il est certain que ce Pays, ou l'employ que nous y auons, est beaucoup plus propre à engraisser vne ame des fruicts du Ciel, que de ceux de la terre. Ie ne sçay si ie me trompe, si est-ce que ie me represente, qu'il y a beau moyẽ d'y croistre en la Foy, en l'Esperance, & en la Charité. Y ietterions-nous la semence de la Foy sans en profiter pour nous ? Seroit-il possible que nous missions nostre confiance hors de Dieu en vne Region, où du costé des hommes toutes choses nous manquent? Pourrions-nous souhaitter vne plus belle occasion d'exercer la Charité, que dans les aspretez & mes-aises d'vn monde nouueau, que pas vn art ny industrie humaine n'a encore pourueu d'aucune commodité ? & d'y viure pour ramener à Dieu des hommes si

peu hommes, qu'il faut s'attendre iournellemẽt de mourir de leur main, si la fantaisie leur en prend, si vn songe les y porte, si nous ne leur fermons & ne leur ouurons le Ciel à discretion, leur donnant la pluye & le beau temps à commandement. Ne nous font-ils pas responsables de ces dispositions de l'air? & si Dieu ne nous inspire, ou que nous ne voulions pas cooperer à la foy des miracles; ne sommes nous pas continuellement en danger, comme ils nous en ont menacé, de les voir courir sus à ceux qui n'auront point le tort? Certes si celuy qui est la Verité mesme ne l'auoit aduancé, qu'il n'y a pas plus grande charité que de mourir par effect vne fois pour ses amis. Ie conçeurois quelque chose d'égal ou de plus releué, à faire ce que disoit l'Apostre aux Corinthiens. *Quotidie morior per vestram gloriam, fratres, quam habeo in Christo Iesu Domino nostro.* A traisner vne vie assez penible dans des dangers assez frequens & ordinaires d'vne mort inopinée, que ceux-là vous procureront, que vous pretendiez sauuer. Ie me remets par fois en memoire ce qu'escriuoit iadis Sainct François Xauier au P. Simon, & souhaitte qu'il plaise à Dieu de faire en sorte que pour le moins on puisse dire ou escrire vn

iour le mesme de nous, quoy que nous n'en soyons pas dignes. Voicy ses termes. *Optimi è Moluco perferuntur nuntij, quippe in maximis ærumnis perpetuísque vitæ discriminibus, Ioannes Beira eiúsque socij versantur, magno cum Christianæ Religionis incremento.*

Vne chose, ce semble, auroit à donner icy de l'apprehension à vn Enfant de la Compagnie, de se voir au milieu d'vn Peuple brutal & sensuel, de qui l'exemple pourroit ternir le lustre de la vertu la plus & la moins delicate d'entre toutes, qui n'en prendroit vn soin particulier, c'est la Chasteté.

Oseray-ie dire pour essuyer ceste difficulté, que s'il y a lieu au monde où ceste vertu si precieuse soit en asseurance, pour vn homme d'entre nous qui veut estre sur ses gardes, c'est icy. *Nisi Dominus custodierit ciuitatẽ, frustrà vigilat qui custodit eam. Sciui quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det. Et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cuius esset hoc donum.* On dit que les victoires que ceste Fille du Ciel emporte sur son ennemy, se gagnent en fuyant; mais ie croy que c'est Dieu sans plus, qui fait fuyr ce mesme ennemy aux plus grandes occasions, deuant ceux qui ne craignans rien tant que ses approches, vont la teste baissée, & le

cœur plein de confiance en sa Bonté, où sa gloire les appelle. Et où pourrions nous chercher ceste gloire ? ie diray mieux, où la trouuer plus épurée & desgagée de nos propres interests ; qu'en vn lieu auquel il n'y a rien à esperer que la recompense de les auoir tous quittés pour l'amour de celuy, de qui S. Paul disoit. *Scio cui credidi.* Vous souuient-il de ceste herbe, nommée la crainte de Dieu, dont on disoit au commencement de nostre Compagnie, que nos Peres charmoient l'esprit d'impureté; elle ne croist point dans la terre des Hurõs, mais il y en tombe du Ciel à foison ; si peu qu'on soit soigneux d'y cultiuer celle qu'on y apporte. La barbarie, l'ignorance, la pauureté & la misere, qui rend la vie de ces Sauuages plus déplorable que la mort, nous est vne leçon continuelle, de regreter la cheute d'Adam, & de nous sousmettre entierement à celuy qui chastie encore sa desobeyssance en ses enfans, d'vne façon si remarquable, apres tant de siecles. Saincte Therese disoit autrefois, qu'elle ne se trouuoit iamais mieux en ses meditations, que dans les mysteres où elle trouuoit nostre Seigneur à l'escart, & sans compagnie, cóme si elle eust esté au iardin des Oliues. Et

elle appelloit cela vne de ses simplicitez. On comptera cecy si l'on veut parmy mes sottises; mais il me semble que nous auons icy d'autant plus de loisir pour caresser, par maniere de dire, & entretenir nostre Seigneur à cœur ouuert, au milieu de ces terres inhabitées, que moins il y a de personnes qui s'en mettent en peine. Et moyennant ceste faueur, nous pouuons dire hardimẽt, *Non timebo mala, quoniam tu mecum es*. Bref ie me represente que tous les Anges Gardiens de ces Nations incultes & delaissées, sont continuellement en peine & en action, pour nous sauuer de ces dangers. Ils sçauent bien que s'il y auoit chose au monde qui nous deust donner des aisles, pour retourner d'où nous sommes venus, & par obeyssance, & par inclination propre, ce seroit ce malheur, si nous n'en estions à couuert sous la protection du Ciel. C'est ce qui les réueille à nous en procurer les moyens, pour ne perdre la plus belle esperance qu'ils ayent iamais euë par la grace de Dieu, de la conuersion de ces Peuples.

Ie finis ce discours & ce Chapitre auec ce mot. Si dans la veuë des peines & des Croix qui nous sont icy preparées, quelqu'vn se sent si fortifié d'en-haut, que de

pouuoir dire que c'est trop peu, ou comme S. François Xauier, *Ampliùs, ampliùs;* l'espere que nostre Seigneur tirera aussi de sa bouche au milieu des consolations qu'il luy donnera, ceste autre confession, que ce sera trop pour luy, qu'il n'en pourra plus. *Satis est, Domine, satis est.*

CHAPITRE IV.

De la langue des Hurons.

CE n'est que pour en donner quelque petit auant-goust, & en marquer quelques particularitez, attendant vne Grammaire, & vn Dictionnaire entier.

Ils ont vne lettre dont nous n'auons point la pareille, nous l'exprimons par khi; l'vsage en est commun aux Montagnés & Algonquins. Ils ne cognoissent point de B. F. L. M. P. X. Z. & iamais I. E. V. ne leur sont consones. La plus part de leurs mots sont composez de voyelles. Toutes les lettres labiales leur manquent; c'est volontiers la cause qu'ils ont tous les lévres ouuertes de si mauuaise grace, & qu'à peine les entend-

t'on quand ils ſiflent, ou qu'ils parlent bas. Comme ils n'ont preſque ny vertu, ny Religion, ny ſcience aucune, ou police, auſſi n'ont-ils aucuns mots ſimples propres à ſignifier tout ce qui en eſt. Delà eſt que nous demeurõs courts à leur expliquer pluſieurs belles choſes tirées de ces cognoiſſances. Les mots compoſez leur ſont plus en vſage, & ont la meſme force que l'adiectif & ſubſtantif ioints enſemble parmy nous. *Andataraſé*, pain frais. *Achitetſi*, vn pied long. La varieté de ces noms compoſez eſt tres-grande, & c'eſt la clef du ſecret de leur Langue. Ils ont diuerſité de genres comme nous, de nombre comme les Grecs. De plus vne certaine declinaiſon relatiue qui enueloppe touſiours auec ſoy le pronom poſſeſſif, *meus*, *tuus*, *ſuus*, par exemple, *Iatacan*, mon frere, *aiatacan*, mes freres, *ſatacan*, ton frere, *tſátacan*, tes freres, *otacan*, ſon frere, *atotacan*, ſes freres.

Pour les cas ils les ont tous, ou les ſuppléent par des particules fort propres.

La merueille eſt que tous leurs noms vniuerſellement ſe coniuguent; par exemple, *Aſſé*, il eſt frais, *aſſé chen*, il eſtoit frais, *gaon*, vieux, *agaon*, il eſt vieux, *agaonc*, il eſtoit vieux, *agaonha*, il va deuenir vieux; & ainſi

du

du reste. De mesme en est il de ce mot *iatacan*, qui signifie, mon frere, *oniatacan*, nous sommes freres, *oniatacan ehen*, nous estions freres; cela est riche. Voicy qui ne l'est gueres. Vn nom relatif parmy eux enueloppe tousiours la signification d'vne des trois personnes du pronom possessif, si bien qu'ils ne peuuent dire simplement, Pere, Fils, Maistre, Valet, mais sont contraincts de dire l'vn des trois, mon pere, ton pere, son pere. Quoy que i'aye traduit cy-deuant en vne Oraison vn de leurs noms par celuy de Pere, pour plus grande facilité. Suiuant cela nous nous trouuons empeschez de leur faire dire proprement en leur Langue, *Au nom du Pere, & du Fils, & du sainct Esprit.* Iugeriez-vous à propos, en attendāt mieux, de substituer au lieu, *Au nom de nostre Pere, & de son Fils, & de leur sainct Esprit.* Certes il semble que les trois Personnes de la tres-saincte Trinité seroient suffisamment exprimées en ceste façon, la troisiesme estant en effect l'Esprit sainct de la premiere & de la seconde; la seconde, le Fils de la premiere; & la premiere, nostre Pere, aux termes de l'Apostre, qui luy affecte ces propres mots aux Ephes. 3. Adioustez que nostre Seigneur a donné exemple de ceste façon

de parler, non ſeulement en l'Oraiſon Dominicale, ainſi que nous la nommons pour ſon reſpect; mais auſſi commandant à la Magdelaine, en ſainct Iean 20. de porter de ſa part ces beaux mots à ſes Freres ou Diſciples. *Ie monte à mon Pere & au voſtre.* Oſerions nous en vſer ainſi, iuſqu'à ce que la langue Huronne ſoit enrichie, ou l'eſprit des Hurons ouuert à d'autres langues? nous ne ferons rien ſans conſeil.

Or à propos de ce nom de *Pere*, ie ne veux pas oublier la difficulté qui s'eſt auſſi rencontrée à faire dire, *Noſtre Pere qui és aux Cieux*, à ceux qui n'en auoient point ſur terre; leur parler des morts qu'ils ont aymé, c'eſt les iniurier. Peu s'en fallut qu'vne femme à qui ſa mere eſtoit morte depuis peu, ne perdiſt tout à fait l'enuie de ſe faire baptiſer, ſur ce qu'on luy auoit aduancé par meſgarde, *Pere & Mere honoreras.*

Quant aux verbes ce qui eſt de plus remarquable en leur langue eſt; 1. Qu'ils en ont d'autres pour ſignifier les choſes animées, & d'autres pour celles qui ſont ſans vie. 2. Qu'ils varient leurs temps en autant de façons que les Grecs; leurs nombres auſſi, outre que la premiere perſonne tant du duel que du plurier, eſt encor double, car

pour dire, par exemple, nous partons toy & moy, il faut dire, *kiarasc8a*, & pour dire nous partons luy & moy, *aiarasc8a*. De mesme au plurier, nous partons nous autres, plusieurs, *a8arasc8a*, nous partons auec vous, *c8arasc8a*.

Outre tout cela il se remarque double coniugaison, & ie croy que cecy est commun aux langues Americaines : l'vne est simple & absoluë, semblable à nos coniugaisons Latine & Françoise; Par exemple, ce verbe *ahiaton*, qui signifie escrire, se coniugue absolument de ceste façon; *iehiaton*, i'escris, *chiehiatonc*, tu escris, *ihahiatonc*, il escrit, *a8ahiatonc*, nous escriuons, *sc8ahiatonc*, vous escriuez, *attihiatonc*, ils escriuent.

L'autre façon de coniuguer se peut nommer reciproque, d'autant que l'action signifiée par le verbe se termine tousiours à quelque personne, ou à quelque chose; de sorte que au lieu que nous disons en trois mots ie m'ayme, les Hurons disent seulement *iatenonh8é*, ie t'ayme, *onnonh8é*, ie vous ayme tous deux, *inonh8é*, ie vous ayme vous plusieurs, *8anonh8é*, & ainsi du reste.

Ce que ie trouue de plus rare, est qu'il y a vne coniugaison feminine, au moins en la troisiesme personne, tant du singulier que

du plurier; car nous n'en auons pas décou-uert dauantage, ou bien peu. En voicy vn exemple, *ihaton*, il dit, *ȣaton*, elle dit, *ihonton*, ils disent, *ionton*, elles disent. La principale distinction de ceste coniugaison feminine d'auec la masculine est le manquement de la lettre H. dont la masculine abonde, peut-estre pour donner à entendre aux femmes qu'il ne doit y auoir rien d'aspre ny de seuere en leurs paroles, & en leurs mœurs, mais que la grace & la loy de clemence doiuent estre posées sur leurs langues, suiuant ce traict du Sage, *lex clementiæ in lingua eius*. C'est assez de ce suiet pour ceste heure, si ce n'est que quelqu'vn soit bien ayse d'apprendre aussi quelque chose de leur stile. Ils vsent de comparaisons, de mots du temps, & de prouerbes assez souuent. En voicy vn des plus remarquables. *Tichiout etoátendi;* voila, disent-ils, l'estoile cheute, quand ils voyent quelqu'vn qui est gras & en bon poinct; c'est qu'ils tiennent qu'vn certain iour vne estoile tomba du Ciel en forme d'vne Oye grasse. *Amantes sibi somnia fingunt.*



SECONDE PARTIE.

De la creance, des mœurs & des couſtumes des Hurons.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que penſent les Hurons de leur origine.

ON s'eſtonnera de voir tant d'aueuglement pour les choſes du Ciel, en vn Peuple qui ne manque point de raiſon & de lumiere, pour celles de la terre. C'eſt ce que leurs vices & leurs brutalitez leur ont merité enuers Dieu. Il y a quelque apparence qu'ils ont eu autrefois quelque cognoiſſance du vray Dieu pardeſſus la nature, comme il ſe peut remarquer en quelques circonſtances de leurs fables ; & quand ils n'en auroient point eu que celle que la Nature leur pouuoit fournir, encore euſſent-ils deu eſtre plus raiſonnables en ce ſuiet, s'il ne leur fuſt

arriué ſelon le dire de l'Apoſtre. *Cùm cegnouiſſent Deum, non ſicut Deum glorificauerunt, aut gratias egerunt, ſed euanuerunt in cogitationibus ſuis, & obſcuratum eſt inſipiens cor eorum.* Pour n'auoir pas voulu recognoiſtre Dieu en leurs mœurs & actions, ils en ont perdu la penſée, & ſont deuenus pires que beſtes pour ſon regard, & pour l'eſtime qu'ils en ont.

Or pour commencer par ce qui eſt comme le fondement de leur croyance: la plus part ſe vantent de tirer leur origine du Ciel, ce qu'ils fondent ſur ceſte fable, qui paſſe parmy eux pour vne verité.

Ils recognoiſſent pour chef de leur Nation vne certaine femme qu'ils appellent *Ataentſic*, qui leur eſt, diſent-ils, tombée du Ciel; car ils ſuppoſent que les Cieux eſtoiēt long-temps auparauant ceſte merueille, & ne ſçauroient vous dire, ny quand, ny comment ces grands corps ont eſté tirez des abyſmes du neant; ils ſuppoſent meſme que ſur les voûtes des Cieux il y auoit, & y a encor maintenant, vne terre ſemblable à celle-cy, des bois, des lacs, des riuieres & des champs, comme nous auons icy bas, & des Peuples qui les habitent. Ils ne s'accordent pas en la façon qu'arriua ceſte cheu-

te si heureuse. Les vns disent qu'vn iour qu'elle trauailloit dans son champ elle apperçeut vn Ours, son chien se mit à le poursuiure, & elle mesme apres: l'Ours se voyant pressé, & ne cherchant qu'à esquiuer les dents du chien, tomba par mesgarde dans vn trou; le chien le suiuit, *Aataentsic*, s'estant approchée de ce precipice, voyant que ny l'Ours ny le chien ne paroissoient plus, touchée de desespoir, s'y ietta aussi; neantmoins sa cheute se trouua plus fauorable qu'elle n'eust pensé; car elle tomba icy bas dans les eaux sans se blesser, quoy qu'elle fust enceinte, apres quoy les eaux s'estant assechées peu à peu, la terre parut, & se rendit habitable.

Les autres attribuent ceste cheute à vne autre cause, qui semble auoir quelque rapport au fait d'Adam, mais le mensonge y a preualu. Ils disent que le mary d'*Aataentsic* estant fort malade songea qu'il falloit couper vn certain arbre dont viuoient ceux qui demeuroient dans le Ciel, & qu'il n'auroit pas si tost mangé de son fruict qu'il seroit incontinent guery. *Aataentsic* cognoissant la volonté de son mary, prend sa hache, & s'en va auec la resolutiõ de n'en faire à deux fois, mais elle n'eut pas plutost assené le premier

coup, que l'arbre fondit en mesme temps presque sous ses pieds, & tomba icy bas, dequoy elle demeura si estonnée, qu'apres en auoir porté la nouuelle à son mary, elle retourna & se ietta apres. Or comme elle tõboit, la Tortuë leuant par hazard la teste hors de l'eau l'apperceut, & ne sçachant à quoy se resoudre, estonnée qu'elle estoit de ceste merueille, elle appelle les autres animaux aquatiques pour prendre leurs aduis; les voila incontinent assemblez, elle leur monstre ce qu'elle voyoit, leur demande ce qu'ils iugent à propos de faire; la pluspart s'en rapportent au Castor, lequel par bienseance remet le tout au iugemẽt de la Tortuë, qui fut donc enfin d'aduis qu'ils missent tous promptement la main à l'œuure, qu'ils se plongeassent au fond de l'eau, & en apportassent de la terre, & la missent sur son dos. Aussi-tost dit, aussi-tost fait, & la femme tomba fort doucement sur ceste Isle. Quelque temps apres, comme elle estoit tombée enceinte, elle se deliura d'vne fille, laquelle ne demeura gueres sans estre grosse, si vous leur demandez comment, vous les mettez bien en peine; tant y-a, vous disent ils, qu'elle se trouua grosse; quelques-vns en reiettent la cause sur quelques estrã-

gers qui aborderent à ceste Isle. Ie vous prie accordez cecy auec ce qu'ils disent, qu'auant qu'*Aataentsic* fust tombée du Ciel, il n'y auoit point d'hõmes sur la terre. Quoy que s'en soit elle enfanta deux garçons, *Taȣiscaron* & *Iȣskeha*, lesquels estant deuenus grands eurent quelque pique par ensemble; iugez si cela ne ressent point quelque chose du massacre d'Abel. Ils en vindrent aux mains, mais auec des armes bien differentes; *Iȣskeha* auoit le bois d'vn Cerf, *Taȣiscaron* se contenta de quelques fruits de rosier sauuage, se persuadant qu'il n'en auroit pas si tost frappé son frere, qu'il tomberoit mort à ses pieds; mais il en arriua tout autrement qu'il ne s'estoit promis, & *Iȣskeha* au contraire luy porta vn si rude coup dans les flancs, que le sang en sortit en abõdance. Ce pauure miserable se mist aussitost en fuite, & de son sang, dont ces terres furent arrousées, nasquirent certaines pierres semblables à celles dont nous nous seruons en France pour battre le fusil, que les Sauuages appellent encor auiourd'huy *Taȣiscara*, du nom de cet infortuné, son frere le poursuiuit & l'acheua : voila ce que la pluspart croyent de l'origine de ces Nations.

Il y en a qui ne montent pas si haut, & ne sont pas ambitieux iusques à ce poinct, que de croire qu'ils ayent tiré leur origine du Ciel. Ils disent qu'au commencement du monde la terre estoit toute couuerte d'eau, à la reserue d'vne petite Isle qui portoit toute l'esperance du genre humain, sçauoir est vn seul homme, qui n'auoit pour toute compagnie qu'vn Renard & vn petit animal semblable à vne Foüine, qu'ils appellent *Tsȣhendaia*. L'homme ne sçachant que faire se voyant retranché dans vne si petite étenduë de pays inuita le Renard à se plonger dans l'eau pour voir s'il y auoit fonds, mais il ne se fut si tost moüillé les pattes qu'il se retira, craignant que ceste experiẽcé ne luy coustast la vie. Dequoy l'homme s'estant indigné, *Tessandiõ* tu n'as point d'esprit, luy dit-il, & le ietta dans l'eau d'vn coup de pied, où il beut vn peu plus que son saoul. Cependant il ne desista point de son dessein, & encouragea si bien ce petit animal qui luy restoit de compagnie, qu'il se resolut en fin de se plonger, & comme il ne s'imaginoit pas qu'il y eust si peu de fond, il le fit si rudement, qu'il heurta bien fort contre la terre, & en rapporta le muzeau tout couuert de vase; l'homme bien resiouy

de ceste heureuse descouuerte, l'exhorte de continuer, & d'apporter de la terre pour croistre ceste Islette ; ce qu'il fit auec tant d'assiduité, qu'il luy fit perdre son nom, & la changea en ces vastes campagnes que nous voyons. Si vous les pressez encor icy, & leur demandez ce qu'ils pensent de cet homme, qui luy a donné la vie ? qui l'a mis sur ceste petite Isle ? comment il a peû estre le pere de toutes ces Nations, puis qu'il estoit seul, & n'auoit point de compagne ; vous ne gagnerez rien de leur faire toutes ces questions, au moins n'aurez vous que ceste solution, qui ne seroit pas mauuaise, si leur Religion estoit bonne ; *Nous ne sçauons, on le dit ainsi, nos Peres ne nous en ont pas enseigné dauantage.* Que diriez vous à cela ? tout ce que nous faisons c'est de leur tesmoigner que nous leur portons compassion de les voir dans vne si grossiere ignorance ; nous prenons de là suiet, quand nous les en iugeons capables, de leur expliquer quelques vns de nos Mysteres, & de leur monstrer combien ils sont conformes à la raison ; ils les entendent fort volontiers, & en demeurent grandement satisfaits.

Mais pour retourner à *Aataentsic* & *Iouskeha*, ils tiennent que *Iouskeha* est le Soleil, &

Aataentsic la Lune, & toutesfois que leur Cabane est située au bout de la terre, c'est à dire vers nostre mer Oceane: car au delà c'est vn pays perdu pour eux, & auant qu'ils eussent eu quelque commerce auec nos François, ils ne s'imaginoient pas qu'il y eust sous le Ciel vne autre terre que la leur, & maintenant qu'ils sont des-abusez de ce costé-là, encor croyent-ils, au moins plusieurs, que leur terre & la nostre sont deux pieces tout à fait detachées, & parties des mains de diuers ouuriers. Ils disent donc que quatre ieunes hommes entreprirent autresfois ce voyage pour s'informer eux-mesmes de la verité, qu'ils trouuerent *Iouskeha* tout seul dans sa Cabane qui les reçeut fort humainement. Apres quelques complimẽs de part & d'autre à la mode du Pays, il leur donna aduis de se cacher en quelque coing, autrement qu'il ne respondoit pas de leur vie, qu'*Aataentsic* estoit pour leur ioüer vn mauuais tour, s'ils ne se tenoient sur leur garde. Ceste Megere arriue sur le soir, & comme elle prend telle figure que bon luy semble, s'apperceuant qu'il y auoit de nouueaux hostes en la maison, elle prist la forme d'vne belle ieune fille bien parée, auec vn beau collier, & des bracellets de

Pourcelaine, & demanda à ſon fils où eſtoient ſes hoſtes; il reſpond qu'il ne ſçauoit ce qu'elle vouloit dire, là deſſus elle ſort de la Cabane, *Iȣskeha* ſe ſeruit de l'occaſion pour auertir ſes hoſtes, & leur ſauua la vie. Or encor que leur Cabane ſoit ſi fort eſloignée, ils ſe trouuent neantmoins l'vn & l'autre aux feſtins, & aux danſes qui ſe font par les villages, *Aataentſic* y eſt ſouuent bien bourrée, *Iȣskeha* en reiette la faute ſur vn certain OKI cornu appellé *Tehõrreſſandeen*, mais il ſe trouue au bout du conte que c'eſt luy meſme qui ſe deſguiſe, & outrage ainſi ſa mere.

Au reſte ils s'eſtiment grandement obligez à ce perſonnage; car premierement, au dire de quelques-vns qui ſont dans vne opinion toute contraire à ceux dont nous auõs parlé iuſques à preſent, ſans luy nous n'aurions pas tant de belles riuieres, & tant de beaux lacs. Au commencement du monde, diſent-ils, la terre eſtoit ſeiche & aride, & toutes les eaux eſtoient ramaſſées ſous l'aiſſelle d'vne groſſe grenoüille, de ſorte que *Iȣskeha* n'en pouuoit auoir vne goutte que par ſon entremiſe. Vn iour il ſe reſolut de ſe deliurer luy & toute ſa Poſterité de ceſte ſeruitude, & pour en venir à bout, il luy fit

vne incision sous l'aisselle, d'où les eaux sortirent en telle abondance, qu'elles se répandirent par toute la terre, & de là les fleuues, les lacs, & les mers ont pris naissance. Voiés si ce n'est pas souldre subtilement la questiõ de nos Echoles sur ce poinct. Ils tiennent aussi que sans *Iouskeha* leur chaudiere ne pourroit bouillir, & qu'il a appris de la Tortue l'inuention de faire du feu. Sans luy ils ne feroient pas si bonne chasse, & n'auroient pas tant de facilité à prendre, comme ils font, les animaux à la course; car ils sont dans ceste croyance que les animaux n'ont pas esté en liberté dés le commencement du monde, mais qu'ils estoient renfermez dans vne grande cauerne, où *Iouskeha* les gardoit: peut-estre y a-il en cela quelque allusion à ce que Dieu amena tous les animaux à Adam. Qu'vn iour il se resolut de leur donner congé afin qu'ils multipliassent, & remplissent les forests, en telle façon neantmoins qu'il en peust aysément disposer quand bon luy sembleroit. Voicy ce qu'il fit pour en venir à bout. A mesure qu'ils sortirent de cét antre, il les blessa tous au pied d'vn coup de fleche; toutesfois le Loup esquiua le coup; de là vient, disent-ils, qu'ils ont de la peine à le prendre à la course.

Ils passent encor plus auant, & le regardent comme faisoit iadis l'Antiquité prophane, vne Cerés; à les entendre c'est *Iouskeha* qui leur donne le bled qu'ils mangent, c'est luy qui le fait croistre, & le conduit à maturité; s'ils voyent leurs campagnes verdoyãtes au Printemps, s'ils recueillent de belles & plantureuses moissons, & si leurs Cabanes regorgent d'espics, ils n'en ont l'obligation qu'à *Iouskeha.* Ie ne sçay ce que Dieu nous garde ceste année, mais à entendre les bruits qui courent nous sommes menacez tout de bon d'vne grande sterilité. On a veu, dit on, *Iouskeha* tout défait & maigre comme vne squelete, auec vn épy en sa main mal fourny; d'autres adioustent qu'il portoit vne iambe d'homme, & la déchiroit à belles dents; tout cela, disent ils, est vne marque indubitable d'vne fort mauuaise année: mais le plaisir est, qu'il ne se trouue dans le Pays qui dise, ie l'ay veu, ou ay parlé à homme qui l'a veu, & cependant tout le monde croit cecy comme vne chose indubitable, & personne ne se met en peine de faire vne plus curieuse recherche de la verité. S'il plaisoit à la diuine Bonté faire mentir ces faux Prophetes, ce ne nous seroit pas vn petit auantage pour authoriser nostre

croyance dans le Pays, & donner cours à la publication du ſainct Euangile. Nous auõs receu, & receuons tous les iours tant de faueurs du Ciel, que nous auons ſuiet d'eſperer encor celle-cy, ſi tant eſt que ce ſoit la gloire de Dieu.

CHAPITRE II.

Quel eſt le ſentiment des Hurons touchant la nature & l'eſtat de l'ame, tant en ceſte vie, qu'apres la mort.

CE'ſt vn plaiſir de les entendre parler des ames, ou pour mieux dire, c'eſt vne choſe tout à fait digne de compaſſion, de voir des hommes raiſonnables auoir des ſentimens ſi bas, d'vne eſſence ſi noble, & qui porte des traicts ſi vifs de la Diuinité. Ils luy donnent diuers noms ſelon ſes diuers eſtats ou diuerſes operations. Entant qu'elle anime ſeulement le corps, & luy donne la vie, ils l'appellent *khiondhecwi*; entant qu'elle eſt raiſonnable, *oki andaérandi*, ſemblable à vn demon, qui contrefait le demon : entant qu'elle penſe & delibere
ſur

ſur quelque choſe, ils l'appellẽt *endionrra*, & *gonennoncwal*, en tant qu'elle ſe porte d'affection vers quelque obiect, d'où vient qu'ils diſent ſouuent, *ondayee ihaton onennoncwat*; voila ce que le cœur me dit, voila ce que mon appetit deſire. Maintenant ſi elle eſt ſeparée du corps, ils l'appellent *esken*, & les os meſmes des morts *atisken*; à mon auis ſur cette fauſſe perſuaſion qu'ils ont, que l'ame y demeure en quelque façõ attachée quelque temps apres la mort, au moins qu'elle n'en eſt pas beaucoup éloignée, ils ſe la figurent diuiſible; & vous auriez toutes les peines du monde à leur faire croire, que noſtre ame eſt toute entiere en toutes les parties de noſtre corps, ils luy donnẽt meſme vne teſte, des bras, des iambes, en vn mot vn corps; & pour les mettre bien en peine, il ne faut que leur demander par où l'ame ſort à la mort, ſi tant eſt qu'elle ſoit corporelle, & ayt vn corps auſſi grand que celuy qu'elle anime; car à cela ils n'ont point de réponſe.

Pour ce qui eſt de l'eſtat de l'ame apres la mort, ils tiennent qu'elle ſe ſepare tellement du corps, qu'elle ne l'abandonne pas incontinent: quand on le porte au

tombeau, elle marche deuãt, & demeure dans le cimetiere iusques à la feste des Morts; de nuict elle se pourmene par les Villages, & entre dans les Cabanes, où elle prend sa part des festins, & mange de ce qui est resté le soir dans la chaudiere; d'où vient que plusieurs, pour cette consideration, n'en mangent pas volontiers le lendemain; il y en a mesme qui ne se trouuent point aux festins qui se font pour les ames, croyans qu'ils mourroient indubitablement, s'ils auoient seulement gousté des viandes qui leur sont preparées; d'autres neantmoins ne sont pas si scrupuleux, & en mangent tout leur saoul.

A la feste des Morts, qui se fait enuiron de douze en douze ans, les ames quittent les cimetieres, & au dire de quelques-vns se changent en Tourterelles, qu'ils persecutent par apres à coups de fleches dans les bois pour en faire grillade & les manger; neantmoins la plus commune creance est, qu'apres cette ceremonie, dont ie parleray icy bas, elles s'en vont de compagnie, couuertes qu'elles sont des robbes & des colliers qu'on leur a mis dans la fosse, à vn grand Village, qui est vers le

Soleil couchant, excepté toutefois les vieillards & les petits enfans, qui n'ont pas si bonnes iambes que les autres, pour pouuoir faire ce voyage : ceux-cy demeurent dans le pays, où ils ont leurs Villages particuliers ; on entend quelquefois, disent-ils, le bruit des portes de leurs Cabanes, & les voix des enfans qui chassent les oyseaux de leurs champs, ils sement des bleds en la saison, & se seruent des champs que les viuans ont abandonnez ; s'il se brusle quelque Village, ce qui arriue souuent en ce pays, ils ont soin de ramasser du milieu de cette incendie le bled rosty, & en font vne partie de leurs prouisions.

Les ames qui sont plus fortes & plus robustes, ont leur rendez-vous, comme i'ay déja dit, vers l'Occident, où chaque Nation a son Village particulier, & si l'ame d'vn Algonquin estoit si hardie de se presenter au Village des ames de la Nation des Ours, elle n'y feroit pas la bien venuë.

Les ames de ceux qui sont morts en guerre font bande à part, les autres les craignent, & ne leur permettent point l'entrée de leur Village, non plus qu'aux

ames de ceux qui se sont défaits eux-mesmes. Quant aux ames des larrons, elles y sont les bien venuës, & si elles en estoiẽt bannies, il n'y resteroit ame qui viue. Car, comme i'ay dit, Huron & larron ne sont qu'vn; & le plus homme de bien du Pays fera tout ce qu'il pourra pour faire sa main, s'il trouue quelque chose chez vous à l'écart qui luy agrée.

Ie demandois vn iour à vn de nos Sauuages, où ils pensoient que fust le Village des ames, il me répondit qu'il estoit vers la Nation du Petun, c'est à dire vers l'Occident, à huict lieuës de nous, & que quelques-vns les auoient veuës comme elles y alloient, que le chemin qu'elles tenoient estoit large, & assez battu, qu'elles passoient aupres d'vne roche, qu'ils appellent *Ecaregniondi*, qui s'est trouuée souuent marquée des peintures, dont ils ont accoustumé de se barboüiller le visage.

Vn autre me dit, que sur le mesme chemin, auant que d'arriuer au Village, on rencontre vne Cabane, où loge vn certain nommé *Oscotarach*, ou Perce-teste, qui tire la ceruelle des testes des morts, & la garde; il faut passer vne riuiere, & pour

tout pont vous n'auez que le tronc d'vn arbre couché en trauers, & appuyé fort legerement. Le passage est gardé par vn chien qui donne le sault à plusieurs ames & les fait tomber; elles sont en mesme temps emportées par la violence du torrent, & étouffées dans les eaux; mais, luy dis-ie, d'où auez vous appris toutes ces nouuelles de l'autre monde? Ce sont, me dit-il, des persõnes resuscitées qui en ont fait le rapport. C'est ainsi que le diable les abuse dans leurs songes; c'est ainsi qu'il parle par la bouche de quelques-vns, qui ayans esté laissez comme pour morts, reuiennent par apres en santé, & discourent à perte de veuë de l'autre vie, selon les idées que leur en donne ce mauuais maistre: à leur dire le Village des ames n'est en rien dissemblable du Village des viuans, on y va à la chasse, à la pesche, & au bois; les haches, les robbes, & les colliers y sont autant en credit, que parmy les viuants. En vn mot tout y est pareil, il n'y a que cette difference, que iour & nuict elles ne font que gemir & se plaindre; elles ont des Capitaines, qui de tẽps en temps mettent le hola, & taschent d'apporter quelque moderation à leurs

ſoûpirs, & à leurs gemiſſemẽs. Vray Dieu que d'ignorance, & de ſtupidité ! *Illuminare his qui in tenebris, & in vmbra mortis ſedent.*

Or cette fauſſe creance qu'ils ont des ames s'entretient parmy-eux, par le moyen de certaines hiſtoires que les peres racontent à leurs enfans, leſquelles ſont ſi mal couſuës, que ie ne ſçaurois aſſez m'eſtonner de voir comme des hommes les croyent, & les prennent pour veritez. En voicy deux des plus niaiſes, que ie tiens de perſonnes d'eſprit & de iugement parmy-eux.

Vn Sauuage ayant perdu vne ſienne ſœur qu'il aymoit vniquement, & ayant pleuré quelque temps ſa mort, ſe reſolut de la chercher en quelque part du monde qu'elle peuſt eſtre, & fit douze iournées tirant vers le Soleil couchant ; où il auoit appris qu'eſtoit le Village des ames, ſans boire ny mãger ; au bout deſquels ſa ſœur luy apparut ſur le ſoir, auec vn plat de farine cuite à l'eau, à la façon du pays, qu'elle luy donna, & diſparut en meſme temps qu'il voulut mettre la main ſur elle pour l'arreſter ; il paſſa outre, & chemina trois mois entiers, eſperant touſiours venir à

bout de ses pretensions ; pendant tout ce temps elle ne manquoit pas tous les iours de se monstrer, & luy rendre le mesme office qu'elle auoit commencé, allant ainsi augmentant sa passion, sans luy donner autre soulagement, que ce peu de nourriture qu'elle luy apportoit. Les trois mois expirez, il rencontra vne riuiere, qui le mit en peine d'abord, car elle estoit fort rapide, & ne paroissoit pas gayable ; il y auoit bien quelques arbres abbatus qui tenoient le trauers, mais ce pont estoit si branlant qu'il n'auoit pas la hardiesse de s'y fier. Que fera-il ? Il y auoit au delà quelque piece de terre défrichée, ce qui luy fit croire qu'il y trouueroit quelques habitans. De fait apres auoir regardé de costé & d'autre, il apperceut à l'entrée du bois, vne petite Cabane, il crie à diuerses reprises, vn homme paroist & se renferme incontinent en sa Cabane: ce qui le réioüit, & le fit resoudre à franchir le pas, l'ayant fait heureusement, il va droit à cette Cabane, mais il y trouue visage de bois, il appelle, il heurte à la porte; on luy répond qu'il attende, & qu'il passe premierement son bras, s'il veut entrer; l'autre fut bien estonné de voir vn corps, il

luy ouure, & luy demande, où il alloit, & ce qu'il pretendoit, que ce pays n'estoit que pour les ames. Ie le sçay bien, dit cét Auanturier, c'est pourquoy i'y viens chercher l'ame de ma sœur. Oüy da, repart l'autre, à la bonne heure; allez, prenez courage, vous voila tantost au Village des ames, vous y trouuerez ce que vous desirez; toutes les ames sont maintenant assemblées dans vne Cabane, où elles dansent pour guerir *Aataentsic*, qui est malade; ne craignez point d'y entrer, tenez voila vne courge, vous y mettrez l'ame de vostre sœur; il la prend, & demande en mesme temps congé à son hoste, bien aise d'auoir fait vne si bonne rencontre. Sur le depart il luy demãde son nom: Contente toy, dit l'autre, que ie suis celuy qui garde la ceruelle des morts; quand tu auras recouuré l'ame de ta sœur, repasse par icy, ie te donneray sa ceruelle. Il s'en va donc, & arriué qu'il est au Village des ames, il entre dans la Cabane d'*Aataentsic*, où il les trouue en effet qu'elles dansoient pour sa santé, mais il ne peut encor voir l'ame de sa sœur: car elles furent si effrayées à la veuë de cét homme, qu'elles s'euanoüirent en vn instant; de sorte qu'il de-

meura maiſtre de la Cabane toute la iournée. Sur le ſoir, comme il eſtoit aſſis aupres du foyer, elles retournerent, mais elles ne ſe monſtrerent du commencement que de loing, petit à petit s'eſtant approchées elles ſe mirent de rechef à danſer; il recogneut ſa ſœur parmy la troupe, il s'efforça meſme de la prendre, mais elle s'enfuit de luy, il ſe retira à l'écart, & prit enfin ſi bien ſon temps qu'elle ne peût échapper; neantmoins il ne fut pas aſſeuré de ſa proye qu'à bonnes enſeignes; car il luy fallut luiter cõtre elle toute la nuict, & dans le combat elle diminua tellement, & deuint ſi petite, qu'il la mit ſans difficulté dans ſa courge: l'ayant bié bouchée, il s'en retourne ſur le champ, & repaſſe chez ſon hoſte, qui luy donne dans vne autre courge la ceruelle de ſa ſœur, & l'inſtruit de tout ce qu'il deuoit faire pour la reſuſciter. Quand tu feras arriué, luy dit il, va t'en au cimetiere, prends le corps de ta ſœur, porte le en ta Cabane, & fais feſtin: tous les conuiez eſtás aſſemblez, charge le ſur tes épaules, & fais vn tour par la Cabane, tenant en main les deux courges, tu n'auras pas ſi toſt repris ta place, que ta ſœur reſuſcite-

ra, pourueu que tu donne ordre que tous tiennent la veuë baissées, & que pas vn ne regarde ce que tu feras, autrement tout ira mal. Le voila donc retourné dans fort peu de temps à son Village, il prend le corps de sa sœur, fait festin, & execute de point en point, tout ce qui luy auoit esté prescrit; & de fait il sentoit déja du mouuement dans ce cadaure demy pourry; mais comme il estoit à deux ou trois pas de sa place, il y eut vn curieux qui leua les yeux, & en mesme temps cette ame s'échappa, & ne luy demeura que ce cadaure sur les bras, qu'il fut contrainct de reporter au tombeau d'où il l'auoit tiré.

Si credere fas est.

Voicy vne autre de leurs fables de mesme tissure. Vn ieune homme des plus qualifiez d'entr'eux, apres s'estre bien fait prier, répondit enfin estant malade, que son songe portoit vn arc roulé en écorce, que si on vouloit luy faire escorte, il n'y auoit qu'vn seul homme sur terre qui en eust vn. Vne troupe de deliberez se mettent en chemin auec luy; mais au bout de dix iours il ne luy resta que six compagnons, le reste rebroussa à cause de la faim qui les pressoit: les six vont auec luy

à grandes iournées, & sur les pistes d'vne petite beste noire rencontrent la Cabane de leur homme, qui les aduertit de ne manger rien de ce qu'vne femme qui alloit reuenir leur appresteroit pour la premiere fois; à quoy ayant obeï, & renuersé les plats par terre, ils s'apperceurent, que ce n'estoient que bestes venimeuses, qu'elle leur auoit presenté. S'étans refaits du second seruice, il fut question de bander l'arc roulé, dont pas vn n'ayant pû venir à bout, que le ieune hõme, pour qui le voyage auoit esté entrepris: il le receut en don de son hoste, qui l'inuita de suer auec luy, & au sortir de la suerie metamorphosa vn de ses compagnons en Pin. Delà ils aborderent au Village des ames, d'où ils ne reuindrent que trois en vie, & tous effarez chez leur hoste, qui les encouragea de retourner chez eux, à la faueur d'vn peu de farine, telle que les ames la mangent, & qui sustente les corps à merueilles. Qu'au reste ils alloient passer à trauers des bois, où les Cerfs, les Ours, les Orignacs estoient aussi communs que les fueilles des arbres; & qu'estans pourueus d'vn arc si merueilleux, ils n'auoient rien à craindre, que

leur chasse seroit des meilleures. Les voila de retour en leur Village, & tout le monde à l'entour d'eux, à se réiouïr & apprendre leurs diuerses rencontres.

Forsan & hæc olim meminisse iuuabit, lors que ces pauures gens éclairez du ciel se riront de leurs sottises, comme nous l'esperons.

CHAPITRE III.

Que les Hurons recognoissent quelque diuinité: de leurs superstitions, & de la creance qu'ils ont aux songes.

COMME ces pauures Sauuages pour estre hommes n'on pû mécognoistre Dieu tout à fait, & pour estre vicieux n'en ont sceu auoir que des conceptions indignes de sa grãdeur, ils ne l'ont ny cherché, ny recogneu qu'en la surface des creatures, où ils ont esperé leur bon-heur, ou redouté quelque malheur. Ils s'addressent à la Terre aux Riuieres, aux Lacs, aux Rochers dangereux, mais sur tout au Ciel, & croyent que tout cela est animé,

& qu'il y reside quelque puissant Demon. Ils ne se contentent pas de former de simples vœux, il les accompagnent souuent d'vne espece de sacrifice. I'en ay remarqué de deux sortes. Les vns sont pour se les rendre propices & fauorables; les autres pour les appaiser, quand ils en ont receu, selon qu'ils s'imaginent, quelque disgrace, ou se persuadent auoir encouru leur ire & leur indignation. Voicy les ceremonies qu'ils gardent en ces sacrifices. Ils iettent du Petun dans le feu, & si c'est par exemple au Ciel qu'ils s'addressent, ils disent, *Aronhiaté onné aonstaniȣas taitenr*, Ciel voila ce que ie t'offre en sacrifice, aye pitié de moy, assiste moy: si c'est pour impetrer la santé, *taenguiaens*, gueris moy. Ils ont recours au Ciel presque en toutes leurs necessitez, & respectent ces grands corps sur toutes les creatures, & y remarquent particulierement quelque chose de diuin: aussi est-ce apres l'homme la plus viue image que nous ayons de la Diuinité; il n'y a rien qui nous la represente si clairement: nous y remarquons sa toute-puissance dans les prodigieux effets qu'ils causent icy bas; son immensité dans leur vaste estenduë; sa sagesse dans l'or-

dre de leurs mouuemens; sa bonté dans les benignes influences qu'ils versent continuellement sur toutes les creatures; & sa beauté dans le Soleil, & sur le front des Estoilles. Ie dis cecy pour monstrer combien il sera facile auec le temps, & l'assistance diuine, de conduire ces Peuples à la cognoissance de leur Createur, puis qu'ils honnorent déja si particulierement vne creature, qui en est vne si parfaite image : & encore puis ie dire que c'est proprement Dieu qu'ils honnorent, quoy qu'à l'aueugle, car ils s'imaginent dans les Cieux vn *Oki*, c'est à dire vn Demon, ou vne puissance qui regle les saisons de l'année, qui tient en bride les vents, & les flots de la mer, qui peut rendre fauorable le cours de leurs nauigations, & les assister en toutes leurs necessitez : ils redoutent mesme son ire, & l'appellent à tesmoin pour rendre leur foy inuiolable, quand ils font quelque promesse d'importance, ou passent quelque accord, ou traitté de paix auec l'ennemy. Voicy les termes dont ils se seruent, *Hakhrihóté ekaronhiaté t8t Ic8akhier ekentaté*, Le Ciel entend ce que nous faisons aujourd'huy : & croyent apres cela que s'ils

venoient à contreuenir à leur parole, ou à rompre cette alliance, le Ciel les chastieroit infalliblement. Bien dauantage, ils estiment qu'il ne fait pas bon se moquer du Ciel. En voicy vne preuue bien remarquable. Vn Sorcier fort renommé dans le Païs nous menace cette année d'vne grãde famine; Les bleds croistront, dit-il, & monteront en épics, les enfans mesmes en feront rostir en leur verdure; mais vne gelée blanche suruiendra, qui moissonnera les esperances du Païs. Au reste il ne fonde pas son dire sur ces apparitions pretenduës d'*I8skeha*; voicy ce qui le fait parler de la sorte. On crie, dit-il, tous les iours au Ciel, *Aronhiaté onne aonstannc8a*, & cependant on ne luy donne rien, cela irrite le Ciel, il ne manquera pas de s'en venger, & lors que les bleds commẽceront à entrer en maturité, il fera sans doute éclatter les effets de sa colere.

Ils croyent encore que le Ciel est courroucé quand quelqu'vn se noye, ou meurt de froid; il faut vn sacrifice pour l'appaiser: mais, ô bon Dieu! quel sacrifice, ou plustost quelle boucherie! La chair du mort est la victime qui doit estre immo-

lée, il ſe fait vn concours des villages circonuoiſins ; on fait force feſtins, & on n'épargne point les preſents, comme eſtãt queſtion d'vne choſe à laquelle tout le Pays a intereſt : on porte le mort dans le cimetiere, on l'eſtend ſur vne natte ; d'vn coſté eſt vne foſſe, & de l'autre vn feu pour le ſacrifice : en meſme temps quelques ieunes hommes choiſis par les parens ſe preſentent, & ſe rangent autour du corps, chacun le couteau à la main ; & le protecteur du defunt ayant marqué auec du charbon les parties qui doiuent eſtre couppées, ils trauaillent à qui mieux mieux ſur ce cadaure, & en enleuent les parties les plus charnuës ; en fin ils luy ouurent le corps, & en tirent les entrailles, qu'ils iettent au feu auec toutes ces pieces de chair qu'ils ont couppées, & mettent dans la foſſe la carcaſſe toute décharnée. I'ay remarqué que pendant cette boucherie les femmes tournent tout autour à diuerſes fois, & encouragent ces ieunes hommes qui decouppent ce corps à rendre ce bon office à tout le Païs, leur mettant des grains de Pourcelaine dans la bouche. Quelquefois meſme la mere du defunt toute baignée dans ſes larmes ſe

met

met de la partie, & chante d'vn ton pitoyable en se lamentant sur la mort de son fils. Cela fait, ils croyent fermement auoir appaisé le Ciel : s'ils manquent à cette ceremonie ils regardent toutes les mauuaises dispositions de l'air, & tous les sinistres accidens qui leur arriuent par apres comme autant d'effets de sa colere.

L'an passé au commencement de Nouembre vn Sauuage se noya retournant de la pesche, on l'enterra le dix-septiéme, sans autres ceremonies ; le mesme iour les neiges tomberent en telle abondance, qu'elles nous cacherent la terre pour tout l'hyuer ; & nos Sauuages ne manquerent pas d'en reietter la cause sur ce qu'on n'auoit pas decoupé le mort à l'ordinaire. Voila les sacrifices qu'ils font pour se rendre le Ciel fauorable.

Sur le chemin des Hurons à Kébec il y a des Rochers qu'ils respectent particulierement, & ausquels ils ne manquent iamais, quand ils descendent pour la traitte, d'offrir du Petun. Ils appellent l'vn *Hihihoray*, c'est à dire vne Roche où le Chahuan fait son nid : mais le plus celebre est celuy qu'ils appellent, *Tsanhohi Arasta*, la demeure d'*Tsanhohi*, qui est vne

eſpece d'oiſeau de proye. Ils diſent des merueilles de cette Roche : à les entendre c'eſtoit autrefois vn homme qui a eſté ie ne ſçay comment changé en pierre; tant y a qu'ils y diſtinguent encore la teſte, les bras, & le corps : mais il falloit qu'il fuſt merueilleuſement puiſſant; car cette maſſe eſt ſi vaſte & ſi haute, que leurs fleches n'y peuuent atteindre. Au reſte ils tiennent que dans le creux de ce Rocher il y a vn Demon qui eſt capable de faire reüſſir leur voyage; c'eſt pourquoy ils s'y arreſtent en paſſant, & luy offrent du Petun, qu'ils y mettent ſimplement dans vne des fentes, en luy addreſſant cette priere, *Oki ca ichikhon condayee aenȣaen ondayee d'aonſtaancȣas*, &c. Demon qui habites en ce lieu, voila du Petun que ie te preſente, aſſiſte nous, garde nous de naufrage, defends nous contre nos ennemis, & fais qu'apres auoir fait vne bonne traitte, nous retournions ſains & ſaufs à noſtre Village. Ie dirois volontiers là deſſus, *Voluntaria oris eorum beneplacita fac Domine* : Mon Dieu, eſcoutez-les, & vous faites cognoiſtre à eux, car ils veulent s'addreſſer à vous.

Ils tiennent les poiſſons raiſonnables,

comme aussi les Cerfs, & Orignaux; c'est ce qui fait qu'ils ne iettent aux Chiens ny les os de ceux cy quand ils sont à la chasse, ny les arêtes de ceux là tandis qu'ils peschent: autrement sur l'aduis que les autres en auroient, ils se cacheroient, & ne se laisseroient point prendre. Ils mariēt tous les ans leur rets ou Seine à deux petites filles, qui ne doiuent estre que de six à sept ans, de peur qu'elles n'ayent déja perdu leur virginité, qui est vne qualité bien rare parmy eux. La ceremonie de ces épousailles se fait en vn bon festin, où la Seine est placée au milieu de ces deux vierges: c'est pour la rendre heureuse à prendre du poisson. Encore suis je bien aise que la virginité reçoiue parmy eux cette sorte d'honneur; cela nous pourra seruir vn iour pour leur en faire conceuoir le prix. Les poissons, disent-ils, n'aiment point les morts, & là dessus ils s'abstiennent d'aller à la pesche quand quelqu'vn leur est mort. Nagueres qu'ils tirent du cimetiere les corps de leurs parēs, & les porterent dans leurs Cabanes, à l'occasion de la feste des morts, quelques vns nous apporterent chez nous leurs rets, alleguants pour pretexte la crainte qu'ils

auoient du feu; car c'est d'ordinaire en cette saison que le feu ruine souuent les Villages entiers; que chez nous nous estions quasi tousiours sur pied, & dormions fort peu; que nous estions éloignez du Village, & par consequent moins en danger de ce costé là: mais tout cela n'estoit que discours; la vraye raison estoit, comme nous apprismes par apres, qu'ils craignoient que leurs rets ne fussent profanez par le voisinage de ces carcasses: voila bien quelque chose; mais voicy le fond de la plus grand part de leurs superstitions.

Ils ont vne croyance aux songes qui surpasse toute croyance, & si les Chrestiens mettoient en execution toutes les inspirations diuines auec autant de soin que nos Sauuages executent leurs songes, sans doute ils deuiendroient bien tost de grands Saincts. Ils prennent leurs songes pour des ordonnances & des arrests irreuocables, & dont il n'est pas permis sans crime de differer l'execution. Vn Sauuage de nostre Village songea cét hyuer dés son premier sommeil qu'il deuoit faire promptement festin, & sur le champ toute nuit qu'il estoit, se leua, s'en vint nous

éueiller, & nous emprunter vne de nos chaudieres.

Le ſonge eſt l'oracle que tous ces pauures Peuples conſultent & eſcoutent, le Prophete qui leur predit les choſes futures, la Caſſandre qui les aduertit des malheurs qui les menacent, le Medecin ordinaire dans leurs maladies, l'Eſculape & le Galien de tout le Pays, c'eſt le maiſtre le plus abſolu qu'ils ayent; ſi vn Capitaine parle d'vn coſté, & vn ſonge de l'autre, le Capitaine a beau ſe rompre la teſte à crier, le ſonge eſt le premier obey. C'eſt leur Mercure dans leurs voyages, leur Oeconome dans leurs familles: le ſonge preſide ſouuent à leurs conſeils; la traitte, la peſche & la chaſſe s'entreprennent ordinairement ſouz ſon aueu, & ne ſont quaſi que pour luy ſatisfaire; ils ne traittent rien de ſi precieux dont ils ne ſe priuent volontiers en vertu de quelque ſonge: s'ils ont fait vne heureuſe chaſſe, s'ils retournẽt de la peſche leurs Canots chargez de poiſſon, tout cela eſt à la diſcretion du ſonge; vn ſonge leur enleuera quelquefois leur prouiſion de toute vne année: il preſcrit les feſtins, les danſes, les chanſons, les ieux, en vn mot le ſonge fait

icy tout, & eſt à vray dire comme le principal Dieu des Hurons. Au reſte qu'on ne penſe pas que ie face icy vne amplification ou exaggeration à plaiſir, l'experience de cinq ans qu'il y a que ie ſuis à eſtudier les mœurs & les façons de faire de nos Sauuages, m'obligent de parler de la ſorte.

Il eſt vray que tous les ſonges ne ſont pas dans ce credit, on a égard aux perſonnes, & il y en a tel qui aura beau ſonger, pas vn ne s'en remuëra pour cela ; de meſme ſi c'eſt vn pauure, ſes ſonges ſont en fort peu de conſideration : il faut que ce ſoit vne perſonne aſſez accommodée, & dont les ſonges ſe ſoient trouuez pluſieurs fois veritables : & encor ceux qui ont le don de bien réuer n'écoutent pas tous leurs ſonges indifferemment ; ils en recognoiſſent de faux & de veritables ; & ceux-cy, diſent-ils, ſont aſſez rares. Toutefois dans la pratique ils agiſſent d'vne autre façon, & en executent de ſi mal fagotez, & compoſez de tant de pieces qui ont ſi peu de rapport, qu'il ne me ſeroit pas poſſible de dire quels ſont à leur iugement les faux ſonges, ou les veritables ; ie penſe qu'eux

mesmes y seroient bien empeschez ; c'est pourquoy, de peur de manquer en ce point, plusieurs en executent la plus part; s'il y a quelque obscurité dans vn songe, ou si les choses qu'ils ont songées, sont, ou impossibles, ou difficiles à recouurer, ou hors de saison, il se trouue des Artemidores qui les interpretent, & qui y coupent & tranchent comme bon leur semble. Quand les enfans sont malades, les peres, ou les meres songent pour eux; nous en vismes vn exemple cét hyuer dans nostre Village. Vn de nos petits Chrestiens estoit fort malade, sa mere songea qu'il luy falloit pour sa santé cent pains de Petun, & quatre Castors, dont elle feroit festin ; mais parce que le Petun estoit rare, les cent pains furent reduits à dix, & les Castors qui estoient hors de saison, changez en quatre grands poissons qui passerent pour Castors dans le festin, & dont les queuës furent données aux principaux pour des queuës de Castor. Apres cela ce petit Ange ne laissa pas de s'enuoler au ciel, au grand regret de ses parens, mais auec beaucoup de consolation de nostre costé. Ces ames innocentes ont sans doute vn grand pouuoir au-

pres de Dieu, pour moyenner la conuersion de leurs peres, & pour impetrer mesme des graces fort particulieres pour ceux qui s'employent au salut de ces Peuples, & qui leur ont procuré le bien, dont ils se voyent en possession pour iamais. Mais passons, nous ne sommes pas encor au bout de leurs superstitions.

CHAPITRE IV.

Des festins, danses, ieux de plat, & de crosse, de ce qu'ils appellent Ononharoia.

IE n'entreprends pas de deduire par le menu, tout ce que nos Sauuages ont coustume de faire en vertu de leurs songes, il faudroit étaler sur ce papier trop de chimeres; ie me contenteray de dire que leurs songes se raportent ordinairement, ou à vn festin, ou à chãter, ou à danser, ou à ioüer, ou enfin à vne certaine espece de manie qu'ils appellent en effet *Ononharoia*, c'est à dire renuersement de ceruelle. Si donc il eschet que quelqu'vn de quelque consideration tombe malade,

le Capitaine luy va demander si souuent, de la part des Anciens, ce qu'il à songé, qu'enfin il tire de luy ce qu'il desire pour sa santé, & lors ils se mettent tous en peine de le luy trouuer, n'en fut-il point, il en faut auoir. De cette façon d'agir, & de ce qu'ils exercent entr'eux l'hospitalité gratuitement, ne prenant rien que de nous, de qui ils attendent tousiours quelque chose, i'entre en esperãce, qu'ils se rendront vn iour susceptibles de la charité Chrestienne.

L'ononhara est pour les fols; quand quelqu'vn dit qu'il faut qu'on aille par les Cabanes dire qu'on a songé. Alors dés le soir vne troupe d'insensez s'en vont par les Cabanes, & renuersent tout: le lendemain ils y retournent crians à pleine teste, Nous auons songé, sans dire quoy. Ceux de la Cabane deuinent ce que ce peut estre, & le presentẽt aux compagnõs, qui ne refusent rien, iusqu'à ce qu'ils ayent rencontré. Vous les voyez sortir le col chargé de Haches, de Chaudieres, de Pourcelaine, & semblables presens à leur façon. Quand ils ont trouué ce qu'ils cherchoient, ils remercient celuy qui le leur a donné, & apres auoir receu encore

quelques accompagnemens de ce present myſterieux ; comme du cuir, ou vne aleine, ſi c'eſtoit vn ſoulier ; ils s'en vont de compagnie au bois y ietter, diſent-ils, la folie, hors du Village ; & le malade commence à ſe guerir. Pourquoy non ? il a ce qu'il cherchoit, ou ce que le Diable pretendoit.

Pour le regard des feſtins ; c'eſt vne choſe infinie, le Diable les y tient ſi fort attachez, qu'il n'eſt pas poſſible de plus, ſçachant bien que c'eſt le moyen de les rendre touſiours plus brutaux, & moins capables des veritez ſurnaturelles. Ils en rapportent l'origine à vne certaine entreueuë des Loups & du Hibou, où cét animal nocturne leur predit la venuë d'*Ontarraoura*, c'eſt vne beſte qui retire au Lyon par la queüe ; lequel *Ontarraoura*, reſuſcita, diſent-ils, vn ie ne ſçay quel bon Veneur, grand amy des Loups, au milieu d'vn bon feſtin : d'où ils concluent qu'ils faut que les feſtins ſoient capables de guerir les malades, puis que meſmes ils rendent la vie aux morts. N'eſt-ce pas bien raiſonné pour des gens de ventre & de table ?

Tous ces feſtins peuuent eſtre reduits

à quatre eſpeces. *Athataiou*, eſt le feſtin des adieux. *Enditenhwa*, d'action de graces & de conioüiſſance. *Atwront aochien* eſt vn feſtin à chanter autant qu'à manger. *Awataerohi*, eſt la quatrieſme eſpece, & ſe fait pour la deliurance d'vne maladie ainſi appellée.

Les ceremonies y ſont preſque ſemblables à celles des Montagnés; c'eſt pourquoy ie m'en remets de la plus part aux Relations des années precedentes.

Ie rougis de dire que ſouuent ils y ſont les iours & les nuicts entieres: car enfin, il faut vuider la chaudiere. Et ſi vous ne pouuez aualler tout ce qu'on vous a ſeruy en vn iour, ſi vous ne trouuez qui vous vueille ayder, pour quelque preſent, quand les autres auront fait leur deuoir, on vous laiſſera-là dans vn petit retranchement, où perſonne n'entrera que vous, les vingt-quatre heures entieres. C'eſt vne choſe d'importance qu'vn feſtin, crient-ils, en chaſſant ceux qui ſe preſentent, quand le ieu des dents a commencé, & que le diſtributeur a remply à chacun ſon écuelle, où d'ordinaire il y a à manger depuis le matin iuſqu'au ſoir, & qui a le pluſtoſt fait; c'eſt à luy en ſeruir

tousiours de nouueau, iusqu'à ce que la chaudiere soit nette. N'est-il pas vray à ouïr tout cecy, & plusieurs autres traicts de gourmandise, que i'obmets par bienseance, de dire, que *si Regnum Dei non est esca & potus;* si le Royaume de Dieu n'est pas à boire & à manger; si est bien celuy que le Diable a vsurpé sur ces pauures aueugles. Plaise à nostre Seigneur auoir pitié d'eux, & les deliurer de cette tyrannie.

Mais il n'y a rien de magnifique comme les festins qu'ils appellent *Atsronta ochien*, c'est à dire festins à chanter. Ces festins dureront souuent les vingt quatres heures entieres, quelquefois il y aura trente & quarante chaudieres, & s'y mangera iusques à trente Cerfs: cét hyuer dernier il s'en fit vn au village d'*Andiata* de vingt-cinq chaudieres, où il y auoit cinquante grands poissons, qui valent bien nos plus grands Brochets de France, & six vingts autres de la grandeur de nos Saulmons. Il s'en fit vn autre à *Contarrea*, de trente chaudieres, où il y auoit vingt Cerfs & quatre Ours, aussi y a t'il ordinairement bonne compagnie, les huict & neuf villages y seront souuent

inuitez, & mesme tout le Païs; & en ce cas le maistre du festin enuoye à chaque Capitaine autant de buchettes qu'il inuite de personnes de chaque Village.

Ils font ces Festins quelquefois purement par magnificence, & pour se faire renommer; d'autrefois lors qu'ils prennent vn nouueau nom, principalement s'ils ressuscitent, comme ils disent, le nom de quelque Capitaine defunct, qui ait esté en consideration dans le Païs pour sa valeur & sa conduite au maniement des affaires; mais sur tout lors qu'ils se disposent à prendre les armes, & aller à la guerre. La plus grande Cabane du Village est destinée pour receuoir la compagnie: ils ne font point de difficulté de s'incommoder les vns pour les autres en ces occasions; la chose est estimée de telle importance, qu'en mesme temps qu'on bastit quelque Village, on dresse vne Cabane exprez, plus grande de beaucoup que les autres; quelquefois on luy donnera iusques à vingt-cinq & trente brasses de longueur.

La compagnie estant assemblée, quelquefois on se met à chanter auant que

de manger, quelquefois pour auoir meilleur courage on mange auparauant: si le festin doit durer, comme il arriue souuent, toute la iournée, vne partie des chaudieres se vuide le matin, & l'autre partie se reserue pour le soir.

Parmy ces chants & ces danses quelques-vns prennent occasion d'assommer comme en ioüant leurs ennemis. Leurs cris plus ordinaires sont *hen*, *hen*, ou *héééée*, ou bien *ȣiiiiii*. Ils rapportent l'origine de tous ces mysteres à vn certain Geant plus qu'homme, qu'vn dés leurs bleça au front, lors qu'ils habitoient sur le bord de la mer, pour n'auoir point répondu, le compliment *Kȣai*, qui est la repartie ordinaire de ceux qu'on salué. Ce monstre leur ietta la pomme de discorde en punition de sa blesseure, & apres leur auoir recommandé les festins de guerre, l'*Ononharoia*, & ce refrain *ȣiiiiii*, il s'enfonça dans la terre, & disparut. Auroit-ce bien esté quelque esprit infernal?

Puis que nous sommes sur ce propos, ie diray qu'ils recognoissent comme vne espece de Dieu en guerre: ils le figurent comme vn petit Nain. A les entendre il paroist à plusieurs, lors qu'on est sur le

poinct d'aller en guerre; il caresse les vns, & c'est vn signe, disent-ils, qu'ils retourneront victorieux; les autres il les frappe au front, & ceux-la peuuent bien dire qu'ils n'iront point à la guerre sans y laisser la vie.

Retournons aux festins. L'*Astaerohi* est vn remede qui n'est que pour vne certaine sorte de maladie, qu'ils appellent aussi *Astaerohi*, du nom d'vn petit Demon gros comme le poing, qu'ils disent estre dans le corps du malade, & sur tout dans la partie qui luy fait mal; ils recognoissent qu'ils sont malades de cette maladie par le moyen d'vn songe, ou par l'entremise de quelque Sorcier. Estant vn iour allé visiter vne femme qui se faisoit malade de l'*Astaerohi*, comme ie luy assignois vne autre cause de sa maladie, & me mocquois de son *Astaerohi*, elle se mit à dire apostrophant ce Demon *Astaerohi hechrio Kihenkhon. Astaerohi*, ah! ie te prie, que cettuy-cy cognoisse qui tu es, & luy fais sentir les maux que tu me fais souffrir.

Or pour chasser ce Demon, ils font des festins qu'ils accompagnent de quelques chansons, que fort peu sçauent bien

chanter. Voila bien de quoy pleurer aux pieds des Autels; mais helas ce n'est pas encor tout. Outre ce que ie viens de dire, ie pourrois distinguer encor autant d'especes differentes de festins, qu'il y a de diuerses extrauagances dans leurs songes; car, comme i'ay dit, ce sont ordinairement les songes qui commandent les festins, & ordonnent mesmes iusques aux moindres ceremonies qui y doiuent estre obseruées. De là viennent ces festins à rendre gorge, qui font horreur à la plus part, & neantmoins, quiconque y est inuité, il faut qu'il en passe par là, & se resolue d'écorcher le renard, autrement le festin sera gasté. Quelque fois vn malade songera qu'il faut que les conuiez entrent par vne certaine porte de la Cabane; & non par l'autre, qu'ils ne passent que par vn certain costé de la chaudiere; autrement faute de cela il ne sera pas guery; y a t'il rien de plus ridicule?

Il y a iusques à douze sortes de danses, qui sont autãt de souuerains remedes pour les maladies, de sçauoir maintenant si celle-cy, ou celle là est propre pour telle, ou telle maladie, il n'y a qu'vn songe qui le puisse

puisse determiner, ou bien l'*Arendiouane*, c'est à dire le Sorcier.

De trois sortes de ieux qui sont particulierement en vsage parmy ces Peuples, sçauoir de crosse, de plat, & de paille. Les deux premiers sont tout à fait, disent-ils, souuerains pour la santé. Cela n'est-il pas digne de compassion? Voila vn pauure malade qui a le feu dans le corps, & l'ame sur le bout des levres, & vn miserable Sorcier luy ordonnera pour tout remede refrigeratif vn ieu de crosse; ou le malade mesme quelquefois aura songé, qu'il faut qu'il meure, ou que tout le pays crosse pour sa santé, & en mesme temps s'il a tant soit peu de credit, vous verrez dans vn beau champ Village contre Village, à qui crossera le mieux, & parient l'vn contre l'autre, pour s'animer dauantage, les robes de Castor, & les colliers de Pourcelaine.

Quelquefois aussi vn de ces Iongleurs dira que tout le Pays est malade, & qu'il demande vn ieu de crosse pour sa guerison; il ne faut pas en dire dauantage, cela se publie incontinent par tout, & tous les Capitaines de chaque Village donnent ordre que toute la ieunesse fasse son deuoir en ce point, autrement quelque grand

malheur accueilleroit tout le Pays.

Le ieu de plat eſt auſſi en grand credit en matiere de medecine, ſur tout ſi le malade l'a ſongé. Ce ieu eſt purement de hazard; ils vous ont ſix noyaux de prunes, blancs d'vn coſté & noirs de l'autre, dedans vn plat qu'ils heurtent aſſez rudemẽt contre terre, en ſorte que les noyaux ſautent, & ſe tournent tantoſt d'vn coſté, tantoſt de l'autre. La partie conſiſte à amener tous blancs, ou tous noirs; ils iouënt d'ordinaire Village contre Village. Tout ce monde s'amaſſe dans vne Cabane, & ſe range ſur des perches dreſſées iuſques au haut, de part & d'autre. On y apporte le malade dans vne couuerture, & celuy du Village, qui doit remuer le plat; (car il n'y en a qu'vn de chaque coſté étably pour cet effet) celuy là diſ-ie marche apres, la teſte & le viſage enueloppé de ſa robe. On parie fort & ferme de part & d'autre. Quãd celuy de la partie aduerſe tient le plat, ils crient à pleine teſte *achinc*, *achinc*, *achinc*, trois, trois, trois, ou bien *ioio*, *ioio*, *ioio*, ſouhaittans qu'il n'amene que trois blancs ou trois noirs. Vous en euſſiez veu cét hyuer vne bonne troupe s'en retourner d'icy à leurs Villages, ayans perdu leurs chauſſes

en vne saison, où il y auoit prés de trois pieds de neige, aussi gaillards neantmoins en apparence que s'ils eussent gagné. Ce que ie trouue de plus remarquable en ce point, c'est la disposition qu'ils y apportent. Il s'en trouue qui ieusnent plusieurs iours auparauant que de iouër: la veille ils s'assemblent tous dans vne Cabane, & font festin pour cognoistre quelle sera l'issuë du ieu. Celuy qui est choisi pour tenir le plat, prend les noyaux, & les met indifferemment dans vn plat, & le couure, en sorte que personne n'y puisse mettre la main; cela faict on chante; la chanson acheuée, on découure le plat, & les noyaux se trouuent ou tous blancs, ou tous noirs. Là dessus ie demanday à vn Sauuage, si ceux contre lesquels ils deuoient iouër, ne faisoient pas le mesme de leur costé, & s'ils ne pouuoient pas rencontrer les noyaux en mesme estat; il me dit qu'ouy; & cependant luy dis-ie, tous ne peuuent pas gagner; à cela il ne sceut que répondre. Il m'apprit encor deux choses remarquables: premierement qu'on choisissoit pour manier le plat, quelqu'vn qui auoit songé qu'il gagneroit, ou qui auoit vn sort; au reste ceux qui en ont pour quoy que ce soit, ne s'en cachent point, &

le portent par tout auec eux; nous en auõs, dit-on, vn dans noſtre Village, qui frotte les noyaux d'vn certain onguent, & ne manque quaſi iamais de gagner. Secondement qu'en faiſant l'eſſay, quelques vns des noyaux diſparoiſſoient, & ſe retrouuoient quelque temps apres dans le plat auec les autres.

Parmy toutes ces niaiſeries ie n'oſerois dire les infamies & lubricitez, que le Diable y fait gliſſer, leur faiſant voir en ſonge, qu'ils ne ſçauroient guerir, qu'en ſe veautrant dans toute ſorte d'ordures. Celuy qui nous a ſauuez par le ſang de l'Agneau immaculé, y veüille remedier au pluſtoſt, acceptant pour cet effect, ſi beſoin eſt, nos ames & nos vies, que nous luy offrons de tres-bon cœur; pour le ſalut de ces Peuples, & la remiſſion de nos pechez.

CHAPITRE V.

S'il y a des Sorciers aux Hurons.

En voicy quelques coniectures; les plus ſages en iugeront. Premierement ce Peuple n'eſt pas ſi hebeté, qu'il ne cherche & ne reconnoiſſe quelque choſe de releué

au dessus des sens : & d'ailleurs sa vie licentieuse & ses débordemens l'empeschans de rencontrer Dieu ; il est bien facile au Diable de s'ingerer & luy offrir son seruice, dans les necessitez pressantes où il le void, se faisant payer d'vn culte qui ne luy est pas deub, & se familiarisant à quelques esprits plus subtils, qui le metteut en credit auprés de ces pauures gens.

2. Vous ne voyez icy rien de plus frequent que les sorts ; les enfans en heritent de leurs peres, s'ils ont esté trouuez bons, & ils ne s'en cachent point, comme ie viens de dire. Nous auons vn Sauuage en nostre Village, surnomme le *Pescheur*, pour l'heur qu'il a à pescher ; cét homme attribuë tout son bien aux cendres d'vn certain petit oyseau qu'on appelle *Ohguione ;* qui penetre, à l'entendre dire, les troncs des arbres sans resistance. Allant à la pesche il demesle auec vn peu d'eau ses cendres, & en ayant frotté son rets, il s'asseure, que le poisson donnera dedans en abondance ; en effect il en a acquis le renom.

3. Il y a parmy ce Peuple des hommes qui font estat de commander aux pluyes & aux vents ; d'autres, de predire les choses à venir ; d'autres, de trouuer celles qui sont

perduës; d'autres finalement de rendre la ſanté aux malades, & ce auec des remedes, qui n'ont aucun rapport aux maladies. Qu'ils ayent ces dons de Dieu, perſonne, à mon aduis, ne l'oſera dire. Que tout leur faict ſoit tromperie ou imagination, cela ne s'accorde gueres bien auec le credit qu'ils ont acquis, & le long-temps qu'il y a qu'ils font cette profeſſion. Quel moyen que leurs fourbes n'euſſent point eſté découuertes depuis tant d'années, ou que leur meſtier euſt eſté ſi bien accredité, & ſi bien recompenſé de tout temps, s'il n'euſt iamais reüſſy que par pure fantaiſie. Perſone n'oſe leur contredire; ils ſont continuellement en feſtins, qui ſe font par leur ordonnance. Il y a donc quelque apparence, que le Diable leur tient la main par fois, & s'ouure à eux pour quelque profit temporel, & pour leur damnation eternelle. Voyons-en quelques exemples. *Onditachiaé* eſt renommé en la Nation du Petun, comme vn Iuppin parmy les Payens iadis, pour auoir en main les pluyes & les vents, & le tonnerre. Ce tonnerre, à ſon conte, eſt vn homme ſemblable à vn coq-d'Inde; le Ciel eſt ſon Palais, il ſe retire là quand l'air eſt ſerain; il en deſcend & vient ſur terre faire ſa proui-

ſion de couleuures & de ſerpens, & de tout ce qu'ils appellent *Oki*, quand les nuës grondent; les éclairs ſe font à meſure qu'il étend ou replie ſes aiſles. Que ſi le tintamarre eſt vn peu plus grand, ce ſont ſes petits qui l'accompagnent, & l'aydent à bruire du mieux qu'ils peuuent. Oppoſant à celuy qui m'en faiſoit le conte, d'où venoit donc la ſeichereſſe; il me repartit qu'elle venoit des chenilles, ſur leſquelles *Ondiaachiaé*, n'a point de pouuoir. Et luy demandant pourquoy le tonnerre tomboit ſur les arbres; c'eſt là, dit-il, qu'il fait ſes prouiſions. Pourquoy bruſle-il les Cabanes, pourquoy tuë il les hommes. *Chieske*; que ſçay-ie, me dit-il, c'eſt leur refrain quand ils demeurent courts. Pour la prediction du futur, mais qui n'eſt gueres eſloigné ny difficile à connoiſtre en ces cauſes, Louys de ſainčte Foy m'a aſſeuré, qu'allant à la guerre, vn de ces Iongleurs, leur predit à poinct nommé la rencontre des Iroquois, au ſortir de la Suerie. Il y a bien de la probabilité, que le Diable eſtoit en ſentinelle pour luy. I'en dirois bien d'autres qui à la verité ſe ſont trouuées fauſſes, & ſur leſquelles vn bon vieillard me rauit il y a quelque temps. *Ah*, dit-il, *il y a vn plus grand Maiſtre*

que luy; il parloit d'vn certain faux Prophete, qui s'estoit trompé en son calcul. N'estoit-ce pas bien dit pour vn Sauuage? & n'y a il pas en cela dequoy esperer quelque chose de ce que nous cherchons icy.

Les plus fameux d'entre ces Sorciers ou Trompeurs sont les *Arendiyane*, qui se meslent de dire à vn malade le poinct & la qualité de sa maladie, apres vn festin ou vne Suerie, & le laissent là. Il est vray que quelques-vns ordonnent, qui de faire festin d'vn chien, qui de faire crosser, ou ioüer au plat, qui de dormir sur vne telle & telle peau, & autres extrauagances niaises ou diaboliques; qui vn vomitoire, pour faire sortir le sort s'il y en a; comme ie veis moy-mesme estant à la Rochelle vne pauure femme, qui ietta vn charbon gros d'vn poulce, apres quelques prises d'eau; & vn Sauuage m'a asseuré auoir veu sortir du sable de toutes les parties du corps d'vne autre qui estoit ethique, apres que son *Arendiyane* l'eut secoüée comme on feroit vn crible. Autrefois ces offices d'*Arendiyane* estoient à plus haut prix qu'à present; ils les ont à cette heure à force de festins. Vn temps fut, qu'il falloit ieusner les trente iours entiers dans vne Cabane à l'escart,

ſans que perſonne en approchaſt, qu'vn ſeruiteur, qui pour eſtre digne d'y porter du bois, s'y diſpoſoit luy-meſme en ieuſnant. Les honneurs & les émoluments en ſont touſiours grands. Ces pauures gens n'ayans rien de plus cher que cette vie, faute d'en connoiſtre vne meilleure, mettent tout à cela, au recouurement de leur ſanté, & à qui fait mine de les ayder. Il nous ferment quelquefois la bouche, lors que nous les voulons deſabuſer ſur ces charlatanneries, diſans, gueriſſez nous donc. Si quelque ſage & vertueux Medecin vouloit venir icy, il y feroit de belles cures pour les ames, en ſoulageant les corps; & ie m'aſſeure que Dieu prendroit plaiſir vn iour de luy dire comme à Abraham. *Ego ero merces tua magna nimis*. les miracles de la nature ſont de grandes diſpoſitions à ceux de la grace, quand il plaiſt à l'Autheur des vns & des autres, de s'en ſeruir.

Ie laiſſe à part vne infinité d'autres remarques ſur ce ſujet, pour raconter vne partie de ce qui a tenu vn mois entier tout ce pays en haleine. Vn Sauuage nommé *Ihongȣaha* ſongea vne nuict qu'il deuiendroit *Arendiȣane*, c'eſt à dire maiſtre Sorcier, pourueu qu'il ieunaſt trente iours ſans manger.

Le lendemain à ſon réueil il trouua cette qualité ſi honorable & ſi aduantageuſe qu'-il ſe reſolut de garder ce ieuſne tres-eſtroi-ctement. Sur ces entrefaites on l'inuite à vn feſtin d'*Aȣtaerohi* : il y en a peu qui ſça-chent chanter au gré de ce Demon ; cet-tuicy eſt vn des Maiſtres. Il ſe laiſſe enfin emporter, & y mangea ſi bien, & y chanta auec telle contention, qu'il en ſortit la cer-uelle en écharpe ; le voila en meſme temps la tortuë, ou pour mieux dire la marote à la main, en la ſaiſon la plus faſcheuſe de l'hyuer, en l'eſtat qu'il eſtoit ſorty du ven-tre de ſa mere, il court par les neiges, & chante nuict & iour ; le lendemain, c'eſtoit le vingt-huictiéme de Ianuier, il alla au vil-lage d'*ȣenrio*, où on luy fit trois ou quatre feſtins pour ſa ſanté, & en retonrna auſſi fol qu'il y eſtoit allé : Quelques Sauuages di-ſoient que nous eſtions cauſes de tout cela, mais les plus ſages remarquerent qu'il s'e-ſtoit mocqué lors qu'expliquant les Com-mandemens de Dieu, i'auois condamné l'*Aȣetarohi*, & attribuerens ſa folie à vne pu-nition diuine.

La nuict du trente-vn, il ſongea qu'il luy falloit vn Canot, huict Caſtors, deux Rays, ſix vingts œufs de Mauue, vne Tortuë, &

vn homme qui l'adoptast pour son fils ; ie vous prie queile chimere, & cependant on luy doit faire comme vn cataplasme de tout cela pour luy guerir la ceruelle. De fait il n'a pas plustost fait recit de son songe, que les anciens du village s'assemblent pour aduiser là dessus ; ils se mettent en peine de luy trouuer ce qu'il auoit demandé auec autant de soin & d'empressement que s'il eust esté question de la conseruation de tout le Pays ; le pere du Capitaine le prit pour son fils, & tout ce qu'il auoit songé luy fut liuré le mesme iour ; pour les œufs de Mauue, ils furent changez en autant de petits pains qui donnerent de l'exercice à toutes les femmes du village. Le festin se fit sur le soir, & tout cela sans effect : le Diable n'auoit pas encor tout.

Le premier de Feurier on le dansa derechef, i'eusse souhaitté que plusieurs Chrestiens eussent assisté à ce spectacle, ie ne doute point qu'ils n'eussent honte d'eux-mesmes, voyans combien ils symbolisent auec ces Peuples dans leurs folies du carnaual, ils se trauestirent & se déguiserent, non à la verité si richement, mais à peu prés aussi ridiculement qu'on fait ailleurs.

Vous en eussiez veu les vns auec vn sac

en la teste, percé seulement aux yeux, les autres en auoient vn plein de paille à l'entour du ventre pour contrefaire les femmes grosses. Plusieurs estoient nuds comme la main, blanchis par tout le corps, noirs par le visage comme des Diables, des plumes ou des cornes à la teste; les autres barboüillez de rouge, de noir, & de blanc; enfin chacun se para auec le plus d'extrauagance qu'il peut pour danser ce Balet, & contribuer quelque chose à la santé du malade. Mais ie m'oubliois d'vne circonstance notable, les bruits de guerre estoient grands, ils estoient dans des alarmes continuelles, on attendoit l'Ennemy à toute heure, on auoit inuité toute la ieunesse à se transporter au village d'*Angȣiens*, pour trauailler à vne pallissade de pieux qui n'estoit qu'à demy faite; le Capitaine eut beau crier à pleine teste *enonȣ eienti ecȣarhakhion*, ieunes gens allons, personne ne s'en remua, aymans mieux escouter ce fol, & executer toutes ses volontez; cette medecine n'opera pas plus que les precedentes.

Apres auoir ieusné dix-huit iours, sans manger ce dit-on que du petun, il me vint voir, ie luy donnay sept ou huit raisins, il me remercia, & me dit qu'il en mangeroit

vn tous les iours, ce n'estoit pas pour rompre son ieusne. Le quatorziéme de Feurier faisant la ronde par les Cabanes à son ordinaire, il trouua qu'on preparoit vn festin, & alors, Ce sera moy, dit-il, qui feray festin, ie veux que ce soit icy mon festin, & en mesme temps il prend des raquettes, & s'en va luy mesme pour inuiter ceux des Villages circonuoisins: mais il y a bien de l'apparence qu'il ne fut pas plustost en campagne, qu'il s'oublia de son dessein, car il ne retourna que prés de deux fois vingt-quatre heures apres, & fit, où il se trouua, sept ou huit festins pour vn. Il luy arriua dit-on en cette course trois choses memorables. La premiere, qu'il n'enfonça point du tout dans les neiges, quoy qu'elles fussent de trois pieds de haut. La seconde, qu'il se ietta du haut d'vne grosse roche sans se blesser. La troisiéme, qu'estant de retour il ne parut non plus moüillé, & ses souliers aussi secs, que s'il n'eust pas mis le pied hors la Cabane: celuy qui nous racontoit cecy, adiousta qu'il ne falloit pas s'en estonner, qu'vn Diable le conduisoit. Sur la fin de sa maladie il me fit prier de l'aller voir; ie le trouuay en apparence en assez bon sens; il me raconta le progrés, & la cause de sa ma-

ladie, qu'il attribuoit à la rupture de son ieusne, & me dit qu'il estoit resolu d'aller iusques au bout, c'est à dire iusques au terme que son songe luy auoit ordonné. Vn autre iour il nous vint visiter, & nous dit, que c'estoit tout de bon qu'il estoit deuenu *oki*, c'est à dire Demon, c'estoit bien encherir par dessus la qualité de Sorcier, à laquelle seulement il aspiroit ; toutefois il n'estoit pas hors de sa folie ; il luy fallut encor resuer vne bonne fois pour en sortir ; il songea donc qu'il n'y auoit qu'vne certaine sorte de danse, qui luy peust rendre tout à fait la santé. Ils l'appellent *akhrendoiaen*, d'autant que ceux qui sont de cette danse, s'entredonnent du poison ; elle n'auoit iamais esté pratiquée parmy cette Nation des Ours : la saison estoit fort fascheuse, la troupe estoit grande, & ne pouuoit qu'apporter beaucoup de desordre dans vn petit Village ; on ne s'arresta point à toutes ces considerations. Voila incontinent des courriers en campagne, quinze iours se passent à les assembler ; la bande estoit composée d'enuiron quatre-vingts personnes, il y auoit six femmes ; ils se mettent en chemin sans delay ; il faut remarquer icy qu'ils estiment que le ieusne leur rend la veuë perçante à

merueille, & leur donne des yeux capables de voir les choses absentes & les plus éloignées, n'est ce pas renuerser toute l'Escole, qui tient, ce me semble, que rien n'affoiblit tant la veuë, que le ieusne excessif; quoy que c'en soit, il y a bien de l'apparence que nostre fol n'auoit pas encor assez ieusné, car sa veuë le trompa bien fort, & commença fort mal pour se mettre en credit de Prophete. La troupe n'estoit pas partie, qu'il la faisoit à deux lieuës du Village.

Or estans arriuez enuiron à la portée d'vn mousquet, ils s'arresterent & se mirent à chanter; ceux du Village leur répondirent. Dés le soir mesme de leur arriuée ils danserent, pour prendre cognoissance de la maladie, le malade estoit au milieu de la Cabane sur vne natte; la danse finie, parce qu'il estoit tombé à la renuerse, & auoit vomy, ils le declarerent tout à fait de la Confrairie des fols, & en vinrent au remede qui leur est ordinaire en cette maladie, & qui seroit capable de les faire passer pour tels, quand ils seroient les plus sages du monde. C'est la danse qu'ils appellent *Otakrendoine*, les Confreres *Atirenda*. I'en décrirois les particularitez, si ie n'auois peur d'estre trop long. Ce sera pour vne autre fois, si i'ap-

prends qu'on desire les sçauoir. Suffit pour le present de dire en general ; que iamais les Bacchantes forcenées du temps passé ne firent rien de plus furieux en leurs orgyes. C'est icy à s'entretuer, disent-ils, par des sorts qu'ils s'entreiettent, dont la composition est d'ongles d'Ours, de dents de Loup, d'ergots d'Aigles, de certaines pierres, & de nerfs de Chien. C'est à rendre du sang par la bouche, & par les narines, ou plustost d'vne poudre rouge qu'ils prennent subtilement, estans tombez sous le sort, & blessez. Et dix mille autres sottises que ie laisse volontiers. Le plus grand mal est, que ces malheureux sous pretexte de charité vangent souuent leurs iniures, & donnent à dessein vn boucon à leurs malades au lieu de medecine. Ce qui y est de plus remarquable, est l'experience qu'ils ont pour guerir les ruptures ; à quoy s'entendent aussi plusieurs autres en ces quartiers. La superstition la plus notoire est, que leurs drogues & leurs onguens se plaisent, à leur dire, au silẽce & aux tenebres. S'ils sont recogneus, ou si leur secret est découuert, il est sans succez. L'origine de toute cette folie vient d'vn nommé *Oatarra*, ou d'vne petite idole en forme d'vne poupée, qu'il demanda

da, pour ſa gueriſon à vne douzaine d'Enchanteurs qui l'eſtoient venus voir, & laquelle ayant mis en ſon ſac de Petun, elle ſe remua là dedans, ordonna les banquets, & autres ceremonies de la danſe, à ce qu'ils cõtent. Certes, voila biẽ des ſornettes, & i'ay bien peur qu'il n'y ait quelque choſe de plus noir & de plus caché.

CHAPITRE VI.

De la police des Hurons, & de leur gouuernement.

IE ne pretends pas icy mettre nos Sauuages en parallele auec les Chinois, Iaponnois, & autres Nations parfaitement ciuiliſées; mais ſeulement les tirer de la condition des beſtes, où l'opinion de quelques-vns les a reduits, leur donner rang parmy les hommes, & faire paroiſtre qu'il y a meſme parmy eux quelque eſpece de vie Politique & Ciuile. C'eſt déja beaucoup à mon aduis de dire qu'ils viuent aſſemblez dans des Villages, quelquefois iuſques à cinquante, ſoixante, & cent Cabanes, c'eſt à dire trois cens &

quatre cens ménages; qu'ils cultiuent des champs, d'où ils tirent à suffisance pour leur nourriture de toute l'année, & qu'ils s'entretiennent en paix & amitié les vns auec les autres. Il est vray que ie ne pense pas qu'il y ayt peut-estre Nation souz le ciel plus recõmandable en ce point qu'est la Nation des Ours; ostez quelques mauuais esprits qui se rencontrent quasi par tout, ils ont vne douceur, & vne affabilité quasi incroyable pour des Sauuages; ils ne se picquent pas aisément: & encor s'ils croyent auoir receu quelque tort de quelqu'vn, ils dissimulent souuent le ressentiment qu'ils en ont; au moins en trouue-on icy fort peu qui s'échapent en public pour la colere, & la vengeance. Ils se maintiennent dans cette si parfaite intelligence par les frequentes visites, les secours qu'ils se donnent mutuellement dans leurs maladies, par les festins, & les alliance. Si leurs champs, la pesche, la chasse, ou la traitte ne les occupe ils sont moins en leurs Cabanes que chez leurs amis; s'ils tombent malades, & qu'ils desirent quelque chose pour leur santé, c'est à qui se monstrera le plus obligeant. S'ils ont vn bon morceau, ie l'ay déja dit, ils

en font festin à leurs amis, & ne le mangẽt quasi iamais en leur particulier. Dans leurs mariages il y a cecy de remarquable, qu'ils ne se marient iamais dans la parenté en quelque degré que ce soit ou direct, ou collateral, mais font tousiours de nouuelles alliances, ce qui n'est pas vn petit auantage pour maintenir l'amitié. Dauantage en cette frequentatiõ si ordinaire, comme ils ont la plus part l'esprit assez bon, ils s'éueillent & se façonnent merueilleusement; de sorte qu'il n'y en a quasi point qui ne soit capable d'entretien, & ne raisonne fort bien, & en bons termes, sur les choses dont il a la cognoissance: ce qui les forme encor dans le discours sont les conseils qui se tiennent quasi tous les iours dans les Villages en toutes occurrences: & quoy que les anciens y tiennent le haut bout, & que ce soit de leur iugement que dépende la decision des affaires; neantmoins s'y trouue qui veut, & chacun a droit d'y dire son aduis. Adioûtez mesme que l'honnesteté, la courtoisie & la ciuilité, qui est comme la fleur & l'aggréement de la conuersation ordinaire & humaine, ne laisse pas encor de se remarquer parmy ces Peuples; ils

appellent vn homme ciuil *Aiendawasti.* A la verité vous n'y voyez pas tous ces baise-mains, ces complimens, & ces vaines offres de seruice, qui ne passent pas le bout des léures; mais neantmoins ils se rendent de certains deuoirs les vns aux autres, & gardent par bien-sceance de certaines coustumes en leurs visites, dāses, & festins, ausquelles si quelqu'vn auoit manqué, il ne manqueroit pas d'estre releué sur l'heure; & s'il faisoit souuent de semblables pas de clerc, il passeroit bien tost en prouerbe par le village, & perdroit tout à fait son credit. A la rencontre pour toute salüade, ils s'appellent chacun de leur nom, ou disent mon amy, mon camarade, mon oncle, si c'est vn ancien. Si vn Sauuage se trouue en vostre Cabane lors que vous mangez, & que vous luy presentiez vostre plat, n'y ayant encor guieres touché, il se contentera d'en gouster, & vous le rendra. Que si vous luy presentez vn plat en particulier, il n'y portera pas la main qu'il n'en ait fait part à ses compagnons; & ceux-cy se contentent d'ordinaire d'en prendre vne cuillerée. Ce sont petites choses à la verité, mais qui monstrent neantmoins que ces Peu-

ples ne ſont pas tout à fait ſi rudes & mal polis que quelqu'vn ſe pourroit bien figurer. En outre, ſi les loix ſont comme la maiſtreſſe roüe qui regle les Communautez, ou pour mieux dire l'ame des Republiques : il me ſemble que i'ay droit, eu égard à cette ſi parfaite intelligence qu'ils ont entr'eux, de maintenir qu'ils ne ſont pas ſans loix. Ils puniſſent les meurtriers, les larrons, les traiſtres, & les Sorciers : & pour les meurtriers quoy qu'ils ne tiennent pas la ſeuerité que faiſoient iadis leurs anceſtres, neantmoins le peu de deſordre qu'il y a en ce point, me fait iuger que leur procedure n'eſt guieres moins efficace qu'eſt ailleurs le ſupplice de la mort : car les parens du defunct ne pourſuiuent pas ſeulement celuy qui a fait le meurtre, mais s'addreſſent à tout le Village, qui en doit faire raiſon, & fournir au pluſtoſt pour cét effet iuſques à ſoixante preſens, dont les moindres doiuent eſtre de la valeur d'vne robbe neufue de Caſtor : le Capitaine les preſente luy meſme en perſonne, & fait vne longue harangue à chaque preſent qu'il offre ; de façon que les iournées entieres ſe paſſent quelquefois dans cette cere-

monie. Il y a deux sortes de presens; les vns, tels que sont les neuf premiers qu'ils appellent *andaonhaan*, se mettent entre les mains des parens, pour faire la paix, & oster de leur cœur toute l'aigreur, & les desirs de vengeance, qu'ils pourroient auoir contre la personne du meurtrier: les autres se mettent sur vne perche, qui est étéduë au dessus de la teste du mort, & les appellēt *Andaerraehaan*; c'est à dire qui se mettent sur la perche. Or chacun de ces presens a son nom particulier. Voicy ceux des neuf premiers, qui sont les plus considerables, & quelque fois chacun de mille grains de Pourcelaine. Le Capitaine parlant, & haussant sa voix au nom du coulpable, & tenant en sa main le premier present, comme si la hache estoit encor dans la playe du mort, *condagee onsahackȣtaȣas*; voila, dit-il, dequoy il retire la hache de la playe, & la fait tomber des mains de celuy qui voudroit venger cette iniure. Au second present, *condayce oscotaȣeanon*; voila dequoy il essuie le sang de la playe de sa teste: par ces deux presens il témoigne le regret qu'il a de l'auoir tué, & qu'il seroit tout prest de luy rendre la vie s'il estoit possi-

ble. Toutefois comme ſi le coup auoit reially ſur la Patrie, & comme ſi le Païs auoit receu la plus grande playe; il adiouſte au troiſiéme preſent, en diſant *condayee onſahondechari*; voila pour remettre le Païs en eſtat, *condayee onſahondȣaronti, etotonhȣentſiai*; voila pour mettre vne pierre deſſus l'ouuerture & la diuiſion de la terre, qui s'eſtoit faite par ce meurtre. Les metaphores ſont grandement en vſage parmy ces Peuples; ſi vous ne vous y faites, vous n'entendez rien dans leurs conſeils, où ils ne parlent quaſi que par metaphores. Ils pretendẽt par ce preſent reünir les cœurs & les volontez, & meſmes les Villages entiers, qui auoient eſté comme diuiſez. Car ce n'eſt pas icy comme en France & ailleurs, où le public & toute vne ville entiere n'épouſe pas ordinairement la querelle d'vn particulier. Icy vous n'y ſçauriez outrager qui que ce ſoit, que tout le Païs ne s'en reſſente, & ne ſe porte contre vous, & meſme contre tout vn Village; c'eſt de là que naiſſent les guerres, & c'eſt vn ſujet plus que ſuffiſant de prendre les armes contre quelque Village, quand il refuſe de ſatisfaire par les preſens ordonnez

pour celuy qui vous auroit tué quelqu'vn des vostres. Le cinquiéme se fait pour applanir les chemins, & en oster les brossailles, *condayee onsa hannonkiai*, c'est à dire afin qu'on puisse aller doresnauant en toute seureté par les chemins, & de Village en Village. Les quatre autres s'adressent immediatement aux parẽs, pour les consoler en leur affliction, & essuyer leurs larmes, *condayee onsa hoheronti*; voila, dit-il, pour luy donner à petuner, parlant de son pere, de sa mere, ou de celuy qui seroit pour venger sa mort; ils ont cette creance qu'il n'y a rien si propre que le Petun pour appaiser les passions; c'est pourquoy ils ne se trouuent iamais aux conseils que la pippe ou calumet à la bouche; cette fumée qu'ils prennent leur donne, disent-ils, de l'esprit, & leur fait voir clair dans les affaires les plus embroüillées. Aussi en suitte de ce present on en fait vn autre pour remettre tout à fait l'esprit à la personne offensée, *condayee onsa hondionroenkhra*. Le huictiesme est pour donner vn breuuage à la mere du defunct, & la guerir comme estant griefuement malade à l'occasion de la mort de son fils, *condayee onsa aȣeannoncȣa*

d'ocqueton. Enfin le neufiéme est, comme pour luy mettre, & étendre vne natte, sur laquelle elle se repose, & se couche durant le temps de son deüil, *condayee ensa hohienhaen.* Voila les principaux presens, les autres sont comme vn surcroist de consolation, & representent toutes les choses dont se seruoit le mort pendant sa vie; l'vn s'appellera sa robbe, l'autre son collier, l'autre son Canot, l'autre son auiron, sa rets, son arc, ses fleches, & ainsi des autres. Apres cela, les parẽs du defunt se tiennẽt plainemẽt satisfaits. Autrefois les parties ne s'accordoient pas si aisémẽt, & à si peu de frais: car outre que le public payoit tous ces presens, la personne coupable estoit obligée de subir vne honte, & vne peine que quelques-vns n'estimeroient peut estre gueres moins insupportable que la mort mesme. On étendoit le mort sur des perches, & le meurtrier estoit contraint de se tenir dessous, & receuoir dessus soy le pus qui alloit dégoutant de ce cadaure; on luy metoit aupres de luy vn plat pour son manger, qui estoit incontinent plein de l'ordure & du sang pourry qui peu à peu en tomboit, & pour obtenir seulemẽt que le plat fust tãt

ſoit peu reculé, il luy en couſtoit vn preſent de ſept cens grains de Pourcelaine, qu'ils appelloient *haſſaendiſta*; pour luy il demeuroit en cét eſtat tant & ſi long temps qu'il plaiſoit aux parens du defunct; & encore apres cela pour en ſortir luy falloit-il faire vn riche preſent qu'ils appelloient *akhiataendiſta*. Que ſi les parens du mort ſe vengeoient de cette iniure, par la mort de celuy qui auoit fait le coup, toute la peine retomboit de leur coſté; c'eſtoit auſſi à eux à faire des preſens à ceux meſmes qui auoient tué les premiers, ſans que ceux cy fuſſent obligez à aucune ſatisfaction, pour monſtrer combien ils eſtiment que la vengeance eſt deteſtable, puis que les crimes les plus noirs, tel qu'eſt le meurtre, ne paroiſſent quaſi rien en ſa preſence, qu'elle les abolit, & attire deſſus ſoy toute la peine qu'ils meritent. Voila pour ce qui eſt du meurtre: les bleſſeures à ſang ne ſe gueriſſent auſſi qu'à force de preſens, de colliers, de haches, ſelon que la playe eſt plus ou moins notable.

Ils puniſſent auſſi ſeuerement les Sorciers, c'eſt à dire, ceux qui ſe meſlent d'empoiſonner, & faire mourir par ſort;

& cette peine est authorisée du consentement de tout le Païs ; de sorte que quiconque les prend sur le fait, il a tout droit de leur fendre la teste, & en défaire le monde sans crainte d'en estre recherché, ou obligé de faire aucune satisfaction.

Pour les larrons, quoy que le Païs en soit remply, ils ne sont pas pourtant tolerez ; si vous trouuez quelqu'vn saisi de quelque chose qui vous appartienne, vous pouuez en bonne conscience ioüer au Roy dépoüillé, & prendre ce qui est vostre, & auec cela le mettre nud comme la main ; si c'est à la pesche, luy enleuer son Canot, ses rets, son poisson, sa robbe, tout ce qu'il a : il est vray qu'en cette occasion le plus fort l'emporte : tant y a que voila la coustume du Païs, qui ne laisse pas d'en tenir plusieurs en leur deuoir.

Or s'ils ont quelque espece de Loix qui les maintiennent entre eux, il y a aussi quelque ordre estably pour ce qui regarde les Peuples estrangers : & premierement pour le commerce ; plusieurs familles ont leurs traittes particulieres, & celuy-là est censé Maistre d'vne traitte qui en a fait le premier la découuerte : les en-

sans entrent dans le droict de leurs parens pour ce regard, & ceux qui portent le mesme nom; personne n'y va sans son congé, qui ne se donne qu'à force de presens; il en associe tant & si peu qu'il veut; s'il a beaucoup de marchandise c'est son aduantage d'y aller en fort petite compagnie, car ainsi il enleue tout ce qu'il veut dans le Païs: c'est en cecy que consiste le plus beau de leurs richesses. Que si quelqu'vn estoit si hardy que d'aller à vne traitte, sans le congé de celuy qui en est le Maistre, il peut bien faire ses affaires en secret & à la desrobée, car s'il est surpris par le chemin, on ne luy fera pas meilleur traittement qu'à vn larron, & il ne rapportera que son corps à la maison, ou il faut qu'il soit en bonne compagnie: que s'il retourne bagues sauues, on se contente de s'en plaindre, sans en faire autre poursuitte.

Dans les guerres mesmes où regne souuent la confusion, ils ne laissent pas d'y tenir quelque ordre: ils n'en entreprennent point sans suiet, & le suiet le plus ordinaire qu'ils ayent de prendre les armes, est lors que quelque Nation refuse de satisfaire pour quelque mort, & de

fournir les presens que requierent les conuentions faites entre eux, ils prennent ce refus pour vn acte d'hostilité, & tout le païs mesme espouse cette querelle : sur tout les parens du mort s'estiment obligez par honneur de s'en ressentir, & font vne leuée pour leur courir sus. Ie ne parle point de la conduite qu'ils tiennent en leurs guerres, & de leur discipline militaire, cela vient mieux à Monsieur de Champlain qui s'y est trouué en personne, & y a commandé ; aussi en a-t'il parlé amplement, & fort pertinemment, comme de tout ce qui regarde les mœurs de ces Nations barbares. Ie diray seulement, que si Dieu leur faisoit la grace d'embrasser la Foy, ie trouuerois à reformer en quelques vnes de leurs procedures ; car premierement il y en a tel qui leuera vne trouppe de ieunes gens deliberez plustost, ce semble, pour venger vne querelle particuliere, & la mort d'vn amy, que pour l'honneur & la conseruatiõ de la Patrie: & puis quand ils peuuẽt tenir quelques-vns de leurs ennemis ils les traittent auec toute la cruauté qu'ils se peuuent imaginer : les cinq & six iours se passeront quelquefois à assouuir leur rage, & les bruler à pe-

tit feu, & ne se contentent pas de leur voir la peau toute grillée, ils leur ouurent les iambes, les cuisses, les bras, & les parties les plus charnuës, & y fourrent des tisons ardens, ou des haches toutes rouges; quelquefois au milieu de ces tourmens ils les obligent à chanter; & ceux qui ont du courage le font, & vomissent mille imprecations cõtre ceux qui les tourmentẽt: le iour de leur mort il faut encor qu'ils passẽt par là, s'ils ont les forces, & quelquefois la chaudiere dans laquelle on le doit mettre boüillir sera sur le feu, que ces pauures miserables chanteront encore à pleine teste. Cette inhumanité est tout à fait intolerable; aussi plusieurs ne se trouuent pas volontiers à ces funestes banquets. Apres les auoir enfin assommé, s'ils estoiẽt vaillãs hommes, ils leur arrachẽt le cœur, le font griller sur les charbons, & le distribuent en pieces à la ieunesse; ils estiment que cela les rẽd courageux: d'autres leur font vne incision au dessus du col, & y font couler de leur sang, qui a, disent-ils, cette vertu, que depuis qu'ils l'ont ainsi meslé auec le leur, ils ne peuuent iamais estre surpris de l'ennemy, & ont tousiours connoissance de ses approches, pour secrettes

qu'elles puissent estre. On les met par morceaux en la chaudiere; & quoy qu'aux autres festins la teste, soit d'vn Ours, soit d'vn Chien, d'vn Cerf, ou d'vn grand poisson est le morceau du Capitaine; en cetuy cy la teste se donne au plus malotru de la compagnie: en effet quelques-vns ne goustent de ce mets non plus que de tout le reste du corps, qu'auec beaucoup d'horreur: il y en a qui en mangent auec plaisir; i'ay veu des Sauuages en nostre Cabane parler auec appetit de la chair d'vn Iroquois, & loüer sa bonté en mesmes termes que l'on feroit la chair d'vn Cerf, ou d'vn Orignac: c'est estre bien cruel; mais nous esperons auec l'assistance du Ciel, que la cognoissance du vray Dieu bannira tout à fait de ce Païs cette barbarie. Au reste pour la garde du Païs, ils entourẽt les principaux Villages d'vne forte pallissade de pieux, pour soustenir vn siege: ils entretiennent des pensionnaires dans les Nations neutres, ou mesmes parmy les ennemis, par le moyen desquels ils sont aduertis souz main de toutes leurs menées: ils sont bien si aduisez & circonspects en ce poinct, que s'il y a quelque Peuple auec qui ils

n'ayent pas entierement rompu, ils leur donnent en effet la liberté d'aller & venir dans le Païs; mais neantmoins pour plus grande asseurance on leur assigne des Cabanes particulieres où ils se doiuent retirer; si on les trouuoit ailleurs on leur feroit vn mauuais party.

Pour ce qui regarde l'autorité de commander, voicy ce que i'en ay remarqué. Toutes les affaires des Hurons se rapportent à deux chefs: les vnes sont comme les affaires d'Estat, soit qu'elles concernent ou les citoyens, ou les Estrangers, le public ou les particuliers du Village, pour ce qui est des festins, danses, ieux, crosses, & ordre des funerailles. Les autres sont des affaires de guerre. Or il se trouue autant de sortes de Capitaines que d'affaires. Dans les grãds Villages il y aura quelquefois plusieurs Capitaines tant de la police, que de la guerre, lesquels diuisent entre eux les familles du Village, comme en autant de Capitaineries; on y void mesme par fois des Capitaines, à qui tous ces gouuernemens se rapportent à cause de leur esprit, faueur, richesses, & autres qualitez, qui les rendent considerables dans le Pays. Il n'y en a point, qui en vertu de leur election soient plus grands les vns

que

que les autres. Ceux là tiennent le premier rang, qui se le sont acquis par leur esprit, eloquence, magnificence, courage, & sage conduite, de sorte que les affaires du Village s'addressent principalement à celuy des Capitaines, qui a en luy ces qualitez; & de mesme en est-il des affaires de tout le Pays, où les plus grands esprits sont les plus grāds Capitaines, & d'ordinaire il n'y en a qu'vn qui porte le faix de tous. C'est en son nom que se passent les Traictez de Paix auec les Peuples estrangers; le Pays mesme porte son nom: & maintenant par exemple, quand on parle d'*Anenkhiondic* dans les Conseils des Estrangers, on entend la Nation des Ours. Autrefois il n'y auoit que les braues hommes qui fussent Capitaines, & pour cela on les appelloit *Enondecha*, du mesme nom qu'ils appellent le Pays, Nation, terre, comme si vn bon Capitaine & le Pays estoient vne mesme chose; mais auiourd'huy ils n'ont pas vn tel égard en l'élection de leurs Capitaines; aussi ne leur donnent-ils plus ce nom là, quoy qu'ils l'appellent encor *atiȣarontas*, *atiȣanens*, *ondakhienhai*, les grosses pierres, les anciens, les sedentaires. Cependant ceux là ne laissent pas de tenir, comme i'ay dit, le premier rang tant dans

les affaires particulieres des Villages ; que de tout le Pays, qui sont les plus grands en merites & en esprit. Leurs parens sont cõme autant de Lieutenans & de Conseillers.

Ils arriuent à ce degré d'honneur, partie par succession, partie par election, leurs enfans ne leur succedent pas d'ordinaire, mais bien leurs neueux & petits fils. Et ceux cy encor ne viennent pas à la succession de ces petites Royautez, comme les Dauphins en France, ou les enfans en l'heritage de leurs peres ; mais entant qu'ils ont les qualitez conuenables, & qu'ils les acceptent, & sont acceptez de tout le Pays. Il s'en trouue qui refusent ces honneurs, tant parce qu'ils n'ont pas le discours en main, ny assez de retenuë ny de patience, que pource qu'ils ayment le repos ; car ces charges sont plustost des seruitudes, qu'autre chose. Il faut qu'vn Capitaine fasse estat d'estre quasi tousiours en campagne : si on tient Conseil à cinq ou six lieuës pour les affaires de tout le Pays, Hyuer ou Esté en quelque saison que ce soit il faut marcher: s'il se fait vne Assemblée dans le Village, c'est en la Cabane du Capitaine : s'il y a quelque chose à publier, c'est à luy à le faire ; & puis le peu d'authorité qu'il a d'ordinaire sur ses suiets, n'est pas

vn puissant attrait pour accepter ceste charge. Ces Capitaines icy ne gouuernent pas leurs suiets par voye d'empire, & de puissance absoluë; ils n'ont point de force en main, pour les ranger à leur deuoir. Leur gouuernement n'est que ciuil, ils representent seulement ce qu'il est question de faire pour le bien du Village, ou de tout le Pays. Apres cela se remuë qui veut. Il y en a neantmoins, qui sçauent bien se faire obeyr, principalement quand ils ont l'affection de leurs suiets. Quelques vns sont aussi reculez de ces charges, pour la memoire de leurs ancestres qui ont déseruy la Patrie. Que s'ils y sont receus, c'est à force de presens, que les Anciens acceptent en leur Assemblée, & mettent dans les coffres du Public. Tous les ans enuiron le Printemps se font ces resurrections de Capitaines, si quelques cas particuliers ne retardent ou n'aduancent l'affaire. Ie demanderois volontiers icy à ceux qui ont peu d'opinion de nos Sauuages, ce qu'il leur semble de cette conduite.

Mais en preuue de ce que ie viens de dire de l'esprit de nos Capitaines, il faut que ie concluë ce Chapitre par vn discours que me fit ce Printemps vn Capitaine, nommé

Aenons, il pretendoit nous perſuader de tranſporter noſtre Cabane en ſon Village. Surquoy nous auons à loüer Dieu, de ce qu'il nous fait la grace d'eſtre aymez & recherchez dans le Pays ; c'eſt à qui nous aura en ſon Village : les *Arendoronnon* nous en ont ſouuent porté la parole, les *Altignenonghac*, & ceux du Village *Oſſoſſané*, que nous appellons la Rochelle, nous font encor plus d'inſtance : mais ſi nous auons égard aux importunitez, aſſeurément ce Capitaine l'emportera ; il y a plus de ſix mois qu'il ne nous donne aucun repos, quelque affaire du Païs qu'il nous raconte, il ne manque point d'en tirer expreſſément ou tacitement cette concluſion ; mais ſur tout à ce Printemps il a employé toute ſa Rhetorique pour nous faire dire le mot, & obtenir tout à fait noſtre conſentement. Allant donc vn iour à *Ienrio*, pour aſſiſter vn de nos Chreſtiens malade à la mort, ie trouuay par le chemin vn Sauuage qui me venoit querir de la part d'*Aenons* ; ie l'allay voir apres auoir ſatisfait à noſtre malade, qui nous menoit particulierement. Il me fit ce diſcours ; mais ie luy feray tort de le mettre icy, car ie ne luy donneray pas la grace qu'il auoit en la bou-

che de ce Capitaine; n'importe, on verra tousiours ses pensées, que i'ay rangées à mon aduis à peu prés dans leur ordre. Voicy comme il commença.

Echon, ie vous ay mandé pour sçauoir au vray vostre derniere resolution: ie ne vous eusse pas donné la peine de venir iusques icy, n'eust esté que ie craignois de ne pas trouuer chez vous la commodité de vous parler: vostre Cabane est tousiours pleine de tant de personnes qui vous visitent, qu'il est quasi impossible de vous y communiquer quelque chose en particulier: & puis maintenant que nous sommes sur le poinct de nous assembler pour deliberer touchant l'establissement d'vn nouueau Village, cette entreueuë eust peû estre suspecte à ceux qui desirent vous retenir.

Les François ont tousiours esté attachez à moy, & m'ont aymé, ie les ay aussi tousiours assisté en tout ce que i'ay peu, & n'ont pas trouué en toutes ces terres de meilleur amy que moy: ce n'a pas esté sans encourir l'enuie de tout le Païs, qui m'en regarde il y a long temps de mauuais œil, & a fait tout ce qu'il a peu pour me mettre mal aupres de vous; iusques là que, comme vous

ſçauez, on m'a imputé la mort de Bruſlé, & incontinent apres qu'il eut eſté tué, quand il fut queſtion de deſcendre à Kébec, on diſoit haut & clair que ſi i'y allois, ſans doute i'y laiſſerois la teſte : nonobſtant tout cela l'année ſuiuante (car pour cette année là i'allay en traite ailleurs) ie ne laiſſay pas de m'embarquer, & deſcendre, appuyé que i'eſtois ſur mon innocence. Au reſte ſi ce malheur me fuſt arriué, la hache eſtant leuée ſur ma teſte, i'euſſe demandé vn peu de temps pour parler, & ie croy que ie me fuſſe ſi bien iuſtifié, que i'euſſe obligé celuy qui commandoit ou de faire manifeſtement vne iniuſtice, ou me laiſſer la vie. Mais ie n'en fus pas en la peine, & ceux qui s'attendoient de me voir aſſommer furent bien eſtonnez, quand ils virent l'honneur qu'on me fit; iuſques là que quelques vns diſoient, que puis qu'on traitoit ſi fauorablement vn meurtrier, le vray moyen de ſe faire aimer des François eſtoit de fendre la teſte à quelqu'vn. Tous ces diſcours n'ont point empeſché que mon innocence n'ait eſté touſiours au deſſus de l'enuie : quoy qu'on diſe, i'aimeray & obligeray toute ma vie les François en tout ce que ie pourray.

Echon, nous penſions que voſtre Village

deust nous suiure, & se ioindre à nous, maintenāt que nous sõmes sur le poinct d'en faire vn autre ailleurs, & il n'a pas tenu à vous, les presens que vous fistes l'an passé sur ce suiet n'estoient que trop capables de les porter à cette resolution; mais cependant, à ce que nous voyons, il n'en faut plus parler; c'est vne piece tout à fait détachée, & nagueres que i'allay chez vous pour sçauoir vostre resolution, ie perdis courage, vous me respondistes si froidement, que ie m'estois comme resolu de ne vous en plus parler.

Toutefois la chose est de telle importance, tant pour vos interests que pour les nostres, que i'ay iugé à propos de vous en dire mon sentiment encore vne fois : si vous ne me respondez auiourd'huy distinctement, iamais plus ie ne vous en ouuriray la bouche. Nous nous assemblerons demain cinq Villages que nous sommes pour conclure le dessein que nous auons de nous vnir, & n'en faire qu'vn. Nous auons suiet de prendre cette resolution, puis que si nous sommes en paix cette année, nous ne pouuons manquer le Printemps suiuant d'auoir l'ennemy sur les bras : nous n'en sommes que trop bien informez; en l'estat que

vous nous voyez maintenant nous ferions en peine, au moins pour nos femmes, & nos enfans, si la necessité nous contraignoit de prendre les armes : au lieu que si nous sommes en vn bon Village bien fermé de pieux, nostre ieunesse aura suiet de faire paroistre son courage, & nous mettrons nos femmes & nos enfans en asseurance. A cette occasion tout le Païs iette les yeux sur vous ; nous nous estimerons tout à fait hors de crainte, pourueu que nous vous ayons auec nous ; vous auez des armes à feu dont le seul bruit est capable de donner l'épouuante à l'ennemy, & le mettre en fuite.

Au reste, il y va aussi de vos interests ; voyez en quelle peine vous estes au moindre bruit de guerre : & puis si on vous fait quelque tort, à qui aurez vous recours demeurans en ce petit Hameau où vous estes ? Vous n'auez point là de Capitaine qui vous prenne en sa protection, & vous fasse faire raison ; il n'y a personne qui tienne la ieunesse en deuoir : si les bleds vous manquent, qui donnera ordre qu'on vous en pouruoye, car vostre Village n'est pas capable de vous en fournir à suffisance, & quelle peine d'en aller vous mesmes cher-

cher ailleurs. Au lieu que si vous estes des nostres, rien ne vous sçauroit manquer; cõme nous vous aurons voulu auoir aupres de nous, aussi serons nous obligez de vous nourrir; & au cas que l'on se portast laschement à vous fournir vostre prouision, ie vous donne parole que i'employeray tout mon credit pour representer à nos gens l'obligation qu'ils vous auront, & ie sçay bien qu'il n'y en a pas vn qui ne se mette incontinent en deuoir de vous seruir: de mesme quand il sera question de dresser vostre Cabane, ie commanderay à toute la ieunesse de mettre la main à l'œuure, & vous vous verrez incontinent aussi bien logez que vous pouuez souhaitter dans le Païs.

Il s'arresta icy, & il me dit qu'il n'auoit pas neantmoins encor acheué, mais qu'il desiroit auant que de passer outre, que ie communiquasse à vn de nos Peres qui estoit auec moy ce qu'il venoit de dire. Puis il continua en ces termes:

Echon, ie vois bien que vous m'allez dire que vous craignez d'estre plus éloignez du Lac que vous n'estes maintenant; & moy ie vous donne parole que vous n'en serez pas si éloignez que vous pourriez bien pen-

ſer; & puis quand ainſi ſeroit, dequoy vous mettez vous en peine ? Vous n'allez point à la peſche, tout le Village y ira pour vous : Vous aurez de la peine à embarquer vos paquets pour Kébec ; rien moins, il n'y aura perſonne dans le Village qui ne ſe tienne heureux de vous ſeruir en cette occaſion. Il eſt vray que vous ne ſerez pas au bord du Lac pour receuoir les paquets qu'on vous enuoyera; mais qu'importe, puis qu'on vous les apportera iuſques chez vous : & au cas que vous deſiriez vous ſeruir de ceux de la Rochelle, s'ils vous aiment, comme ils doiuent ordinairement paſſer deuant le Village que nous pretendons baſtir, ils ne vous donneront pas la peine de les aller querir à leur Village. *Echon*, voila ce que i'auois à vous dire : ie vous prie que ie ſçache maintenant voſtre derniere reſolution, afin que i'en faſſe demain le rapport au Conſeil.

Voila la harangue de ce Capitaine, qui paſſeroit, à mon aduis au iugement de pluſieurs pour vne de celles de Tite Liue, ſi le ſuiet le portoit : elle me ſembla fort perſuaſiue. En effet ie luy fis reſponſe, qu'il nous obligeoit de l'affection qu'il teſmoignoit pour nous, qu'il l'auoit aſſez faict paroi-

ſtre en pluſieurs occaſions; mais ſur tout en celle-cy : que nous eſtions tres-contens de tranſporter noſtre Cabane en ſon Village; qu'il y auoit long temps que nous en auions le deſſein; que nous ne nous eſtions arreſtez à *Ihonatiria*, que comme en vn Village qui releuoit de luy, & qui ne faiſoit bande à part que pour vn temps : mais neantmoins que nous ne pouuions pas encor nous reſoudre à engager noſtre parole, que les Capitaines des cinq Villages qui ſe deuoient aſſembler ne nous promiſſent premierement au nom de tous leurs ſuiets, qu'ils ſeroient contens de receuoir la Foy, croire tout ce que nous croyons, & viure comme nous. Ie pris de là occaſion de luy repeter quelques principaux myſteres de noſtre Foy, & taſchay ſur tout de luy monſtrer quelle facilité ils deuoient auoir en ce poinct, puis que Dieu ne nous commandoit rien qui ne fuſt tres-raiſonnable, & qu'ils ne iugeaſſent eux meſmes par apres tres-aduantageux pour le Païs. Il m'écouta fort attentiuement, & me promit d'en faire fidelement ſon rapport au Conſeil, adiouſtant que pour luy il eſtoit dans la reſolution de ſe faire baptiſer, & que toute ſa Cabane auoit la meſme penſée.

Le Conſeil ſe tint quelques iours apres; ce Capitaine s'y trouua. On luy demanda quel eſtoit enfin le ſentiment & la reſolution des François. Il leur répondit, que nous faiſions quelque difficulté. Ils luy demanderent, quelle difficulté nous pouuions faire. Ils ne veulent point, dit-il, ſe mettre dans vn Village, qu'ils ne ſoient aſſeurez d'auoir affaire à des perſonnes, qui écouteront, & feront tout ce qu'ils enſeignent. A cela ils repartirent. Voila qui va bien: Nous en ſommes contens, il nous enſeignera, puis nous ferons tout ce qu'il deſirera. En effect ils creurent l'affaire ſi bien concluë, qu'ils nous vindrent dire par apres qu'ils venoient querir noſtre Cabane pour la tranſporter: mais ce ne ſera pas encor pour cette année, la feſte des Morts a trauerſé, dit-on, ce deſſein. Cependant ce Capitaine qui eſt ſi échauffé à nous auoir auec luy en ce nouueau Village, voyant que noſtre Cabane eſtoit quaſi inhabitable, & qu'il ſembloit que noſtre Village ſe vouluſt diſſiper: & craignant que nous ne priſſions party ailleurs, nous vint offrir ſa Cabane, à peine de s'incommoder, luy, & toute ſa famille. Neantmoins nous auons iugé plus à propos de paſſer encor vn

Hyuer où nous ſommes, tant pour cultiuer ces nouuelles plantes que nous y auons acquiſes à noſtre Seigneur, par le moyen du ſainct Bapteſme ; que parce que nous eſperons que les Chefs de ces Villages qui pretendent de s'aſſembler, & ſont maintenant en diuiſion auec le reſte du Pays, pourront entre cy & le Printemps ſe reünir, & ainſi nous pourrons plus aiſément tourner du coſté que nous iugerons plus à propos pour la gloire de Dieu, ſans crainte d'offenſer perſonne. Ce qui nous ſeroit maintenant bien difficile en l'eſtat où ſont les affaires.

Cette reſolution priſe nous a obligez de penſer à reſtablir & accroiſtre noſtre Cabane : i'en fis ouuerture au Capitaine de noſtre Village ; il aſſembla innontinent les Anciens, & leur communiqua noſtre deſſein, ils en furent ſi contens, qu'ils nous en vinrent faire des coniouïſſances ; car ils craignoient de iour en iour que nous ne les quitaſſions.

Pour les encourager ie leur fis preſent d'vne douzaine de pains de Petun, & quelques peaux ; ils me rendirent les peaux, diſant que c'eſtoit à eux à nous en donner ; & que d'ailleurs ils nous auoient déja aſſez

d'obligation, que nous les obligions tous les iours à vne infinité d'occasions; que si quelques-vns auoiét besoin d'vn cousteau, ou d'vne alaisne, ils n'auoient qu'à venir chez nous, & que nous les leurs donnions incontinent. Au reste ces témoignages de bien-veillance ne furẽt pas seulement des paroles, ils furent suiuis de bons effets; ils mirent diligemment la main à l'œuure, & trauaillerẽt auec tãt d'assiduité, qu'ils nous dresserent presque en trois iours vne nouuelle Cabane; aussi persõne ne s'y épargna, les vieillards y estoient les premiers. Quelques vns mesmes s'oublians de leur aage montoient iusques au haut de la Cabane, les autres alloient querir & preparoient force écorces pour lier, ou trauailloient à dresser le bas de la Cabane.

La diligence du Capitaine empescha le dernier iour quatre d'entre nous de dire Messe; cas dés le point du iour il se mit en besogne, & du haut de la Cabane où il estoit crioit à pleine teste, & inuitoit au trauail toute la ieunesse qui n'estoit pas encor bien éueillée. Mais disons vn mot de leurs Conseils.

CHAPITRE VII.

De l'ordre que les Hurons tiennent en leurs Conſeils.

IE parleray icy principalement des Conſeils ou Aſſemblees generales, les particuliers eſtant quaſi ordonnez de meſme façon, quoy qu'auec moins d'appareil.

Ces Aſſemblées generales ſont comme les Eſtats de tout le Païs, & partant il s'en fait autant, & non plus que la neceſſité le requiert. Le lieu d'iceux eſt d'ordinaire le Village du principal Capitaine de tout le Païs : la Chambre de Conſeil eſt quelquefois la Cabane du Capitaine, parée de nattes, ou ionchées de branches de Sapin, auec diuers feux, ſuiuant la ſaiſon de l'année. Autrefois chacun y apportoit ſa buſche pour mettre au feu; maintenant cela ne ſe pratique plus, les femmes de la Cabane ſupportent cette dépenſe, elles font les feux, & ne s'y chauffent pas, ſortant dehors pour ceder la place à Meſſieurs les Cõſeillers. Quelquefois l'aſſemblée ſe fait au milieu du Village, ſi c'eſt en Eſté, &

quelquefois auſſi en l'obſcurité des foreſts à l'écart, quand les affaires demandent le ſecret : le temps eſt pluſtoſt de nuict que de iour, ils y paſſent ſouuent les nuicts entieres.

Le Chef du Conſeil eſt le Capitaine qui l'aſſemble. Les affaires s'y decident à la pluralité des voix, où l'authorité des Chefs en attire pluſieurs à leur opinion : de fait la commune façon d'opiner eſt de dire aux Anciens. *Aduiſez y vous autres, vous eſtes les Maiſtres.*

Les gages ordinaires de ces Meſſieurs ſont aſſignez ſur la force de leurs bras, ſur leur diligence & bon ménage : s'ils eſſartent mieux que les autres, s'ils chaſſent mieux, s'ils peſchent mieux ; bref s'ils ſont heureux à la traitte, ils ſont auſſi plus riches qu'eux ; ſinon ils ſont les plus neceſſiteux, ainſi comme l'experience le fait voir en quelques-vns.

Leurs parties caſuelles ſont premierement les meilleurs morceaux des feſtins, où on ne manque point de les inuiter. 2. Quand quelqu'vn fait quelque preſent ils y ont la meilleure part. 3. Quand quelqu'vn ſoit Citoyen, ſoit Eſtranger, veut obtenir quelque choſe du Païs, la couſtu-

me

me eſt de graiſſer les mains des principaux Capitaines, au branle deſquels tout le reſte ſe remuë. Ie ſuis tres aſſeuré de ce que ie viens de dire; le regret que quelques particuliers ont de ſemblables deſordres, & l'enuie meſme des autres Capitaines, qui ne ſont pas appellez au butin, en découurét plus qu'on ne deſireroit; ils ſe décrient les vns les autres, & le ſeul ſoupçon de ces preſents ſecrets émeut quelquefois de grands debats & diuiſions, non pas tant pour le deſir du bien public, que pour le regret de n'eſtre pas de la partie; & cette ialouſie empeſche par fois de bonnes affaires. Mais venons à l'ordre qu'ils tiennent en leurs Conſeils.

Premierement le Chef ayant déja conſulté en particulier auec les autres Capitaines & Anciens de ſon Village, & iugé que l'affaire merite vne aſſemblée publique, il enuoye conuier au Conſeil par chaque Village autant de perſonnes qu'il deſire; les Meſſagers ſont ieunes hommes volontaires, ou aucunefois vn Ancien, afin que la ſemonce ſoit plus efficace, d'autant qu'on n'adiouſte pas touſiours foy aux ieunes gens. Ces Meſſagers addreſſent leur commiſſion au principal Ca-

particuliers ont de semblables [illegible]
& l'enuie mesme des autres Capitaines,
qui ne sont pas appellez au butin, en dé-
couurẽt plus qu'on ne desireroit ; ils se dé-
crient les vns les autres, & le seul soupçon
de ces presents secrets émeut quelquefois
de grands debats & diuisions, non pas
tant pour le desir du bien public, que
pour le regret de n'estre pas de la partie ;
& cette ialousie empesche par fois de bon-
nes affaires. Mais venons à l'ordre qu'ils
tiennent en leurs Conseils.

Premierement le Chef ayant déja con-
sulté en particulier auec les autres Capi-
taines & Anciens de son Village, & iugé
que l'affaire merite vne assemblée publi-
que, il enuoye conuier au Conseil par cha-
que Village autant de personnes qu'il de-
sire ; les Messagers sont ieunes hommes
volontaires, ou aucunefois vn Ancien,
afin que la semonce soit plus efficace,
d'autant qu'on n'adiouste pas tousiours
foy aux ieunes gens. Ces Messagers ad-
dressent leur commission au principal Ca-

ou mesme leur grauité les en dispense.

Apres les salutations, les remerciemens de la peine qu'ils ont prise à venir, les actions de graces renduës ie ne sçay à qui, de ce que tout le monde est arriué sans fortune, que personne n'a esté surpris des ennemis, n'est point tombé en quelque ruisseau ou Riuiere, ou ne s'est point blessé; bref de ce que tous sont arriuez heureusement; on exhorte tout le monde à deliberer meurement: en apres on propose l'affaire dont il est question, & dit on à Messieurs les Conseillers qu'ils y aduisent.

C'est alors que les Deputez de chaque Village, ou ceux d'vne mesme Nation consultent tout bas ce qu'ils doiuent respondre. Lors qu'ils ont bien consulté par ensemble ils opinent par ordre, & s'arrestent à la pluralité des opinions, où plusieurs choses sont dignes de remarque. La premiere est en la maniere de parler, laquelle à cause de sa diuersité a vn nom different, & s'appelle *acȣentonch*; elle est commune à tous les Sauuages; ils haussent & flechissent la voix comme d'vn ton de Predicateur à l'antique, mais lentement, posément, distinctement, mesmes

repetant vne mesme raison plusieurs fois. La seconde chose remarquable est, que les opinans reprennent sommairement la proposition, & toutes les raisons qu'on a alleguées auant que dire leur aduis.

I'ay autrefois ouy dire à quelque Truchement, que ces Nations icy auoient vn langage particulier en leurs Conseils; mais i'ay experimenté le contraire : ie sçay bien qu'ils ont quelques termes particuliers, ainsi qu'on a en toutes sortes d'arts, & de sciences, comme au Palais, aux Escoles, & ailleurs. Il est vray que leurs discours sont d'abord difficiles à entendre, à cause d'vne infinité de Metaphores, de plusieurs circonlocutions, & autres façons figurées : par exemple parlant de la Nation des Ours, ils diront, l'Ours a dit, a fait cela; l'Ours est fin, est meschant; les mains de l'Ours sont dangereuses : quand ils parlent de celuy qui fait le festin des Morts, ils disent, celuy qui mange les ames : quand ils parlent d'vne Nation, ils n'en nomment souuent que le principal Capitaine : comme parlant des Montagnets, ils diront, *Atsirond* dit : c'est le nom d'vn des Capitaines. Bref, c'est en ces lieux où ils releuẽt leur stile, & taschẽt

de bien dire. Quasi tous ces esprits sont naturellemẽt d'vne assez bonne trempe, ratiocinent fort bien, & ne bronchent point en leurs discours; aussi font-ils estat de se mocquer de ceux qui bronchent: quelques vns semblent estre nés à l'eloquence.

3. Apres que quelqu'vn a opiné, le Chef du Conseil repete, ou fait repeter ce qu'il a dit: de sorte que les choses ne peuuent qu'elles ne soient bien entenduës estans tant de fois rebatuës. Ce qui m'arriua fort heureusement au Conseil dont ie vous ay parlé, où ie leur fis vn present pour les encourager à prendre le chemin & la route du Ciel; car vn des Capitaines repeta fort heureusement tout ce que i'auois dit, & le dilata, & amplifia mieux que ie n'auois fait, & en meilleurs termes; car en effet dans le peu de cognoissance que nous auons de cette Langue, nous ne disons pas ce que nous voulons, mais ce que nous pouuons.

4. Chacũ cõclud son aduis en ces termes, *Condayauendi Ierhayde cha nonh8icȣahachen*: c'est à dire, Voila ma pẽsée touchãt le suiet de nostre Conseil: puis toute l'Assemblée répond par vne forte respiratiõ tirée

du creux de l'estomach, *Haau.* I'ay remarqué que quand quelqu'vn a parlé au gré, ce *Haau* se tire auec beaucoup plus d'effort.

La cinquiéme chose remarquable est leur grande prudence & moderation de paroles : ie n'oserois pas dire qu'ils vsent tousiours de cette retenuë, car ie sçay que quelquefois ils se picquent ; mais cependant vous remarquez tousiours vne singuliere douceur & discretion. Ie n'ay gueres assisté en leurs Conseils, mais toutes les fois qu'ils m'y ont inuité i'en suis sorty auec estonnement sur ce poinct.

Vn iour ie vis vn debat pour la preseance entre deux Capitaines de guerre : vn Vieillard qui espousoit le party de l'vn, dit qu'il estoit sur le bord de sa fosse, & que parauenture le lendemain son corps seroit placé dans le Cimetiere ; mais cependant qu'il diroit ingenuëment ce qu'il croyoit estre de iustice, non pour aucun interest qu'il y eust, mais pour l'amour de la verité ; ce qu'il fit auec ardeur, quoy qu'assaisonnée de discretion. Et lors vn autre Ancien reprenant la parole le reprit, & luy dit fort à propos : Ne parle point maintenant de ces choses, ce n'en est pas

la saison ; voila l'ennemy qui nous va assieger, il est question de nous armer, & de fortifier vnanimement nos pallissades, & non pas de disputer des rangs. Sur tout ie fus estonné de la sage conduite d'vn autre Conseil, où i'assistay, qui sembloit estre confit en humeur condescendante & belles paroles, nonobstant l'importance des affaires dont il s'agissoit.

Ce Conseil estoit l'vn des plus importans que les Hurons ayent: sçauoir de leur feste des Morts : ils n'ont rien de plus sacré : la chose estoit fort chatoüilleuse; car il s'agissoit de faire que tout le Païs mit ses morts en vne mesme fosse, suiuant leur coustume : & cependant il y auoit quelques Villages mutinez qui vouloient faire bande à part, non sans vn regret de tout le Païs. Cependant la chose se passa auec toute la douceur & paix imaginable : à tous coups les Maistres de la Feste qui auoient assemblé le Conseil exhortoient à la douceur, disant que c'estoit vn Conseil de paix. Ils nomment ces Conseils, *Endionraondaoné*, comme si on disoit, Conseil égal & facile comme les plaines & rases campagnes. Quoy que dissent les opinãs, les Chefs du Conseil ne faisoient que

dire, Voila qui va bien. Les mutins excusoient leur diuision, disant qu'il n'en pouuoit arriuer du mal au Païs : que par le passé il y auoit eu de semblables diuisions, qui ne l'auoient pas ruiné. Les autres addoucissoient les affaires, disans que si quelqu'vn des leurs s'égaroit du vray chemin, il ne falloit pas incontinent l'abandonner ; que les freres auoient par fois des riotes par ensemble. Bref, c'estoit chose digne d'estonnement de voir dans des cœurs aigris vne telle moderation de paroles. Voila pour leurs Conseils.

CHAPITRE VIII.

Des Ceremonies qu'ils gardent en leur sepulture, & de leur dueil.

NOs Sauuages ne sont point Sauuages en ce qui regarde les deuoirs, que la Nature mesme nous oblige de rendre aux morts : ils ne cedent point en cecy à plusieurs Nations beaucoup mieux policées. Vous diriez que toutes leurs sueurs, leurs trauaux, & leurs traittes, ne se rapportent quasi qu'à amasser dequoy

honorer les Morts; ils n'ont rien d'assez precieux pour cét effet; ils prostituent les robbes, les haches, & la Pourcelaine en telle quantité, que vous iugeriez à les voir en ces occasions, qu'ils n'en font aucun estat; & toutefois ce sont toutes les richesses du Païs; vous les verrez souuent en plein hyuer quasi tous nuds, pendant qu'ils ont de belles & bonnes robbes en leurs quaisses qu'ils mettent en reserue pour les Morts; aussi est-ce là leur point d'honneur. C'est en cette occasion qu'ils veulent sur tout paroistre magnifiques. Mais ie ne parle icy que de leurs funerailles particulieres. Ces bonnes gens ne sont pas comme beaucoup de Chrestiens, qui ne peuuent souffrir qu'on leur parle de la mort, & qui dans vne maladie mortelle, vous mettent en peine toute vne maison pour trouuer moyen de faire porter cette nouuelle au malade, sans le faire mourir par auance. Icy quand on desespere de la santé de quelques-vns, non seulement on ne fait point de difficulté de leur dire, que c'est fait de leur vie; mais mesme on prepare en leur presence tout ce qui est necessaire pour leur sepulture: on leur monstre souuent la robbe, les chausses, les sou-

liers, & la ceinture qu'ils doiuent emporter; souuent on les enseuelit à leur mode auāt qu'ils ayēt expiré, ils font leur festin d'adieu à leurs amis, où ils chantent quelquefois sans mōstrer aucune apprehensiō de la mort, qu'ils regardent fort indifferemment, ne se la figurant que cōme vn passage à vne vie fort peu differēte de celle cy. Aussi-tost que le malade a rendu le dernier souspir, ils le mettent en l'estat qu'il doit estre dans le tombeau, ils ne l'étendēt pas de son long cōme nous faisons; mais ils le mettent en peloton, quasi en la mesme posture que les enfans sont au vētre de la mere. Iusques là ils tiennent la bonde de leurs larmes. Apres luy auoir rendu ces deuoirs, toute la Cabane commence à retentir de souspirs, de gemissemens, & de plaintes, les enfans crient *Aistan*, si c'est leur pere, & la mere *Aien*, *Aien*; mon fils, mon fils. Qui ne les verroit tout baignez de leurs larmes, iugeroit à les entendre, que ce ne sont que pleurs de ceremonies; ils fléchissent leurs voix tous d'vn mesme accord, & en vn ton lugubre, iusques à ce que quelque personne d'authorité fasse le hola; en mesme temps ils s'arrestent, le Capitaine s'en va prom-

prement par les Cabanes aduertir qu'vn tel est mort. A l'arriuée des amis ils recommencent de nouueau à pleurer, & se plaindre. Souuent quelqu'vn des plus considerables prendra la parole, & consolera la mere & les enfans, tantost s'étendant sur les loüanges du defunct, loüant sa patience, sa debonnaireté, sa liberalité, sa magnificence, & s'il estoit guerrier, la grandeur de son courage : Tantost il dira, Que voulez-vous, il n'y a plus de remede, il falloit bien qu'il mourust, Nous sommes tous sujets à la mort, Et puis il y auoit trop long temps qu'il trainoit, &c. Il est vray qu'en cette occasion, ils ne manquent point de discours. Ie me suis quelquefois estonné de les voir long temps sur ce propos, & apporter auec tant de discretion, toutes les considerations capables de donner quelque consolation aux parens du defunct.

On enuoye aussi donner auis de cette mort aux amis qui demeurent és autres Villages; & comme chaque famille en a vn autre qui a le soin de ses Morts, ceux-là viennent au plustost pour donner ordre à tout, & determiner le iour des funerailles : d'ordinaire ils enterrent les Morts

le troisiéme iour ; & dés le matin la Capitaine donne ordre que par tout le Village on fasse chaudiere pour le mort. Personne n'épargne ce qu'il a de meilleur. Ils font cecy à mon auis pour trois raisons. Premierement pour se consoler les vns les autres, car ils s'entr'enuoyent des plats, & quasi personne ne mange de la chaudiere qu'il a preparée. Secondement, à l'occasion de ceux des autres Villages, qui viennent souuent en assez bon nombre. Tiercement, & principalement pour obliger l'ame du defunct, qu'ils croyent y prẽdre plaisir, & en mãger sa part. Toutes les chaudieres estant vuidées, ou au moins distribuées, le Capitaine publie par le Village, que l'on va porter le mort au Cimetiere. Tout le Village s'assemble en la Cabane ; on renouuelle les pleurs, & ceux qui ont soin des funerailles apprestẽt vn brancard, où le mort est couché sur vne natte, & enueloppé d'vne robbe de Castor, & puis ils le leuent & le portent à quatre : tout le Village suit en silence iusques au Cimetiere. Il y a là vn Tombeau fait d'écorce & dressé sur quatre pieux d'enuiron huit à dix pieds de haut. Cependant que l'on y accommode le

mort, & qu'on agence les écorces, le Capitaine publie les presens qui ont esté faits par les amis. En ce Païs aussi bien qu'ailleurs les consolations les plus agreables dans la perte des parés sont tousiours accompagnez de presens, qui sont chaudieres, haches, robes de Castor, & colliers de Pourcelaine. Si le defunct estoit en quelque consideration dans le Païs, non seulement les amis & les voisins, mais mesmes les Capitaines des autres Villages viendront en personne apporter leurs presens. Or tous ces presens ne suiuent pas le mort dans le tombeau : on luy mettra quelquefois au col vn collier de Pourcelaine, & aupres de luy vn peigne, vne courge pleine d'huile, & deux ou trois petits pains : voila tout. Vne grande partie s'en va aux parens pour essuyer leurs larmes : l'autre partie se donne à ceux qui ont donné ordre aux funerailles pour recompense de leur peine. On met aussi souuent en reserue quelques robes, ou quelques haches pour faire largesse à la Ieunesse. Et le Capitaine met entre les mains de quelqu'vn d'entre eux vn baston d'enuiron vn pied, proposant vn prix à celuy qui le luy ostera. Ils se iettent

dessus en troupe à corps perdu, & demeurent quelquefois vne heure entiere aux prises. Cela fait chacun s'en retourne paisiblement en sa Cabane.

Ie m'estois oublié de dire que d'ordinaire pendant toute cette ceremonie la mere ou la femme seront aux pieds du tombeau appellant le defunct en chantant, ou plustost en se plaignant d'vn ton lugubre.

Or toutes ces ceremonies ne se gardent pas tousiours ; car pour ceux qui sont morts en guerre, ils les mettent en terre, & les parens font des presens à leurs patrons, s'ils en auoient, ce qui est assez ordinaire dans le Païs, pour les encourager à faire vne leuée de soldats, & venger la mort du defunct. Pour les noyez on les enterre aussi apres auoir enleué par pieces les parties du corps les plus charnuës, comme i'ay expliqué plus en particulier, parlant de leurs superstitions. On double les presens en cette occasion, & tout le Païs s'y trouue souuent, & y contribuë du sien ; & tout cela, disent-ils, pour appaiser le Ciel, ou le Lac.

Il y a mesmes des ceremonies particu-

lieres pour les petits enfans decedez au dessous d'vn mois ou deux; ils ne les mettent pas non plus comme les autres dans des sepulchres d'écorce dressez sur des pieux; mais les enterrent sur le chemin, afin, disent-ils, que quelque femme passant par là, ils entrent secretement en son ventre, & que de rechef elle leur donne la vie, & les enfante. Ie me doute que le bon Nicodeme y eust trouué bien de la difficulté, quoy qu'il n'opposast que pour les vieillards, *Quomodo potest homo nasci cùm sit senex*. Cette belle ceremonie se fit cét Hyuer en la personne d'vn de nos petits Chrestiens, qui auoit esté nommé Ioseph au baptesme. Ie l'appris à cette occasion de la bouche mesme du pere de l'enfant.

Les funerailles faites, le deüil ne cesse pas, la femme le continuë toute l'année pour le mary, & le mary pour la femme: mais le grand deüil proprement ne dure que dix iours: pendant ce temps ils demeurent couchez sur leurs nattes, & enueloppez dans leurs robes, la face contre terre, sans parler, ny respondre, que *Cuay*, à ceux qui les viennent visiter: ils ne se chauffent point mesmes en Hyuer, ils

mangent froid, ils ne vont point aux festins, ne sortent que de nuit pour leurs necessitez : ils se font coupper au derriere de la teste vne poignée de cheueux, & disent que ce n'est pas sans grande douleur principalement quand le mary pratique cette ceremonie à l'occasion de la mort de sa femme, ou la femme à l'occasion de la mort du mary. Voila pour ce qui est du grand deüil.

Le petit deüil dure toute l'année: quand ils veulent visiter ils ne saluent point, & ne disent point *Cway*; ils ne se graissent point les cheueux; les femmes neantmoins le font quand leurs meres le leur commandent, qui ont en leur disposition leur cheuelure, & mesmes leurs personnes; c'est à elles de les enuoyer aux festins, sans cela plusieurs n'y iroient point. Ce que ie trouue de remarquable est que pendant toute l'année la femme ny le mary ne se remarient point, autrement ils feroient parler d'eux dans le Pays.

Les sepultures ne sont pas perpetuelles; comme leurs Villages ne sont stables que pour quelques années que dure la commodité des bois : les corps ne demeurent dans les Cimetieres que iusques à la feste

des

Morts, qui se fait d'ordinaire de douze en douze ans. Or dans ce terme ils ne laissent pas d'honnorer souuent les defuncts: de temps en temps ils font faire chaudiere pour leus ames par tout le Village, comme le iour des funerailles, & ressuscitent leur nom le plustost qu'ils peuuent. A cét effet ils font des presens aux Capitaines, pour donner à celuy qui sera content de prendre le nom du defunct; & s'il estoit en consideration & en estime dans le Païs de son viuant, celuy qui le ressuscite apres vn festin magnifique à tout le Païs, pour se faire cognoistre sous ce nom, fait vne leuée de ieunes gens deliberez, & s'en va en guerre pour faire quelque braue coup, qui fasse paroistre à tout le Païs, qu'il a non seulement herité du nom, mais aussi des vertus & du courage du defunct.

CHAPITRE IX.

De la Feste solennelle des Morts.

LA feste des Morts est la ceremonie la plus celebre qui soit parmy les Hu-

rons ; ils luy donnent le nom de feſtin, d'autant que, comme ie diray tout maintenant, les corps eſtans tirez des Cimetieres, chaque Capitaine fait vn feſtin des ames dans ſon Village : le plus conſiderable & le plus magnifique eſt celuy du Maiſtre de la Feſte, qui eſt pour cette raiſon appellé par excellence le Maiſtre du feſtin.

Cette Feſte eſt toute pleine de ceremonies, mais vous diriez que la principale eſt celle de la chaudiere, cette-cy étouffe toutes les autres, & on ne parle quaſi de la feſte des Morts, meſmes dans les Conſeils les plus ſerieux, que ſous le nom de chaudiere : ils y approprient tous les termes de cuiſine ; de ſorte que pour dire auancer ou retarder la feſte des Morts, ils diront détiſer, ou attiſer le feu deſſous la chaudiere : & quand on eſt ſur ces termes, qui diroit la chaudiere eſt renuerſée, ce ſeroit à dire, il n'y aura point de feſte des Morts.

Or il n'y a d'ordinaire qu'vne ſeule feſte dans chaque Nation ; tous les corps ſe mettent en vne meſme foſſe : ie dis d'ordinaire, car cette année que c'eſt faite la feſte des Morts, la chaudiere a eſté diui-

ſée, & cinq Villages de cette pointe où nous ſommes ont fait bande à part, & ont mis leurs morts dans vne foſſe particuliere. Celuy qui eſtoit Capitaine de la feſte precedente, & qui eſt comme le Chef de cette pointe, a pris pour pretexte que ſa chaudiere & ſon feſtin auoit eſté gaſté, & qu'il eſtoit obligé d'en refaire vn autre: mais en effet ce n'eſtoit qu'vn pretexte; la principale cauſe de ce diuorce eſt que les groſſes teſtes de ce Village ſe plaignent il y a long temps de ce que les autres tirent tout à eux; qu'ils n'entrent pas comme ils voudroient bien dans la cognoiſſance des affaires du Païs, & qu'on ne les appelle pas aux Conſeils les plus ſecrets & les plus importans, & au partage des preſens. Cette diuiſion a eſté ſuiuie de défiance de part & d'autre; Dieu vueille qu'elle n'apporte point d'empeſchement à la publication du ſainct Euangile: mais il faut que ie touche briefuement l'ordre & les circonſtances de cette feſte, & que ie finiſſe.

Les douze ans ou enuiron eſtant expirez, les Anciens & les Notables du Païs s'aſſemblent pour deliberer preciſément de la ſaiſon en laquelle ſe fera la feſte, au contentement de tout le Païs, & des Na-

tions eſtrangeres qui y ſeront inuitées. La reſolution priſe, comme tous les corps ſe doiuent tranſporter au Village où eſt la foſſe commune, chaque famille donne ordre à ſes morts, mais auec vn ſoin & vne affection qui ne ſe peut dire : s'ils ont des parens morts en quelque endroit du Païs que ce ſoit, ils n'épargnent point leur peine pour les aller querir: ils les enleuent des Cimetieres, les chargent ſur leurs propres épaules, & les couurent des plus belles robes qu'ils ayent. Dans chaque Village ils choiſiſſent vn beau iour, ſe tranſportent au Cimetiere, où chacun de ceux qu'ils appellent, *Aiheonde*, qui ont eu ſoin de la ſepulture, tirent les corps du tombeau en preſence des parens qui renouuellent leurs pleurs, & entrent dans les premiers ſentimens qu'ils auoient le iour des funerailles. Ie me trouuay à ce ſpectacle, & y inuitay volontiers tous nos domeſtiques ; car ie ne penſe pas qu'il ſe puiſſe voir au monde vne plus viue image & vne plus parfaite repreſentation de ce que c'eſt que l'homme. Il eſt vray qu'en France nos Cimetieres preſchent puiſſamment, & que tous ces os entaſſez les vns ſur les autres ſans diſcretion des pauures

d'auec les riches, ou des petits d'auec les grands, sont autant de voix qui nous crient continuellement la pensée de la mort, la vanité des choses du monde, & le mépris de la vie presente : mais il me semble que ce que font nos Sauuages à cette occasion touche encor dauantage, & nous fait voir de plus prés, & apprehender plus sensiblement nostre misere. Car apres auoir fait ouuerture des tombeaux, ils vous étallent sur la place toutes ces Carcasses, & les laissent assez long temps ainsi découuertes, donnant tout loisir aux spectateurs d'apprendre vne bonne fois ce qu'ils seront quelque iour. Les vnes sont toutes décharnées, & n'ont qu'vn parchemin sur les os; les autres ne sont que comme recuites & boucannées, sans monstrer quasi aucune apparence de pourriture; & les autres sont encor toutes groüillantes de vers. Les parens s'estant suffisamment contentez de cette veuë, les couurent de belles robes de Castor toutes neufues : en fin au bout de quelque temps ils les décharnent, & en enleuent la peau & la chair qu'ils iettent dans le feu auec les robes & les nattes dont ils ont esté ensevelis. Pour les corps entiers de ceux qui

ſont nouuellement morts, ils les laiſſent en meſme eſtat, & ſe contentent ſeulement de les couurir de robes neufues. Ils ne toucherent qu'à vn Vieillard dont i'ay parlé cy-deuant, qui eſtoit mort cette Automne au retour de la peſche: ce gros corps n'auoit commencé à ſe pourrir que depuis vn mois à l'occaſion des premieres chaleurs du Printemps; les vers fourmilloient de toutes parts, & le pus & l'ordure qui en ſortoit rendoit vne puanteur preſque intolerable; cependant ils eurent bien le courage de le tirer de la robbe où il eſtoit enueloppé, le nettoyerent le mieux qu'ils peurent, le prirent à belles mains, & le mirent dans vne natte, & vne robbe toute neufue, & tout cela ſans faire paroiſtre aucune horreur de cette pourriture. Ne voila pas vn bel exemple pour animer les Chreſtiens, qui doiuent auoir des penſées bien plus releuées, aux actions de charité, & aux œuures de miſericorde enuers le prochain. Apres cela qui aura horreur de la puanteur d'vn Hoſpital, & qui ne prendra vn ſingulier plaiſir de ſe voir aux pieds d'vn malade tout couuert de playes, dans la perſonne duquel il conſidere le Fils de

Dieu. Comme ils estoient à décharner toutes ces carcasses, ils trouuerent dans le corps de deux vne espece de sort, l'vn que ie vis de mes yeux estoit vn œuf de Tortuë auec vne courroye de cuir; & l'autre que nos Peres manierent estoit vne petite Tortuë de la grosseur d'vne noix; ce qui fit croire qu'ils auoient esté ensorcelez, & qu'il y auoit des Sorciers en nostre Village; d'où vint la resolution à quelques-vns de le quitter au plustost: en effet deux ou trois iours apres vn des plus riches, craignant qu'il ne luy arriuast quelque malheur, transporta sa Cabane à deux lieuës de nous au Village d'*Arontaen.*

Or les os estans bien nettoyez, ils les mirent partie dans des sacs, partie en des robbes, les chargerent sur leurs épaules, & couurirent ces pacquets d'vne autre belle robbe pendante. Pour les corps entiers, ils les mirent sur vne espece de brãcart, & les porterent auec tous les autres chacun en sa Cabane, où chaque famille fit vn festin à ses morts.

Retournant de ceste feste auec vn Capitaine qui a l'esprit fort bon, & est pour estre quelque iour bien auant dans les af-

faires du Païs, ie luy demanday pourquoy ils appelloient les os des morts *Atisken*. Il me répondit du meilleur sens qu'il eust, & ie recueilly de son discours, que plusieurs s'imaginent que nous auons deux ames, toutes deux diuisibles & materielles, & cependant toutes deux raisonnables; l'vne se separe du corps à la mort, & demeure neantmoins dans le Cimetiere iusques à la feste des Morts, apres laquelle, ou elle se change en Tourterelle, ou selon la plus commune opinion, elle s'en va droit au village des ames. L'autre est comme attachée au corps & informe, pour ainsi dire, le cadaure, & demeure en la fosse des morts, apres la feste, & n'en sort iamais, si ce n'est que quelqu'vn l'enfante de rechef. Il m'apporta pour preuue de cette metempsychose, la parfaite ressemblance qu'ont quelques-vns auec quelques personnes defuntes; Voila vne belle Philosophie. Tant y a, que voila pourquoy ils appellent les os des morts, *Atisken*, les ames.

Vn iour ou deux auparauant que de partir pour la feste, ils porterẽt toutes ces ames dans vne des plus grandes Cabanes du Village, où elles furent vne partie at-

tachée aux perches de la Cabane, & l'autre estallée par la Cabane, & le Capitaine les traita, & leur fit vn festin magnifique au nom d'vn Capitaine defunct, dont il porte le nom. Ie me trouuay à ce festin des ames, & y remarquay quatre choses particulieres. Premierement, les presens que faisoient les parens pour la feste qui consistoient en robbes, colliers de Pourcelaine, & chaudieres, estoient étendus sur des perches tout le long de la Cabane, de part & d'autre. Secondement, le Capitaine chanta la chanson du Capitaine defunct, selon le desir que luy mesme auoit témoigné auant sa mort, qu'elle fust chantée en cette occasion. Tiercement, tous les conuiez eurent la liberté de se faire part les vns aux autres de ce qu'ils auoient de bon, & mesmes d'en emporter chez eux contre la coustume des festins ordinaires. Quatriesmement, à la fin du festin pour tout compliment à celuy qui les auoit traitez, ils imiterent, comme ils disent le cry des ames, & sortirent de la Cabane en criant *haéé*, *haé*.

Le maistre du festin, & mesme *Anenkhiondic*, Capitaine general de tout le Païs, nous enuoya inuiter plusieurs fois

auec beaucoup d'inſtance. Vous euſſiez dit que la feſte n'euſt pas eſté bonne ſans nous. I'y enuoyay deux de nos Peres quelques iours auparauant pour voir les preparatifs, & ſçauoir au vray le iour de la feſte. *Anenkhiondic* leur fit tres-bon accueil, & à leur depart les conduiſit luy-meſme à vn quart de lieuë de là où eſtoit la foſſe, & leur monſtra auec grand témoignage d'affection tout l'appareil de la feſte.

La feſte ſe deuoit faire le Samedy de la Pentecoſte; mais quelques affaires qui ſuruindrent, & l'incertitude du temps la fit remettre au Lundy. Les ſept ou huict iours de deuant la feſte ſe paſſerent à aſſembler, tant les ames, que les Eſtrangers, qui y furent inuitez; cependant depuis le matin iuſques au ſoir, ce n'eſtoit que largeſſe que faiſoient les viuans à la ieuneſſe en conſideration des defuncts. D'vn coſté les femmes tiroient de l'arc à qui auroit le prix, qui eſtoit quelque ceinture de Porc-épic, ou quelque collier, ou chaiſne de Pourcelaine; de l'autre coſté en pluſieurs endroits du Village les ieunes hommes tiroient au baſton à qui l'emporteroit. Le prix de cette victoire eſtoit vne

hache, quelques cousteaux, ou mesme vne robbe de Castor. De iour à autre arriuoient les ames. Il y a du contentement de voir ces conuois, qui sont quelquefois de deux & trois cens personnes; chacun porte ses ames; c'est à dire, ses ossemens empacquetez sur son dos, à la façon que i'ay dit, souz vne belle robbe. Quelques-vns auoient accommodé leurs pacquets en figure d'homme ornez de colliers de Pourcelaine, auec vne belle guirlande de grand poil rouge. A la sortie de leur Village, toute la troupe crioit *haéé, haé*, & reïteroient ce cry des ames par le chemin. Ce cry, disent ils, les soulage grandement; autrement ce fardeau, quoy que d'ames, leur peseroit bien fort sur le dos, & leur causeroit vn mal de costé pour toute leur vie. Ils vont à petites iournées; nostre Village fut trois iours à faire quatre lieües, & à aller à *Ossossané*, que nous appellons la Rochelle, où se deuoient faire toutes les ceremonies. Aussi-tost qu'ils arriuent aupres de quelque Village, ils crient encor leur, *haéé, haé*: Tout le Village leur vient au deuant, il se fait encor à cette occasion force largesses. Chacun a son rendez vous dans quelqu'vne des

Cabanes, tous ſçauent où ils doiuent loger leurs ames; cela ſe fait ſans confuſion. En meſme temps les Capitaines tiennent Conſeil pour deliberer combiẽ de temps la troupe ſeiournera dans le Village.

Toutes les ames de huict ou neuf Villages, s'eſtoient rendus à la Rochelle dés le Samedy de la Pentecoſte; mais la crainte du mauuais temps obligea, comme i'ay dit, de remettre la ceremonie au Lundy. Nous eſtions logez à vn quart de lieuë de là, au vieux Village dans vne Cabane, où il y auoit bien cent ames penduës & attachées à des perches, dont quelques vnes ſentoient vn peu plus fort que le muſq.

Le Lundy ſur le midy, on vint auertir qu'on ſe tinſt preſt, qu'on alloit commencer la ceremonie; on détache en meſme temps ces pacquets d'ames, les parens les déueloppent derechef pour dire les derniers adieux; les pleurs recommencerent de nouueau. I'admiray la tendreſſe d'vne femme enuers ſon pere, & ſes enfans; elle eſt fille d'vn Capitaine, qui eſt mort fort âgé, & a eſté autrefois fort cõſiderable dãs le Païs; elle luy peignoit ſa cheuelure elle manioit ſes os les vns apres les autres, auec la meſme affectiõ que ſi elle luy euſt voulu

rendre la vie ; elle luy mit aupres de luy ſon *Atſatonewai*, c'eſt à dire ſon pacquet de buchettes de Conſeil, qui ſont tous les liures & papiers du Païs. Pour ſes petits enfans elle leur mit des braſſelets de Pourcelaine & de raſſade aux bras, & baigna leurs os de ſes larmes ; on ne l'en pouuoit quaſi ſeparer, mais on preſſoit, & il fallut incontinent partir. Celuy qui portoit le corps de ce vieux Capitaine marchoit à la teſte, les hommes ſuiuoient, & puis les femmes, ils marchoient en cét ordre, iuſques à ce qu'ils arriuerent à la foſſe.

Voicy la diſpoſition de cette place, elle eſtoit enuiron de la grandeur de la place Royale à Paris. Il y auoit au milieu vne grande foſſe d'enuiron dix pieds de profondeur, & cinq braſſes de diametre; tout autour vn échaffaut & vne eſpece de theatre, aſſez bien fait de neuf à dix braſſes de diamettre, & de dix à neuf pieds de hauteur; au deſſus du theatre il y auoit quantité de perches dreſſées, & bien arrangées, & d'autres en trauers pour y pendre, & attacher tous ces pacquets d'ames. Les corps entiers comme ils deuoient eſtre mis au fond de la foſſe eſtoiẽt

dés le iour precedent ſouz l'échaffaut, étendus ſur des écorces, ou des nattes dreſſées ſur des pieux de la hauteur d'vn homme aux enuirons de la foſſe.

Toute la Compagnie arriua auec ſes corps enuiron à vne heure apres Midy, & ſe departirent en diuers cantons, ſelon les familles & les Villages, & déchargerent à terre leurs paquets d'ames à peu prés comme on fait les pots de terre à ces Foires de Villages : ils déployerent auſſi leurs pacquets de robbes, & tous les preſens qu'ils auoiẽt apporté, & les étendirẽt ſur des perches, qui eſtoient de 5. à 600. toiſes d'étenduë ; auſſi y auoit il iuſques à douze cens preſens qui demeurerent ainſi en parade deux bonnes heures, pour donner loiſir aux Eſtrangers de voir les richeſſes & la magnificence du Païs. Ie ne trouuay pas que la Compagnie fuſt grãde comme ie m'eſtois figuré : s'il y auoit deux mille perſonnes c'eſtoit quaſi tout. Enuiron les trois heures chacun ſerra ſes pieces, & plia ſes robbes.

Sur ces entrefaites chaque Capitaine par ordre donna le ſignal, & tout incontinent chargez de leurs paquets d'ame courans comme à l'aſſaut d'vne ville, monte-

rent ſur ce Theatre à la faueur des échelles qui eſtoient tout autour, & les pendirent aux perches : chaque Village y auoit ſon departement. Cela fait, on oſta toutes les échelles, & quelques Capitaines y demeurerent, & paſſerent tout le reſte de l'apreſdinée iuſques à ſept heures à publier des preſens qu'ils faiſoient au nom des defuncts à quelques perſonnes particulieres.

Voila, diſoient ils, ce qu'vn tel defunct donne à vn tel ſon parent. Enuiron les cinq à ſix heures ils pauerent le fond de la foſſe, & la borderẽt de belles grãdes robes neufues de dix Caſtors, en telle façon qu'elles s'eſtendoient plus d'vn pied au dehors de la foſſe. Comme ils preparoient les robbes qui deuoient eſtre employées à cét vſage, quelques-vns deſcendirent au fond, & en apporterent leurs mains pleines de ſable : ie m'enquis que vouloit dire cette ceremonie, & appris qu'ils ont cette creance que ce ſable les rend heureux au ieu. De ces douze cens preſents, qui auoient eſté étallez ſur la place, quarante-huit robbes ſeruirent à pauer & border la foſſe, & chaque corps entier, outre la robbe dont il eſtoit enueloppé,

en auoit encor vne, & quelques-vns iusques à deux, dont ils furent couuerts. Voila tout; de sorte que ie ne pense pas que chaque corps eust la sienne, l'vn portant l'autre, qui est bien le moins qu'il peust auoir pour sa sepulture; car ce que sont les draps & les linceux en France, sont icy les robbes de Castor. Mais que deuient donc le reste, ie le diray tout maintenant.

Sur les sept heures ils descendoient les corps entiers dans la fosse: nous eusmes toutes les peines du monde d'en aborder; iamais rien ne m'a mieux figuré la confusion qui est parmy les damnez. Vous eussiez veu décharger de tous costez des corps à demy pourris, & de tous costez on entendoit vn horrible tintamarre de voix confuses de personnes qui parloient & ne s'entendoient pas: dix ou douze estoient en la fosse & les arrangeoient tout autour les vns aupres les autres. Ils mirent tout au beau milieu trois grandes chaudieres qui n'estoient bonnes que pour les ames; l'vne estoit percée, l'autre n'auoit point d'anse, & la troisiéme ne valloit gueres mieux: i'y vis fort peu de colliers de Pourcelaine; il est vray qu'ils

en

en mettent beaucoup dans les corps. Voila tout ce qui ſe fit cette iournée.

Tout le monde paſſa la nuit ſur la place, ils allumerent force feux, & firent chaudiere. Nous autres nous nous retiraſmes au vieux Village auec reſolution de retourner le lendemain au poinct du iour qu'ils deuoient ietter les os dans la foſſe; mais nous ne peuſmes quaſi arriuer aſſez à temps, nonobſtant toute la diligence que nous apportaſmes, à raiſon d'vn accident qui arriua. Vne de ces ames qui n'eſtoit pas bien attachée, ou peut-eſtre trop peſante pour la corde qui la portoit, tomba d'elle meſme en la foſſe: ce bruit éueilla la Compagnie, qui courut & monta incontinent à la foule ſur l'échaffaut, & vuida ſans ordre chaque paquet dans la foſſe, reſeruant neantmoins les robbes deſquelles elles eſtoient enueloppées. Nous ſortions pour lors du Village, mais le bruit eſtoit ſi grand, qu'il nous ſembloit quaſi que nous y eſtions. Approchans nous viſmes tout à fait vne image de l'Enfer: cette grande place eſtoit toute remplie de feux & de flammes, & l'air retentiſſoit de toutes parts des voix confuſes de ces Barbares: ce bruit neantmoins ceſ-

ſa pour quelque temps, & ſe mirent à chanter, mais d'vn ton ſi lamentable & ſi lugubre, qu'il nous repreſentoit l'horrible triſteſſe & l'abyſme du deſeſpoir, dans lequel ſont plongées pour iamais ces ames malheureuſes.

Tout eſtoit preſque ietté quand nous arriuaſmes, car cela ſe fit quaſi en vn tour de main; chacun s'eſtoit preſſé, croyant qu'il n'y euſt pas aſſez de place pour toutes ces ames; nous en viſmes neantmoins encore aſſez pour iuger du reſte. Ils eſtoient cinq ou ſix dans la foſſe auec des perches à arrāger ces os. La foſſe fut pleine à deux pieds prés: ils renuerſerent par deſſus les robbes qui la débordoient tout autour, & couurirent tout le reſte de nattes, & d'écorces. Pour la foſſe ils la comblerent de ſable, de perches, & de pieux de bois qu'ils y ietterent ſans ordre. Quelques femmes y apporterēt quelques plats de bled, & le meſme iour & les ſuiuants pluſieurs Cabanes du Village en fournirent des manes toutes pleines qui furent iettées ſur la foſſe.

Nous auons quinze ou vingt Chreſtiens enterrez auec ces Infideles, nous diſmes pour leurs ames vn *De profundis*: auec vne

ferme esperance, que si la diuine bonté n'arreste le cours de ses benedictions sur ces Peuples, cette feste ne se fera plus, ou ne sera que pour les Chrestiens, & se fera auec des ceremonies aussi sainctes, que celles-là sont sottes & inutiles; aussi commencent-elles à leur estre à charge, pour les excez & dépenses superfluës qui s'y font.

Toute la matinée se passa en largesses; & la plus-part des robbes, dans lesquelles auoient esté toutes ces ames, furent coupées par pieces, & iettées du haut du Theatre au milieu de l'assemblée à qui les emporteroit: c'estoit vn plaisir quand ils se trouuoient deux ou trois sur vne peau de Castor; car pour s'accorder il falloit la couper en autant de pieces; & ainsi ils se trouuoient quasi les mains vuides, car ce lambeau ne valloit pas quasi le ramasser. I'admiray icy l'industrie d'vn Sauuage, il ne se pressoit pas bien fort pour courir apres ces pieces volantes; mais comme il n'y a rien eu de si precieux cette année dans le Païs que le Petun, il en tenoit quelque morceau dans ses mains, qu'il presentoit incontinent à ceux qui disputoient à qui auroit la peau, & en

conuenoit ainſi à ſon profit

Auant que de ſortir de la place, nous apprimes que la nuict qu'on auoit fait des preſens aux Nations eſtrangeres de la part du maiſtre du feſtin, on nous auoit auſſi nommez ; & de fait comme nous nous en allions *Anenkhiondic*, nous vint preſenter vne robbe neufue de dix Caſtors, en conſideration du collier, dont ie leur auois fait preſent en plain Conſeil, pour leur faire le chemin du ciel. Ils s'eſtoient trouuez ſi fort obligez de ce preſent, qu'ils en auoient voulu témoigner quelque recognoiſſance en vne ſi belle aſſemblée. Ie ne l'acceptay pas neantmoins, luy diſant, que comme nous ne leur auions fait ce preſent, que pour les porter à embraſſer noſtre foy, ils ne nous pouuoient obliger dauantage qu'en nous écoutant volontiers, & en croyant en celuy qui a tout fait. Il me demãda ce que ie deſirois donc qu'il fiſt de la robbe ; Ie luy répondis qu'il en diſpoſaſt comme bon luy ſembleroit, dequoy il demeura parfaitement ſatisfaict.

Pour le reſte des douze cens preſens, quarante-huict robbes furent employées à parer la foſſe. Chaque corps entier em-

porta sa robbe, & quelques-vns deux & trois. On en donna vingt au maistre du festin pour remercier les Nations qui auoient assisté à la feste. Les defuncts en distribuerent quantité, par les mains des Capitaines, à leurs amis viuans. Vne partie ne seruit que de parade, & fut retirée de ceux qui les auoient exposées. Les Anciens, & les grosses testes du Païs, qui en auoient l'administration & le maniment, en tirerent aussi souz-main vne assez bonne quantité, & le reste fut coupé en pieces, comme i'ay dit, & ietté par magnificence au milieu de l'assemblée. Cependant il n'y a que les riches qui ne perdent rien, ou fort peu, à cette feste. Les medions, & les pauures y apportent, & y laissent ce qu'ils auoient de plus precieux, & souffrent beaucoup pour ne point paroistre moins que les autres en cette celebrité. Tout le monde se picque d'honneur.

Au reste il ne s'en est presque rien fallu, que nous n'ayons aussi esté de la feste : dés cét Hyuer le Capitaine *Aenons*, dont i'ay parlé cy-deuant, nous en vint faire ouuerture de la part des Anciens de tout le Païs. Pour lors la chaudiere n'estoit pas

encor diuisée. Il nous proposa donc, si nous serions contens de leuer les corps des deux François, qui sont morts en ce Païs, sçauoir est de Guillaume Chaudron, & Estiẽne Bruslé, qui fut tué il y a quatre ans, & que leurs os fussent mis dãs la fosse commune de leurs morts. Nous luy répondismes d'abord, que cela ne se pouuoit faire; que cela nous estoit defendu, que comme ils auoient esté baptisez, & estoiẽt comme nous esperions dans le ciel, nous respections trop leurs os pour permettre qu'ils fussent meslez auec les os de ceux qui n'ont point esté baptisez; & puis que ce n'estoit pas nostre coustume de releuer les corps.

Nous adioustasmes neantmoins apres tout cela, que comme ils estoient enterrez dans les bois, & puis qu'ils le desiroiẽt si fort, nous serions contens de leuer leurs os, à condition qu'ils nous accordassent de les mettre en vne fosse particuliere auec les os de tous ceux que nous auions baptisez dans le Païs.

Quatre raisons principales nous porterent à leur faire cette réponse. 1. Comme c'est le plus grand témoignage d'amitié & d'alliance qu'ils ayent dans le Païs, nous

leur accordions déja en ce point ce qu'ils souhaittoient, & faisions paroistre par là, que nous desirions les aymer comme nos freres, & viure & mourir auec eux. 2. Nous esperions que Dieu en seroit glorifié, principalement, en ce que separant par l'aueu de tout le Païs les corps des Chrestiens, d'auec les corps des Infideles, il n'eust pas esté difficile par apres d'obtenir des particuliers que leurs Chrestiens fussent enterrez en vn Cimetiere à part, que nous benirions pour cét effect. 3. Nous pretendions les enterrer auec toutes les ceremonies de l'Eglise. 4. Les Anciens de leur propre mouuement desiroient que nous y fissions dresser vne belle & magnifique Croix, comme ils nous témoignerent par apres plus particulierement. Ainsi la Croix eust esté authorisée de tout le Païs, & honorée en cette Barbarie, & ils n'eussent eu garde par apres de luy imputer, comme ils ont fait par le passé, les malheurs qui leur arriueroient.

Ce Capitaine trouua nostre proposition fort raisonnable, & les Anciens du Païs en demeurerent fort contens. Quelque temps apres la chaudiere fut diuisée, &

comme i'ay dit, cinq Villages de cette pointe où nous ſommes, ſe reſolurent de faire leur feſte à part.

Au Printemps il ſe fit vne Aſſemblée generale des Notables de tout le Païs, pour aduiſer à tout ce qui concernoit cette feſte, & pour taſcher d'oſter ce ſchiſme, & reünir la chaudiere. Ces eſprits mécontens s'y trouuerent : i'y fus auſſi inuité ; on me fit la meſme propoſition : ie reſpondis que nous en ſerions tres contents, pourueu que cela ſe fiſt auec les conditions que nous auions demandé. On me fit inſtance ſur la diuiſion de la chaudiere, & me demanderent, puis qu'il y auoit deux chaudieres, c'eſt à dire deux foſſes, de quel coſté ie deſirois que fuſt noſtre foſſe particuliere. A cela ie leur fis reſponſe, pour n'offenſer perſonne, que ie remettois la choſe à leur iugement, qu'ils eſtoient bons & ſages, qu'ils y aduiſaſſent entre eux. Le Maiſtre du feſtin de la Rochelle dit là deſſus par condeſcendance, que pour luy il n'y pretendoit rien, & qu'il eſtoit content que l'autre, qui eſt le Chef de cette pointe, euſt de ſon coſté les corps de nos deux François. Cetui-cy reſpondit qu'il ne pretendoit rien à celuy qui a-

uoit

stoit esté enterré à la Rochelle; mais que pour le corps d'Estienne Bruslé il luy appartenoit, que c'estoit luy qui l'auoit embarqué & emmené en ce Païs: ainsi voila les corps diuisez l'vn d'vn costé, l'autre de l'autre. Là dessus quelqu'vn dit sous main, qu'en effet il auoit droit de demander le corps d'Estienne Bruslé, & qu'il estoit bien raisonnable qu'ils rendissent quelque honneur à ses os, puis qu'ils l'auoient tué. Cecy ne se peût dire si secrettement, que ce Capitaine n'en eust le vent; il dissimula neantmoins sur l'heure ses sentimens. Apres le Conseil, comme nous estions déja sortis, il releua cette reproche, & se prit bien fort de parole auec le Capitaine de la Rochelle; & en fin se deporta entierement du corps de Bruslé, pour ne point aigrir & ensanglanter dauantage cette playe, de laquelle ceux de cette pointe n'ont peu encor se purger.

Ce qui nous fit aussi resoudre à faire trouuer bon à ceux de la Rochelle, que nous ne touchassions ny à l'vn, ny à l'autre. Veritablement il y a dequoy admirer icy les secrets iugemens de Dieu; car cét infame aussi bien ne meritoit pas cét honneur; & pour dire le vray nous eussions eu

assez de peine à nous resoudre de faire à son occasion vn Cimetiere particulier, & de transporter en Terre saincte vn corps qui a mené vne vie si scandaleuse dans le Païs, & donné aux Sauuages vne si mauuaise impression des mœurs des François. D'abord quelques-vns trouuerent mauuais que nous en demeurassions là; & s'en offenserent, nous alleguant que cela estant, ils ne pourroient pas se vanter, comme ils esperoient, aupres des Peuples estrangers d'estre parens des François; autrement qu'on leur pourroit dire qu'il n'y auoit gueres d'apparence, puis que nous n'auons voulu mettre les os des nostres auec les leur: par apres neantmoins ayant ouy toutes nos raisons, ils iugerent que nous faisions prudemment, & que c'estoit le vray moyen de nous maintenir en amitié les vns auec les autres.

Finiray-ie la presente par cette ceremonie funebre? Ouy, puis qu'elle est vne marque assez claire de l'esperance d'vne vie future, que la nature semble nous fournir dans l'esprit de ces Peuples, comme vn moyen tres propre à leur faire gouster les promesses de Iesus-Christ. N'y a-t'il pas occasion d'esperer qu'ils le se-

ront, & au pluſtoſt. Certes i'oſeray bien aſſeurer que eû égard à ce qui paroiſt, nous auons dequoy fortifier nos courages, & dire ſur nos Hurons ce que ſainct Paul eſcriuoit aux Philippiens : *Confidens hoc ipſum, quia qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet vſque in diem Chriſti Ieſu.* Ces pauures gens ouurent les oreilles à ce que nous leur diſons du Royaume du Ciel, ils le trouuent fort raiſonnable, & n'oſent y contredire : ils apprehendent les iugemens de Dieu en l'autre vie, ils commencent à auoir recours auec nous à ſa bonté en leurs neceſſitez ; & Noſtre Seigneur ſemble les y fauoriſer par fois de quelque aſſiſtance particuliere. Ils procurent le Bapteſme à ceux qu'ils voyent en danger de mort : ils nous donnent leurs enfans pour eſtre inſtruits, iuſques à permettre qu'ils faſſent les trois cens lieuës à cét effet, nonobſtant les tendres affections qu'ils ont pour eux ; ils ſe promettent de les ſuiure vn iour, & nous témoignent qu'ils ne nous donneroient pas des gages ſi precieux, s'ils n'auoient enuie de nous tenir parole. Vous diriez qu'ils ne s'attendent qu'à en voir vn d'entre eux qui franchiſſe le premier ce pas redoutable, &

qui ose aller contre la coustume du Pays. C'est au reste vn Peuple qui a sa demeure arrestée, iudicieux, capable de raison, & assez multiplié.

Ie fis mention l'an passé de douze Nations toutes sedentaires & nombreuses, qui entendent la langue de nos Hurons: & nos Hurons font en vingt Villages enuiron trente mille ames; si le reste est à proportion, en voila plus de trois cens mille de la seule langue Huronne. Dieu nous donne du credit parmy eux, nous y met en estime, & fait que nous y soyons aimez iusques là, que nous ne sçauons à qui entendre, tant vn chacun est aspre à nous auoir. En verité nous serions bien ingrats à la grace de Dieu, si nous perdions courage parmy tout cela, & ne luy donnions le loisir de porter son fruit en sa saison.

Il est vray que i'ay quelque peu d'apprehension pour le temps auquel il faudra leur tenir vn langage nouueau sur leurs mœurs, & leur apprendre à clouër leurs chairs, & les retenir dans l'honnesteté du Mariage, en retranchant les dissolutions par la crainte des iugemens de Dieu sur les luxurieux; lors qu'il sera question de

leur dire en tout plein d'occasions, *Quoniam qui talia agunt regnum Dei non poßidebunt.* I'ay peur qu'ils fassent les rétifs, quand on leur parlera de se reuestir de Iesus-Christ, de porter sa liurée, & se distinguer en qualité de Chrestiens d'auec ce qu'ils auront esté auparauant, par vne vertu dont à peine cognoissent-ils le nom, quand on leur criera auec l'Apostre, *C'est là la volonté de Dieu, vostre sanctification, qu'vn chacun sçache conseruer son corps comme vn vase precieux en sanctification & en honneur, & non le laissant aller aux paßions de ses desirs, comme les Gentils qui ne cognoissent point Dieu.* Il est, dis-ie, bien à craindre qu'ils ne s'effrayent sur le propos de la pureté & chasteté, & qu'ils ne se rebutent à son occasion de la doctrine du Fils de Dieu, disans auec les Capharnaïtes sur vn autre suiet, *Durus est hic sermo, & quis potest eum audire?* Toutefois puis qu'auec la grace de Dieu nous auons déja obtenu d'eux, par la profession ouuerte que nous auons fait de cette vertu, qu'ils n'osent ny faire, ny dire en nostre presence chose aucune qui luy soit contraire, iusques à menacer les Estrangers quand ils s'échappent deuant nous, & les aduertir que les Fran-

çois, & sur tout les Robbes noires deteſtent ces priuautez. N'eſt-il pas plus croyable que ſi le ſainct Eſprit les entreprend vne fois, il leur imprimera ſi auant en tout lieu & en tout temps le reſpect qu'ils doiuent à ſa diuine preſence & immenſité, qu'ils ſeront bien aiſes d'eſtre chaſtes pour eſtre Chreſtiens, & demanderont auec inſtance d'eſtre Chreſtiens pour pouuoir eſtre chaſtes. Ie me figure que c'eſt pour ce deſſein particulier que Noſtre Seigneur nous a inſpiré de les mettre en la protection de ſainct Ioſeph: Ce grand Sainct qui a eſté donné autresfois pour Eſpoux à la glorieuſe Vierge, & pour cacher aux yeux du monde, & du Diable vne virginité que Dieu honora de ſon Incarnation, a tant de pouuoir enuers cette Saincte Dame, entre les mains de laquelle ſon Fils a mis comme en depoſt, nommément toutes les graces qui concourent à cette vertu celeſte, qu'il n'y a preſque rien à craindre dans le vice contraire pour ceux qui luy ſont deuots ſolidement, tels que nous deſirons eſtre nos Hurons & nous. C'eſt à cét effet, & pour la conuerſion entiere de tous ces Peuples, que nous

nous recommandons cordialement aux prieres de tous ceux qui aiment, ou veulent aimer Dieu, & en particulier de tous nos Peres & Freres.

De la Residence de S. Ioseph, aux Hurons, au Village nommé Ihonatiria, *ce 16. de Iuillet, 1636.*

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant seruiteur en nostre Seigneur,

IEAN DE BREBEVF.